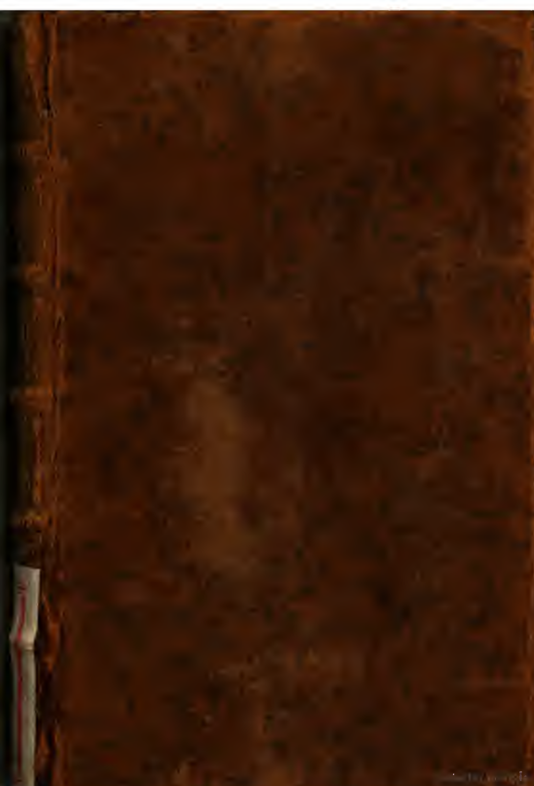






LE MISANTROPE,

Par Mr. V. E. ***

NOUVELLE EDITION,

Revuë & augmentée de plusieurs Discours importans.

TOME SECOND.







A LAUSANNE & à GENEVE,

Chez Marc-Michel Bousquet & Comp.

MDCCXLI.



L E
MISANTROPE.



XLI. DISCOURS.



On jour & bon An, Ami Lecteur. Le compliment eſt un peu trivial, & vous avez attendu aparemment de moi quelque choſe de plus ſingulier. Vous vous ètes trompé, comme vous voyez; j'aime autant à me confondre avec le Vulgaire pour les bagatelles innocentes de la cérémonie, que je ſerois ravi de m'en diſtinguer du côté de la réflexion & du raiſonnement.

J'ai remarqué deux caractères bien opoſez dans ceux qui m'ont ſouhaitté une bonne Année; quelques-uns, en me rencontrant par hazard, ſans chercher fineſſe, m'ont fait un compliment fort

uni & fort ordinaire ; & ſoit raiſon, ſoit amour propre, j'ai trouvé dans cette ſimplicité la marque d'un bon eſprit. Quelques autres ſont venus chez moi d'une maniére empreſſée, m'étaler leurs complimens étudiez, & circulaires ; & par cette double affectation, ils caractériſoient, à mon avis, la petiteſſe de leur génie.

Les gens qui prétendent paſſer pour avoir de l'eſprit, à la faveur d'un mot nouveau, d'un compliment particulier, d'une phraſe peu uſitée, en agiſſent tout de même que ceux qui croyant ſe mettre du bon goût, donnent dans le *Colifichet*, & qui par leurs petits Rubans, leurs petites Bagues, & leurs petites Cannes, ſe rendent plus ridicules que le Vulgaire, bien loin de ſe confondre avec les Gens du bel air.

On peut dire que le jour du nouvel An, eſt celui de toute l'année où il ſe dit le plus de fadaiſes ; & où les Gens de Qualité ont le plus à ſouffrir, s'ils ont le goût délicat ; & ſi les vœux qu'on fait pour eux ne ſont pas ſuivis de quelque choſe de plus ſolide qui en cache l'impertinence.

Pour moi, cher Lecteur, je ne vous ſouhaiterai rien que de bien profiter de la Satyre ſuivante ſur le ridicule de nos vœux: je dis *de nos vœux*, car j'y ſuis pour mon compte auſſi-bien que vous.

SATYRE.

JUſques à quand, Mortel à te perdre empreſſé,
Le Ciel par tes deſirs doit-il être laſſé ?

A l'utile bon-ſens donnant toûjours atteinte,
Te livrant par caprice à l'eſpoir, à la crainte,
Tu perds ta triſte vie en deſirs inquiets,
Changer d'âge ce n'eſt que changer de ſouhaits.
Mais du courroux des Dieux bien ſouvent la tempête,
Par tes déſirs formée éclate ſur ta tête,
Et du ſort des humains l'Arbitre rigoureux,
Sait punir tes forfaits en exauçant tes vœux.
Vénus, diſoit Paris, en partant pour la Grèce,
Seconde mes projets, accomplis ta promeſſe;
Senſible à mon ardeur, qu'Héléne entre mes bras
Puiſſe oublier & Sparte, & le fier Menelas.
La Déeſſe l'exauce; il améne ſa proye,
La vengeance des Dieux avec elle entre à Troye,
Et du foible Priam les Palais renverſez,
Paris, furent l'effet de tes vœux exaucez.
De l'Univers entier la priére importune
Sollicite les dons de l'aveugle Fortune;
Mais dans un vaſe ſimple une vile boiſſon
A caché rarement un funeſte poiſon,
Et dans l'or impoſteur la coupe Ciſelée
Offre avec le plaiſir ſouvent la mort mélée.
Eh pourquoy donc chercher ces thréſors précieux?
Pour que le doux ſommeil s'éloigne de vos yeux?
Qu'une ombre, qu'une feuille au gré du vent pouſſée
Banniſſe le repos de votre ame glacée?
Pour moy, Pauvre & content, ſans or & ſans frayeurs
Je poſſede ma joye au milieu des voleurs

Quels vœux avoit formé le moderne Alexandre,
Du carnage amoureux, dès l'âge le plus tendre?
Que le Dieu de la Guerre excitât dans ſon cœur,

Les dangereux transports d'une aveugle fureur,
Que la raison suïant de son ame enhardie,
Sur l'horreur du danger la laissât étourdie;
Que le doux mouvement de la tendre bonté,
Ne servît point d'obstacle à sa noble fierté.
Ses vœux sont accomplis; les Aquilons, la glace,
Ne sauroient arrêter sa belliqueuse audace.
Ses efforts au succez paroissent enchainez
Les Peuples sont vaincus, les Princes détrônez;
Tout conspire avec lui, le Ciel, la Mer, la Terre,
Rangez sous ses Drapeaux, le suivent à la Guerre?
Et le soufle inconstant des vents tumultueux,
Entre en ligue avec lui, se fixe par ses vœux,
Héros, repose enfin, borné par la Justice:
Non, ses desirs remplis lui doivent le suplice.
Du tyrannique Honneur il écoute la voix,
Et pour lui l'Equité n'a que de vaines Loix,
Il aime les Combats autant que la victoire,
Et le Péril lui plaît à l'égal de la Gloire.
Il tombe sous le faix de Lauriers entassez,
Vaincu par des soldats mille fois terrassez,
Le Sort pour l'avilir lui laisse encor la vie,
Et le force à survivre à sa Gloire ravie.

Un Amant insensé, dans l'objet de ses feux
Renferme ses desirs & concentre ses vœux.
Richesse, Ambition, dans son cœur tout s'oublie
Tout se perd englouti dans sa tendre folie.
Périsse l'Univers, pourvû que son Iris,
Pour prix de son ardeur l'honore d'un soûris.
Iris se rend enfin, & grace à ses caprices,
Il plaît par ses Vertus, bien moins que par ses Vices;

Son

Son bonheur le ravit ; mais le contentement
N'est qu'un bien passager dans le cœur d'un Amant.
Bien-tôt de son Iris la tendresse importune,
Répand un fiel amer sur sa bonne fortune ;
Le cœur d'Iris du sien n'est jamais satisfait,
Plus elle l'aime & plus toûjours il lui déplait.
S'il soûpire, il fait mal, s'il rit, il est coupable,
S'il s'attache au bon-sens, il est impardonnable ;
Ses transports les plus vifs, sa plus tendre langueur,
Effets de son esprit, ne partent pas du cœur.
Iris trop délicate & le trouble & le gêne,
Son amour est pour lui plus cruel que la haine ;
Et pour être haï, lassé de tant de maux,
Il unit ses desirs aux vœux de ses Rivaux.

Lysis demande au Ciel, sérieux frénetique,
Tous les ressorts secrets du flegme politique ;
Pesant les intérêts de chaque Potentat,
Il prétend s'ériger en Pilote d'Etat.
Dieux ; dit-il, *donnez-moi cette ame grande & sage,*
Qui du danger instruite évite le naufrage ;
Que mon air soit ouvert, mon cœur mistérieux,
Que l'obscur avenir se dévoile à mes yeux ;
Que mon esprit soit prompt, sûr, vaste, infatigable,
Que je pénétre tout, moi-même impénétrable...
Mais du bonheur public esclave ambitieux,
Suspens, pour m'écouter, de temeraires vœux
Aux soins de ta conduite un Peuple entier se fie,
Par tes rares talens son choix se justifie ;
Je le veux : mais fais-tu maîtrisant le succès,
Aux fougues du Hazard dérober tes projets ?
Le Destin bien souvent d'un conseil téméraire ;

Au gré de son caprice en fait un salutaire ;
Et fatal destructeur des plans les plus certains,
S'il aime à se jouer de tes sages desseins,
Dévouée au succès, l'aveugle populace,
Pour te trouver coupable, au Destin fera grace.
Mais je te prêche en vain, porte un œil attentif
Sur cent tableaux divers d'un desastre instructif.
Là, l'appui de l'Etat, un Vieillard déplorable,
Tend au bras du Bourreau sa tête vénerable.
Ici tu vois périr deux Fréres admirez,
Pour prix de leurs travaux, du Peuple déchirez :
Portrait où la fureur qu'un zèle aveugle irrite
Oppose une ombre afreuse au plus rare mérite.
Ah ! si le Ciel vengeur se prête à tes souhaits
On peut te voir, un jour, puni de tes bienfaits,
Ajoûté par ta chute au exemples tragiques,
De ta fin étonnante embellir les Chroniques.

Mais quel est ce Vieillard qui paroît à mes yeux ?
Il traîne à pas tardifs son cadavre odieux :
Rendez-vous importun des fiévres, des coliques ;
Les sens sont amortis dans ses membres étiques.
Le folâtre plaisir à son aspect s'enfuit,
Le chagrin l'accompagne & le dégoût le suit.
Cependant de son cœur l'incroyable foiblesse,
A ce corps chancelant attache sa tendresse ;
Jouët infortuné de ses bisares vœux,
Qu'il vive, il est content ; *vivre c'est être heureux.*
Ses desirs sont remplis, & d'année, en année,
La parque étend encor sa triste destinée :
Mais sous chacun des pas qu'il fait vers le tombeau,
Le malheureux rencontre un desastre nouveau.

Son

Son fils meurt dans ses bras au plus beau de son âge ;
Sur la mer de l'Amour sa fille fait naufrage.
La Parque se recule, & sourde à ses soûpirs,
S'obstine à n'éxaucer que ses premiers desirs.
Il ne touchera point à son heure derniére,
Que ses maux n'aient du Ciel épuisé la colére.

Pour nous qui n'aspirons qu'à charmer l'Univers,
Par l'art ingénieux de bien tourner un Vers ;
Qui dans les doux transport d'une aimable folie,
Prétendons seulement, avouez de Thalie,
Faire rire un Lecteur à ses propres dépens,
Par un sel qu'avec art ménage le Bon-sens.
Songeons que bien souvent pour tout autre comiques,
Ces traits railleurs, pour nous, se changent en tragiques ;
Que sur tout ce genie y choque, offense, aigrit,
Et que le corps souvent doit payer pour l'esprit.
On méprise d'un Fat l'obscure impertinence,
Ce seroit l'annoblir que d'en prendre vengeance ;
Jamais baton vengeur pour de fades bons-mots,
D'un Ecrivain grossier ne fit plier le dos.
Crépin seroit heureux si sa plume novice,
Eut déployé sans art sa coupable malice,
Ou si ce Fils trop vain d'un Pére Cordonnier,
Eut apris humblement son paisible métier.

Au miroir dangereux une Belle attentive ;
Par ses propres apas à plaisir se captive,
Admire tour à tour ses attraits gracieux,
Et de les augmenter ose prier les Dieux.
Que fait-tu ? que plûtôt un mal fatal aux graces
Laisse sur ce beau teint ses odieuses traces !
Mais non ; Un air plus fin anime tes attraits

 Ton

Ton œil est plus brillant, ton teint plus vif, plus frais :
Le plus farouche cœur devient bien-tot ta proye,
Ton triomphe est parfait ; mais modére ta joye ;
Sais-tu que ces Amans sur tes pas attirez,
Sont autant d'ennemis contre toi conjurez ?
Pourras-tu bien toûjours, égale en ta Sagesse,
D'un traître séducteur rebuter la tendresse ?
Des abimes par tout sont ouverts sous tes pas,
Sur ce chemin glissant ne broncherois-tu pas ?
C'en est fait, dans l'amour ta sagesse s'oublie,
L'Amant favorisé lui-même le publie ;
Et de son crime affreux, ce cruel suborneur
Tire aux yeux du public ta honte, & son honneur.
Dans un corps moins charmant ton ame retranchée,
Se fût au fier devoir constamment attachée.
A présent condamnée à d'éternels regrets
Tu reproches aux Dieux leurs nuisibles bienfaits.

Pour nous-mêmes le Ciel mieux que nous s'intéresse;
Laissons de ses présens le choix à la sagesse.
Ou si l'ame toûjours doit former des desirs,
Pour de solides biens réservons nos soûpirs.
Demandons un corps sain, un esprit droit & sage,
Des vulgaires erreurs qui perçant le nuage,
Jamais d'un faux éclat ne se trouve surpris ;
Qui sache à chaque objet fixer son juste prix :
Un cœur grand, juste, ferme, & qui suive intrepide
Le pénible sentier où la Vertu le guide,
Que l'Univers croulant ne puisse en écarter,
Et que le vice ait seul le droit d'épouvanter.

XLII.

XLII. DISCOURS.

Réfléxions sur la Finesse des Italiens.

LA Fable du Chêne & du Jonc, me paroît fort aplicable à la maniére dont se conduisoit l'ancienne Italie, & à celle dont se conduit l'Italie moderne.

Autrefois elle s'oposoit avec vigueur à ceux qui venoient porter la Guerre dans son sein ; & souvent après avoir long-tems résisté aux coups de la tempête, elle se trouvoit entiérement ébranchée, & même quelquefois sur le point de sa chute.

A présent toute la ressource qu'elle trouve contre ceux qui viennent la ravager, c'est sa souplesse. A la moindre apparence d'orage elle plie avec prudence, & accoûtumée à se voir le jouet de différens vents, elle se déclare toûjours pour celui qui soufle.

Cette conduite n'est pas si propre à embellir les Histoires, & à s'attirer l'admiration de l'Univers, que celle des Italiens d'autrefois ; mais elle est sensée ; & ce qui est sensé, vaut d'ordinaire mieux que ce qui est admirable.

Si les Nations étrangéres font ainsi les Maîtres dans l'Italie, dès qu'il plaît à leur intérêt de les y envoyer, il faut convenir qu'elle fait en

prendre vengeance d'une maniére bien fine; & que dans un certain fens l'Italie eft toûjours la Maîtreffe du Monde.

Ce n'eft pas qu'elle fuive les traces de l'Italie ancienne, qui groffiére ennemie de tous les endroits du Monde où il fe trouvoit de l'Or, alloit, contre vent & marée, impofer des Loix à des gens qui fe conduifoient fort fagement, par les Loix du Bon-fens & de l'Innocence. Ces maniéres de conquérir l'Univers, étoient bonnes pour ce tems-là, & les Italiens d'à-préfent plus habiles que leurs Ayeux, ne trouvent pas néceffaire d'avoir dans chaque Province de leur domination, un Proconful, qui accompagné de Soldats & de Licteurs, aille mettre dans tout leur jour l'orgueil & l'avarice de fes Maîtres. Il y avoit dans cette maniére d'agir plus de fafte que de fûreté; & quand ces Gouverneurs de Provinces tomboient entre les mains de quelque Arminius, je croi que la gloire du Sénat & du Peuple Romain, n'étoient guéres propres à les confoler de la rigueur de leur fort. Une grande partie du Monde ne laiffe pas d'être tributaire de l'Italie, & il ne lui faut que deux ou trois mille hommes pour aller lever par tout les tributs qui lui font dûs légitimement. Ce que j'avance là feroit un parodoxe s'ils vouloient les extorquer de haute lutte; mais ils ne s'y prennent pas par la force; rien n'eft d'ordinaire plus pacifique que cette Nation, & elle paroît avoir compris tout le fens de cette maxime-ci:

Lors

Lors que l'on eſt Poltron, on en vit plus long-tems.

De ces deux ou trois mille détachez, c'eſt aſſez d'un ſeul dans une grande Ville, & même dans toute une Province. Celui-ci pour parvenir ſûrement à ſon but, n'a beſoin, pour tout équipage, que d'une Chocolatiére, de deux livres de Tabac, de quelques Tabatiéres de Veniſe faites à Amſterdam, & de quelques Bouteilles de Rataffia, ou d'Eau de Fènouillette. Ce petit fond rendu inépuiſable par une rare induſtrie, voilà tout ce qu'il lui faut pour triompher de tout un Peuple, & pour faire encore enſorte que ce Peuple lui ait obligation de ſa ſervitude.

Leurs Ancêtres exerçoient leur Empire ſur les corps de ceux qu'ils avoient vaincus, ſans pouvoir en gagner l'eſprit; mais ces Meſſieurs-ci, par un triomphe infiniment plus glorieux, commencent par ſe rendre maîtres de l'eſprit & du cœur; & de là ils en viennent tout doucement à la bourſe, qui s'ouvre toûjours devant un habile Italien, eut-elle réſiſté mille fois aux attaques du plus fin Gaſcon. On ne ſe croit pas dupé comme il faut, quand on ne l'eſt pas de leur façon; n'auroient-ils pas tort de laiſſer l'adreſſe de leur eſprit infructueuſe? Tout le monde enrage d'être fourbe; ce ſeroit manquer de charité que de refuſer ce plaiſir à ſon prochain, & je ne vois pas qu'en conſcience on s'en puiſſe diſpenſer, ſur tout quand on y trouve auſſi ſon petit compte.

Celui-

Celui-là même qui s'aperçoit d'avoir été l'objet de la charité de ces Meſſieurs-là, n'en fait que rire ; Ils n'ont fait que leur métier, & plus ils le ſont habilement, plus ils ſont eſtimables.

Croiroit-on bien qu'ils profitent des dépouilles des ennemis, quoi qu'ils ſoient fort éloignez d'aimer la Guerre ? Rien n'eſt plus vrai ; & ces jeunes Officiers, dont leurs maiſons ſont continuellement remplies, ne ſont qu'autant de leurs émiſſaires qui vont piller l'ennemi par commiſſion, & qui viennent verſer à leurs pieds tout ce qu'ils ont gagné pendant tout une Campagne, ſouvent aux dépens de leur ſang.

En vérité cet hommage leur eſt bien dû ; ils ont un génie ſi tranſcendant, il ſavent ſi bien aplanir toutes les avenues qui ménent aux piéges les plus groſſiers par eux-mêmes, qu'il faudroit être Italien comme eux, pour n'y par donner. Veulent-ils par exemple vous débiter à un prix exorbitant du Tabac dont les Palfreniers ne voudroient pas pour rien, ils ſauront d'abord mettre finement votre vanité dans leurs intérêts. Ils vous perſuaderont que ce Tabac n'eſt pas pour les nez vulgaires, & qu'il faut avoir le *goût fin* pour en ſavourer toute la délicateſſe ; & qu'il n'y a que les Savans preneurs de Tabac qui en connoiſſent tout le mérite. Vous voilà pris, & vous êtes réduit à payer chérement ce qui ne vaut rien, ou à renoncer à la gloire d'avoir le nez plus habile que les autres. Pour peu que je fuſſe ami de la Pagnotterie, je dirois que cela s'appelle, pren-

endre les gens par le nez d'une maniére bien ıe.

Je ſai bien que l'adreſſe de l'eſprit qui ſait ſe guer avec la vanité des hommes, pour les at-'aper mieux, n'eſt pas ſi particuliére à l'Italie, ue d'autres païs n'en ayent auſſi leur bonne rovifion.

Mais la fineſſe des autres Nations eſt génée l'ordinaire par quelques reſtes de probité, & ›ar quelques ſcrupules incommodes, qui l'em-›èchent de déployer ſes talens avec une entiére iberté. La Conſcience n'éxerce guéres ſon empire en Normandie, cependant elle n'y eſt pas encore entiérement détrônée. Les ſcrupules ne ſont pas fort à la mode en Gaſcogne, & pourtant ils ne laiſſent pas d'y traverſer quelquefois la louable intention de faire fortune aux dépens du prochain. Mais ils ne ſauroient ſe faire un paſſage au travers des Alpes; c'eſt une gloire qu'ils doivent laiſſer à Hannibal & au Prince Eugéne.

Dans un cœur Italien, l'Induſtrie a les *coudées franches*; n'ayant aucun ennemi domeſtique à combattre, elle peut déployer toute ſa vigueur contre les ennemis de dehors; & c'eſt ſoûtenir qu'elle en vient d'ordinaire à bout, que d'avancer qu'elle ne ſauroit échouer que contre un cœur modeſte, & un eſprit dégagé de la chimère.

On peut dire que la Monarchie Univerſelle des Italiens a eu trois différens périodes. Dans le pre-

premier elle étendoit ſon Empire d'une maniére dangereuſe & brillante ; une Province conquiſe lui facilitoit la Conquête d'une autre, & ſes forces s'augmentoient toûjours à proportion qu'elles s'éloignoient de leur centre. Cet Empire trouva enfin ſon plus fatal ennemi dans ſa propre grandeur, & tomba ſous le faix de ſes propres forces. De cette maniére le période des Armes fit place à celui de la Superſtition : Alors un ſeul Vieillard décrépit ſavoit remplacer lui ſeul de nombreuſes Armées ; & à la faveur des ténébres de l'ignorance, exercer un pouvoir tyrannique ſur les ames des plus puiſſans Monarques, qui ſe faiſoient une gloire de leur foibleſſe pour cette ridicule Divinité. La Raiſon des hommes ſortie enfin d'un profond ſommeil, fut l'écueil de cette ſeconde Monarchie ; & les Princes devenus alors véritablement Souverains, ſecouérent en partie ouvertement un joug ſi mépriſable, & en partie ne le ſubirent qu'autant qu'il s'accommodoit à leur intérêt.

L'Italie ſe dédommagea de cette ſeconde chute de ſon Empire, en tenant toûjours les Peuples aſſervis à la fineſſe d'eſprit de ſes Habitans ; & ce troiſiéme période de leur Monarchie Univerſelle, moins ſujet au changement que les autres, ſubſiſtera juſqu'à ce que le monde n'ait plus de Dupes, & qu'une autre Nation plus habile encore que l'Italienne leur raviſſe un Empire qu'ils ont exercé juſques ici ſi dignement.

Au-

lutrefois Virgile apostropha les Romains à peu près de cette maniére-ci.

D'Autres Peuples sauront d'une savante main,
Animer mieux que vous & l'Ivoire & l'Airain;
ne masse sans forme à leur Art asservie,
e leur Ciseau divin empruntera la vie.
s sauront mieux que vous, foudroyans Orateurs,
ourdir la Raison & triompher des cœurs.
es Astres inconstans la course mesurée,
'aura rien de secret pour leur ame éclairée.
otre Art plus élevé, magnanimes Romains,
t de savoir ranger sous une même chaine,
Univers qu'à vos pieds votre Valeur entraîne.

Si ce grand Poëte vivoit à-présent, il chan-
eroit indubitablement de stile, du moins il est
croire qu'à la place des derniers Vers il met-
oit ceux-ci.

otre Art plus rafiné, Peuples ingénieux,
est d'enchanter le goût & d'éblouïr les yenx;
est savoir par les tours d'une adresse féconde,
ns les mêmes panneaux attraper tout le monde.



XLIII. DISCOURS.

ON peut soûtenir, sans craindre de se tromper, que la qualité, qu'on appelle Valeur, est

eſt la cauſe des deſordres les plus funeſtes, qui ſoient arrivez dans l'Univers, & en même tems le plus brillant chemin pour parvenir à la Gloire. C'eſt cette qualité, qui a rendu immortels ces Tyrans héroïques, qui ſe ſont fait un mérite de ravager tout le monde, & qui ont été placez dans le Ciel pour prix de leurs cruautez, & de leurs injuſtices.

Ce n'eſt pas ſeulement l'ignorant Vulgaire, qui accorde aux Héros ſon eſtime & ſon admiration, l'homme raiſonnable même ne ſauroit s'empêcher de ſentir pour eux, quelques mouvemens de reſpect, quand ſa raiſon n'eſt pas en garde contre une eſtime ſi mal fondée. On ſe laiſſe maîtriſer par un certain plaiſir ſecret, dès qu'on entend parler d'un homme intrépide, qui à la tète d'un petit nombre de Troupes, oſe fondre ſur des forces immenſes; & qui inſenſible au danger, comme à la fatigue, concentre toutes ſes paſſions dans le deſir d'aſſujettir le Genre-humain.

D'où peut venir ce panchant de notre cœur pour une admiration ſi peu raiſonnée? Et par quel principe eſt-on forcé en quelque ſorte d'aimer la choſe du monde la plus contraire à l'humanité?

Le but général de la Vertu, c'eſt le bonheur de l'homme; & il eſt naturel, que le cœur d'une Créature raiſonnable devance la raiſon, pour donner ſon eſtime à ces qualités ſalutaires, qui tendent à conſerver l'ordre &

le

repos dans cette Société, dont elle fait une
rtie: mais à peine eſt-il concevable que le
:ur ſente ces mêmes mouvemens de tendreſ-
& de vénération, pour une qualité qui ne
t qu'à bannir de la Société ce *Repos* & cet
dre.

Une des ſources de cette eſtime aveugle que
us avons pour la *Valeur*, c'eſt-à mon avis,
:re amour propre, qui ſe mêle d'une manié-
preſque imperceptible à nos actions, à nos
ıſées, à nos ſentimens.

Dès que nous penſons à quelque action,
ıs ſommes accoûtumez de nous mettre à la
:e de celui qui en eſt l'Auteur, & ſi nous
trouvons en même tems vicieuſe & opoſée
os inclinations, nous ſentons pour elle un
fond mépris. Quand nous trouvons au con-
re une action, ou un ſentiment, quelque
eux qu'ils puiſſent-être, conforme à notre
chant; ſans conſulter la raiſon, nous avons
l'indulgence pour elle; & l'idée de nous-
nes unie à celle de cette action, ou de ce
iment, en couvre l'horreur, & en efface
amie.

pliquons cette maxime générale à ce qui
:n queſtion; rien n'eſt plus naturel à l'hom-
que l'Orgueil; ſans faire un effort de Rai-
on ne ſauroit ſouffrir des égaux, & beau-
moins des Supérieurs. Il n'y a preſque
t d'homme, qui, s'il en étoit le maître,
'oudroit dominer ſur tout l'Univers.

Dès que cette fierté, qui nous accompagne par tout, nous fait jetter les yeux ſur un Héros, ſur un Conquérant, notre imagination nous met au lieu de lui à la tête d'une Armée. C'eſt nous qui abbattons tout, qui domptons tout : c'eſt nous qui allons chercher des Eſclaves dans les endroits les plus reculez du monde, qui faiſons une vaſte priſon de toute la Terre; c'eſt ainſi que dans le tems que nous prodiguons l'encens à ces bourreaux du Genre humain, nous ſommes proprement nous-mêmes les objets de notre adoration.

Un ſecond principe de l'eſtime des Hommes pour les Conquérans, c'eſt qu'en ſongeant à leurs actions éclatantes, on détourne ſouvent ſon attention de ce qu'il y a dans leur conduite de cruel & d'injuſte.

Ce que l'on y trouve d'intrépide fait de ſi fortes impreſſions ſur le cœur, qu'il devient inſenſible pour le reſte.

Or l'intrépidité eſt du nombre des choſes qui s'attirent une eſpèce de vénération, parce qu'elles ſont rares, & qu'elles paroiſſent en quelque ſorte au deſſus des forces du cœur humain.

L'Homme eſt naturellement Poltron, l'amour qu'il a pour lui-même lui fait chérir ſon exiſtence; & par conſéquent celui qui affronte les dangers les plus affreux, qui ſemble prodigue de ſa vie, franchit en aparence les bornes de l'Humanité, il eſt quelque choſe de plus

que

que l'Homme, & nous pardonnons au Paganiſme de le confondre avec la Divinité.

Voilà comme on ſe laiſſe éblouïr d'un faux éclat. Pour peu qu'on ſe voulut donner le loiſir de pénétrer dans la nature des choſes, on verroit que ce qu'on croit au deſſus de l'Homme eſt fort ſouvent au deſſous de lui, & que l'*Héroïſme* confond véritablement avec les Brutes, ceux qu'il paroît élever à la Divinité. Je dis plus : les Bêtes les plus ſanguinaires ſont de beaucoup préférables aux plus illuſtres Conquérans. Elles ſont incapables de réflexion. On ne ſauroit leur reprocher leur inſenſibilité aveugle pour le péril ; leur faim rend leur fureur excuſable, & cette faim aſſouvie met des bornes à leur cruauté. Un Conquérant au contraire reſſemble à un Hydropique, que la boiſſon ne fait qu'altérer davantage.

Le Courage n'eſt-il donc pas la marque d'une véritable grandeur d'ame? Aſſurément ; mais d'ordinaire on en a des idées très-confuſes, & l'on prend les effets d'une lâcheté mépriſable pour les marques de la plus ſublime valeur. Ces deux hommes, par exemple, qui, de ſens froid, ſe vont égorger dans un duel, paſſent chez le vulgaire pour des gens courageux, quoi qu'on puiſſe ſoûtenir avec juſtice qu'ils ne vont ſe battre que par une exceſſive poltronnerie.

Je veux qu'ils ne ſoient pas du nombre de ces faux braves, qui, avant que d'aller ſur le

 pré,

pré, paroiſſent avoir fait un accord de ne ſe point faire de mal, mais j'oſe avancer qu'ils en ſont d'autant plus poltrons. Oui ſe ſont des lâches achevez, ils n'oſent pas ſuivre les règles que la Raiſon & l'Humanité leur préſcrivent : Ils n'ont pas aſſez de fermeté pour mépriſer l'eſtime d'un tas de gens déraiſonnables ; & plus ils combattent avec fureur, & plus ils font voir qu'ils ont une lâche crainte de perdre un honneur, de la conſervation duquel ils devroient rougir.

Si l'on veut conſidérer le Courage ſous l'idée d'une Vertu, on ne ſauroit le concevoir, ſinon comme la force d'une ame éclairée, qui s'attache à ce qui eſt raiſonnable, ſans en pouvoir être détournée par aucune conſidération. De cette maniére le Courage s'étend ſur toutes les Vertus, & pour dire encore plus, toutes les Vertus ſont renfermées dans le Courage. Toute action véritablement vertueuſe part de cette noble intrépidité de l'ame : il n'y a point de vice qui ne ſoit une véritable poltronnerie, & c'eſt ſouvent l'effet d'un courage extraordinaire que d'oſer conſerver ſa vie.

Si l'on aplique cette idée du vrai Courage à la conduite d'un Souverain, on trouvera qu'un Souverain ſera véritablement courageux, ſi par un principe de Raiſon il ſe contente des Etats que la Providence lui à confiez, & s'il achette même la Paix, par des actions que le vulgaire apelle baſſes & lâches, parce qu'elles ſont

ſont contraires à l'orgueil & au mauvais ſens. Mais ſi le bien de ſes Sujets force enfin ce Prince à prendre les armes, & à ſe jetter dans les malheurs de la Guerre, pour éviter des malheurs plus funeſtes, il obéït, ſans balancer, à la Raiſon qui l'y détermine, & n'aſpire qu'à la Réputation, qui eſt le prix de la Vertu. Tout ce qu'il craint c'eſt de s'éloigner de ſon devoir, qui a ſur ſon cœur le même empire que la Gloire exerce ſur ces illuſtres enragez, dont on couvre l'infamie ſous le titre pompeux d'Héroïſme.

Il y a un nombre infini d'honnêtes gens qui connoiſſent l'extravagance de ce qu'on apelle d'ordinaire *Courage*, mais leur eſprit a beau ſe dégager du joug d'un préjugé ſi pernicieux, leur cœur y reſte bien ſouvent aſſujetti; ils ſe font une gloire de ne point ſuivre là-deſſus leurs lumiéres.

Peut-être que moi-même, qui paiſible dans mon Cabinet, fais ces réflexions, je ſerois aſſez lâche, ſi j'étois offenſé, pour ne pouvoir pas reſiſter à la crainte de paſſer pour Poltron dans le monde : je crains bien que je n'euſſe honte d'être plus raiſonnable qu'un autre, & que je ne commiſſe volontairement un crime, de peur d'être mépriſé par des créatures raiſonnables.

Les gens de Guerre ſont ſurtout bien à plaindre, par raport à l'honneur qu'on met à ſe venger d'une injure reçûë; & de quelque maniére qu'ils faſſent, ils ſont toûjours expoſez aux

derniers malheurs. S'ils ſuivent les Loix du Chriſtianiſme ils paſſent pour les derniers des hommes, & s'ils obéïſſent aux Loix de l'Honneur ils courent riſque de porter la tête ſur un Echaffaut. S'ils écoutent la raiſon & l'humanité, ils ne paſſent pas ſeulement pour infâmes dans l'eſprit de leurs compagnons, leur ſageſſe eſt quelquefois punie par leurs Souverains; & tel a été caſſé par les ordres de ſon Prince, que ce même Prince auroit fait pendre s'il avoit lavé un affront dans le ſang de ſon ennemi. Quel cruel défaut de Sens-commun n'y a-t-il pas dans cette conduite! Un Guerrier offenſé doit ſe battre, ou ne ſe battre pas: Il n'y a point de milieu. S'il fait mal en ſe battant, il fait donc bien en ne ſe battant point: le contraire d'une action puniſſable eſt ſans doute innocente, & rien n'eſt plus naturel que de trouver infâme ce qui mérite la mort, & digne de louange ce qui eſt oppoſé directement au crime. Mais on forme des idées monſtrueuſes de tout, on attache la Gloire au Vice, & l'Infamie à la Vertu, & l'on preſcrit aux hommes des Loix qui les forcent à vivre deshonnorez, ou bien à mourir glorieuſement par la main du Bourreau.

XLIV. DIS-

XLIV. DISCOURS.

J'Avois promis aux Dames dans mon prémier Misantrope, de les entretenir quelquefois, & je m'étois flaté même de leur dire certaines choses assez dignes de leur attention. Jusques ici je ne me suis pas trop bien aquité de cette promesse, & comme je me pique d'être religieux observateur de ma parole, je prends une forte résolution de réparer ma faute dans ce second Volume de mon Ouvrage. Je commence dès à présent, Mesdames, & je vous destine toutes les réflections que je prétends faire cette semaine. Heureux si je puis vous les rendre agréables! Et si, tirant mon stile de sa sécheresse ordinaire, j'y puis répandre quelque chose de cette Galanterie aisée qui distingue avantageusement Bussy, d'avec le Chevalier d'Her, & d'avec Voiture.

Un bon nombre de Gens vous aiment, Mesdames, quand ils sont jeunes; il vous aiment avec fureur: mais incapables de cette délicate tendresse qui ne tombe que dans les belles Ames, leur passion pour vous se perd avec l'activité de leur Jeunesse. Souvent même vous leur devenez odieuses, & ils disent dans leur cœur au beau Sexe: *Je vous ai trop aimé pour ne vous point haïr.*

Pour moi je vous ai fort aimées auſſi, & comme mon cœur & mon eſprit, ont eu toûjours part à ma tendreſſe pour vous, je vous garde encore une eſtime tendre & délicate. Je fais plus, & j'en devrois rougir en qualité de Miſantrope. Je ſuis chagrin d'être d'un âge à m'en devoir tenir avec vous à l'eſtime.

Ne croïez pas que je ſois de ces ſots Vieillards, qui ſe font un plaiſir de dire à tout moment qu'ils ont été des Compéres dans leur jeuneſſe, & que peu de Femmes ont pû reſiſter à leur mérite : c'eſt tout ce que je puis pardonner au pauvre Abelard. Un peu de vanterie eſt permiſe aux malheureux du prémier ordre.

Que l'amour-propre eſt ingénieux ! Un Homme d'âge ne trouvant plus dans ſon extérieur dequoi plaire, veut du moins faire aimer l'extérieur qu'il a eu autrefois. Il apelle le paſſé au ſecours du préſent, & enterré dans ſa Perruque, importuné par ſa groſſe figure, il ſe tue de répéter qu'il a eu la tête belle, & la taille fine. Laiſſons-les là, il me raméneroient tout droit à la Morale.

Quand j'étois jeune, je faiſois de mon mieux pour vous être agréable ; & ſouvent, au défaut de vous plaire, je me faiſois un plaiſir d'examiner pourquoi vous me plaiſiez, & ce qui vous manquoit pour me plaire encore davantage. Quelquefois même je me faiſois un chagrin délicat, de ne vous pas aimer auſſi fortement que j'euſſe ſouhaité, & je me hazardois à vous

vous donner des conſeils auſſi contraires à mon repos, que favorables à vos charmes : mais d'ordinaire on avoit peu d'égard à la bonté de mes intentions, & j'étois fort mal récompenſé de ma franchiſe, & de mon déſintéreſſement. Mon malheur me donna lieu de remarquer, que vous n'aimiez pas aſſez la candeur, ni dans vous-même, ni dans les autres, & que ce ſentiment ſecondoit mal votre beauté, contre le cœur d'un honnête Homme. Vous voulez des Amans d'un mérite diſtingué : mais le moyen de leur plaire longtems, ſi vous ne ménagez la délicateſſe de leur Amour-propre? N'eſt-ce pas travailler à les éloigner de vous, que de préférer aux louanges judicieuſes que leur candeur vous diſpenſe, les éloges circulaires qu'un Flateur outré prodigue indifféremment à toutes les Femmes? Les Hommes ne ſont pas de votre goût ſur la franchiſe : Ils ne l'aiment pas trop dans leurs Amis, & ils la chériſſent dans leurs Maîtreſſes, pourvû qu'elle n'ait rien de rude, & d'injurieux, & que vous l'adouciſſiez par des maniéres polies, qui naturelles au beau Sexe, ne ſont pas toûjours incompatibles avec la ſincérité. Ce que la Candeur a d'aimable en elle même, joint à ce qu'elle a de rare parmi vous, eſt tout à fait propre à vous attirer l'eſtime & la tendreſſe de tous ceux qui ont quelque goût pour le vrai mérite.

Il n'eſt pas néceſſaire d'être entré bien avant dans votre cœur, pour ſavoir que vous êtes

fort ſenſibles à la perte de vos Amans : mais que vous ſeriez peu expoſées à ce malheur, ſi vous ſaviez ménager vos agrémens & notre tendreſſe !

D'ordinaire vous rebutez vos Amans par des caprices exceſſifs, ou bien vous endormez leur paſſion par une languiſſante uniformité d'humeur. Votre empire ſur leur cœur ſeroit bien plus durable, ſi vous ſaviez donner à vos maniéres, une certaine irrégularité, qui parût moins l'effet d'un eſprit bizarre, que d'une vivacité propre à varier votre mérite, & à le préſenter toûjours ſous une face nouvelle.

Montrez à votre Amant tantôt une petite fierté qui réveille, tantôt une complaiſance qui touche, une autre fois une crédulité qui s'inſinuë dans ſon cœur : ſouvent un peu de jalouſie qui l'anime : en un mot, faites-lui voir toûjours quelque choſe de nouveau & de touchant dans vos ſentimens & dans votre tour d'eſprit, & je vous répons que ſon cœur entretenu dans une activité continuelle, n'aura pas le loiſir d'être inconſtant.

Ne croyez pas, Meſdames, que les Hommes changent d'ordinaire par une trahiſon concertée; leur amour eſt né bien ſouvent en dépit d'eux, & il meurt de même, faute de l'agréable nourriture que lui peut donner *le nouveau*. Prodiguez cet aliment à leur tendreſſe, & vous leur ferez goûter dans le plus fidèle attachement, toutes les douceurs de l'inconſtance.

Per-

Permettez-moi encore de vous dire, Mesdames, que d'ordinaire vous négligez de cultiver votre esprit, ou bien que vous le cultivez trop, ou mal. En général la Nature ne rend guère ses productions achevées, elle laisse presque toûjours quelque chose à faire à l'Art: Pour rendre votre tour d'esprit heureux & aimable, il vous faut un peu de réflexion, un peu de lecture. Bien souvent il vous arrive d'enrichir votre esprit par ces moyens, mais rarement vous apliquez-vous à former votre Raison. Changez de méthode, si vous m'en croyez, donnez vos plus grands soins à votre raisonnement, il en a plus à faire que votre esprit.

Gardez-vous bien pourtant de faire les Philosophes : si vous voulez nous charmer par des raisonnemens exacts, par des réflexions profondes, ménagez-leur une expression aisée & naturelle; qu'elles ne sentent jamais l'Etude & le Cabinet, & qu'elles ne paroissent que l'effet d'un génie peu vulgaire. Le naturel est votre partage, il fait votre mérite; & vous devez vous apliquer uniquement à mettre ce naturel dans tout son jour, & non pas à l'affaisser, & à l'ensevelir sous la Science.

Certaines Femmes pour s'éloigner des mignardises, par lesquelles une précieuse prétend nous attendrir en sa faveur, croïent s'attirer notre estime en s'élevant au dessus des foiblesses de leur sexe, & en affectant la force de corps & d'esprit, qui caractérise les hommes. Mais à

mon

mon avis elles tombent dans une extrêmité tout aussi éloignée de l'aimable que celle qu'elles évitent.

Se piquer de négliger ses charmes, & de ne point donner à sa beauté tous les avantages qu'elle peut recevoir de l'Art, affecter avec cela des airs robustes & virils, c'est se piquer de nous déplaire.

Ce que nous aimons le plus dans une Femme, c'est sa qualité de Femme ; Ce n'est proprement que ce qui caractérise son sexe, qui nous touche, & qui nous rend sensibles à son mérite. Ses belles qualitez nous peuvent donner de l'estime & de l'amitié, mais elles ne nous donnent de l'amour qu'autant qu'elles sont entées sur la femme, s'il m'est permis de parler ainsi.

Quand je me suis amusé quelquefois à lire les Rolands, & les Amadis, ce que j'y découvrois de plus éloigné de la vrai-semblance, n'étoit pas ces Géans déméfurez pourfendus par un homme ordinaire, ces Palais bâtis par enchantement, ces Armées défaites par un seul Paladin ; je trouvois mille fois plus extravagant que tout cela, l'amour qu'on y donne aux Héros pour des Marphises, & pour des Bradamantes, qui prêtoient le collet au plus vaillant Chevalier, & qui de jour s'exposoient aux injures de l'air, & couchoient sur la dure pendant la nuit.

Si vous vouliez suivre mes avis, Mesdames, vous ne feriez point d'effort pour cesser d'être Fem-

Femmes; & quand même la Nature vous auroit donné un tempérament robuste & viril, vous le cacheriez par l'affectation délicate d'un peu de foiblesse. Une Femme a bonne grace d'être un peu foible, elle doit seulement prendre garde de ne pas outrer cet agrément, & de n'en point faire un vice, ou bien un ridicule. J'aime sur tout qu'une Dame daigne être aimable, & qu'elle veuille bien prendre un peu de peine pour nous plaire. Mais ce conseil doit être pratiqué avec précaution; & bien souvent, Mesdames, vous prenez des mesures très-fausses, pour nous rendre sensibles à vos agrémens. Il vous faut de l'ajustement, j'en conviens; il n'y a qu'une beauté achevée qui puisse soûtenir le négligé; & ce négligé pour être avantageux, a besoin encore d'une espèce d'Art caché, & sur tout, d'une propreté riante, sans laquelle les atraits les plus touchans ne sauroient que choquer notre délicatesse. D'ordinaire vous copiez, dans la maniére de vous mettre, le ridicule d'un Peintre de l'Antiquité, qui avoit entrepris de faire un Portrait de Venus. Son imagination n'étant pas assez forte, pour ramasser dans son tableau toutes les graces d'une belle nature, il chargea sa Déesse d'habits magnifiques & de pierreries; Il n'étoit pas assez habile pour la faire belle, il l'a fit riche.

Si la Nature ne vous a pas été favorable, ne prétendez pas sauver votre laideur de nos réfléxions

xions à la faveur de votre parure, ni arrêter nos yeux par l'éclat de vos habits, pour les détourner de vous-mêmes; toute la richeſſe qui vous environne, ne ſert qu'à mettre votre peu d'agrément dans tout ſon jour, & les beautez que vous empruntez de la fortune ne font que répandre de la lumiére ſur la laideur qui vous eſt naturelle. Combien de fois l'éclat d'un Diamant a-t-il fait remarquer l'énorme grandeur d'une oreille à laquelle il ſervoit de parure? Combien de fois la maigreur d'une Gorge n'a-t-elle pas reçû de très-mauvais ſervices, d'un Collier de perles qu'on y avoit mis pour tout un autre uſage?

On ne ſauroit ſuppléer au défaut d'un extérieur revenant, que par les ſentimens généreux de l'ame, par l'agrément de l'eſprit, par la facilité de l'humeur, & par la politeſſe des maniéres.

Pour vous qui êtes aimables.... Mais je vois mon Cahier rempli; on ne finit point, Meſdames, quand on ſe met à vous parler; plus on dit de choſes, & plus on en trouve à dire. Auſſi ai-je bien envie de renouer la Converſation, & de vous faire voir, que j'ai fait des réfléxions auſſi juſtes ſur la nature de l'ajuſtement, que ſur celle du vrai courage.

XLV. DIS-

XLV. DISCOURS.

Les Enigmes font fi fort en vogue, qu'il eft bien jufte que j'en dife un mot. Dès qu'on met le pied dans une Compagnie, ah, Monfieur, ou Madame, vous dit-on, avez-vous deviné une telle Enigme du Mercure, ou de la Quinteffence? Là-deffus l'Enigme eft lüë trois ou quatre fois, & bien des Perfonnes, après avoir affecté de rêver profondement, devinent fort jufte ce qu'ils ont déja entendu deviner à quelques autres. Cependant en voilà affez pour envoyer le nom d'une Perfonne fi habile à l'Auteur du Mercure, & pour furcharger fon Ouvrage de quelque *Rébus*.

Ce n'eft pas depuis peu de Siécles que les Enigmes font en ufage. Je fuis fort porté à croire qu'on en a fait depuis que les hommes ont préféré les Phrafes obfcures aux expreffions claires & naturelles, c'eft-à-dire, à mon avis, depuis que le monde eft monde.

Les Hiérogliphes des Egyptiens n'étoient autre chofe que des Enigmes de Morale, fcience qui a plus befoin d'être éclaircie que d'être envelopée, & les premiers Philofophes Grecs cachoient fous des emblêmes leur Phifique, qui étoit elle même une Enigme, & qui n'a pas encore tout a fait changé de nature.

Dans

Dans le vieux tems les Rois s'entr'envoyoient des Ambaſſadeurs pour ſe propoſer les uns aux autres des queſtions Enigmatiques ; ils rendoient tributaires, à coups d'Enigmes, ceux qui leur cédoient en ſubtilité d'eſprit, & dans le fond cela valoit mieux que de vouloir parvenir au même but par la voye des armes.

Si je voulois trancher du Savant, je prouverois par cent autres éxemples, & par mille citations, ce que je viens d'avancer touchant l'antiquité des Enigmes ; Je parlerois de celle qui fut propoſée aux Philiſtins par Samſon, qui ne ſongeoit pas qu'une Enigme ceſſe de l'être dès qu'une Femme en fait le mot ; je ne manquerois pas de vous parler d'Oedipe & du Sphinx, & je vous prouverois que la Reine de Séba ne vint voir Salomon, que pour éprouver ſon diſcernement par des queſtions obſcures, qui ne ſont autre choſe que des Enigmes ; ſur tout je vous ferois toucher au doit & à l'œil que ces Fables extravagantes, ces Divinitez ridicules d'Homére, ſont autant d'Enigmes qui découvrent à ceux qui ſavent y pénétrer, les tréſors les plus précieux d'une profonde Sageſſe. Mais je laiſſe ce docte fatras à ceux qui s'y plaiſent davantage que moi, & j'aime mieux éxaminer, ſi ceux qui s'en font accroire, pour avoir dévelopé quelques Enigmes, fondent leur vanité ſur une baſe un peu ſolide. J'avouë que je ſuis pour la négative ; & je croi même que pour reüſſir à réſoudre ces eſpéces de problèmes,

mes, la justesse de l'esprit nuit plus, qu'elle n'y sert.

„ Et tel qui de l'Enigme à rencontré le Mot,
„ Se croit un grand Genie, & souvent n'est qu'un Sot.

Pour voir si je me trompe là-dessus, considérons ce qui se passe dans l'esprit d'un homme qui s'occupe à deviner une Enigme. Il voit devant soi un grand nombre de caractères, qui doivent tous convenir à un même sujet, & auxquels on s'est étudié de donner une aparence de contradiction.

A chacun de ces caractères, qu'il examine, les idées d'un grand nombre de différens sujets s'excitent dans son imagination : Il passe tous ces sujets en revûë, & prend garde, s'il peut trouver quelque raport entre les sujets, & le caractère qui est l'objet de son attention.

Suposons à présent qu'un esprit peu juste, & un esprit exact, tombent sur le même caractère, qu'ils le raportent l'un & l'autre au même sujet, soit véritablement celui que l'Auteur de l'Enigme ait eu en vûë. Le prémier se contentera de trouver un accord aparent entre les objets de son examen, & parcourant les caractères suivans avec la même indulgence, il donnera dans le sens de l'Auteur.

Il en sera tout autrement d'un esprit juste, accoûtumé à examiner tout avec la rigeur scru-

puleuſe d'un diſcernement exact; s'il ne voit pas que le Caractère en queſtion convient avec la derniére juſteſſe au ſujet qui l'a d'abord frapé, il l'écartera de ſon eſprit, il ira tâtonner après quelqu'autre ſujet, & s'égarera du but de l'Auteur à force de juſteſſe & de raiſonnement.

Ce que je ſoûtiens eſt d'autant plus vrai, que de dix Enigmes que nous voyons tous les jours, il n'y en a pas deux qui ſoient bienfaites; & par conſéquent pour les deviner il faut copier l'eſprit faux de leurs autheurs.

D'ailleurs un homme qui s'eſt fait une méthode de raiſonner avec ſolidité, n'eſt guères porté à prèter ſon attention à ce qui ne lui ſauroit aporter aucune utilité. N'eſt-ce pas dans le fond une véritable petiteſſe d'eſprit que de ſe donner la torture pour deviner une Enigme? Vous avez trouvé, par exemple, que tous les caractères d'une baſſe de Viole convenoit à une baſſe de Viole, qu'avez-vous gagné par là? ne le ſaviez-vous pas bien auparavant!

Peut-être s'imagine-t-on qu'en s'apliquant à ces ſortes de conjectures on donne de l'ouverture à ſon eſprit, & qu'on le rend propre à faire des conjectures véritablement utiles ſur les vûes des hommes. En effet, il y a des Enigmes de Politique qu'il faut réſoudre abſolument pour gouverner une République avec ſuccès; mais elles n'ont rien de commun a-

:c celles qui sont l'objet de la curiosité ordi-
ıire.

Pour démêler celles-ci on n'a rien de fixe, en de certain, on est envelopé d'une obscuri- perpétuelle, & l'on n'y marche qu'en tâton- ınt.

Mais pour les Enigmes de Politique, on peut re, que s'occuper à les deviner, c'est plûtôt isonner juste que faire des conjectures. Par :emple, *l'Angleterre fera-t-elle la Paix? ou ne fera-t-elle pas?* c'est une espéce d'Enigme, ais on n'y pénétre qu'en raisonnant consé- ıemment sur des Principes fixes & indubita- es. On réfléchit sur l'intérêt de cette Républi- ıe, sur l'humeur & sur la capacité du Souve- in, sur les inclinations de ceux qui sont à la te des affaires, sur leur conduite passée, sur sprit de toute la Nation, & sur les moyens ı'elle a de continuer la Guerre. De tous ces incipes très-sûrs, on peut conclure que l'An- :terre fera la Paix, ou qu'elle ne la fera pas; l'on ne donne à cette conclusion que le de- é de probabilité que la Raison lui assigne pré- ̃ément.

L'exercice qu'on donne à son esprit pour de- ner les Enigmes ordinaires, ne sauroit servir ut au plus qu'à donner plus d'étendue à l'i- agination, ce qui seroit très utile si la même cupation faisoit le même effet sur le juge- ent; mais rien n'est plus pernicieux qu'une ıagination vaste avec un raisonnement bor-

né ; dans cette ſituation elle n'eſt qu'une ſource mépriſable de fauſſes lumiéres , de travers d'eſprit, de fades alluſions, en un mot, c'eſt l'ennemie jurée du naturel & du Bon-Sens.

Vous, Meſſieurs, qui juſqu'ici avez tant aplaudi à la pénétration de votre eſprit, pour être venus à bout des Enigmes les plus fauſſement conçûes, je doute fort que vous changiez d'opinion en faveur de mes raiſonnemens ; auſſi ne les ſoûtiens-je pas ſi démonſtratifs qu'abſolument il y faille déférer. Je n'aime pas à paſſer pour entier dans mes ſentimens, & j'aime encore moins à l'être. Voyons donc par expérience ſi véritablement l'application que vous avez donnée à votre eſprit, l'a rendu plus pénétrant & ſi vous ſeriez capables de réſoudre une queſtion Enigmatique, où l'on ne ſauroit pénétrer qu'à l'aide d'un diſcernement juſte.

J'ai lû dans un Hiſtorien Arabe, qu'un Prince d'El-Catif nommé Emir Tachmas, étoit grand Amateur de la Vérité, & qu'il puniſſoit le menſonge avec la derniére rigueur. Je croi que ce Prince avoit bien à faire, & que le naturel de ſes Sujets ne laiſſoit guères ſa Juſtice oiſive. Quoi qu'il en ſoit, Emir Tachmas réſidoit dans une Ville où il y avoit quatre Portes, à chacune deſquelles, il avoit placé une Garde de Soldats, un Juge, & deux Muets, qui faiſoient l'office de Bourreau.

Dès qu'un étranger vouloit entrer dans la

Place,

Place, les Soldats s'en saisissoient, & le menoient devant le Juge. Celui-là l'interrogeoit exactement sur le dessein qui le conduisoit dans les Etats de l'Emir, & après avoir mis sa réponse par écrit, il le laissoit aller.

On ne manquoit pas cependant d'épier avec soin toutes ses actions, & si l'on trouvoit qu'il eut répondu avec sincérité, on le logeoit dans un Caravansera, où tant que ses affaires duroient il étoit entretenu aux dépens du Prince. Si au contraire l'Etranger avoit débité quelque mensonge, on le ramenoit à la Porte, & sans autre forme de procès, le Juge, qu'il avoit trompé, le faisoit étrangler par les Muets. Telle étoit la Loi du Souverain.

On peut s'imaginer facilement que les nouvelles de cette conduite de l'Emir furent bientôt répanduës par toute l'Arabie, & qu'on répondoit d'ordinaire avec franchise aux questions du Juge. Il faudroit être bien enragé menteur pour ne pas dire la vérité, quand par elle on peut parvenir au but où tendent la plûpart des mensonges: ce but c'est l'intérêt. Cependant, un de ces mauvais plaisans qui s'exposeroient aux derniers malheurs pour avoir le plaisir de débiter une bouffonnerie, résolut de donner de l'embaras à un des Juges de l'Emir. Etant interrogé sur ce qu'il venoit faire dans les Etats du Prince, il répondit qu'il venoit s'y faire étrangler, & en même tems il alla vers les Muets qu'il reconnut à la corde, qu'ils avoient

toute prête. Il avoit résolu d'embaraſſer le Juge; il y réüſſit parfaitement, & certes on ſeroit embaraſſé à moins. La Loi, comme j'ai dit, ordonnoit de laiſſer aller ſain & ſauf celui qui auroit dit vrai au Juge, & d'étrangler celui qui lui auroit menti. Par conſéquent, ſi on étrangloit cet homme-là, il avoit dit la vérité; il faloit le laiſſer envie, & lui faire toutes ſortes de bons traitemens. Si on ne l'étrangloit pas, il avoit menti, & ſelon la Loi il devoit être étranglé. En un mot, de quelque maniére que tournát cette affaire, il ſemble qu'il faloit en même tems l'étrangler & ne l'étrangler pas.

Qu'auriez-vous fait à la place du Juge, Meſſieurs les déchiffreurs d'Enigmes? Rèvez-y à loiſir : je vous donne quinze jours pour me répondre. Si vous ne me répondez pas, je vous tiens pour atteints & convaincus de petiteſſe d'Eſprit. Et ſi vous me répondez, je vous promets, foi de Miſantrope, de peſer vos réponſes avec toute l'équité dont je ſuis capable. Vous n'avez qu'à vous adreſſer au Libraire, & exprimer vos ſolutions en auſſi peu de mots qui ſe puiſſe; je les aprouverai ſi je les trouve bonnes, ſi non, je ferai mes efforts pour en donner une meilleure. Juſqu'au revoir.

XLVI. DIS-



XLVI. DISCOURS.

JE ſai, Meſdames, que vous ne me voulez pas trop de bien, & qu'une des raiſons de votre reſſentiment eſt tirée de la Requète que j'ai préſentée à l'Académie Françoiſe, pour lui demander des féminins pour *Fat* & *Petit-Maître*. Sérieuſement vous n'y penſez pas; ſongez, s'il vous plaît, que je n'ai point attaqué le beau Sexe en général; mon but n'a été que de le préſerver d'un ridicule qui fait l'infamie des Hommes, & qui eſt entiérement éloigné de votre caractère naturel. S'il y en a parmi vous, Meſdames, qui juſtifient ma critique, par leur conduite peu raiſonnable, bien loin de ſe fâcher contre moi, qu'elles montrent que les Hommes leur cédent en docilité, qu'elles rentrent dans l'aimable modeſtie, qui fait le plus grand agrément de votre Sexe. Vous, au contraire, qui par vos maniéres ſages & polies, vous mettez à l'abri de mes reproches, aplaudiſſez à votre Raiſon qui n'a pas beſoin de mes avis, pour vous garder de l'imitation de nos extravagances & de nos vices.

Je reviens au ſujet dont je vous ai entretenues il y a quinze jours.

J'ai fait voir que l'ajuſtement exceſſif n'eſt point avantageux aux perſonnes deſtituées des

graces d'une beauté naturelle. Cependant, on peut dire que nous leur avons obligation, d'offrir à nos yeux quelque chose de moins désagréable qu'elles mèmes. Pour vous, qui ètes aimables, vous ne sauriez nous faire plus de plaisir qu'en débarassant vos charmes d'une beauté étrangére qui ne fait que l'offusquer.

Ne consultez que votre Amour-propre sur mon sentiment; y a-t-il une vanité délicate à vouloir partager avec vos ajustemens, nos regards & notre admiration? & croyez-vous préjudicier à votre gloire en n'ayant rien de si beau sur vous que vous même?

L'Ajustement ne doit point faire un agrément à part qu'on puisse oposer aux graces qui vous sont propres; Il ne doit faire qu'un seul *tout* avec votre beauté. Ce n'est que vous que nous devons voir dans vos habits; Ils ne doivent qu'aider vos apas, relever votre air, déveloper vos graces, & s'il se peut, ils doivent fixer toute notre attention sur vos charmes, sans nous donner le loisir de songer à ce qui leur prête un nouvel éclat.

S'il faut justifier par quelque authorité d'importance mon sentiment sur la maniére de s'ajuster, je ne vous alléguerai que le tendre, le galant, l'ingénieux Ovide. Il avoit bien étudié le Sexe, & savoit mieux qu'Homme du monde ce qui est avantageux aux Dames. Voici à peu près comme il parle aux Femmes trop parées :

La

La Grace qu'à vos corps, le Ciel a départie,
Eſt ſous vos beaux habits ſouvent enſevelie;
Vos ſoins mal entendus excitent mon couroux,
Et votre vanité par eux eſt démentie.
De tout ce que l'on voit en vous,
La Femme d'ordinaire eſt la moindre partie.

Peut-être croyez-vous, Meſdames, que votre qualité vous force quelquefois à vous diſtinguer du vulgaire par une parure magnifique; Mais, de grace, pénétrez, par un peu de réfléxion, dans le fond de votre cœur; vous ſentirez bien qu'il s'intéreſſe plus tendrement pour vos charmes que pour votre naiſſance. Le reſpect, ſouvent forcé, qu'on donne à votre rang ne ſauroit vous toucher d'une maniére ſi délicate, que l'hommage qu'on accorde avec plaiſir à votre beauté. Nous pardonnons fort facilement à une aimable Femme, l'obſcurité de ſa naiſſance, & rien ne nous paroît plus noble que les graces d'un beau viſage, relevée par un ajuſtement bien-entendu.

Ne vous entêtez pas de vos ayeux altiers;
La Laideur chez le Sexe eſt la ſeule roture,
Et les charmes qu'étale une aimable figure,
Valent mieux que ſeize quartiers.

Je ſuis ſûr, Meſdames, que vous êtes de mon opinion, & que vous préféreriez toûjours l'em-

pire que le mérite exerce sur les cœurs, à la Puissance absoluë qu'un Monarque exerce sur la volonté de ses Sujets.

Une Reine mal satisfaite,
Du peu d'éclat de sa beauté,
Au mépris de Sa Majesté,
Changeroit son Sceptre en Houlette,
Pour devenir jeune & bien faite.

Mais, il me semble que je ne combats ici qu'une chimère. Piquez-vous de qualité, Mesdames, tant que vous le voudrez, mais ne prétendez pas en donner des marques par la magnificence de vos habits; On ne distingue plus, par là, la Noblesse d'avec la Roture: à peine met-elle quelque différence entre la richesse & la pauveté.

Vous avez de tout autres moyens pour caractériser le beau sang dont vous êtes sorties: Il y a un certain air grand & noble que les sentimens du cœur répandent sur le visage; il y a des maniéres de qualité qui sont l'effet d'une éducation bien entenduë; sur tout il y a une certaine honnêteté insinuante, une aimable affabilité, une fierté raisonnable: ce sont là les caractères véritables d'une illustre origine. Au contraire, un air farouche, une rudesse impertinente, un orgueil mal-entendu, font voir la bassesse du cœur & l'obscurité de la naissance

au

au travers de la plus éclatante parure, qui n'en impose qu'aux esprits vulgaires.

Permettez-moi, Mesdames, de vous raporter ici un trait d'Histoire. Je croi qu'il viendra à propos, & j'ai résolu de l'exprimer d'une maniére concise.

Entre les Galans de la vieille Cour, se distinguoit Bussi d'Amboise par son esprit & par son bon Goût. Il savoit, que pour célébrer certaine Fête, tous les Courtisans avoient fait des dépenses prodigieuses, pour paroître avec éclat.

Pour lui, il fit faire à ses Domestiques des habits de la derniére richesse; & le jour de la Fète il parut à la Cour dans un habit fort uni, au milieu de cette Troupe de Valets magnifiquement déguisés. La Nature avoit fait tous les fraix de son ajustement, & paré seulement de sa bonne mine, il se fit reconnoître sans peine pour le Maître de ceux qui l'accompagnoient. Ce n'est pas tout, quand il se fut mèlé parmi les autres Seigneurs de la Cour, on les prit tous pour des Laquais, & lui seul parut Homme de distinction.

La vanité de ce Courtisan étoit fine & bien raisonnée, & je serois fort d'avis, Mesdames, que vous vous réglassiez sur un si bon Modèle.

Habillez vos Filles suivantes
De vos Parures éclatantes;

Parez

Parez-vous ſeulement d'un air de Qualité,
D'une aimable douceur, d'une noble Fierté,
Vous montrerez ce que vous êtes;
Et dupes de leur vanité,
Les Dames les plus ſatisfaites
Du faux brillant d'un éclat emprunté,
Ne paroîtront que des Soubrettes.

Le conſeil que je viens de vous donner eſt d'autant meilleur, que toutes les Femmes qui ont de l'argent & du crédit, peuvent ſe donner nombre de Valets, un Equipage brillant, & des Habits ſuperbes; mais on n'achéte pas le bon air. La richeſſe peut donner tout à ceux qui la poſſédent; l'eſtime du monde même eſt ſouvent un préſent de la Fortune; mais l'air noble eſt une faveur de la Nature, ou bien, l'effet d'une habitude formée par une Education heureuſe : cet air eſt charmant, & dès qu'on veut le copier, on donne à coup ſûr dans le ridicule.

La mode influë trop ſur la maniére de s'ajuſter pour n'en pas dire un mot ici. L'empire qu'elle exerce ſur les Hommes eſt extravagante, j'en conviens mais c'eſt une extravagance privilégiée; tout le monde en eſt coupable, & l'on ne ſe peut diſtinguer des autres là-deſſus, ſans affectation & ſans biſarerie : dans le fond il eſt indifférent de quelle maniére on s'habille; & puiſque rien ne détermine la parure que la pudeur & l'agrément, je crois, Meſdames,

dames, que vous faites bien de ſuivre la mode autant qu'elle convient à ces deux règles. Vous feriez plus mal encore d'outrer la mode, que de vous en écarter; Il eſt bon même que vous ne vous y attachiez pas ſi ſcrupuleuſement, qu'elle préjudicie à votre beauté, vous ſeriez bien de l'aſſujettir, autant qu'il ſe peut, aux agrémens qui vous ſont naturels. Toutes les femmes ne ſont pas bien avec une coëffure qui les allonge d'un pied; toutes n'ont pas bon air avec un bonnet qu'on ne voit qu'à peine; Et ſur tout il y en a peu dont les épaules ayent bonne grace à s'expoſer au grand jour. Celle qui ſecouë entiérement le joug de la mode paſſe pour capricieuſe & particuliére; celle qui l'outre pour une Provinciale qui copie les airs de Cour. Mais celle qui peut trouver une heureuſe harmonie entre la mode & ſa beauté, répand en quelque ſorte ſon eſprit ſur ſon ajuſtement; elle ſeule poſſéde l'art de ſe mettre de bon goût.

Ce que je vous ai dit, Meſdàmes, touchant l'effet, qu'opère ſur le cœur des hommes la *variété* de vos maniéres, peut être apliqué auſſi à votre ajuſtement; rien ne touche plus notre amour pour la nouveauté, que votre induſtrie à diverſifier votre parure.

Ce goût pour la variété ne fait pas notre éloge, il eſt vrai;

Nous avons tort, je le confeſſe,
Ce deffaut eſt biſarre autant qu'il eſt commun,
Mais enfin pour plaire à quelqu'un
La ſure route eſt ſa foibleſſe.

J'ai parlé des avantages de la beauté dans des termes un peu forts, & l'on pourroit croire que c'eſt là le mérite, que je conſidére le plus dans le beau Sexe; cependant on ſe tromperoit fort. Les grandes beautez ne ſont pas les plus touchantes; elles frapent, on les admire, mais ſouvent on en reſte à l'admiration. Ce qui gagne le cœur c'eſt l'agrément, & l'agrément réſulte d'ordinaire de quelques traits irréguliers, qui forment ſur le viſage une touchante biſarrerie. Je vais encore plus loin: je crois qu'une Femme, ſans avoir rien de beau, entreprend rarement de plaire ſans y réüſſir, pourvû qu'elle ait l'eſprit adroit, le cœur bien placé, & l'humeur agréable; Elle peut tirer de ces qualitez une eſpece de beauté qui ne fait pas des impreſſions ſi vives, que l'agrément du viſage; mais qui en fait de plus fortes & de plus durables. Soit que la Nature ſe plaiſe à partager ſes faveurs, ſoit qu'une belle Femme ſe fie aſſez ſur ſes charmes pour négliger ſon eſprit, la ſottiſe eſt aſſez ſouvent compagne de la beauté. Frapé des attraits d'une jolie Femme qu'on trouve dans une compagnie, on la préfére naturellement aux autres pour lier converſation avec elle; & ſouvent on eſt la dupe de la prémiére ſotiſe qu'elle dit:

Quelquefois on l'entend ſans qu'on s'en effarouche,
L'éclat de ſa Beauté rend notre eſprit capot,
Ce que la belle dit de ſot,
Paſſant par ſon aimable bouche,
Se rectifie & devient un bon mot.

Mais ſi elle entaſſe fadaiſe ſur fadaiſe, nous ſentons un dépit ſecret de voir ſi peu d'eſprit avec tant de beauté; & ce que la ſottiſe a d'odieux paroît ſe communiquer à l'extérieur de cette belle niaiſe.

Le cœur devient bien-tot rebelle
A l'empire de ſes appas.
La bouche peut-elle être belle
Par où paſſe tant de fatras?

Rebuté enfin d'un entretien ſi mal ſoûtenu, on cherche les graces de l'eſprit ailleurs, & ſouvent on les trouve envelopées dans un dehors peu revenant. A meſure que la converſation s'anime, il ſemble que nos yeux ſe deſſillent peu à peu, ou qu'un nuage qui environnoit les attraits de cette Perſonne ſe diſſipe inſenſiblement. Nous remarquons avec plaiſir, qu'elle goûte les jolies choſes que nous prétendons dire; & notre vanité s'accommode de ſes lumiéres. Bientôt nous ne pourrons plus nous paſſer de ſa converſation, & une Dame qui ſait ſe rendre néceſſaire à l'amour-propre d'un homme, n'eſt pas long-tems ſans en être aimée.



XLVII. DISCOURS.

„ Laiſſez nommer ſa mort un injuſte attentat,
„ La Juſtice n'eſt pas une vertu d'Etat.

„ Le

„ Le choix des actions, ou mauvaises ou bonnes ;
„ Ne fait qu'anéantir la force des Couronnes.
„ Le droit des Rois consiste à ne rien épargner :
„ La timide équité détruit l'Art de régner.
„ Quand on craint d'être injuste on a toûjours à craindre,
„ Et qui veut tout pouvoir, doit oser tout enfraindre.
„ Fuir comme un deshonneur la Vertu qui le perd,
„ Et courir sans scrupule au crime qui le sert.

Voila des Leçons de Politique, que Corneille fait donner par un Courtisan, à Ptolomée, Roi d'Egypte, lors qu'il balançoit a sacrifier à César la tête de Pompée.

Ces Vers seuls sont capables de caractériser le génie de ce grand Poete. Ils montrent parfaitement bien, que pour réussir dans la Poésie, il ne suffit pas d'avoir de l'imagination, & de savoir donner de la cadence à un Vers ; mais qu'il faut encore posseder l'art de raisonner, & avoir des idées nettes & distinctes de toutes les choses, dont on s'ingére de parler. En effet, on ne sauroit donner une image plus vive de la pernicieuse Politique de ces Princes qui font d'un intérêt grossier la régle de toutes leurs actions, & qui regardent la Vertu comme un crime, dès qu'elle paroit s'oposer à leur utilité.

Il paroît assez par les Histoires, que cet *Art de régner* est aussi vieux que l'ambition, & que l'amour-propre déréglé : mais ce n'est que depuis

ııs peu de Siécles qu'on dogmatiſe ſur cette atiére, & qu'on a rédigé en Syſtême les moyens dubitables de détruire parmi les Peuples, la ›nfiance, le lien le plus fort de la Société. eux qui ſavent le mieux profiter de ces Le- ›ns, paſſent dans l'eſprit des hommes pour ıalhonnêtes gens, mais en même tems on les roit Politiques conſommez, & l'on admire preſ- u'autant leurs lumiéres, qu'on déteſte leurs entimens. Pour moi je ne trouve rien d'ex- raordinaire dans leur dextérité pernicieuſe, & e ne vois pas qu'il y ait un grand effort d'eſ- prit à ſavoir en impoſer, dès qu'une fois on a pû ſe réſoudre à renoncer à la Probité & à la Juſtice.

Je trouve dans les Hommes deux ſortes de *fineſſes* qui n'ont rien à démêler enſemble. L'u- ne a ſa force dans la pénétration, dans le rai- ſonnement, dans la vivacité de la conception; l'autre tire ſon origine de la malignité d'un cœur corrompu, qui ſoupçonnant les autres de tout ce dont il eſt lui-même capable, fait ſe garder de leurs embuches, & débaraſſé d'une vertu in- commode, ſurprendre les plus habiles par des fourberies auxquelles on ne ſe ſeroit jamais at- tendu.

L'expérience juſtifie tous les jours ce que je viens d'avancer. On voit ſouvent des per- ſonnes d'une pénétration diſtinguée, qu'on trom- pe ſans peine, & qui n'ont pas l'adreſſe d'im- poſer aux autres; plus ſouvent encore voit-on

des esprits fort bornez, à qui leur malignité tient lieu de lumiéres, & qui sont très habiles Fourbes.

Il y a des personnes qui croyent raisonner très-juste en établissant, qu'une Société de parfaits Chrêtiens se détruiroit plus facilement qu'une République d'Athées.

Je ne prétens pas réfuter leur opinion dans les formes; je veux seulement soûtenir un paradoxe fort oposé à celui-là, mais dont la nouveauté ne sauroit être dangereuse: Je soûtiens que la Politique la meilleure, la plus propre à conserver un Etat, c'est une probité scrupuleuse, une exacte Vertu. Je commencerai à répandre de la lumiére sur ce sentiment par cette réfléxion générale: Il y a une harmonie parfaite entre la Vertu & le Bonheur général du Genre-humain; tout ce qui est vertueux est avantageux au repos & à la conservation des hommes, & tout ce qui est véritablement utile à la Société humaine, est réellement conforme à la Vertu. Le Créateur des hommes leur a donné à tous un panchant invincible pour la société, & en même tems il les a obligez de conformer leur conduite à certaines Loix qu'il leur a imposées: est-il concevable que ces *Loix*, & cette *inclination*, qui partent toutes deux de la main d'un Etre infiniment sage, se détruisent naturellement? Nullement, c'est manquer de vénération à cet Etre parfait, que de ne pas croire qu'il y a une liaison étroite entre ses ouvrages, & que rien

rien ne sauroit mieux répondre à notre amour pour l'union, que l'observation exacte de ses commandemens.

Je ne conclus pas de là, que dans tous les états, la Vertu est toujours suivie d'un bonheur effectif. Ce que j'en veux induire, c'est que la société particuliére étant une grande partie de la société générale du Genre-humain, il est très probable, que d'ordinaire *l'utile* doit être dans le Gouvernement Politique accompagné *de l'honnête*. J'espére de faire mieux sentir cette vérité en entrant dans un détail plus grand.

J'ai prouvé qu'il ne faut pas un grand effort d'esprit pour conduire adroitement une fourberie, quoi que ce soit par là sur tout que le vulgaire admire les Politiques de mauvaise foi : j'ajoûte qu'il est presque impossible de tromper toûjours d'une maniére conforme à ses intérêts. La fourbe conduit à l'utilité par des routes obscures, & remplies de précipices; au lieu que la Politique vertueuse tend à ses fins par un sentier plus uni & moins hérissé de difficultez. Il est plus facile de connoître ce qui est juste que ce qui nous est utile. A l'aide du Sens-commun, on distingue d'ordinaire sans peine le bon d'avec le mauvais, & l'Auteur de notre Raison a voulu que rien ne fût plus proportionné à nos lumiéres que la connoissance de nos devoirs. Mais il est bien pénible de raisonner juste sur ses intérêts. Ptolomée voyoit

dabord clairement s'il étoit juste d'assassiner son *bien-faiteur* ; mais il lui falloit de longues discussions pour savoir si ce crime seroit avantageux à l'état de ses affaires. Tout Prince ambitieux fait de reste, qu'il est contraire à l'Equité d'envahir le Païs d'un Peuple voisin ; mais si une pareille entreprise aura d'heureux succès, c'est là ce qui l'embarasse.

Considerons un Prince intègre, & un Souverain de mauvaise foi, à deux différens égards : par raport aux Peuples qui les environnent, & par raport à leurs propres Sujets.

Il paroît d'abord que le dernier peut mieux reüssir que l'autre, avant que les secrets de sa Politique soient encore découverts. En effet, il se peut qu'il s'empare sans beaucoup de peine, d'un Etat voisin, leuré par un Traité de Paix, dont on détourne le sens, après l'avoir violé ; & par ce moyen il peut augmenter sa grandeur en étendant les bornes de son Empire. Mais en récompense, un Prince juste & droit compte cette utilité pour rien, ses vûës ne tendent qu'à rendre heureux le Peuple que la Providence a confié à ses soins. D'ailleurs un Roi sans équité, ne sauroit se servir de ses ruses criminelles qu'un petit nombre de fois ; & jetttant ses voisins dans la défiance, il est obligé de la partager avec eux. Il est sûr encore que la probité d'un Roi avant qu'elle soit reconnuë, lui peut rendre d'aussi grands services, que la mauvaise foi en rend aux autres. Je m'explique. Supo-
sons

ſons qu'il ſe ſoit engagé à exécuter tel ou tel Projet ; ceux qui auront affaire avec lui, ſe fondant ſur la Politique preſque univerſellement reçûë, croiront ſouvent qu'il fera le contraire de ce qu'il aura promis, pour peu que ſes intérêts paroiſſent l'exiger. Ils bâtiront leurs deſſeins ſur cette opinion ; & Dupes de ſa vertu, leurs meſures ſe trouveront fauſſes, & leurs Projets échoueront.

Je ne prétens pas faire entendre par ce raiſonnement qu'il faille garder ſa parole, dans la vue d'en impoſer par là. La Probité dans ce cas ne ſeroit qu'une double fineſſe & deviendroit une fourberie rafinée.

Peut-être croira-t-on, que le Prince que je viens de dépeindre, eſclave de ſa foi, ſeroit menacé à tout moment de la perte de ſes Etats ; mais il faut ſonger, que la Droiture n'eſt pas incompatible avec la Prudence, & qu'il y a une certaine dextérité fort éloignée de l'injuſte fineſſe.

Toutes les Guerres ne tendent pas à la Conquête d'un Païs Ennemi. Les Républiques ſur tout ont rarement cette vûë, & ce ſont preſque toûjours d'autres motifs qui leur mettent les armes à la main. Si les deux Princes que j'ai dépeints ſont engagez dans une Guerre de cette nature, & qu'ils y ayent du déſavantage, celui ſur la parole du quel on peut faire fond, en ſera quite pour ſe ſoûmettre à des conditions de Paix un peu onéreuſes. L'autre reconnu pour

un Fourbe, obligera ſes Ennemis, en dépit d'eux, de le pouſſer ſans relâche, & de ne ſe confier qu'en ſa totale ruine.

Il eſt ſûr encore qu'une lâche timidité eſt d'ordinaire compagne d'un eſprit fourbe. Celui à qui la fineſſe, pendant ſon bonheur, a tenu lieu de fermeté & de conſtance, n'aura recours dans l'adverſité qu'à la même fineſſe, qui n'a plus de force ſur des cœurs précautionnez. La Probité au contraire fait le plus ſouvent ſon ſéjour dans des ames fortes & généreuſes; ces ames nobles ont de grandes reſſources en elles-mêmes, l'adverſité ne fait qu'augmenter leur vigeur, & quelquefois les malheurs les plus funeſtes leur procurent ſeulement la gloire de les ſurmonter.

Conſidérons encore que la Vertu arrache du reſpect aux cœurs les plus vicieux, dont elle eſt capable d'arrêter les pernicieux deſſeins. C'eſt ainſi que Rome, qui avoit été ſous ſon premier Roi l'objet de la haine de toute l'Italie, vit la rage de ſes voiſins ſuſpenduë pendant le règne de Numa, dont la vertu par tout reſpectée, ſervoit de rempart à ſon Peuple. Mais voici quelque choſe de plus fort.

Les Princes injuſtes ſeront rarement aſſez mauvais Politiques pour aſſiſter un Roi qui leur reſſemble; ils craindront qu'en le ſecondant contre ſes ennemis, ils ne l'arment contr'eux-mêmes, & qu'ils ne l'aident à forger leurs propres fers: au contraire, ils hâteront ſa ruine autant qu'ils
le

e pourront. Ils ont tout à craindre de lui; sa ›eule impuissance peut les rassurer. Mais ils ver-›ont sans chagrin la conservation d'un Monar-›que équitable; sa vertu fait leur sûreté & la sien-›ne : je dis plus, ils s'efforceront d'empêcher sa ›hute: ses Etats tombant entre les mains d'un ›rince violent & fourbe, n'en feroit qu'aug-›menter la puissance & leurs allarmes. On peut ›oûtenir même, que les Princes les plus scélé-›ats ne sauroient se passer d'un Roi puissant & ›ntégre: car comme je l'ai fait voir, on ne leur ›ccorde jamais la paix, s'ils sont mal-heureux, › on aspire à leur ruine totale.

Par cette raison il leur est de la derniére uti-›té, quand ils ont affaire les uns aux autres, ›e pouvoir recourir à un voisin qui interpose ›: foi pour eux, & qui, s'il ne peut les rendre ›xacts à garder leur promesse, puisse du moins ›'engager à les punir s'ils y manquent. Ils sa-›ent que ce Roi vertueux fera une telle dé-›marche avec plaisir, & qu'il empêchera autant ›ue l'Equité pourra le permettre, qu'un Prince ›e mauvaise foi ne parvienne à une puissance ›xcessive par l'abaissement de ses ennemis.

Il ne faut pas tant de raisonnemens pour prou-›er que la Vertu est la meilleure Politique dont ›n Prince puisse se servir à l'égard de ses Sujets: ›a violence & la perfidie font détester un Souve-›ain, de ses Peuples. S'ils ont le cœur généreux, ›e règne d'un Prince vendu à ses injustices leur ›ra insupportable; ils employeront tous les moiens

imaginables pour s'en délivrer. S'ils ont l'humeur servile, ils souffriront plus long-tems ; mais enfin ne connoissant point de milieu entre une soûmission basse & lâche, & un emportement furieux, ils s'abandonneront aux derniéres violences contre un Roi qui pousse leur patience à bout. C'est ainsi que les Turcs, la Nation du monde la plus faite à la servitude, sortent souvent de leur naturel d'esclave pour entrer dans une rage, qu'à peine la mort des Conseillers de leur Souverain, & celle quelquefois de leur Souverain même, peut assouvir.

Un Prince au contraire qui a fait voir par des actions réitérées, qu'il ne veut point empiéter sur les droits que la Nature & les Loix ont donnez à ses Sujets, établit entr'eux & lui une confiance parfaite, ils ne craignent rien tant que de perdre un Roi d'une vertu si rare ; à peine leur vie leur est-elle plus chére que la sienne.



XLVIII. DISCOURS.

IL est seur que la rusticité des maniéres est capable de répandre un ridicule sur le mérite du monde le plus achevé, & qu'au contraire la Politesse peut concilier l'estime & l'amitié de tout le monde à un mérite fort ordinaire. On peut induire de là, sans entrer dans de longues discussions, qu'il est digne d'un homme raisonnable de

le tâcher d'aquérir cette Politesse. Ceux qui ont les lumiéres & des sentimens humains voyent très-clairement que les bonnes qualitez ne doivent pas se raporter uniquement à celui qui les posséde, mais qu'elles doivent avoir encore de la liaison avec la societé, & avec le commerce du monde. Il faut donc avouer qu'il y a quelque chose de brutal & de *Cynique* dans la conduite de ces Philosophes qui veulent se dégager de la bienséance comme d'un joug incommode: Enivrez d'une sotte gloire, ils ne comprennent pas que la Philosophie doit avoir sur tout en vûë de nous aprendre à nous aquiter de tous les devoirs de l'humanité & à rendre notre commerce doux & facile à ceux que nous fréquentons. D'un autre côté il seroit bon de raisonner un peu mieux sur la Politesse & de s'en former des idées moins embrouillées.

Je croi pour moi que la véritable Politesse que la Raison authorise & prescrit, n'est autre chose que *l'art de conformer nos maniéres & nos actions au goût des autres hommes, autant que la Vertu peut le permettre.*

On ne sauroit réüssir dans cet art sans une connoissance éxacte du cœur humain, & sans celle des coûtumes & des mœurs de la Nation parmi laquelle on se trouve.

On peut voir par là qu'il y a une politesse générale, & une autre plus particuliére. La premiére est fondée sur la Raison, qui tire de l'éxamen des inclinations des hommes certaines ré-

 gles

gles générales pour leur plaire ; elle est de toutes Nations, & se peut trouver par tout où l'on a l'usage du raisonnement & de la réflexion.

La seconde est déterminée par la coûtume & par l'habitude ; elle varie selon le goût, l'humeur & les préjugez différens de chaque Nation : Ainsi, autre est la Politesse Françoise, autre l'Italienne, autre l'Espagnole, &c. Pour la Politesse générale, elle est aussi seure & aussi invariable que la Raison même qui en est le principe ; tous les hommes ont en général le cœur fait de la même manière, tous sont sensibles à l'amour propre, susceptibles de vanité, portez à ne céder à personne, & même à vouloir que les autres leur cédent. Par conséquent, par tout où l'on censurera impitoyablement les pensées & les expressions de ceux qu'on hante ; par tout où l'on voudra fonder ses opinions sur la ruine des sentimens d'autrui ; enfin par tout où l'on étalera un orgueil insolent ; par tout où l'on voudra étouffer le mérite des autres, pour ne faire briller que le sien, on rendra indubitablement son commerce insuportable, & l'on choquera les maximes de la Politesse générale & raisonnée.

A l'égard de la Politesse particuliére de chaque Païs, il faut bien prendre garde à ne la pas confondre avec celle dont je viens de parler ; on voit bien qu'elles ne coulent pas d'une même source, & qu'elles n'on rien de commun ensemble.

ble. Faute d'avoir toûjours cette vérité présente à son esprit, ou donne dans un ridicule tout à fait odieux; on mesure la Politesse des autres Nations au goût & aux coûtumes avec lesquelles on s'est familiarisé, l'on ne distingue point l'impression que l'habitude fait sur les sens, d'avec l'impression que la Raison fait sur l'esprit.

Que diroit-on à Paris, si un Espagnol tout rempli du génie & des coûtumes de ses Compatriotes, alloit critiquer dans la Capitale de France tout ce qui choqueroit son goût habitué à des maniéres toutes différentes? Quel jugement en feroit-on, s'il répétoit à tout moment, *nous ne faisons pas ainsi en Espagne, ce n'est pas là la maniére de Madrid?* On le siffleroit, indubitablement, & l'on considereroit ses critiques comme les effets naturels de l'arrogance Espagnole. Cependant la plûpart des François en agissent à peu près ainsi; ils suposent hardiment que leur Nation est la plus polie du monde, parce qu'il n'y en a pas d'autres qui sache pratiquer mieux qu'elle la Politesse Françoise.

Nous tirons les régles de la Politesse, de nos maniéres, & puis en éxaminant nos maniéres à ces régles, nous les y trouvons parfaitement conformes, & nous concluons, que nous sommes les gens du monde les plus polis.

On peut voir sans peine combien d'extravagance il y a dans un pareil raisonnement. Un Moscovite, pourvû qu'il eut autant d'orgueil qu'un François, pouroit prouver de la même

ma-

maniére, qu'il n'y a rien de si poli que les Moscovites, parce qu'ils savent mieux que qui que ce soit, accorder leurs maniéres & leurs actions au goût de leur Nation.

Un François ne manqueroit pas de trouver cet argument bien Moscovite; mais rien n'empêcheroit le Moscovite, s'il étoit sage, de trouver notre argument bien François: & nous voilà à deux de jeu. Se rire des autres, est un argument qu'on peut facilement retorquer; & si l'on veut traiter quelque coûtume étrangére d'impolie, il faut prouver par de bons raisonnemens qu'elle choque la Politesse générale & raisonnée dont nous avons parlé d'abord.

Ces preuves manquent d'ordinaire dans ces sortes d'occasions, & ne pouvant pas tirer du secours de la Raison, on en apelle au goût. Mais le goût varie selon les tems & les Nations: Ce n'est qu'une chimére qui n'a rien de fixe; & chimére pour chimére celle d'un Moscovite vaut autant que celle d'un François.

D'où vient donc que nos maniéres se sont répanduës dans la plus grande partie de l'Europe, & qu'elles sont goûtées & aplaudies par nos ennemis mêmes?

La raison en saute aux yeux; c'est que notre Politesse est vicieuse, & qu'il n'y a rien qui trouve l'esprit des hommes plus accessible que le Vice, sur tout quand il est assaisonné de quelque agrément. Il est permis de s'insinuer dans l'esprit du prochain, & même l'humanité nous y obli-

ge ; mais la Raison & la Candeur doivent
les limites de cette complaisance. Notre
itesse a franchi ces bornes, & elle est dégé-
ée en une infame flaterie. Faut-il s'étonner
ès cela que nos maniéres soient goûtées uni-
ellement ?

e trouve encore une autre raison qui ne nous
pas plus d'honneur que la premiére.

)n ne voit que trop dans le monde certains
rlatans, qui à force de prôner leur mérite
l'abaisser celui des autres, réüssissent enfin
faire ajoûter foi. On est assez sot pour
re qu'il faut avoir une persuasion bien fon-
de son habileté, pour oser l'étaler d'une ma-
e si ferme & si constante. Il en est tout de mê-
des François ; en répétant continuellement
l n'y a rien de si poli qu'eux ; que la Cour
France est le centre de la Politesse ; que les
es Peuples ne sauroient se deffaire de leur
ïiéreté qu'à Paris, ils ont fait en sorte qu'on
en a crû sur leur parole. Ce sont de vérita-
charlatans de Politesse à qui leur effronterie
nné la vogue.

l faut pourtant convenir, qu'il n'y a point
Peuple chez qui la véritable Politesse fait un
aussi brillant que chez les François ; Ils ont
dinaire un air dégagé & libre, qui les distin-
avantageusement des autres Nations, &
répand sur leurs maniéres, des graces qu'on
rouvera guéres ailleurs. Nous devrions ê-
eulement moins fanfarons & plus raisonna-
bles,

bles, & au lieu de chanter à tout moment dans les Païs étrangers, *qu'on ne fait pas ainsi à Paris ; que ce n'est pas là la maniére de France* : Nous devrions adopter avec complaisance, les coûtumes de ceux parmi lesquels nous nous trouvons. Il y a une véritable rusticité & un orgueil odieux à choquer les maniéres des autres Peuples en leur oposant toûjours les nôtres. La Politesse que la Raison dicte, nous ordonne de nous insinuer dans l'esprit des autres Nations, en nous conformant à leur goût & à leurs coûtumes.

Si la Raison ne sauroit faire sentir aux François que leur Politesse particuliére n'a rien de solide, j'en appelle à l'expérience qui le fera comprendre très-clairement. Il est sûr que cette Politesse est sujette au changement, comme les modes, & qu'à présent on seroit tout aussi ridicule avec les maniéres de la vielle Cour qu'avec des *Canons*, & des chapeaux pointus : Marque certaine qu'il n'y a pas dans cette Politesse une conformité réelle avec la Raison, qui agit par des principes fixes & immuables, qui par conséquent n'est pas sujette au changement.

Cependant ces *Polis* de la vieille Cour avoient le même mépris pour la rusticité des autres Peuples, que ceux qui ont modéré la politesse antique & qui l'ont renduë plus aisée & moins gênante.

Je voudrois bien examiner ici un problême qui me paroît venir assez à propos :

Quelles

*uelles manières sont plus extravagantes ; celles os **Petits-Maîtres** d'à présent, ou bien celles de Complimenteurs de profession qui étoient de mi- ! y a une cinquantaine d'années ?*

.es Petits-maîtres ayant senti le ridicule de Politesse qui étoit alors en vogue, se sont ginez que la Politesse en général n'étoit qu'u- extravagance étudiée, & ils se sont jettez onsiderément dans une extrémité toute opo- . Ils en ont agi à peu près, comme ceux élevez dans une Religion déraisonnable, en erçoivent le foible, & qui mesurant tout au- : Culte au leur, méprisent la Religion en gé- ral, & donnent dans le doute universel & ns le libertinage.

Le Petit-Maître ne dit la vérité que lors qu'el- peut être offensante ; au lieu de s'amuser à mé- ire, il aime à insulter en face aux personnes, : à leur dire à elles-mêmes tout le mal qu'il n fait.

En un mot, il se pique d'une franchise bru- ale, & se fait un plaisir & une gloire de se ren- lre odieux.

Les Polis de la vieille Cour au contraire, ne parloient absolument que pour plaire & pour flâter ; leurs entretiens n'étoient qu'un commer- ce de louanges outrées, qui augmentoient l'im- pertinence des sots, & revoltoient le bon sens des Sages : parmi eux les paroles n'avoient point de sens fixe, & n'excitoient aucune idée dans l'esprit de ceux qui connoissoient les manières dominantes.

A

A les entendre débiter leurs douceurs, toutes femmes étoient des beautez achevées, tout homme étoit fait à peindre, & toute production de l'esprit étoit miraculeuse ; en un mot, dans ce tems-là, entrer en conversation avec quelqu'un, c'étoit aquérir toutes les bonnes qualitez imaginables. Le mérite, le pauvre mérite ne pouvoit arracher à ces loueurs perpétuels que des éloges usez sur la sotise & sur le ridicule.

Il faut avouër que l'un & l'autre des caractères que je viens de dépeindre, sont bien impertinens & bien peu dignes d'un homme qui pourroit raisonner, s'il vouloit s'en donner la peine : plus je les examine & moins je sai qui des deux mérite le prix de l'extravagance.

Cependant si j'en osois décider, je soûtiendrois qu'il y a plus de folie dans le caractère de Petit-Maître, que dans celui de complimenteur : mais en récompense je m'imagine que le dernier l'emporte sur l'autre pour la sottise.



XLIX. DISCOURS.

JE reviens encore à vous, Mesdames ; je sai que vous avez goûté les conseils que j'ai pris la liberté de vous donner, & c'est votre aprobation qui m'engage à vous les continuer. J'aurois grand tort certes de prétendre écrire pour le

Pu-

Public, si je ne m'adressois pas de tems en tems à la moitié du Public la plus aimable.

Vous vous souvenez bien apparemment que je vous ai donné * quelques avis pour prévenir le chagrin que vous cause la perte de vos Amans. Mes réflexions, là-dessus, ne sont pas entiérement épuisées ; & en voici encore quelques-unes dont je vous prie de profiter.

Dès que vous vous croyez sûres du cœur d'un Amant, vous ne manquez presque jamais d'exiger de lui une soûmission qui tient de l'esclavage ; & vous n'aplaudissez jamais d'avantage à votre mérite que quand vous faites sentir à un pauvre homme votre empire & sa dépendance : vous voulez avec hauteur que votre volonté soit absolument la régle de la sienne ; & selon vous, c'est commettre un crime de léze-tendresse que de ne pas prendre vos fantaisies pour autant de Loix. Excusez-moi, Mesdames, si j'ose attribuer à cet empire absolu & trop rude la révolte d'un grand nombre de cœurs : on hait naturellement la dépendance, & il n'est pas plus naturel à l'esprit de penser, que de vouloir être libre. Dès que vous voulez heurter de front cet amour de la liberté qui est essentiel aux hommes, vous mettez leur cœur dans une situation gênée & contrainte, & bien-tôt ils sortent d'un état violent pour rentrer dans la liberté qui leur est naturelle.

* Dans le XLIV. Discours.

Cette conduite que vous tenez avec vos Amans a sa source dans l'idée du respect, & de l'hommage, que votre sexe croit avoir droit d'éxiger généralement du notre. On ne sauroit vous désabuser de ce préjugé sans vous mortifier un peu. Mais d'ordinaire l'utilité qu'on tire de la Raison est accompagnée d'un peu de chagrin; & ce n'est que par un peu de mortification qu'on parvient au bonheur de dissiper des opinions malfondées qui offusquent le jugement.

De grace, Mesdames, en vertu de quoi prétendez-vous qu'une homme doive avoir plus de respect pour votre sexe que pour le sien ? Je ne connois que quatre sortes de respects. On apelle respect la soûmission duë à ceux qui sont au dessus de nous par le rang; On donne ce nom à la vénération qu'on accorde à un mérite supérieur; On le donne encore à la condescendance qu'on a pour les personnes d'un âge avancé; enfin on nomme respect, d'une maniére assez impropre, certains égards qu'on a pour la foiblesse d'esprit de ceux qu'on fréquente; & c'est de cette maniére qu'on respecte les enfans & les imbéciles.

Vous pourrez prétendre aux deux prémiéres sortes de respect, j'en conviens. Mais ce n'est pas en qualité de femmes, c'est en qualité de personnes distinguées par le rang & par le mérite. Pour les égards qu'on a pour l'âge & l'imbécilité, je croi que vous y renoncez de bon

cœur;

cœur ; vous achéteriez le respect un peu trop cher, s'il devoit vous couter votre jeunesse, ou votre esprit.

Je vous rends assez de justice, Mesdames, pour croire que l'erreur où vous êtes sur les hommages que vous exigez de nous, vous vient moins d'un travers d'esprit que de la conduite de vos Amans : faute de pouvoir gagner votre cœur par leur mérite, ils ont tâché d'y parvenir par la route de la Flaterie, & ne pouvant pas vous donner une tendresse délicate & digne d'un honnête homme, ils ont voulu vous en dédommager par une lâche soûmission.

Je m'imagine encore que la lecture des Romans vous rend de mauvais services sur ce chapitre. Les Héros avec qui votre imagination s'est familiarisée, ont d'ordinaire un vrai caractère d'imbécilité, & leurs égards pour le beau sexe, poussez jusqu'à l'extravagance, vous ont mis dans l'esprit, que tous les hommes doivent se régler sur ces modèles.

Mon raisonnement ne tend point à détourner vos Amans des hommages qu'ils sont accoûtumez de vous rendre, je sai bien que j'y tâcherois en vain ; la Raison ne trouve jamais accessible à sa force, un cœur épris de vos charmes. Je veux seulement vous persuader de ménager mieux l'ascendant qu'un Amant ne sauroit s'empêcher de vous donner sur lui. L'Homme hait naturellement la servitude, je le répéte : mais rarement a-t-il l'esprit assez fort pour

répondre par ſa conduite à ſon amour pour la liberté. Par pareſſe & faute d'une force d'Eſprit ſuffiſante il ſe laſſe bien-tôt d'être ſon propre Maître ; mais d'être eſclave volontairement, & d'obéïr ſans y être forcé, lui tient lieu en quelque ſorte de liberté & d'indépendance.

Il eſt donc de votre intérêt de manier le cœur de vos Amans avec une dextérité ſi délicate, que leur joug leur ſoit caché, & qu'en conformant leurs actions à votre volonté, ils ne croyent ſuivre que les mouvemens de leur propre cœur. De cette maniére votre empire ſera doux & durable ; au lieu qu'il ſeroit de peu de durée s'il étoit abſolû & violent.

Voilà pour la conduite que vous devriez tenir, ce me ſemble, avec les Amans qui vous plaiſent ; à l'égard de ceux qui n'ont pas le même bonheur, je vous avouë que je ſuis ſouvent indigné des maniéres que vous avez avec eux. D'ordinaire vous vous faites un plaiſir de nourrir leur tendreſſe par un accueil favorable, & par des eſpérances trop fortes ; & ce manége adroit procure ſouvent une cour nombreuſe qui flate agréablement votre vanité.

Mais comment voulez-vous que cette maniére d'agir puiſſe accommoder un Amant délicat, qui vous accorde toute ſa tendreſſe, & qui naturellement doit prétendre auſſi toute la vôtre? Vos proteſtations lui ſeront toûjours ſuſpectes, & jamais il ne ſaura faire fond ſur les marques les plus touchantes de votre eſtime pour lui.

Une

Une jaloufie médiocre entretient l'amour, & le rend plus vif; mais une jaloufie trop forte, qui doit être néceffairement l'effet de la coquetterie, fait fuccéder tôt ou tard un profond mépris à la plus tendre paffion.

Quelques autres d'entre vous fe font un plaifir de maltraiter des Amans qui font affez miférables par leur tendreffe infortunée. J'ai entendu des Dames avouër fans façon que rien ne leur procuroit un plaifir plus fenfible que les chagrins d'une foule d'adorateurs malheureux. Ce fentiment n'eft point du tout généreux; la bonté eft la plus aimable de toutes les vertus; & fi je crois qu'une Dame eft obligée d'ôter l'efpérance à ceux qu'elle ne fauroit aimer, je crois auffi que jamais elle ne doit leur marquer, ni colère ni mépris. Ne vous imaginez pas, Mefdames, que ces rigueurs mal-entenduës puiffent obliger votre Amant favorit, s'il eft honnête homme: Elles font bien plus propres à vous faire perdre fon eftime; Il ne la fauroit accorder aux plus belles qualitez du monde, fi elles ne font pas accompagnées d'un cœur humain & généreux.

J'ai bien lieu de craindre que les réflexions que je viens de faire ne foient d'une nature à ne vous être pas agréables; on dit qu'un donneur d'avis eft rarement bien venu chez vous, changeons de matiére. Le Libraire m'a communiqué une Lettre qu'il a reçû de Mr. C..... reconnu pour un homme d'un efprit fupérieur,

& d'un goût exquis : elle m'a fait un plaisir sensible, & je souhaite fort qu'elle fasse le même effet sur le Lecteur. La voici.

A..... le 15. de Février 1712.

MONSIEUR.

J'ai vû avec un extrême plaisir le XLVI. Misantrope & le XLVII. J'ai été fort aise aussi de voir le texte pris de la Tragédie de la mort de Pompée; & il n'y a pas une ligne dans cette petite Piéce qui ne mérite un éloge. Vous pouvez vous souvenir de ce que je vous dis sur celui qu'il a fait sur les bons mots, lorsque je l'ai lû chez vous la prémiére fois, c'est qu'il auroit pû y raporter cet endroit de Mr. de la Fontaine.

,, On cherche les Rieurs, pour moi je les évite,
,, Cet Art veut sur tout autre un suprême mérite;
,, Dieu ne créa que pour les sots,
,, Les Méchans diseurs de bon mots.

Lorsque je lûs l'Histoire qu'il raporte de la vieille Cour, sur la bonne mine de Bussi d'Amboise, j'aurois bien souhaité qu'il eut apuyé ce qu'il dit aux Dames là-dessus d'un Madrigal que Marot fit pour Isabeau Princesse de Navarre, & qui se trouve fait dans le même esprit que toute la piéce de votre Auteur, ainsi que vous l'allez voir..

,, Qui

,, Qui cuideroit déguiſer Iſabeau,
,, D'un ſimple habit, ce ſeroit grand ſimpleſſe,
,, Car au viſage a ne ſai quoi de beau,
,, Qui fait juger toûjours qu'elle eſt Princeſſe.
,, Soit en habit de Chambriére ou Maitreſſe,
,, Soit ſon gent corps de toile envelopé,
,, Toûjours ſera ſa beauté maintenuë.
,, Mais il me ſemble, ou je ſuis bien trompé,
,, Qu'elle ſeroit plus belle toute nuë.

Voila ce me ſemble, qui auroit pû être enchaſſé avec grace dans cette jolie piéce, je vous en dirai une autre fois davantage. &c.

Le dernier vers de ce joli Madrigal paroîtra peut-être un peu gaillard, mais le ſiécle de Marot n'étoit pas ſi ſage que le nôtre, pour l'expreſſion s'entend. Je croi qu'à cela près le public recevra le préſent de Mr. C..... avec reconnoiſſance. Pour moi je lui en rends de très-humbles graces, & je le prie de vouloir bien continuer à enrichir mon Ouvrage de quelques-unes de ſes réflexions; elles vaudront bien les miennes, & le Lecteur ne perdra rien au change. Ce que j'en dis eſt entiérement conforme à ma penſée : on voit bien que ſi je me piquois d'une fauſſe modeſtie je n'inſérerois pas ici une Lettre qui m'eſt ſi avantageuſe. Je veux bien avouer la dette, je fais parade des louanges qu'elle contient. Celui qui me les donne ne me connoît point, & il ſait donner de l'encens avec diſcernement. Mon orgueil

ne doit point surprendre les personnes qui connoissent le cœur humain : On sait assez qu'on n'écrit que par vanité, & dans la vûë de s'attirer de la réputation. Vouloir persuader qu'on se fait imprimer par un autre principe, c'est se rendre coupable d'une dissimulation dont personne n'est la dupe. Autrefois tous les Auteurs exposoient leurs productions aux yeux du public, en dépit d'eux. Ils avoient toûjours quelque Ami de commande, qui leur jouoit le tour de mettre leur Ouvrages sous la presse sans leur aveu.

Cette modestie affectée faisoit la matiére de toutes les préfaces, & le dégoût du Public força enfin les Auteurs à changer de stile. Alors on commença à convenir de son orgueil, moins par amour pour la franchise, que pour dire quelque chose de nouveau. Ce tour devient usé comme l'autre; & afin de varier, les Ecrivains commencent à chanter pouille dans leurs Préfaces à tous ceux qui ne goûtent pas leurs maniére d'écrire. Ce sujet est d'ordinaire assez fertile, & peut fournir sans peine quelques centaines de pages.

Peut-être y aura-t-il des Lecteurs qui me pardonneront de communiquer au public les éloges qu'on me donne, lorsqu'ils considéreront que je n'ai point fait scrupule aussi d'insérer dans mon Ouvrage les critiques du *Poëte sans fard.* Mais je les dispense de m'excuser par là. La modestie n'a point eu de part dans cette action;

action ; j'ai fait part au public des censures de cet Auteur, par le même principe qui m'excite à présent à lui communiquer l'aprobation de Mr. C....

Oui ce grand Poëte irrité,
Me donnoit autant de fierté,
En me déchirant par sa rime,
Que C... en m'accordant l'honneur de son estime.

Addition du Libraire.

Après avoir remis à l'Imprimeur l'Original de ce Misantrope, j'ai reçû une autre Lettre de la même Personne que celle qu'on a raportée ci-dessus ; en voici un Extrait.

Le No. 48. *n'est point inférieur aux deux précédens ; & Mr. D. B.... & moi avons pris beaucoup de plaisir à la lecture qui nous en a été faite. Elle n'a pas été plutôt achevée, que j'ay encore trouvé dans ma mémoire quelques Vers de Mr. de la Fontaine, par où l'Auteur auroit pû finir fort agréablement. Les voici :*

„ Se croire un Personnage est fort commun en France;
„ On y fait l'homme d'importance,
„ Et l'on n'est souvent qu'un Bourgeois.
„ C'est proprement le mal François.
„ La sotte vanité nous est héreditaire,
„ Les Espagnols sont vains, mais d'une autre maniére
„ Leur Orgueil me semble en un mot
„ Beaucoup plus fou, mais pas si sot.

Au reste, Monsieur, je commence à me persuader que Monsieur votre Misantrope, aura grand peine à demeurer long-tems caché; mais ce sera toûjours un grand avantage pour lui, de pouvoir lever le masque avec honneur, &c.



L. DISCOURS.

HIer au soir j'étois dans un Fauteuil devant un bon feu, occupé à l'agréable lecture d'Horace. Je me fais un plaisir à l'âge où je suis de relire les Auteurs que j'ai aprouvez autre fois, pour voir sans préjugé si le tems ne m'a pas changé le goût, & s'ils me paroissent toûjours avoir le même agrément. Je trouvai dans ce Poëte Latin des beautez qui même jusques-là avoient échapé à mes réfléxions; le sublime réglé de ses pensées, le choix de ses termes, & la force & l'harmonie de ses Vers lyriques me semblérent également dignes d'admiration. Mais en partie l'aplication de mon esprit, & en partie la chaleur du feu, firent que je m'endormis tout à coup; & même je fus plongé dans une rêverie qui avoit beaucoup de raport à ce que je venois de lire.

„ *Somnia quæ mentes ludunt volitantibus umbris,*
„ *Non delubra Deûm, nec ab æthere Numina mittunt,*
„ *Sed sibi quisque facit; Nam cum prostrata sopore,*

„ *Urget*

„ *Urget membra quies*, *& mens sine pondere ludit*,
„ *Quidquid luce fuit*, *tenebris agit* . . . . . .

Bons ; les songes capricieux
N'ont pas leur source dans les cieux.
Quand le sommeil se glisse en nos ames lassées,
Le cerveau dégagé du joug de la raison,
Prend l'essort sans contrainte, & mêlant nos pensées,
Fait une burlesque union,
Des images du jour dans la nuit retracées.

Mon imagination qui se trouvoit dans l'assiette que je viens de dépeindre, me transporta sur le Parnasse, que je trouvai entiérement conforme aux descriptions des Poëtes. Apollon étoit dans une espéce de Tribunal, ayant à sa droite quatre Muses & autant à sa gauche; la neuviéme étoit devant lui dans un siége plus bas, pour s'aquiter de sa Charge de Secrétaire, & l'on voyoit devant le Tribunal un bon nombre de Poëtes Latins & François séparez en deux bandes.

Les uns & les autres s'étoient plaint souvent de l'ennui que leur donnoient certains fâcheux, qui étant éloignez de leur goût & de leur tour d'esprit, les empêchoient de jouïr d'une conversation plus agréable. Le Dieu des Vers trouvoit cette plainte bien fondée, & les avoit tous assemblez pour examiner leurs caractères, & pour leur donner des compagnons à leur fantaisie. Avant ce jour, Pétrone essuïoit sans cesse

ſe les pointes de l'Auteur des Amours, Amitiez, & Amourettes. Boileau avoit toujours à ſes trouſſes ſon Ennemi Lucain; Horace tâchoit envain d'éviter Ronſard. Virgile trouvoit en Cyrano Bergerac un fâcheux perpétuel, & lui-même il vouloit ſouvent chanter ſes Eclogues à Fontenelle qui ne s'y plaiſoit en aucune maniére.

Mécenas étoit le Conducteur de la Troupe Latine; Phébus lui avoit ordonné de dépeindre le mérite de chacun qui s'offroit pour avoir un compagnon François, & moi je fus choiſi pour m'aquiter du même emploi à l'égard des Modernes. Il faloit rêver, comme je faiſois pour ne me pas croire indigne de cette grace; mais agréablement trompé par mon ſonge, je croyois le mériter de reſte, & je prétendois connoître éxactement la juſte valeur du mérite de tous nos Poëtes.

Mécenas fit dabord avancer ſon bon Ami Horace dont il dépeignit ainſi le caractère.

Favori des neuf Sœurs, l'incomparable Horace,
Se livrant au beau feu de ſon heureuſe audace,
Tybre, fit le premier retentir ſur vos bords,
De la Lyre des Grecs les raviſſans accords.
L'Epithete avec choix en ſes Vers enchaſſée,
Fait l'effet ſur l'eſprit de toute une penſée.
Son goût éxact & ſûr par de ſages bons mots,
Sût venger la Raiſon des inſultes des ſots.

Philo-

Philoſophe enjoué, ſon utile malice
Sappa le ridicule & confondit le vice,
Jamais d'un faux eſprit la trompeuſe beauté,
Ne fit voir dans ſes Vers le Bon-ſens maltraité.
Trop heureux ſi la Muſe, à ſon ſujet fidelle,
Aux Loix de la méthode eut été moins rebelle.

J'étois ravi de voir que l'amitié n'aveugloit point Mécenas juſqu'à lui cacher les défauts de ſon favori, qui ſouvent dans ſes Odes s'abandonne à ſes réfléxions, & néglige de nous parler de ce dont il a fait dabord la matiére de ſes vers.

Perſonne ne me parût plus propre à être comparé à Horace que Boileau, & voici comme j'en fis le portrait :

Deſpreaux éclairé des lumiéres d'Horace
Donne à ſes traits railleurs plus de tour, plus de grace ;
Son fertile génie, au bon ſens épuré,
Sur la route du vrai, court d'un pas aſſuré :
Jamais ce mâle Auteur d'aucun mot inutile
De ſes Vers chatiez n'embaraſſe le ſtile,
Et la rime biſarre, & l'éxacte raiſon,
Contractent ſous ſes mains une heureuſe union.
Heureux ſi moins ravi du grand vol de Pindare
Il eût mieux évité l'infortune d'Icare.
Et qu'il n'eut point mêlé dans ſes Vers envieux
Avec le fade Auteur l'Auteur judicieux.

A peine mon choix eut-il été aprouvé d'Apollon

pollon & enregiſtré par la Muſe Sécrétaire, que j'aperçûs la Motte, & que j'eus regret de ne l'avoir pas donné pour compagnon au Lyrique Latin. Le Dieu du Parnaſſe voyant mon embarras, me dit de ne me mettre en peine de rien; & que la Motte ne manqueroit pas de compagnie, puiſqu'il avoit réſolu de le garder auprès de lui.

Phedre fut le ſecond Poëte Latin qui ſe mit ſur les rangs; voici comme on rendit Juſtice à ſon mérite:

A l'eſprit des Romains ſa plume a retracé
Les utiles leçons d'un Eſclave ſenſé.
De ſes termes choiſis l'élégante juſteſſe
Sert chez lui de grandeur, de tour & de fineſſe.
Sans tirer de l'eſprit un éclat emprunté,
Le vrai plaît en ſes Vers par ſa ſimplicité.

Il ne falloit pas être bien habile pour trouver du rapport entre le génie de Phedre & celui de La Fontaine. Voici quelle idée je crûs pouvoir donner de ſon tour d'eſprit.

De l'agréable La Fontaine
La rime orne les Vers & jamais ne les gêne,
Tout ce qu'il dit paroît par les graces dicté.
Dans des chemins fleuris toûjours il nous promene.
De ſes tours la fertilité
Donne à la Fable ancienne un air de nouveauté,
Et par une heureuſe adreſſe,
Il ſait rendre le naif
Compatible avec le vif.

Le

Bon-ſens, de ſes Vers n'exclut pas la fineſſe,
Et cet Auteur ſans égal
Quand il ſuit Phedre à la piſte,
Prend un air orginal;
Phedre paroit ſon copiſte.

Si les ſonges avoient quelque ordre, le portait de Virgile auroit du précéder celui de tous les autres. Mais il n'en fut pas ainſi, & cela n'importe guères, pourvu qu'il ſoit reſſemblant; vous en jugerez:

Virgile ſagement charmé du merveilleux,
Aux Romains dans le Ciel ſût trouver des Ayeux.
En conduiſant Enée à la riche Auſonie,
Par les Dieux mis en œuvre, il ſoutint ſon génie;
Sublime, il ne va pas ſe perdre dans les airs.
Et ſimple, un terme bas n'avilit point ſes Vers;
A leur noble cadance une oreille attentive
Lie aux plus foibles ſens la raiſon fugitive;
Mais il fait fondre en pleurs ſon malheureux Héros
Dabord que l'Aquilon ſe rend maître des flots;
De ſon cœur trop humain l'exceſſive tendreſſe,
A ſon pieux Guerrier fait part de ſa foibleſſe,
Et rend le Petit-Fils du Mornarque des Dieux,
Auſſi méchant Soldat que bon Religieux.

Le dernier Vers me rapella dans l'eſprit une penſée de St Evremont, qui trouve le bon Enée plus propre à fonder un Couvent, qu'à fonder un Empire. Chapelain cependant s'avança avec

avec beaucoup de confiance, ne doutant point que le génie de Virgile & le ſien ne fuſſent faits exprès l'un pour l'autre. Arrêtez, arrêtez, lui dis-je.

Avec ce fameux modelle,
Par tes héroïque traits,
Nous verrons ſi tu peux entrer en paralelle
Quand la ruſtique Pucelle
Saura mieux parler François.

J'avouë que j'étois bien intrigué pour trouver parmi les François un Poëte comparable à l'Auteur de l'Enéïde; Il eſt vrai que Télémaque, eſt véritablement un Poëme épique, & pour m'exprimer avec Mr. de la Motte.

„ Notre âge retrouve un Homére
„ Dans ce Poëme ſalutaire
„ Par la Vertu même inventé;
„ Les Nimphes de la double cime,
„ Ne l'affranchirent de la rime,
„ Qu'en faveur de la vérité.

Mais le génie de cet illuſtre Prélat eſt tout à fait différent de celui de Virgile, qui lui cède indubitablement pour la richeſſe de l'imagination & pour la force du raiſonnement. Cet eſprit le plus beau de notre Siécle, a ſû envelopper les plus ineſtimables thréſors de ſageſſe ſous une fiction riche & ſoutenuë, & je dou-

doute qu'il y eut eu rien de défectueux dans ſon Ouvrage, s'il n'avoit pas mieux aimé s'endormir quelquefois avec Homére que de le ſurpaſſer toûjours.

Dans l'embarras où je me trouvois, je jettai les yeux par hazard ſur une troupe de Tragiques François, & je conſidérai, qu'il faut à peu près le même tour d'eſprit pour la Tragédie que pour la Poéſie épique; en effet, l'une & l'autre demandent de l'élévation & de la force dans l'expreſſion & dans la penſée. L'une & l'autre ont commerce avec les Héros & les Rois, toutes deux animent la paſſion par les caractères qu'elles dépeignent, & par des intrigues ménagées avec art, elles attachent notre curioſité à la recherche du denoûment,

Entre tous ces Poëtes Dramatiques, Racine me parut avoir le plus de raport avec Virgile; Voici comme j'exprimai ce que je penſe à ſon égard.

Racine éguillonné des ſuccès de Corneille,
Sur la ſcéne entaſſa merveille ſur merveille:
De ſon ſtile plus pur la force & la douceur,
Par l'eſprit ſatisfait pénétrent juſqu'au cœur.
Réglé dans ſes tranſports, ſon auſtère ſageſſe,
S'éloignant du phébus évite la baſſeſſe,
Egal en ſes beautez, grand, fleury, merveilleux,
Jamais il ne renonce au langage des Dieux,
Mais du goût des François l'habitude l'enchaine,
Il ne ſait aux Romains donner l'ame Romaine.

Au lieu de revêtir la fierté de Titus,
Ou du Vainqueur fameux des Perſans abatus,
Le Romain & le Grec, qu'un fade amour domine,
Dans ſes timides Vers ont le cœur de Racine.

A peine eus-je achevé ce portrait, qu'un petit Homme tortu & boſſu parut devant le Thrône d'Apollon.

Un mot, dit-il, Sire Phebus,
Moi qui, bien que rimeur perclus,
Ne ſuis rimeur à la douzaine,
Et fus tandis que je vécus,
Nommé malade de la Reine,
Dont j'exerçois avec que peine,
L'emploi chétif pour mille écus.
Savez-vous bien que plus habile
Que moi, ne fut jamais un ſot,
Que ſouvent mon burleſque ſtile
Sut faire bouffonner Virgile,
En le traduiſant mot à mot.
Or je vous conjure beau Sire,
Par votre ſacré Violon,
Que ne me veuillez éconduire.
Et qu'à mon bon Ami Mâron,
Etant toûjours ſon Compagnon,
Je puiſſe aprendre l'art de rire.
En ſes Vers toûjours il pleura;
Mais pourvû qu'il ſoit corrigible:
Mon humeur le corrigera,
Et s'il eſt animal riſible,
Avec moi rire il lui faudra.

Le Dieu du Parnaſſe avoit bien de la peine à garder ſon ſérieux à cette plaiſante propoſition : il ne laiſſa pas de l'aprouver, convaincu que Scaron ne ſeroit pas un Compagnon inutile à ces deux Auteurs ſérieux.

L'art de ſavoir badiner de tems en tems, donne au ſérieux même un air aiſé, qu'une humeur toûjours ſombre lui ôte à coup ſûr.

Pétrone ſe préſenta alors d'un air indolent, & même un peu efféminé; il eſt difficile d'en atraper bien la reſſemblance; voici pourtant comme Mécenas s'y prit.

Docte Epicuréen débauché delicat,
L'Effroy du Pédant, & du Fat,
A la Nature il laiſſoit en partage
Le ſoin de regler ſes deſirs
Et croyoit mériter le beau titre de ſage
En rafinant ſur les plaiſirs.
Jamais des maux paſſez la penſée importune,
Sous de noires vapeurs, n'accabla ſon cerveau,
De l'obſcur avenir il poſoit le fardeau
Sur les ailes de la Fortune.
Un plaiſir délicat & vif
De ſa molle conduite étoit le ſeul motif.
Sa voluptueuſe lecture
Sans s'attacher au fruit ne s'amuſoit qu'aux flœurs,
Et ſon indolente ſenſure
Puniſſoit la ſottiſe & faiſoit grace aux mœurs.
De ſe faire un effort ſon genie incapable
Aux douceurs du repos ne daignoit s'arracher

Il attendoit le moment favorable
Que la verve le vint chercher.
Quand il étale la Sagesse
D'une utile réflexion,
On penseroit que sa raison
S'y laisse entrainer par paresse.
Avec lui-même il fut toûjours d'accord ;
Il vécut sans songer aux devoirs de la vie,
Et lors qu'elle lui fut ravie,
Il se fit un jeu de la mort.

Saint Evremont me parut si propre à être comparé avec son cher Petrone, que le portrait de l'un me sembloit être le portrait de l'autre.

Paroissez, dis-je, ami St. Evremont,
De Petrone soyez le compagnon fidelle
Le savant Dieu du double Mont
Fit vos esprits sur le même modelle:
Mais on peut bien être assuré
Que ce modelle est égaré.

Le reste de mon songe à une autre fois.



LI. DISCOURS.

JE prétens aujourd'hui ne m'attacher point à un seul sujet, obéïr simplement à mon génie, & m'abandonner à mes réflexions. Je commencerai mon Ouvrage à tout hazard, & je le finirai comme je pourrai.

On

On parle dans cette République en des termes pleins d'admiration de la Sobrieté des anciens Hollandois, & de leur indifférence pour les richesses. On considére avec un profond respect la conduite de ces Péres de la Patrie, qui avant que de s'assembler pour le bien de l'Etat prenoient un repas frugal à l'ombre de quelque Arbre.

Cependant à examiner la chose de près, il est probable qu'il y avoit dans cette tempérance, plus d'habitude que de raisonnement, plus de naturel que de Vertu. Suposé même qu'ils ayent connu l'usage de la Richesse, il ne faut pas une grande force d'esprit pour lui préférer la Pauvreté, quand on les considére l'une & l'autre en elles-mêmes, & débarassées des accessoires qui les accompagnent ordinairement. Une honnête pauvreté, qui n'exclut pas le nécessaire, laisse l'homme dans toute son indépendance; & les soins que traîne après lui le superflu, le rendent esclave de ses trésors. De cette maniére il se peut qu'on fuye la richesse plûtôt par indolence que par Vertu. Ajoûtons que du tems de ces sobres Bataves, la honte & le mépris étoient attachés aux usages les plus ordinaires qu'on fait des richesses, qu'il y avoit de la gloire à ne point paroître au dessus de ses Concitoyens. Les Charges, les Dignitez, l'Estime & le Respect, étoient accordez au mérite & non pas aux trésors: La pauvreté ne faisoit que rendre plus vénérable un homme ver-

tueux & habile, & l'on pouvoit en quelque ſorte aimer la pauvreté par intérêt.

Les Ariſtides & les Phocions de l'antiquité étoient juſtement dans le même cas; ils rejettoient les tréſors, dont ils pouvoient ſe mettre en poſſeſſion ſans peine. Faut-il s'en étonner beaucoup, & leur ſageſſe étoit-elle de difficile pratique? Sans le ſecours de l'abondance ils jouïſſoient de la conſidération de leurs Compatriotes, & gouvernoient la République d'Athènes, avec une authorité preſque abſolue. La richeſſe leur auroit cauſé plus d'embarras que d'agrément. Ce n'eſt que depuis qu'on a détaché la honte du Vice, pour l'unir à la Pauvreté, que les perſonnes à qui l'avarice n'eſt pas naturelle ont couru après les tréſors par un motif de gloire, & qu'on a pû dire:

„ L'Or même à la laideur donne un teint de beauté,
„ Mais tout devient affreux avec la pauvreté.

Quand je ſonge quelquefois à ma jeuneſſe, le ſouvenir d'un tendre commerce vient ſouvent ſe préſenter à mon imagination, avec tout ce qu'il a de plus flatteur pour la vanité; mon imagination remplie de ces idées riantes fait bientôt agir les reſſorts les plus cachez de mon cœur; elle y cauſe un deſordre délicieux, un mouvement tendre & vif, dont j'ai de la peine à me défendre, & auquel je me fais un plaiſir de m'abandonner: mais ma Raiſon ſoûtenuë

tenuë par mon âge ne laisse pas long-tems mon cœur en proye à cette dangereuse agitation, je m'efforce bien-tôt à rapeller dans mon esprit les chagrins que traîne après elle la passion la plus heureuse, même la bassesse qu'il y a dans la conduite d'un Amant, & l'extravagance de ses sentimens délicats dont il s'aplaudit le plus. Ces images me ramènent bien-tôt du Plaisir à la Raison, & revenu à ma prémiére tranquillité, je me félicite de n'avoir pas attendu le secours de la vieillesse, pour sauver mon cœur d'un trouble si cruel, & mon esprit d'un déréglement si funeste. Ma Raison est alors contente d'elle-même, & cette satisfaction de la Raison est une volupté, qu'on ne sauroit comprendre à moins d'en avoir goûté toute la douceur.

Un homme d'un âge avancé qui donne encore dans une tendresse formelle, est rarement un brutal ou un sot. Il peut manquer de raisonnement, mais il a d'ordinaire l'esprit délicat & l'ame belle. Rarement s'aveugle-t-il assez pour ne pas connoître la foiblesse qu'il y a à loger un cœur amoureux dans un corps qui n'est plus aimable. Mais il prétend remplacer les agrémens qu'il a perdus par des sentimens subtilisez, & par une galanterie rafinée. Au défaut de se faire aimer, il fait en sorte que sa Maîtresse s'aime davantage elle-même, & il prétend qu'elle lui ait obligation des alimens

qu'il fournit à ſon Amour-propre. Saint Evremont a épuiſé quelquefois pour Madame de Mazarin, tout ce que l'Eſprit peut fournir de plus recherché & de plus flatteur à un cœur complaiſant au ſuprême degré. Voici comme il parle à cette Dame dans une de ſes Lettres.

„ Demanderois-je que vous aimiez une per-„ ſonne de mon âge? je n'ai pas vécu d'une „ maniére à pouvoir eſpérer un miracle en ma „ faveur; ſi le mérite de mes ſentimens obte-„ noit de vous un régret que je ſois vieux, & „ un ſouhait que je fuſſe jeune, je ſerois con-„ tent. La grace d'un ſouhait eſt peu de cho-„ ſe, ne me la refuſez pas. Il eſt naturel de „ ſouhaiter que tout ce qui nous aime ſoit ai-„ mable.

„ Il ne fut jamais de paſſion plus deſinté-„ reſſée que la mienne..... Je regarde vos A-„ mans comme vos ſujets, au lieu de les haïr „ comme mes Rivaux, & ce qui eſt à vous „ m'eſt plus cher, que ce qui eſt contre moi „ ne m'eſt odieux.

„ Une réflexion ſérieuſe vient m'avertir, „ que vous vous moquerez de tout ce diſcours, „ mais vous ne ſauriez vous moquer de mes „ foibleſſes, que vous ne ſoyez contente de vo-„ tre beauté; & je ſuis ſatisfait de ma honte, „ ſi elle vous donne quelque ſatisfaction......

„ On ſacrifie ſon repos, ſa liberté, ſa for-„ tune; la gloire ne ſe ſacrifie point, dit Mon-„ tagne; Je renonce ici à notre Montagne, & „ je

„ je ne refuſe pas d'être ridicule pour l'amour „ de vous. Mais on ne ſauroit vous faire un ſa- „ crifice de cette nature-là ; il ne peut y avoir „ du ridicule à vous aimer.

Voilà des ſentimens bien délicats ; mais qu'eſt-ce que la délicateſſe des ſentimens, quand elle n'a de reſſource qu'en elle-même ?

On ſe trompe d'ordinaire, ſelon moi, ſur le caractère de Philoſophe. On donne ſouvent ce nom à un homme qui a lû un grand nombre de Livres de Philoſophie, qui a quelque idée des différens Syſtèmes, & qui ſait par cœur les Argumens qui les apuïent. Il ſait comment Deſcartes prouve ſes tourbillons, & comment Mr. Locke renverſe les idées innées : les rêveries de Platon, & les ténèbres d'Ariſtote ont laiſſé dans ſon Eſprit quelques expreſſions vuides de ſens.

Pour moi je n'appelle pas un tel ſavant, Philoſophe ; ce n'eſt proprement qu'un *Litterateur de la Philoſophie*, ſi l'on peut s'exprimer ainſi.

Le titre de Philoſophe ne me paroît dû qu'à ceux qui raiſonnent de leur propre fond, & dont le jugement agit plus que la mémoire. Ils preſſent les argumens des autres, ils profitent de leurs découvertes : mais ils les digèrent par la méditation, ils ſavent les enchainer à leurs propres idées, & gardant une indifférence entiére pour les opinions d'autrui, ils ne les adop-

tent que quand leur Raiſon en a décidé en dernier reſſort.

Autre erreur ſur la Philoſophie. On croit que c'eſt être Philoſophe que de ne s'occuper que des ſujets qui paroiſſent au deſſus de l'élévation ordinaire de l'eſprit humain.

Meſurer le cours des Aſtres, fouiller dans les entrailles de la Nature, ſe perdre dans les méditations abſtruſes de la Métaphiſique; voila ſeulement ce qu'on croit du Reſſort de la véritable Philoſophie. Idées vagues qui ne caractériſent en aucune maniére cette Science merveilleuſe.

Le vrai Philoſophe plus avide de l'utile, que charmé du curieux, raporte toutes ſes vûës à l'excellence de ſa Nature, & au but de ſon éxiſtence. Il ſait qu'il n'eſt pas créé pour démèler les routes des Aſtres, pour connoître la nature des Météores. Il reſpire pour ſe procurer un véritable bonheur, en conformant toutes ſes actions à une Raiſon pure & débaraſſée des préjugez du Peuple.

Sa principale étude c'eſt de former ſa raiſon, de la rendre éclairée, & éxacte; de pénétrer dans la nature de ſes devoirs; en un mot de concilier la Vertu avec l'agrément de la vie, & avec le bonheur des Etres ſemblables à lui. Il n'a commerce avec les autres Sciences, qu'autant qu'il en peut tirer des lumiéres pour celle que je viens de dépeindre, à moins qu'il ne s'en

veuille

veuille ſervir quelquefois comme d'un plaiſir & d'un délaſſement.

On peut conclure de ce raiſonnement, que d'ordinaire c'eſt être Philoſophe, que s'éloigner de ce que le vulgaire appelle Philoſophie.

,, C'eſt l'Erreur que je fuis, c'eſt la Vertu que j'aime ;
,, Je ſonge à me connoître & me cherche en moi-même ;
,, C'eſt-là l'unique étude, où je veux m'attacher.
,, Que l'Aſtrolabe en main, un autre aille chercher ;
,, Si le Soleil eſt fixe ou tourne ſur ſon axe, *
,, Si Saturne à nos yeux peut faire un Paralaxe.
,, Que Rohault vainement ſéche pour concevoir,
,, Comment tout étant plein, tout a pû ſe mouvoir,
,, Ou que Bernier compoſe & le ſec & l'humide,
,, Des corps ronds & crochus errans parmi le vuide :
,, Pour moi ſur cette Mer, qu'ici-bas nous courrons,
,, Je ſonge à me pourvoir d'Eſquif & d'Avirons,
,, A régler mes deſirs, à prévenir l'orage,
,, A ſauver s'il ſe peut ma raiſon du naufrage.

La véritable Philoſophie embraſſe toutes les actions de la vie, la conduite générale de l'homme ; elle entre même dans ſon enjoûment & dans ſes badinages, en y répandant les lumiéres d'un Bon-ſens inaltérable, qui met une différence eſſentielle entre les amuſemens d'un honnête homme & les bouffonneries d'un Faquin. Je

* On voit bien que Boileau n'étoit pas Aſtronome : l'Aſtrolabe n'a pas l'uſage qu'il lui donne. On peut encore le reprendre d'avoir fait *Paralaxe* maſculin.

JE trouve un Traité ſur quelque matiére que ce ſoit abſolument mauvais, quand il ne facilite pas à l'eſprit le moyen de définir éxactement le ſujet qu'on lui préſente. Tel eſt le diſcours du Pére Rapin ſur l'Eloquence; tel eſt le Traité de Longin ſur le Sublime, & tels me paroiſſent la plûpart des Traitez que nous ont laiſſé les Anciens.

Ciceron nous force d'admirer ſes lumiéres & ſon génie; Il eſt auſſi bon Philoſophe que grand Orateur. Cependant ſon Traité de l'Amitié, qui charme l'eſprit par un grand nombre de belles véritez, n'éclaire pas entiérement la Raiſon, faute de cette methode ſûre de raiſonner qui étoit encore innconnuë de ſon tems. Il nous dépeint les devoirs d'un Ami ſans aller à la véritable ſource de l'Amitié, & ſans nous expoſer nettement la nature de cette union utile & délicieuſe.

S'il nous avoit fait ſentir que la véritable Amitié n'eſt autre choſe qu'un *contract tacite entre deux perſonnes, qui touchées d'un mérite naturel & de la conformité de leurs humeurs s'engagent, en partie par inclination, en partie par un intérêt raiſonnable, à ſe rendre tous les devoirs que la Raiſon & un amour-propre réglé peuvent permettre.* Il auroit pû tirer de cette idée, l'ètenduë & les bornes que l'Amitié éxige de nous; nous n'aurions point été embaraſſez par des régles vagues & incertaines, & par ſon ſecours

cours nous aurions pû diſtinguer l'amitié raiſonnable d'avec l'amitié fougueuſe & déréglée, qui degénére en une véritable paſſion.

JE ſuis ſûr que c'eſt ne pas ſavoir une choſe que de n'en pouvoir pas ramaſſer toutes les proprietez dans une ſeule idée complette & diſtincte, qu'on apelle définition. On peut la placer à la fin, ou au commencement d'un Traité, & ces différentes méthodes peuvent plaire à différens tours d'eſprit. Quand à moi je ſuis pour la derniére; dès qu'on commence, par donner au Lecteur une idée générale & méthodique tout ce qui va faire l'objet de ſon attention. Cette idée ſera obſcure d'abord, il eſt vrai; mais chaque pas qu'il avancera dans ſa lecture, éclaircira une partie de cette idée; il y raportera tout, comme à un centre qu'il ne perd jamais de vûë; ſa raiſon agira plus que ſa mémoire, & ſans rien perdre de ce qu'il lit, il le trouvera à la fin entiérement concentré dans ſa définition.

Je trouve l'autre méthode plus embaraſſante pour l'eſprit, & plus fatigante pour la mémoire; avant que de parvenir à ſa Définition on court riſque d'avoir oublié quelque idée qui doit y aboutir, & ſouvent on eſt obligé de rebrouſſer chemin.

Les Auteurs qui négligent ces méthodes me ſont ſuſpects de ne ſavoir pas leur matiére à fond, & d'écrire ſans avoir fait un plan général

ral de leur Ouvrage. Cependant à mon avis il faudroit un Plan dans une Ode Pindarique même, pourvû que les liaisons en fussent cachées avec Art.



LII. DISCOURS.

JE ne suis pas d'avis de donner encore la suite de mon Songe. Je veux être premiérement instruit, si le public en a goûté le commencement. Si je vois que les peines, que m'a couté cet Ouvrage, n'ont pas donné quelque satisfaction au Lecteur, je ne l'achéverai pas. S'il faut déplaire, il n'est pas besoin de donner pour cela la torture à son esprit; on y peut réüssir à fort peu de fraix. En attendant qu'on m'écrive le succès de cette piéce, je continuërai à donner quelques réflexions, telles qu'il plaira à mon imagination de les fournir à mon raisonnement.

Je ne suis pas Nouvelliste, & je m'en applaudis fort: je ne saurois me faire une occupation sérieuse de courir la Ville depuis le matin jusqu'au soir, pour faire un commerce de nouvelles souvent fausses & toûjours altérées. Je n'entens pas l'Art de joindre mes Réflexions sur un événement à l'événément même, & de débiter ce mêlange de vérité & de fiction, pour m'être communiqué mistérieusement par une des pré-

prémiéres têtes de l'Etat. Je ne saurois gagner sur ma raison de prêter une sotte crédulité à tout ce qui est avantageux à la Patrie, & de rejetter comme impossible tout ce qui lui est contraire. Bien moins encore puis-je me résoudre à ne me plaire au recit d'une Victoire, que lors qu'elle a coûté beaucoup de sang; & je ne suis pas de ces gens ridicules qui craignent la Paix comme une conjoncture stérile pour les nouvelles.

D'un autre côté je ne voudrois pas donner dans la gravité extravagante de certains esprits forts, qui regardent d'un œil tranquille tout ce qui arrive dans le monde, de plus intéressant. Cela s'appelle être déraisonnable par un excès de raison, & cesser d'être homme à force de vouloir être parfaitement honnête homme, sans être bon citoyen, sans aimer une Société dont on fait une partie, & sans avoir de la chaleur pour ses intérêts. Cette chaleur n'est pas l'effet d'un esprit déréglé, qui cherche à s'inquiéter mal à propos; Elle est absolument nécessaire pour la conservation d'un Etat, & par conséquent c'est une qualité réellement estimable. Il faut seulement que la raison guide ce zèle, & l'empêche de s'égarer dans des routes obscures qui ne mènent à aucune utilité. Qu'on se plaise à se réjouïr d'un événement avantageux à la République; qu'on se fasse un devoir de s'affliger modérément d'un coup de la fortune qui ébranle l'Etat; qu'on soit inquiet d'un ora-

ge

ge prochain qui paroît menacer la Patrie : rien de plus naturel ! rien de plus humain ! Mais gardons-nous bien de nous affliger, par une prévoyance outrée, d'un malheur éloigné, dont la probabilité dépend d'une longue enchaînure de considérations Politiques, que le moindre hazard peut déranger.

Le moyen de regarder de sang froid l'impertinence des Poëtes, & des Auteurs d'Epîtres dédicatoires, qui par leurs éloges mendient la Protection de quelque Grand ? Ils ne savent presque jamais employer que des Louanges générales & outrées, qui pour m'exprimer proverbialement, sont des selles à tous chevaux, & souvent mêmes des bats à tous ânes. A les entendre, tout Magistrat est un Atlas infatigable, dont les épaules seules peuvent porter le fardeau de l'Etat ; tout Homme de guerre est un Héros du prémier ordre, un modelle de prudence, un prodige d'intrépidité.

Si du Bon-sens ainsi vous secouez le joug,
En élevant au Ciel le moindre Capitaine ;
Que direz vous du grand Eugéne,
Que vous restera t-il pour chanter Marlborough ?

Non seulement il faut proportionner ses louanges au mérite de ceux qu'on loue ; il faut encore entrer dans le caractère particulier de leur mérite. Tout habile Homme d'Etat n'a pas la même sorte d'habileté que Richelieu, ou que Hein-

Heinſius. Tout grand Général ne l'eſt pas de la même maniére : & il faudroit, avec dextérité, démêler ce que leur génie pour la Guerre, quoi qu'excellent chacun dans ſon genre, a pourtant de ſingulier & de différent.

Comparer par exemple le Prince Eugéne avec Aléxandre, c'eſt plûtôt le moyen de revolter ſa raiſon que de captiver ſa bien-veillance.

Qu'on trouve du raport entre Aléxandre & le Roi de Suéde, j'y conſens. Ils n'ont pas eu les mêmes ſuccès, mais ils ſe reſſemblent parfaitement dans la hardieſſe, & dans la vaſte étendue de leurs Projets. Mais on peut dire que le Vainqueur de Darius n'a eu rien de commun avec Eugéne, que ſon intrepidité.

Si l'Antiquité nous offre quelque choſe de comparable à notre Héros moderne, ce ne ſauroit être qu'Hannibal, dont le ſeul nom emporte l'idée d'un Capitaine achevé.

L'un & l'autre ſe ſont frayé un chemin dans l'Italie par les Alpes; l'un & l'autre dégageant leur conduite de l'empire de la Fortune, n'ont dû leurs ſuccès qu'à leur courage & à leur habileté conſommée dans l'art militaire, ils ſe ſont également appliquez tous deux à connoître le naturel des Généraux qu'on leur opoſoit, & à mettre à profit leurs bonnes & leurs mauvaiſes qualitez. Hannibal n'a pas pénétré plus avant dans le caractére des Scipions, des Flaminius, des Varrons, & des Fabius, qu'Eugéne dans le génie de Catinat, de Villeroi,

de Vendôme, & de Villars. Tous deux ont triomphé, par la ſeule ſupériorité de leurs lumiéres, d'un ennemi plus fort qu'eux, mieux fourni de toutes les choſes néceſſaires pour ſes entrepriſes, & plus à portée de ſe ſervir de l'avantage des lieux. Tous deux ont ſû devenir l'ame de leurs Armées, compoſées de différens Peuples, & qui ſouvent deſtituées de tout, n'avoient d'autres reſſources que dans les lumiéres de leur Général.

Enfin, ils ont ſû tromper l'un & l'autre par une vigilance incroyable, les ſoins de leurs Ennemis les plus expérimentez; & en ont laſſé la vigilance, par une fermeté victorieuſe de tous les obſtacles. Voici la ſeule choſe qui diſtingue les caractères de ces deux Héros:

Dans la carriére de la gloire,
Eugéne court toûjours de travaux en travaux.
Et dans le ſein de la Victoire
Hannibal endormi goute un lâche repos.

Un Ecrivain fort habile à démêler par ſes réflexions les caractères des grands Hommes, trouve le principe de l'indolence d'Hannibal à dompter entiérement les Romains, dans la dangereuſe nouveauté des plaiſirs qu'il goûta alors pour la prémiére fois. Dès ſa prémiére jeuneſſe il avoit toûjours été dans les fatigues de la Guerre, occupé uniquement de ſon amour pour la Gloire: les Projets de ſes Conquêtes ne lui laiſ-

laissoient pas le loisir de songer à la volupté ; à peine en avoit-il une idée.

Mais après la bataille de Cannes, son avidité pour la Gloire, satisfaite en quelque sorte, lui donna du relâche : Il y eut alors du vuide dans son cœur, & les plaisirs vinrent bien-tôt l'occuper en foule.

Capoue étoit une de ces Villes, où la douceur du Climat, la fertilité du terroir, & l'oisiveté d'une longue Paix portent les Habitans à rafiner sur la volupté. Hannibal en opposa bien-tôt le charme seducteur à l'austére rudesse de sa vie passée.

Plus cette volupté se présentoit à lui avec tout ce qu'elle a de riant, plus sa tempérance lui paroissoit odieuse & fatiguante : En un mot, il se livra aux plaisirs, qui lui avoient été inconnus, & s'y livra avec fureur, par cela même qu'ils lui avoient été inconnus.

Cette réflexion me donne lieu d'en faire une autre : Il n'y a rien de si dangereux que de ne s'être point familiarisé avec le plaisir dès sa jeunesse : j'entens ce plaisir qui ne devient criminel, que par l'abus qu'on en peut faire.

Un esprit bien fait, qui s'est formé une habitude, de se partager entre l'austérité des occupations sérieuses, & l'agrément des plaisirs licites, se fait un charme de cette vicissitude. Le plaisir n'a pas pour lui cette nouveauté fatale, qui surprend l'imagination & qui étourdit le jugement ; il sort de l'agréable pour entrer dans

l'utile, avec la même facilité, dont il abandonne pour quelque tems l'utile pour s'attacher à l'agréable.

Il n'en est pas ainsi de ceux, qui par humeur ou par un faux raisonnement, se sont toûjours arrachez aux divertissemens que la vertu authorise : si une fois le plaisir peut surprendre leur sagesse hors de garde, il fait sur leur ame des impressions violentes, il en triomphe entiérement; leur raison qui leur en dérobe la jouïssance, leur devient odieuse, ils comptent pour perdu tout le tems qu'ils ont passé en des occupations destituées d'agrément. Leur cœur entiérement rempli de leur nouveau panchant, n'est plus accessible au devoir.

Non seulement ils abuseront des plaisirs innocens par un attachement excessif; la douceur de ceux qui les ont agréablement flattez, leur donnera une haute opinion de ceux dont ils n'ont pas encore fait l'essai. En un mot ils seront semblables à un fleuve, dont une digue a long-tems retenu l'impétuosité; Dès qu'une fois il a forcé cet obstacle, il se répand dans les Campagnes voisines, il renverse tout, & rien n'en sauroit arrêter la violence pernicieuse.

J'avoue que j'entens avec indignation des gens graves & pleins d'un solide mérite, déclamer contre les divertissemens innocens, & les attaquer comme des crimes énormes. Qu'y a-t-il, par exemple, de si criminel dans un Bal, pour tant crier contre les Bals? La Danse dont on

on s'y sert, ressemble-t-elle à cette Danse *Ionienne*, qui par des mouvemens impudiques tendoient des piéges à la vertu? Point du tout: notre Danse n'est qu'un agréable mêlange de mouvemens aussi modestes que beaux, qui par un modique exercice augmentent la disposition & la légéreté du corps, en répandant la gayeté dans le cœur & dans l'esprit. Je suis vieux & d'une humeur sérieuse; je n'aime point la Danse. Un autre est jeune & enjoué; la Danse lui plaît; mais l'humeur sombre, & l'humeur gaye n'entrent point dans l'essence de la Vertu, & si je trouve un délassement de l'esprit dans la bagatelle sérieuse, je ne saurois tirer de là un droit de condamner la bagatelle enjouée.

Je m'amuse dans mon Cabinet à composer le *Misantrope*, du même fond, dont un jeune Homme va montrer sa légéreté dans un Bal: l'amour du plaisir, la nécessité d'en goûter quelquefois, & une vanité permise, font que je compose, & qu'il danse; il est aussi authorisé par sa jeunesse à se divertir à sa maniére, que je le suis par mon âge à me plaire dans mes amusemens.

S'il se faisoit une occupation de courir les Bals, au lieu de s'en faire un divertissement passager, je le trouverois fort blâmable; & je ne le serois pas moins si je donnois tous mon tems à un Ouvrage où je ne travaille que par un pur motif de plaisir: mais si pendant un hiver

 il

il va ſept ou huit fois au Bal, & ſi je m'occupe quelques heures par ſemaine à faire le Miſantrope, je croi qu'on peut facilement nous le pardonner à l'un & à l'autre.



LIII. DISCOURS.

JE craindrois d'ennuyer ſi je répétois à tout moment *un tel Poëte parût après un tel*; on le verra bien aſſez par la ſuite des portraits : voici celui de Juvénal.

Hardi Déclamateur, ſa colére fertile,
Gourmanda ſans détour le Romain indocile,
Et par ſon aigre humeur ſon génie entraîné
Oſa livrer la guerre au vice couronné :
D'un Siécle diſſolu la luxure exceſſive,
Anima de ſes Vers la mordante invective.
Vif, ſublime, fleuri, facile, impétueux,
Son génie étincelle en ſes Portraits affreux.
Heureux s'il eut toûjours, dans l'ardeur qui l'anime,
Ménagé la Sageſſe en puniſſant le crime.
Et ſi de ſes tableaux l'infame nudité
N'eut bravé la pudeur du Lecteur rebuté.

A peine Mécenas eut-il prononcé ces Vers qu'il ſe préſenta un grand nombre de ces petits Auteurs ſatyriques à qui la malignité tient lieu de génie. Chacun d'eux prétendoit être le plus fondé

en

en droit pour être mis en paralelle avec ce Poëte Latin ; & je vis le moment qu'une Guerre civile alloit naître parmi eux, si je n'y avois mis le *hola*, par ces mots :

Modérez vous, Messieurs de la Satyre,
De vos talens vous jugez mal ;
Si votre Muse au lieu de rire,
Mord & déchire
Ce n'est pas tout pour être égal
A Juvénal.

Il n'y a que Régnier, continuai-je, qui mérite d'être mis de pair avec ce Poëte :

Dans un Siécle où le goût encor mal éclairé,
Gênoit peu le Poëte à sa verve livré,
Régnier, décréditant cette libre manie,
Puisa l'art de rimer dans son rare génie ;
Et mettant à profit Horace & Juvénal,
Il prête à sa satyre un air original
Le sel de son esprit & l'aigreur de sa bile
Dans ses écrits sensez, font un mêlange utile.
Falloit-il que ses Vers truchemens de son cœur,
En termes débordez prêchassent la pudeur,
Et que d'après ses mœurs nous dépeignant le vice,
Des crimes qu'il censure, il fût souvent complice ?

Le Patron des Poëtes Latins fit alors avancer Plaute ; il vouloit en faire le portrait, à mon avis, plûtôt pour y faire briller la justesse de son discernement, que pour chercher un com-

compagnon pour ce vieux goguenard : le bon homme n'a jamais été fort délicat, & naturellement il devoit s'accommoder assez de toutes sortes de mauvais plaisans.

Portrait de Plaute.

Ce *comique Boufon*, n'en déplaise aux Savans,
A son grossier parterre immola le bon-sens.
Chez lui d'un trait d'esprit la grace déployée,
Dans mille jeux de mots d'ordinaire est noyée :
Sans rime & sans raison il fait le goguenard :
La justesse en ses Vers n'est qu'un don du hasard.
Si le valet souvent y parle d'un ton grave
L'honnête-homme y produit les pointes d'un esclave.
Enfin par un seul trait, pour le dépeindre en tout,
Il eût beaucoup d'esprit, peu d'Art, & point de goût.

A peine ces vers furent-ils recitez qu'il se leva un murmure entre les défenseurs de l'Antiquité qui savent plûtôt alléguer vingt Auteurs qu'une seule raison, & chez qui une sotise, qui subsiste depuis deux mille ans, obtient par prescription la place de quelque chose de joli. Ils se mirent enfin à crier tous d'une voix,

Ciceron l'aprouva. *Mécenas repliqua aussi-tôt*,
Tant pis pour Ciceron,
J'en veux croire plûtôt Horace & la Raison.

Pendant que ces Messieurs étoient au prises, j'étois en délibération s'il faloit mettre Dan-
court

court en paralelle avec Plaute. Il eſt vrai que cet Ancien paroît revivre dans les Ouvrages qu'on débite ſous le nom de Dancourt; mais je conſidérois d'un autre côté que ces Piéces de Théatre ne ſont propres au dernier que du côté du profit, & qu'il ne faloit en aucune maniére metre ſur ſon compte ce qu'il y a de bon & de mauvais. Je conclus donc que Poiſſon étoit plûtôt mon homme : voici ſon Portrait.

C'eſt ici le plaiſant Poiſſon,
Qui par ſon ſtile poliſſon,
Au ſérieux faiſant la Guerre,
Fit ſon plus grand bonheur d'égayer le Parterre.
Bien ſouvent il y réüſſit,
Et ſes burleſques traits ne manquent pas d'eſprit;
Mais ſe bornant à faire rire,
Il ne ſe pique point d'inſtruire.
Par les diſcours du *Sot vengé*,
Jamais lache mari ne ſe vit corrigé;
Et le biſarre ſort du *Baron de la Craſſe*,
Dans l'eſprit diverti ne laiſſe point de trace.
Si ſur cet Auteur turlupin,
Il faut qu'en un mot je m'explique,
Poiſſon fut très petit Comique,
Et très excellent Tabarin.

Portrait d'Ovide.

Tous les talens exquis des plus rares génies,
Du tendre Ovide ſeul animérent les Vers,

Pour couronner ſon front les Muſes réünies,
Font trouver en lui ſeul cent Poëtes divers.

Qu'il ſait bien deſarmer les rigueurs d'une Amante !
Quel cœur ne voudroit pas partager ſon Amour?
Mais ſa tendre douleur paroit trop éloquente,
Il prête à ſes ſoûpirs trop d'eſprit & de tour.

En Syſtême il a ſû reduire l'Art de plaire,
L'Amour même l'écoute avec docilité,
Il donne à cet Enfant, mal inſtruit par ſa Mére,
Des leçons, dont lui-même il ſentit la bonté.

Qu'il enfle avec ſuccès la Trompette héroïque,
Quand d'Ajax & d'Uliſſe il peint le démêlé !
J'oſe le ſoûtenir; aucun Poëme épique,
A cet eſſai hardi n'a droit d'être égalé.

La cadence prévient tout éfort de ſa veine,
Ses mots harmonieux courent pour s'arranger.
Cependant ſes écrits ennemis de la peine,
Ne laiſſent au travail aucun mot à changer.

Souvent trop amoureux d'une belle penſée;
Il ſe plaît à l'offrir de différens côtez;
Il prodigue l'eſprit; l'attention laſſée,
Succombe ſous ſes Vers trop chargez de beautez.

Je cherchois en vain parmi les Poëtes François un compagnon digne d'Ovide; je conviens qu'il y en a parmi eux dont les Elégies ont de l'élégance & de la délicateſſe, mais ils manquent d'ordinaire de feu, de naturel, & ne ſont que trop dépeints par ces vers de Boileau.

» Je

,, Je hais ces vains Auteurs, dont la Muſe forcée,
,, M'entretient de ſes feux, toûjours froide & glacée;
,, Qui s'affligent par Art, & fous de ſens raſſis,
,, S'érigent pour rimer en Amoureux tranſis.
,, Leurs tranſports les plus doux ne ſont que phraſes
vaines,
,, Ils ne ſavent jamais que ſe charger de chaînes,
,, Que bénir leur martire, adopter leur priſon,
,, Et faire quéreller les Sens & la Raiſon.
,, Ce n'étoit pas jadis ſur ce ton ridicule,
,, Qu'Amour dictoit les Vers que ſoûpiroit Tibulle,
,, Ou que du tendre Ovide animant les doux ſons,
,, Il donnoit de ſon Art les charmantes leçons.

Dans l'embarras où je me trouvois j'aperçûs une très-aimable Femme, qu'à ſon air dégagé & libre je reconnus pour Madame Deshouliéres; je la crûs très propre à être la Compagne du galant Ovide, & voici comme je pris la liberté de lui parler.

Vien, vien venger ton ſexe, aimable Deshouliéres,
Du mépris de l'homme trop vain
Par ton cœur délicat, ton eſprit, tes lumiéres,
Tu peux ſeule égaler cet illuſtre Romain.

D'abord qu'Apollon t'anime,
Tu ſais de la même rime,
Sans offenſer la raiſon,
Vingt fois répéter le ſon.

D'un

D'un Héros que l'on estime,
Tu sais sur un ton sublime,
Jusqu'au Ciel porter le nom,
Dans une tendre Chanson;
Que tu dépeins bien l'abîme
Où la douce illusion,
D'une aimable passion,
Précipite sa victime!
Qui voudroit de la Raison,
Goûter la rude leçon,
Quand ta délicate rime,
Plaide pour le rendre crime
D'un sensible cœur, qu'opprime,
Dans sa prémiére saison,
La force d'un doux poison.

Dans tes Rondeaux Gaulois, tes balades naïves,
Ton stile aisé fait capot,
L'Esprit même de Marot.
A tes Idylles plaintives,
Les Naïades attentives,
Avec toi d'un tendre Amant,
Redoutent le changement.

Qui ne te croiroit Calliope,
Lorsque dans un Ode † à nos yeux,
Ton rare esprit se dévelope,
Exact, sublime, merveilleux.
Quand tu nous dépeins la chimére
Qui met le mal imaginaire

De

† *L'Ode à Mr. de la Rochefoucault*

De pair avec les maux réels;
Ta Lyre Philosophe efface,
Les airs dont le Chantre de Thrace *
Adoucit les mœurs des mortels.

Si tu veux, on pourra te mettre,
Avec les Doctes Sœurs, sur le double sommet;
Mais du tendre Ovide, peut-être,
L'Entretien fera mieux ton fait.

Portrait de Térence.

Né dans les murs fameux de l'altiére Carthage,
Térence dût sa gloire aux fers de l'Esclavage
Et bien-tôt affranchi, cet illustre Afriquain
A sa veine asservit le superbe Romain.
Ceux qui d'un jeu de mots font l'agrément Comique
Ne sauroient dans ses Vers goûter le sel attique;
Mais il est de ce sel par tout assaisonné
Pour qui chérit au vrai l'agréable enchainé.
Qu'il sait bien d'un sujet saisir le caractère!
Lui-même il devient fils, Maitresse, Esclave Pére;
C'est un Pére grondeur, un fils mal avisé,
Une Maitresse avare, un Esclave rusé.
Par l'esprit diverti dans les ames dociles
Il glisse en badinant ses maximes utiles.
Heureux si ses Ecrits purs, sages, chatiez,
Rouloient sur des sujets avec art variez,
Et si trouvant son Pére, une fille exposée
N'y démêloit toûjours l'intrigue trop usée.

Por-

* *Orphée*

Portrait de Moliére.

A Terence imité notre âge doit Moliére,
Courant de l'Hélicon l'épineuſe carriére,
Il dévança bien-tôt ſon Rival reſpecté.
Le quolibet Bourgeois, l'infâme obſcenité,
Avant lui de la Scéne, arbitres deſpotiques
S'enfuirent à l'aſpect de ſes écrits pudiques.
Il dédaigna des ſots les cris aplaudiſſans:
Son Théatre devint l'Ecole du bon-ſens.
Le Vice peu touché d'être dépeint horrible,
Y fut couvert de honte en paroiſſant riſible.
Le Jargon précieux craignît de ſe montrer,
Le Marquis à l'excès n'oſa plus ſe parer.
Bien-tôt montrée aux doigts l'orgueilleuſe pédante
N'étala qu'en tremblant ſa ſotiſe ſavante.
Cotin impunément ne prôna plus ſes Vers,
Le Bourgeois Gentilhomme abjura ſes faux airs.
Oſant braver le Ciel l'Hypocrite exécrable
De Moliére craignît la plume redoutable.
A ſes traits délicats toûjours ſûrs d'attraper
Nul riſible défaut n'eut l'art de s'échaper.
Et la Muſe Comique aut plus haut point menée
Eſt tombée avec lui par ſa chûte entraînée.

Portrait de Lucain.

Aux règles des Anciens cet Eſpagnol rebelle
Ouvre au Poëme Epique une route nouvelle:
Par des motifs humains le Héros dans ſes Vers
Bouleverſe le Monde, enchaîne l'Univers.

Sans

Sans attendre des Dieux ſortis d'une machine,
Par ſa propre Vertu Caton ſe détermine.
Qu'Hector vil inſtrument par les Dieux animé
Terraſſe, de leurs mains Patrocle déſarmé,
Céſar trouvant ſes Dieux dans ſon propre courage,
Répand de rang en rang l'horreur & le carnage.
Sans que Mars, au combat conduiſe ſes Chevaux,
Sans que Venus par l'air guide ſes Javelots,
Sa prudente valeur remporte la Victoire,
Il combat en péril & triomphe avec Gloire.
Lucain oſe des Dieux ſuprimer les travaux
Pour faire en tout leur jour paroître ſes Héros:
A ſon ſtile élevé ſon ſujet ſert de guide;
Et ſa Muſe eut peut-être effacé l'Enéide,
Si l'Aveugle divin, par Virgile imité,
N'eut point fixé le goût du Lecteur entêté.

Il ne me fut pas poſſible de choiſir parmi nos Auteurs un Poete du génie de Lucain ; ils ont tous mieux aimez mettre en jeu dans leurs Poëmes Epiques, les Démons & les Anges, que de ne pas imiter les fictions d'Homére : l'embarras où me jettoit cette difficulté me donna de l'inquiétude, & cette inquiétude finit mon ſonge en diſſipant mon ſommeil.



LIV. DISCOURS.

JE voudrois bien réüssir une fois dans ma vie à faire un Misantrope qui plût à tout le monde : l'affaire est difficile, mais peut-être n'est-elle pas tout à fait impossible. Il est naturel que les goûts des hommes, si différens pour la plûpart des choses, conviennent du moins dans un seul point : toute la difficulté consiste à le trouver, & cependant je me trompe fort, si je ne l'ai pas découvert.

Tout l'Univers est dans l'impatience d'aprendre le résultat des Négociations de Paix, & seroit ravi de savoir si elles se termineront bien-tôt ou non ; si je pouvois donc tirer de mon cerveau quelques réflexions sensées sur la durée de cette affaire importante, j'aurois aparemment le plaisir de satisfaire à tout le monde. Essayons-le.

Si les deux Partis souhaitent également de tirer les Négociations en longueur, on ne sauroit douter qu'ils n'y réüssissent. Quand même la France seule ne voudroit parvenir à la Paix que lentement, il est probable que ménageant les différens intérêts des Alliez avec sa dextérité ordinaire, elle pourroit retarder le dénoûment de tant d'intrigues embarassantes. Il reste seulement à savoir si c'est le but de la Fran-

ce

ce de faire trainer les affaires. Je le soûtiens, & je prétens avoir pour cela des raisons palpables.

Supofé que par les provisions que quelqu'un aporte dans un Païs, on puisse faire une conjecture raisonnable du tems qu'il doit y rester, il est très clair que les Ministres François feront un long séjour dans la Hollande; tout le monde sait la quantité prodigieuse de toutes sortes de provisions, qu'ils ont eu soin de faire venir à Utrecht, &..... peste soit du Fat! dira ici quelque Nouvelliste. A-t-on jamais entendu parler de Réflexions Politiques tirée des provisions nécessaires au ménage? J'en conviens, le principe de mon raisonnement n'a pas un air noble; mais au moins ces provisions font des choses réelles, dont-il n'est pas impossible de déduire quelque conséquence raisonnable; au lieu que les chiméres qui sont d'ordinaire les sources des subtiles extravagances d'un Nouvelliste, n'ont aucune réalité, & ne se font admirer que par leur ridicule & fausse profondeur. Quoi qu'il en soit, je vois bien que je n'ai pas enfilé le véritable chemin de plaire universellement. Soûtenons plûtôt quelque paradoxe.

Les goûts de tous les hommes se réünissent dans l'amour de l'extraordinaire, rien n'est plus sûr. Faisons voir, par exemple, *que les Torys ont plus à cœur les véritables interêts de leur Patrie que les Whigs*. C'est un paradoxe très paradoxe, & l'on

ne ſauroit mieux faire briller les heureux effets d'une vive imagination, qu'en donnant à cette penſée les couleurs de la vérité. Mais j'y trouve un obſtacle invincible, & je ne me ſens pas aſſez de génie pour me tirer de cette affaire-là à mon honneur.

Il vaudra mieux, ce me ſemble, faire quelque Conte; il eſt vrai que j'ai le don de conter parfaitement mal; mais n'importe, un mauvais Conte s'attire plus de Lecteurs que la plus belle réflexion qu'on puiſſe faire. Commençons.

Un Fermier Général, a, près de Paris, une auſſi charmante Maiſon de campagne qu'un Fermier Général qui entend ſon métier, peut en avoir en tems de guerre.

Cependant il en jouït très peu; & pendant que dans la Ville il s'efforce à amaſſer de nouveaux treſors, Madame ſon Epouſe s'occupe à dépenſer noblement à la Campagne, ceux que la miſére publique leur a déja procurez. Un homme d'eſprit l'y vint voir un jour & la trouva en converſation avec trois ou quatre autres Dames, & un jeune Abbé. C'étoit un de ces Abbez qui ont adopté les maniéres efféminées, dont les Femmes de grand air ne veulent plus, & qui ſont plus long-tems à mettre leur collet, qu'une Dame raiſonnablement coquette n'en employe à ſe coëffer : tandis que ce Galant-homme négligemment couché dans un Canapé, diſoit de jolies bagatelles, ou qu'il mordoit ſes lévres

lévres en étudiant des minauderies dans un miroir de poche, toute la Compagnie s'empressoit à lui servir du Caffé, à y mettre la doze de sucre qu'il faut pour un Ecclésiastique, & à lui présenter des Confitures.

„ Car de tous mets sucrez, secs, en pâte, ou liquides,
„ Les estomacs dévots furent toûjours avides.
„ Le prémier Massepain pour eux, je croi, se fit,
„ Et le prémier Citron à Rouen fut confit.

Ah! je vois où il en veut venir, dira ici quelqu'un de nos *faux pénétrans*, c'est, Monsieur un tel qu'il a en vûe: *bon*, Monsieur, *un tel demeure à la Haye*, *&* *l'Auteur parle de Paris.* Ne voyez vous pas, repliquera-t-il, que c'est pour nous dépaïser mieux? C'est, Monsieur un tel, vous dis-je, je sai qu'il a été voir avant hier Madame une telle à sa Maison de campagne. *Mais avant hier il a fait le plus vilain tems du Monde*: Diantre! c'est justement ce tems que ces Messieurs choisissent, crainte des fâcheux. Si quelqu'un de ceux qui prétend me connoître, mais qui ont juré de ne me point découvrir, répond qu'il est sûr de la parfaite vénération que j'ai pour le mérite de Monsieur un tel, & que je lui sai gré de savoir être en même tems excellent Ecclésiastique & fort galant-homme; cette raison ne fera que blanchir contre notre Lecteur éclairé: Ne connoissez-vous pas Messieurs les Auteurs, repli-

quera-t-il ? Tout le mérite du Monde ne sauroit balancer dans leur esprit le plaisir de dire un bon-mot. Il faudra bien qu'à la fin on lui donne gain de cause, & que sur la foi d'un esprit si clairvoyant on se déchaîne contre ma malignité.

Non, je renonce à ces sortes d'Historiettes qui ne font que mettre en œuvre les beaux talens que le public a pour la médisance ; j'aime mieux faire un Conte de Fée ; ces sortes de Contes sont fort en vogue dans notre Siécle ; les gens les plus graves s'y amusent, tout en les traitant de bagatelles, & ils s'y amusent si bien quelquefois, qu'ils ne sauroient les quiter qu'ils n'en ayent parcouru tout un Volume d'un bout à l'autre.

CONTE DE FE'E.

IL y avoit autrefois dans l'Arabie heureuse certaine Fée fort puissante & fort raisonnable, qualitez, qui ne sont pas des plus compatibles. Les autres Fées s'amusent à bâtir des Palais tout de Cristal de roche ; on y voit des Apartemens d'un seul Rubis, d'autres d'une seule Topase, & d'autres encore d'un seul Diamant ; en un mot, les autres Fées ressemblent assez bien à certains Auteurs qui nous donnent du merveilleux, faute d'être assez habiles pour nous donner du naturel. La Fée, dont

dont je veux parler, avoit bien plus d'esprit que cela ; comme elle se faisoit un plaisir d'être aimée des hommes, elle s'humanisoit dans toutes ses productions.

C'étoit la meilleure pâte de femme dont-on ait jamais entendu parler, & pour toutes ces raisons on l'appelloit la Fée Humaine. Elle s'étoit divertie à bâtir sur le rivage de la Mer une Ville la plus jolie, la plus riante du monde. Le Printems qu'on va chercher d'ordinaire à la Campagne, déployoit tous ses agrémens au milieu de ce charmant séjour. Tous les Habitans de ce lieu se sentoient de l'humanité de leur Souveraine. Les Seigneurs s'y plaisoient à être les bons Amis des Grisettes, & souvent les Dames y étoient très-familiéres avec leurs Domestiques.

Aussi à n'en juger que par l'extérieur on y avoit bien de la peine à distinguer la Roture d'avec la Noblesse. Les Clercs de Procureur y portoient l'épée, & la Veste de brocard d'or, & le chien du Docteur Balouard auroit été bien embarrassé à déchirer, non leurs manteaux de bouracan, mais leurs Roquelaures d'Ecarlate.

Les soubrettes y étoient aussi pimpantes que leurs Maîtresses, & les Bourgeoises s'habilloient des plus belles étoffes de leurs boutiques, ce qui n'étoit pas mal imaginé.

Près de ce lieu délicieux il y avoit un bocage, dont la diversité riante faisoit douter si elle étoit l'effet de l'Art qui avoit voulu imiter

la Nature, ou de la Nature qui avoit voulu aprocher de l'Art. C'eſt dans cette agréable ſolitude que les Amans paſſoient un quart d'heure inutile, à rêver à leurs Maîtreſſes, ou bien à forger des bonnes fortunes qu'ils devoient débiter le ſoir à leurs compagnons : c'étoit-là encore que la Fée Humaine faiſoit ſa demeure ordinaire.

Un jour s'étant cachée dans un gros chêne, elle vit un jeune Cavalier ſe promener d'un air rêveur & un peu mélancolique. Il méritoit bien de s'attirer les regards d'une Fée. Le Drole étoit tout des mieux faits, un beau tein, une grande chévelure, la taille fine, la jambe faite à peindre, un air de Petit-maître; enfin, il étoit tout propre à donner dans la vûë.

La Fée Humaine touchée de voir ce beau Cavalier ſi triſte, parût devant lui, & après lui avoir fait une grande révérence, car elle ſavoit fort bien ſon monde; Qu'avez-vous, mon beau Monſieur? lui dit-elle, il ſemble que vous avez quelque chagrin, découvrez-le moi : Je ſuis la Fée Humaine & vous pouvez vous aſſurer de mon ſecours. Hélas! Madame, répondit le Cavalier, dont il n'étoit pas difficile de gagner la confidence, j'aime une griſette jolie comme un petit cœur, & je travaille en vain depuis trois jours à aprivoiſer cette petite tigreſſe; je ne bouge d'auprès d'elle, & pendant tout ce tems-là je n'ai été que deux fois à l'Opéra & trois fois au Cabaret. Voyez un peu

la

la petite fantasque, repliqua la Fée; la beauté seule de vos cheveux devroit vaincre son indifférence. *Bien loin de là*, Madame, *elle dit que mes cheveux me donnent un air du vieux tems, & que je devrois prendre la perruque pour être à la mode.* Mais vous ètes si beau garçon. *Il est vrai, mais la petite masque dit qu'un homme bien fait prétend qu'on l'aime pour ses beaux yeux, & ce n'est pas là son conte.* Eh! mais vous avez une Phisionomie si fine, & je jurerois moi que vous avez l'esprit joli. *A qui le dites-vous*, Madame, *c'est moi qui compose toutes les nouvelles manières de jurer qui sont en vogue, il n'y a rien qui arrondisse mieux les périodes que tout ce que je fais dans ce genre-là : mais elle se moque de l'Esprit ; à son avis, ceux qui en ont tant, prétendent qu'une fille, qu'ils daignent aimer, doive leur en avoir de l'obligation. Vous saurez de plus*, Madame, *que je chante comme Touvenelle, & que je danse à ravir, & cependant j'ai usé sur son cœur plus de vingt grands airs d'Opera, & plus de cent cabrioles, sans pouvoir l'éfleurer seulement.*

Ah! je vois où est l'enclouëure, repartit la Fée; Que me donnerez-vous, mon beau Monsieur, si je rends cette belle, souple pour vous comme un gand? Tenez, Madame, répondit le Cavalier, faites qu'elle m'aime seulement pendant quinze jours, foi de Fils d'honnête-homme, je vous aimerai une semaine toute entiére, pour vous payer de vos peines. Après cette pro-

promesse, la Fée Humaine le toucha d'une baguette, & lui dit de se regarder dans un petit ruisseau. Il s'y trouva une grande perruque noire, une peau basanée, & une phisionomie un tant soit peu pendable. Eh! fi, au Diable, Madame, s'écria-t-il, me voilà bâti d'une étrange maniére, je ressemble à un Juif comme deux goutes d'eau. Tant mieux, mon fils, repliqua la Fée, votre petite Grisette vous trouvera fort bien comme cela. Mais voici encore une piéce tout à fait nécessaire pour venir à bout de votre entreprise. Voyez-vous cette bourse, elle a été composée par un Rabin fort habile Cabaliste, & Mars y fait toûjours rentrer au double ce que Venus en fait sortir. Le Cavalier métamorphosé accepta avidement cette bourse miraculeuse, & sans s'amuser, comme un Bourgeois, à remercier sa Bienfaictrice, il courût vers sa petite Maitresse..... Mais me voici au bout de mon cahier, & je ne saurois finir mon Conte : je croi même que je m'en repentirois fort; on ne manqueroit pas d'y chercher des Allégories, & d'y trouver un portrait fidelle de la Haye, & puis il faut voir comment on déclameroit encore contre la malice du Pauvre, Misantrope. Je suis bien sot aussi de vouloir plaire à tout le monde, c'est le vrai moyen de ne plaire à personne. On a beau faire il en faut toûjours revenir à la Fable de l'Ane & du Meunier. *Je suis Ane, il est vrai.* C'est le Meunier qui parle.

„Je

„ Je ſuis Aſne, il eſt vrai, j'en conviens, je l'avouë,
„ Mais que doreſnavant on me blâme, on me louë,
„ Qu'on diſe quelque choſe, ou qu'on ne diſe rien,
„ J'en veux faire à ma téte : il le fit & fit bien.



LV. DISCOURS.

IL y a bien du tems qu'on diſpute ſur le mérite des Auteurs Anciens & des Modernes, ſans qu'il ſoit encore décidé à qui il eſt juſte d'accorder la préférence : Que dis-je, décidé, il en eſt de ce procès comme de bien d'autres, à peine ſait-on, après tant de procédures, devant quel Tribunal il faut plaider, ſi c'eſt devant celui de l'Autorité, ou devant celui de la Raiſon. Excepté un petit nombre de bons Eſprits qui prennent un juſte milieu dans cette affaire, tout le monde donne dans les extrémitez. Les uns ne trouvent rien de beau dans les Anciens, parce qu'ils ſont Anciens, & les autres trouvent en eux tout excellent, parce qu'ils ne ſont pas Modernes. On voit facilement que les prémiers ſont des ignorans, entètez des maniéres de leur Siécle; ils raportent tout à leur goût, & ne le trouvant pas dans ce qu'on leur allégue des Anciens, ils les condamnent ſur l'étiquète du ſac, par la ſeule raiſon, qu'ils ont été d'un autre tems & d'une autre Nation.

Mais à quel principe attribuera-t-on l'eſtime exceſſive que d'autres ont pour ces mêmes Anciens ; On ne ſera pas fort embarraſſé là deſſus, quand on aura éxaminé quels ſont les admirateurs outrés des Platons & des Homéres. Je croi qu'on peut les réduire à deux Claſſes: Ou ce ſont des perſonnes d'un profond ſavoir, ou bien ce ſont des demi-Savans, dont on en voit beaucoup dans ce Siécle. Pour les ignorans qui admirent les Anciens ſans les avoir jamais lûs, quand même ils ne feroient pas en petit nombre, ils ne valent pas la peine de les mettre dans une claſſe à part.

Il ne faut pas s'étonner qu'un Savant du prémier ordre admire les Anciens de bonne foi. Il a pâli toute ſa vie ſur leurs Ouvrage ; il s'eſt familiariſé avec leur ſtile & avec leurs penſées. Ne s'étant jamais donné le loiſir de former ſon raiſonnement, il eſt habitué à trouver beau, non ce qui eſt conforme à la Raiſon, mais ce qui ſe raporte au goût, de l'Antiquité.

Si l'on veut remarquer encore qu'on ne croit rien ſi facilement que ce qu'on eſt intéreſſé à croire, on comprendra aiſément qu'un tel ſavant ne ſauroit revenir de ſon opinion ; S'il étoit vrai que les Ouvrages dont il a fait ſon unique étude, fuſſent remplis d'extravagances, il ſeroit obligé de renoncer au titre de Savant, qu'on ne ſauroit accorder à un homme qui ne ſait qu'un grand nombre de fadaiſes. Son intérêt l'oblige donc à ſoûtenir, qu'on ne fait pas un

pas

pas dans la Lecture des Anciens ſans rencontrer quelque merveille, & ce même intérêt l'engage à le croire, pour n'être pas forcé à déconter ſur l'idée de ſon propre mérite.

Il ſe peut bien que parmi les demi-Savans, il y en ait qui défendent les Anciens ſincérement, ſur la foi des Savans du prémier ordre, pour qui ils ont ſouvent une déférence aveugle. Mais je m'imagine que d'ordinaire il y a dans les Eloges outrez qu'ils ſont des Anciens, plus de vanité, que de bonne foi. Etre Savant, ou paſſer pour l'être, c'eſt à peu près la même choſe pour certaines gens; & ſouvent même ils aiment moins être Savans réellement, que d'en avoir la réputation. Or il eſt ſûr, qu'il n'y a point de chemin plus abrégé pour parvenir à cette réputation, que de ſoûtenir qu'on découvre dans les Anciens des thréſors de beautez, qui ſe cachent à des yeux vulgaires. Ceux qui vous l'entendent débiter avec confiance, en concluent d'abord que vous avez une connoiſſance éxacte des mœurs des prémiers Siécles, & que vous avez la connoiſſance de toutes les délicateſſes des Langues Savantes, en un mot, que vous vous êtes aquis une profonde érudition.

Parmi ces demi-Savans il ſe trouve des Auteurs qui écrivent en François, & que leur vanité engage encore d'une autre maniére, à donner une haute opinion des Anciens, dont ils ſe piquent d'avoir étudié le goût à fond. Ils ſoûtien-

tiennent que ce goût est le seul qui puisse rendre les Ouvrages parfaits, & prétendant l'avoir attrapé, ils croyent par-là sanctifier leurs écrits, & les faire regarder du même point de vûë dont on regarde leurs modèles mêmes.

Du nombre de ces Ecrivains il y en a d'excellens, qui par une délicate vanité soûtiennent que les Anciens sont incomparables; dans le tems qu'ils font voir par leurs productions qu'on peut les surpasser. Et c'est par ce combat aparent entre leurs sentimens & leurs Ouvrages, qu'ils donnent un nouveau lustre à leur réputation.

On me permettra bien de faire ici une digression, pour éxaminer si Boileau, & d'autres Auteurs comme lui doivent l'aprobation du Public à ce goût d'antiquité qu'on prétend trouver dans leurs Ouvrages. Je sai bien qu'ils ont souvent profité des pensées des Anciens (en quoi ils croyent être moins plagiaires que ceux qui pillent les Modernes) mais j'ose avancer qu'ils se contentent de louer le goût des Anciens, & qu'ils s'en éloignent autant qu'ils peuvent. Une simplicité élégante & majestueuse fait le mérite des Ouvrages des Anciens, selon leurs admirateurs. Le jeu d'esprit, le stile figuré, les tours recherchez, tout cela étoit exclus des écrits de ces Hommes divins. Mais en est-il ainsi de leurs admirateurs? Je ne connois point de Poëte dont le stile soit plus figuré & plus rempli de tours hardis & brillans que celui de Despreaux. Veut-il exprimer le droit

droit que tout le monde a de censurer les meilleurs Vers, voici comme il s'y prend:

,, Un Clerc pour quinze sols, sans craindre le hola,
,, Peut aller au parterre attaquer Attila;
,, Et si ce Roi des Huns ne lui charme l'oreille,
,, Traiter de Visigots tous les Vers de Corneille.

S'agit-il d'une maison que les Voleurs vont piller au travers des flames; C'est ainsi qu'il s'exprime:

,, Car le feu dont la flame en ondes se déploye,
,, Fait de notre quartier une seconde Troye;
,, Où maint Grec affamé, maint avide Argien,
,, Au travers des charbons va piller le Troyen.

Je ne blâme pas ces figures fortes, quant elles ont de la justesse, mais je doute fort qu'on en puisse trouver beaucoup d'exemples dans les Anciens qu'on se pique le plus d'imiter. Je reviens à mon sujet.

Je crois avoir montré suffisamment que l'amour de la Réputation est la principale source de l'entêtement excessif qu'on fait paroître pour les ouvrages consacrez par le tems. Voyons à présent l'argument ordinaire par lequel on prétend fermer la bouche aux Antagonistes des Anciens.

Il y a deux ou trois mille ans que tous les Hommes de lettres, excepté un petit nombre de

de gens bisarres & d'un goût dépravé, ont reconnu des beautez extraordinaires dans Platon, &c. Ainsi donc, soûtenir que ces beautez n'y sont pas, c'est avancer que toutes les Personnes de réputation pendant tout ce tems-là n'ont pas eu le sens commun ; c'est heurter grossiérement la raison, & se rendre coupable d'un orgueil odieux. Ceux à qui ces merveilles ne sautent pas aux yeux, doivent s'en prendre à eux mêmes & se croire aveugles.

On suppose d'abord dans ce raisonnement, que ceux qui n'ont pas été Admirateurs de ces hommes illustres, ont été des gens bisarres & d'un goût dépravé; & cela s'apelle suposer ce qui est en question. En second lieu, on nous accuse à tort de traiter d'insensez tous ceux qui pendant plus de trente Siécles ont été prévenus pour Homére. Si on avoit droit de disputer le sens commun à tous ceux qui entrent sans éxamen dans un préjugé universellement réçû, il n'y auroit pas un homme au monde qui méritât le titre de Sage.

Mais pour mieux développer le ridicule d'un sophisme qu'on débite avec tant de hauteur, posons quelques principes.

Le beau dans les ouvrages de l'esprit, peut se déduire de certains principes surs de la Raison; ou bien il est purement arbitraire, & il emprunte tout son mérite d'un goût passager, qui lui communique son inconstance. Si la derniére de ces propositions est vraie, il ne faut point

point diſputer de l'excellence d'un Ouvrage ; ſon mérite ne dépend que du caprice de ſes aprobateurs. Il faut donc que la prémiére de ces propoſitions ſoit reçûë, & qu'on convienne que la diſpute touchant les Anciens & les Modernes, eſt une queſtion de Droit.

Je vais plus loin. Toutes les véritez n'admettent pas la même ſorte de preuves; & une queſtion de fait ſe réſoud autrement qu'une queſtion de Droit. Pour prouver la vérité d'un fait, il ſuffit du témoignage unanime d'un grand nombre de perſonnes, qu'il n'a pas été poſſible de tromper & qui n'ont point eu d'intétêt à tromper les autres. Un tel témoignage parvenu à nous par une tradition conſtante & uniforme, eſt en ſon eſpèce une démonſtration de la vérité d'un événement paſſé. Mais une queſtion de Droit n'a rien à démêler avec le témoignage & avec l'authorité, la Raiſon ſeule a le privilège de lui fournir des preuves, & c'eſt une prérogative qu'elle ne doit jamais céder à une longue ſuite d'années. Il s'en ſuit que le raiſonnement que je combats ici, n'eſt propre qu'à éblouïr ceux, qui ayant de fauſſes idées de la modeſtie, la confondent avec une raiſon lâche; & qui trouvent plus commode d'adopter une opinion reçûë, que de conſulter leurs propres lumiéres. On pourroit encore exiger, avec Horace, que les Admirateurs outrez des Anciens nous fixaſſent au juſte le nombre des Siécles qu'il faut pour mettre le mérite d'un Au-

Auteur hors de conteſte : enfin que l'on ſût exactement quand il faut commencer à impoſer ſilence à la raiſon. Peut-ètre ce raiſonnement n'eſt pas le plus fort du monde, mais il eſt d'Horace, & ſubſiſte depuis plus de dix-ſept Siécles; ainſi voici Antiquité contre Antiquité, Autel contre Autel.

Mais, me dira-t-on, ſi cette aprobation univerſelle & durable n'eſt pas une démonſtration en faveur des Anciens, c'eſt du moins un préjugé bien fort. Un ſi grand nombre de perſonnes éclairées auroit-il raiſonné de travers ſur le mérite d'Homére; cela eſt inconcevable.

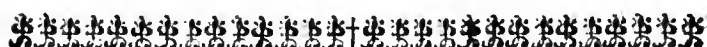
Pas ſi inconcevable que l'on pourroit penſer, & ce n'eſt pas la prémiére erreur invéterée dont on eſt enfin revenu. Quoi! parce qu'on a crû pendant pluſieurs Siécles que le Ciel étoilé étoit d'une matiére ſolide, faudra-t-il abſolument dementir la Raiſon & l'expérience pour ſouſcrire à cette bizarre opinion? Si l'on a reçu comme une vérité certaine, pendant un tems infini, que le Soleil tourne autour de la Terre, ne ſera-t-il pas pour cela permis à la Terre de tourner autour du Soleil? Mais voici une raiſon particuliére de la haute eſtime qu'on a eue pour Homère, ſans qu'on ait été déſabuſé ſur ſon chapitre pendant tant de Siécles. Lorſque Zoïle parut dans le monde, le divin Homére jouïſſoit déja depuis long-tems d'une aprobation générale; Il ne faut pas s'en étonner. Il avoit indubitablement du génie; ſes Vers ſont aiſez & coulans, & ſon ſtile

le a été toûjours admiré des Grecs, qui doivent avoir connû la force & la délicateſſe de leur propre langue. D'ailleurs les Fables devoient divertir naturellement des peuples amoureux de toutes ſortes de fictions. Enfin juſques-là perſonne n'avoit mieux réüſſi que lui dans le Poëme Epique, & naturellement nous ſommes portez à croire qu'un Ouvrage eſt un modéle de perfection, quand il eſt dans ſon genre le plus beau que nous ayons vû. On ne ſe révolte jamais ſans danger contre le goût général, & il eſt très-naturel que Zoïle, voulant avec hauteur déſabuſer ſon Siécle d'une erreur cherie, ſe ſoit fait un grand nombre d'ennemis; leur emportement même alla ſi loin que Ptolémée le fit crucifier, pour avoir oſé attaquer Homére. Boileau apelle la mort de ce pauvre critique infame; mais certes elle l'eſt moins pour lui, que pour ce Roi extravagant qui ne ſe faiſoit pas une affaire d'immoler aux Manes d'un Poëte un homme coupable ſeulement de l'avoir oſé cenſurer. On peut bien croire que ce ſuplice impoſa ſilence à ceux que Zoïle avoit pû détromper ſur le mérite d'Homére; il faudroit ſe laiſſer entraîner à un zèle bien impertinent pour vouloir être le martyr d'une opinion auſſi peu importante que celle de Zoïle. Son nom devint même ſi odieux, que dès l'enfance on accoûtuma à le prononcer avec horreur, & qu'on mit entre les Axiomes indubitables, qu'on ne pouvoit critiquer Homére ſans ſacrilége. C'eſt ain-

si que des Siécles se sont écoulez dans l'admiration de ce Poëte, & que peu à peu l'argument que je viens de réfuter s'est aqui toute la force qu'il pouvoit emprunter du tems.

Il me semble que je ne saurois mieux finir qu'en citant la maniére burlesque & pourtant sérieuse dont Regnier débite, dans une Satyre adressée à Mr. Rapin, le raisonnement dont j'ai táché de découvrir le foible.

„ Pour moi les Huguenots pourroient faire miracles,
„ Resusciter des morts, rendre de vrais Oracles,
„ Que je ne pourrois pas croire leur vérité.
„ En toute opinion, je fuis la nouveauté!
„ Aussi doit-on plûtôt imiter nos vieux Péres,
„ Que suivre des nouveaux les nouvelles chiméres:
„ De même en l'Art Divin de la Muse doit-on
„ Moins croire à leur esprit qu'à l'esprit de Platon.
„ Mais Rapin, à leur goût si les vieux sont profanes
„ Si Virgile, le Tasse, & Ronsard sont des Anes,
„ Sans perdre en ce discours le tems que nous perdons
„ Allons comme eux aux champs & mangeons des chardons.



LVI. DISCOURS.

MON Libraire m'a communiqué la Lettre d'un *Inconnu* touchant mon Songe *, je la

* Cette Lettre est signée D. B. & parle fort avantageusement de Mr. Caze: le Lecteur tirera de là les conjectures qu'il trouvera à propos.

la trouve si bien tournée qu'elle pourroit me paroître telle, quand même elle seroit aussi pleine de Critiques, qu'elle est remplie d'Eloges. On m'y reproche obligeamment d'avoir fini mon Songe trop tôt, & l'on auroit souhaité que j'eusse joint les Poëtes Grecs aux Latins pour les oposer aux Modernes. Selon cet inconnu, j'aurois trouvé facilement parmi eux des † Compagnons dignes de tous les Anciens de réputation. En effet, P. Corneille, Segrais, Sarrazin, Voiture, Benserade, Bussi Rabutin, & sur tout Fontenelle, ne cédent point en mérite aux Ecrivains de la Gréce. Mais plusieurs considérations m'empêchent de les mettre en paralelle les uns avec les autres : Sans parler des difficultez d'un pareil Ouvrage, il est sûr qu'il ne seroit goûté que par un petit nombre de personnes qui peuvent juger de la justesse de ces sortes de comparaisons. Mais j'écris pour le Public, & si j'allois lui alléguer des Auteurs Grecs, qu'il connoît aussi peu que les Habitans des Terres Australes, que sai-je si l'on ne me prendroit pas pour un homme qui voulût conjurer les Démons; mais suposé que de tems en tems il me soit permis de m'élever au dessus de la portée du vulgaire, je doute fort qu'il me fût possible de trouver pour ces illustres Modernes des Anciens qui ayent écrit dans le même goût: écrire dans le même genre, & écrire dans le même goût, sont des choses très différentes.

† Les Modernes qu'on nomme dans la Lettre.

Sans diſtinguer les Grecs des Latins, parcourons un peu ceux qui ſemblent avoir du raport avec les François que j'ai nommez.

Sophocle & Euripide ont été les Poëtes tragiques que l'Antiquité a le plus eſtimez, & pour qui nos Savans ont le plus de vénération; leur ſtile eſt élevé, leurs Vers ſont ſoûtenus, leurs penſées nobles; ſi leurs Héros paroiſſent ſouvent choquer la bienſéance, il faut s'en prendre moins à ces Poëtes qu'aux mœurs de leur Siécle, dont la ſimplicité étoit fort opoſée au luxe du notre. Par conſéquent pour exercer ſur eux une critique raiſonnable, il faut ne s'attacher qu'aux choſes qui relévent de la Raiſon ſeule, & qui n'ont rien à démêler avec le goût.

Les ſujets qu'ils ont mis ſur le Théatre ne ſont propres qu'à effrayer le Spectateur, & à exciter en ſon ame des mouvemens, que naturellement l'homme cherche à éviter. On voit, dans leurs Ouvrages, des Inceſtueux punis cruellement par les Dieux d'un crime commis par hazard, & notre cœur révolté contre cette injuſtice, n'a pas le loiſir de s'intéreſſer pour des malheureux d'une eſpéce ſi ſinguliére. On y voit des Fréres animez d'une rage ambitieuſe, s'égorger mutuellement, & ſe conſoler de leur mort par le plaiſir d'entraîner leur ennemi dans le tombeau. Tantôt ces Poetes expoſoient aux yeux un Atrée, apaiſant la faim de ſon Frére Thyeſte de la chair de ſes propres Enfans; & ils prétendoient s'attirer l'attention du ſpec-

ſpectateur par l'image d'un crime, qui, ſelon la Fable, força le Soleil à reculer. Tantôt ils repréſentoient une meurtriére de ſon Epoux demandant en vain la vie à ſon fils, qui, excité par une ſœur au parricide, immole ſa Mére criminelle, plûtôt à ſa cruauté qu'aux Manes de ſon Pére. Enfin, leur Héros ſont pour la plûpart des ſcélérats odieux, dont le crime fait horreur, & dont le malheur ne touche point.

Après avoir fait cet éxamen, ne puis-je pas, ſans faire tort à ces illuſtres Auteurs, les accuſer d'avoir mal connu le cœur humain. La Tragédie y doit exciter des paſſions, il eſt vrai; mais ce doivent être ces paſſions où notre panchant nous porte, & non celles qui nous ſont étrangéres, & auxquelles nous ne nous laiſſons entraîner qu'avec répugnance. Du nombre de ces mouvemens trop violens, eſt ſans doute une terreur exceſſive, qui n'eſt pas ménagée avec art, & dont le but n'eſt pas de nous rendre plus ſenſibles au plaiſir qu'inſpire un heureux dénouement. Cependant, c'eſt cette terreur, qui dans les Piéces de ces fameux Anciens, fait ſur le cœur les impreſſions les plus fortes, & les plus ordinaires.

P. Corneille a écrit dans tout un autre goût; s'il nous fait craindre, haïr, avoir de la compaſſion, c'eſt le vice qu'il nous fait haïr, il nous fait craindre pour une vertu menacée, il intéreſſe notre pitié dans une vertu malheureu-

ſe ; nous ſentons une complaiſance ſecrette pour les mouvemens qu'il nous inſpire, & nous les aimons comme les effets de notre panchant pour la Vertu.

La Tragédie des Anciens ſe borne à exciter la terreur & la pitié. Corneille a franchi ces limites. Il ſe contente de nous tracer la vive image d'une action grande & noble qui nous intéreſſe fortement, & qui fait naître dans nos cœurs des paſſions dont notre amour propre s'aplaudit.

On voit dans le Cid un Combat entre l'Amour & la Gloire ; on ſe ſent agréablement ſuſpendu entre les mouvemens opoſez qui agitent Rodrigue & Chiméne, & l'on ſe félicite de préférer avec eux le parti de l'honneur à celui de la tendreſſe.

La vertu Romaine s'étale dans les Horaces avec toute ſa grandeur farouche, & elle y pouſſe l'amour de la Patrie à un excès qu'on trouve blâmable, & que cependant on ne ſauroit s'empêcher d'admirer.

Une Clémence héroïque fait le ſujet de Cinna ; Auguſte y accable de bien faits des criminels qui joignent l'ingratitude à la trahiſon ; & par cette rare générosité, il excite dans nos ames les mouvemens les plus vifs d'eſtime, de tendreſſe, & d'admiration.

Dans la mort de Pompée, on admire la fierté Romaine de Cornelie, qui, fidelle aux Manes du grand Pompée, déclare une Guerre éter-

nelle

melle à César, quoiqu'elle en respecte le mérite. On y est charmé de l'autre côté, de la grandeur d'ame d'un Vainqueur qui ne veut vaincre que pour pardonner; qui pleure & qui vange la mort de son ennemi.

Le moyen après cela de mettre P. Corneille en paralelle avec Sophocle, ou avec Euripide: pour moi je m'en trouve incapable, & j'en abandonne avec plaisir l'entreprise à un plus habile que moi.

Théocrite, Virgile, & d'autres Grecs & Latins, dont on estime les Pastorales, me paroissent avoir peu de chose de commun avec Segrais. Ces Anciens trop fidelles Copistes de la Nature, ont introduit dans leurs Eclogues de véritables Villageois, dont il n'y a pas grand mérite à savoir attraper le langage & les sentimens; si leurs Vers n'avoient pas de la beauté, on leur pourroit appliquer ce que dit Boileau de certains Auteurs Modernes, qui peut-être en les imitant trop, se sont attiré cette Censure.

„ Au contraire cet autre abjet en son langage,
„ Fait parler ses Bergers comme on parle au Village
„ Ses vers plats & grossiers, dépouillez d'agrément,
„ Toûjours baisent la Terre & rampent tristement,
„ On diroit que Ronsard sur ses pipeaux rustiques,
„ Vient encor fredonner ses Idylles Gothiques,
„ Et changer, sans respect de l'oreille & du son,
„ Lycidas en Pierrot, & Philis en Thoinon.

Segrais s'y prend de toute une autre maniè-re; ſes Hameaux ne nous ſont pas ſonger ſeulement aux Villages, & ſes Bergers n'ont pas le moindre air des Païſans. Ce ſont des gens éloignez du tumulte des Villes, à qui l'amour inſpire toute la délicateſſe que le cœur peut fournir, ſans le ſecours d'un eſprit rafiné.

En un mot, Segrais écrit à peu près dans le même goût que Fontenelle, & je ne ſais qui des deux l'emporte ſur l'autre.

,, Entr'eux j'aime à me partager;
,, Et Pan l'Inventeur de la Flute,
,, Arbitre de cette diſpute,
,, N'oſe lui même les juger.

Sarraſin écrivoit très bien en Vers, & mieux encore en Proſe, ſi je ne me trompe. Dans ſon Hiſtoire de Walſtein il imite merveilleuſement bien le ſtile concis & nerveux de Saluſte, auſſi-bien que ſon adreſſe à déméler les caractères des grands Hommes. Tous ſes Ouvrages ſont d'excellentes Copies, & il ne me paroît Original en rien, ſi ce n'eſt dans la Pompe funèbre de Voiture, Piéce parfaite dans ſon genre: je ne voi pas quel Auteur ancien on peut lui comparer; & je ſuis dans le même embarras à l'égard de Benſerade.

Il avoit de l'eſprit infiniment, mais médiocrement du Bon-ſens; je m'en rapporte à ſon entrepriſe de mettre en Rondeaux les méta-

mor-

morphoses d'Ovide. Si la Langue Françoise pouvoit encore changer de tour, je ne sai si la réputation de Benserade seroit plus durable que l'a été celle de Ronsard & de Des-Portes; Il la doit moins, à mon avis, à son génie, qu'à l'adresse qu'il a eue de se rendre utile aux divertissemens de la Cour.

Il me semble que Voiture écrit mieux en Prose qu'en Vers, quoi qu'il ait bien réüssi dans les Rondeaux & dans les Balades. On pourroit lui comparer Pline le jeune pour le stile épistolaire. L'un & l'autre font voir beaucoup d'esprit & de tour, & peut-être trop. Ils ont possédé tous deux à fond l'art difficile de donner des éloges; Mais Pline est toûjours sérieux, & Voiture a sû enveloper les louanges les plus fines dans un ingénieux badinage. J'ose dire que c'est l'homme du monde qui louë le mieux; mais qu'il doit céder à Bussi Rabutin le mérite d'écrire une Lettre comme il faut. Dans le stile épistolaire de ce dernier, tout est aisé, naturel, proportionné au sujet: Il n'écrit point, il parle; mais il parle en homme de qualité & d'esprit, qui pense juste, à qui les belles expressions sont familières. J'ai fort balancé si c'étoit St. Evremont, ou lui, qu'il falloit mettre en paralelle avec Pétrone, qu'ils ont admiré l'un & l'autre. Mais Pétrone content de montrer aux hommes leur ridicule dans des Portraits généraux, désigne rarement les personnes, bien moins les nomme-t-il; Bussi au

contraire s'eſt rendu odieux par une malice criminelle, qui tendoit plus à diffamer les hommes qu'à les corriger. D'ailleurs, quoique ſes Vers ſoient remplis d'eſprit, il me ſemble qu'il rime plûtôt par effort que par génie; au lieu que Pétrone étoit Poëte naturellement, & qu'il n'a tenu qu'à lui de nous laiſſer des vers admirables en toutes ſortes de genres.

J'avois fort ſouhaité de joindre le Portrait de Fontenelle à ceux des autres grands Hommes, dont je me ſuis haſardé à dépeindre le caractère, mais je m'étois reſtreint mal à propos dans mon ſonge aux Poëtes Latins, parmi leſquels il ne m'étoit pas poſſible de trouver un compagnon digne de lui: Je veux pourtant eſſayer de rendre juſtice à ſon mérite; & me tranſporter ſur le Parnaſſe pour examiner ſon génie à fond.

Sur ce mont cherchons Fontenelle;
Ma Muſe, tu connois ces lieux,
Quel antre, quel vallon le cèle
A l'avidité de mes yeux?
Aux Bergers peut-être il repete
L'art * d'entonner ſur la Muſette,
Des Chanſons pleines d'agrément?
Des Chanſons dont la Politeſſe
Sait s'éloigner de la rudeſſe,
Sans aller au rafinement.

Mais

* *Il a fait une Diſſertation ſur l'Eclogue.*

Mais je l'entends ; lui-même il chante
Ces douceurs qui règnent aux champs,
Ce calme d'une ame contente,
Source des plaisirs innocens.
Sage Pasteur, j'en croi ta Muse :
Je quitte un orgueil qui m'abuse,
Je deviens un Lysis nouveau.
L'unique soin qui m'interesse,
Est de partager ma tendresse,
Entre Philis & mon Troupeau:

Quel Mortel trouble sa cadence ?
C'est l'ingénieux Lucien,
Vers lui je le voi qui s'avance,
Pour jouïr de son entretien.
Goute en ce maître de l'Eclogue,
Cet heureux tour du Dialogue
Lucien, qui te fût celé;
Je te connois, si Fontenelle,
Eût pû te servir de modelle,
Tu l'eusses peut-être égalé.

Quelles merveilles éclatantes !
Il me transporte jusqu'au Cieux,
Que je vois de * *Terres errantes* ,
Rouler dans ces champs spacieux.
Dans le climat de chaque monde,
Du peuple, qu'il soutient, je fonde
Le flegme, ou la vivacité ;
Ne suis-je pas dupe d'un songe ?
Qu'importe, ingénieux mensonge,
Tu plais plus que la vérité.

Non,

* *Les Mondes de Fontenelle.*

Non, plûtôt, vérité solide,
Sur ses pas je te veux chercher,
A ceux qui suivent un tel guide,
En vain se veut-elle cacher.
A l'aide du Compas fidelle,
Bientot sa raison nous décelle,
L'obscur séjour qu'elle choisit.
Ou dans des routes moins vulgaires,
Par ses † *magiques caractères*,
Il la suit, l'atteint, la saisit.

Lui seul par sa vive lumiére,
Par son Art, son Esprit, son Gout;
Vaut une Academie entiére,
Il fait tout, il excelle en tout.
Il faudroit être Fontenelle,
Pour tracer l'image fidelle,
D'un mérite comme le sien:
Aucun Mortel de l'Ebre au Gange,
N'est aussi digne de louange,
Ni ne la dispense si bien.



LVII. DISCOURS.

„ IL y a des gens qui ont une fade attention „ à ce qu'ils disent, & avec qui on souffre „ dans la conversion, de tout le travail de leur „ esprit; Ils sont comme paîtris de phrases & „ de

† *L'Algèbre.*

„ de petits tours d'expreſſions ; concertez dans „ leur geſte, & dans tous leur maintien : Ils „ ſont *Puriſtes*, & ne haſarderoient pas le moindre mot, quand il devroit faire le plus bel effet du monde ; rien d'heureux ne leur échape, „ rien ne coule de ſource, & avec liberté : Ils „ parlent proprement & ennuïeuſement.

Cette réflexion eſt de Mr. de la Bruyére, dont le nom ſeul emporte toutes les Epithétes qu'on pourroit lui donner ; Quoique j'aye fait quelquefois la même remarque, je n'ai pas balancé à lui emprunter ſa maniére de l'exprimer : Il vaut mieux s'exprimer comme un autre, que de s'exprimer plus mal.

Ces *Puriſtes* qu'il dépeint ſi bien, ſont de certains eſprits ſubalternes, qui n'ayant pas la force de penſer bien & de raiſonner juſte, ſe bornent à parler éxactement. Connoitre à fond les régles les moins importantes de la Grammaire, c'eſt leur mérite, & s'y aſſujettir ſervilement, leur tient lieu de gloire. Vaugelas, T. Corneille, Ménage, & Bouhours, épuiſent toute l'application de leur foible génie ; Ils ſeroient, en cas de beſoin, Hiſtoriens de tous les mots François : Ils en ſavent la naiſſance, les progrès, l'établiſſement, & la ruïne.

Je leur paſſerois leur petiteſſe d'eſprit, s'ils ne ſortoient pas de la ſphère de leur habileté, pour cenſurer avec une hauteur pédanteſque, ceux dont l'ame a plus d'élévation, & qui s'efforcent plus à aſſervir leur génie à une éxacte raiſon, qu'à l'Empire des Grammairiens.

S'ils éxaminent un Ouvrage, ne penſez pas que la beauté de votre imagination, lajuſteſſe de vos penſées, & la netteté de votre méthode, puiſſent leur donner quelque ſatisfaction; c'eſt bien à ces minuties-là qu'ils ſongent! Voici un mot qui commence à vieillir, vous diront-ils: il a beau exprimer mieux que tout autre ce que vous penſez; point de quartier, il faut le remplacer par un terme qui ſoit plus à la mode, & qui ſignifie moins. Cette période eſt trop longue, il en faut faire trois; qu'importe qu'elle contienne une penſée qu'on ne ſauroit démembrer ſans l'affoiblir; il en faut faire trois, & les droits de l'oreille doivent l'emporter ſur ceux de l'eſprit. Voici une autre période trop courte, & ſi vous voulez ſuivre leur avis, vous y ajoûterez cinq ou ſix mots ſuperflus, pour lui donner plus de rondeur & d'harmonie.

On ſort d'un Sermon dont tout le monde eſt ſatisfait: le Peuple le trouve admirable, merveilleux, divin; il paroît au Philoſophe, clair, raiſonné, méthodique; ceux qui fréquentent les Egliſes, comme ils vont voir les Spectacles, s'y ſont bien divertis; pluſieurs en reviennent convaincus, d'autres touchez, & quelques-uns meilleurs. Pour le Grammairien, il rentre chez lui, ſans nouvelles lumiéres dans l'eſprit, ſans mouvemens dans le cœur, & ſans ſatisfaction dans l'ame. Eh! le moyen qu'il puiſſe goûter un pareil Prédicateur: Il a dit *Crucifixion* au-lieu de *crucifiment*.

Je

Je n'aprouve pas d'un autre côté la liberté licencieuse de certains esprits bisares, qui sans avoir égard au génie de la langue, se livrent à une imagination échauffée, n'employent pas un mot dans son usage ordinaire, & se font ainsi un jargon particulier. On les écoute long-tems sans les entendre, & trouvant enfin la clef de leurs Phrases, on comprend *qu'il viennent de la promenade & qu'ils vont jouer une partie d'ombre.* Ils ne sauroient se résoudre à parler comme les autres hommes, & ils employent la métaphore pour vous demander des nouvelles de votre santé.

Je veux, dans la maniére de s'exprimer, une liberté qui n'aille pas jusqu'au libertinage. Je veux qu'un Ecrivain connoisse le génie de sa Langue, & qu'il s'y conforme dans les phrases même qu'il hasarde. Mais d'un autre côté il faut oser se servir le prémier d'une expression, qui, inusitée dans le sens, où on l'employe, le dévelope pourtant avec plus de précision & de force que le terme ordinaire.

C'est à cette sage hardiesse que les grands Hommes doivent les beautez les plus neuves de leurs Ouvrages, & que sur tout Boileau s'est attiré les aplaudissemens de tous les gens de bon goût. Voici un exemple de sa maniére de hasarder une expression.

Ce n'étoit pas jadis sur ce ton ridicule
Qu'amour dicta les Vers que soûpiroit Tibulle.

Soû-

Soûpirer quelque chofe, ne fe dit pas en bonne Grammaire; *foûpirer des Vers*, cependant, exprime dans la derniére perfection, le caractère de tendreffe naïve qui eft particulier aux Vers de Tibulle. Il femble que fes Elégies échapent à fon cœur comme un foûpir; elles en ont le naturel, & la facilité. En un mot, *foûpirer des Vers*, dit autant qu'une période entiére. On ne l'avoit point employé de cette maniére avant Defpreaux; mais cette nouveauté heureufe étoit réfervée à fon génie, qui, maître des règles, fait s'en écarter plus glorieufement que les autres ne les fuivent.

Ceux qui favent gré à Boileau d'une pareille licence, auroient bien de la peine à la pardonner à quelque Auteur novice, qui ne pourroit pas fe mettre fous fa réputation à couvert de la Critique. Mais cette maniére d'agir eft injufte; on n'eft pas Boileau tout d'un coup, & on ne le devient jamais quand on rampe fous l'exactitude ftérile de la Grammaire.

Cependant, le grand nom de Boileau ne lui a pas été toûjours un fûr azile contre Meffieurs les Puriftes; mais il croit qu'indiquer leurs cenfures, c'eft y répondre, & voici comme il en parle en apoftrophant fes derniers Ouvrages.

„ Et bien tôt vous verrez mille Auteurs pointilleux,
„ Piéce à piéce épluchant vos fens & vos paroles,
„ Interdire chez vous l'entrée aux Hyperboles,
„ Traiter tout noble mot de terme hafardeux;

„ Et

„ Et dans tous vos difcours, comme monftres hideux,
„ Huër la Métaphore & la Métonymie,
„ Grands mots que Pradon croit des termes de Chimie:
„ Vous foûtenir qu'un lit ne peut être effronté,
„ Que nommer la luxure eft une impureté.

De Purifte, à l'Académie Françoife la tranfition me paroît affez naturelle. Bien des gens s'imaginent que cet illuftre Corps a fixé l'ufage de la Langue, qui auroit pâti fans doute de l'inconftance de la Nation, fi on ne l'avoit pas mis en dépôt chez cette illuftre Affemblée de quarante beaux Efprits. Mais qui me répondra des dépofitaires mêmes? ne font-ils pas fujets à la légéreté Françoife comme les autres? & ce dépôt ne pouroit-il pas s'altérer entre leurs mains?

On croit encore que la Langue ne fauroit changer qu'à fon defavantage, & qu'elle eft dans un point de pefection où il faut la laiffer abfolument. On étoit perfuadé de la même chofe du tems de Ronfard; & à confidérer cette affaire en Philofophe, on peut douter fi l'on fe trompoit alors, ou fi l'on fe trompe à préfent. Il eft vrai qu'on a fort rafiné fur la langue, & qu'on lui a donné une délicateffe exquife. Mais cette délicateffe fait-elle la véritable perfection du Langage? & ne feroit-elle pas incompatible avec la grandeur & la force que demande un fujet férieux & grave? Quelque porté qu'on foit pour les Modernes, on ne fauroit lire les Hiftoriens Romains, fans

convenir qu'ils ſont infiniment ſupérieurs aux plus habiles Hiſtoriens François.

On en donne une raiſon dont la ſolidité eſt très ſenſible, mais qui regarde tous les Hiſtoriens modernes & non pas les François en particulier.

Il faut une capacité très étenduë pour bien écrire l'Hiſtoire : Il faut connoître les Loix des Peuples dont on décrit les actions : Il faut ſavoir démêler les principes de ces actions, par une éxacte connoiſſance des fineſſes de la Politique ; Il faut encore avoir des idées juſtes de l'art militaire ; & rarement parmi nous ces différentes lumiéres ſe trouvent réünies dans une même perſonne.

Chez nous l'homme de Robe a étudié les Loix, le Miniſtre d'Etat entend la Politique, le Général fait gagner des Batailles, ou trouver des reſſources dans une retraite ; & rarement notre capacité paſſe les bornes de notre profeſſion. Il n'en étoit pas ainſi des Romains, ſur tout quand il étoit d'une famille illuſtre : Ils partageoient leur prémiére jeuneſſe entre les études & les exercices ; & ayant formé de cette maniére leur corps & leur eſprit, ils étoient obligez à faire un certain nombre de Campagnes, & de paſſer par toutes les Charges militaires avant que de parvenir aux prémiéres Dignitez de la République. Ces Dignitez, ou leur naiſſance, leur donnoient entrée au Sénat, & leur procuroient l'occaſion de pénétrer dans tous les ſe-

ſecrets du Gouvernement, & de connoître parfaitement les Loix fondamentales de l'Etat. Souvent encore reçûs dans un Collége de Pontifes, ils ajoûtoient à toutes ces connoiſſances, celle d'une Religion purement politique, par laquelle mettant à profit la crédulité du Peuple, on lui faiſoit un frein de ſa propre ſottiſe.

Mais une raiſon plus particuliére pourquoi les Romains l'emportérent ſur les François dans ce genre d'écrire, c'eſt la force de leur Langue, & la maniére conciſe dont elle s'exprime. Elle n'étoit point ſujette à une Académie qui *l'efféminât* par une délicateſſe exceſſive & qui la gênât par une exactitude ingrate.

On voit dans les Saluſtes, dans les Tites-Lives, dans les Tacites, un ſtile nerveux, concis, majeſtueux. Ils font penſer plus qu'ils ne diſent; pour nous, les régles étroites du Langage nous forcent à dire dans toute ſon étenduë ce que nous voulons faire penſer, & ne nous permettent pas de laiſſer quelque choſe à deviner. Rien ſur tout ne gêne d'avantage un Ecrivain François, que la néceſſité ridicule qu'on lui impoſe d'éviter l'équivoque de ſens qu'il faut fuir ſans doute, pour faire naître dans l'eſprit du Lecteur, précisément la même idée qui eſt excitée dans le nôtre. Je parle d'une équivoque qui n'eſt que dans les paroles, & dont le plus ſtupide des hommes ne ſauroit être embaraſſé. Cependant il faut s'en garder ſoigneuſement, & ſe ſervir de détours & de circon-

K 2 locu-

locutions qui ne servent qu'à cette netteté inutile, & font pâtir l'esprit de leur disette de sens.

Il seroit bon que quelque grand génie voulût donner l'exemple de se mettre au dessus de cette éxacte stérilité des Puristes, & voulût dire naturellement ce que la Mothe met dans la bouche de Pindare.

„ Je ne veux pas que mes Ouvrages ,
„ Ressemblent, trop fleuris, trop sages,
„ A ces Jardins plantez par Art;
„ On y vante en vain l'industrie ,
„ Leur ennuyeuse symétrie,
„ Me plait moins qu'un heureux hasard.



LVIII. DISCOURS.

Réflections & Caractères.

LE rude métier que celui de ne rien faire! Voyez ce jeune Homme, si bien mis , si doré, qui se trouve par tout, qui connoît tout le monde, que tout le monde connoît. C'est Eraste; il est riche, beau, bien fait, il ne lui manque pour être heureux que de savoir mettre son bonheur à profit. Elevé dans une molle indolence, il n'a jamais éxigé le moindre effort de son esprit; peu à peu les ressorts de

de son ame se sont enrouillez, elle est devenuë incapable d'agir. A peine Eraste vit-il ; il ne pense pas. A-t-il une ame? N'est-il pas plûtôt poussé par un certain instinct, qui lui fait sentir qu'il est une compagnie desagréable à lui-même, & qu'il doit chercher des amis avec qui il puisse être sot en liberté? Il a compté sur une societé de cette nature ; il s'est résolu d'y aller au sortir du dîner pour n'en revenir que le soir : mais par un desastre imprévû, cette partie se dérange ; Voila Eraste au desespoir. Comment viendra-t'il à bout de passer cette journée entiére, composée de tant d'heures, qui font ensemble un si terrible nombre de minutes? Las enfin de se promener seul & dans la pluye encore, il se réfugie dans un Caffé, rendez-vous ordinaire de tous les fainéans de la Ville ; Mais pour comble de malheur, il n'y a personne, il sort, il rentre vingt fois ; de là il court chez Benacqui. Autre malheur, il n'y voit que des honnêtes gens avec qui il faudroit être poli, & le billard est occupé ; il n'y sauroit durer ; il n'y a point de ressource pour le pauvre Eraste, aujourd'hui même il n'y a ni Opéra, ni Comédie ; inutile à soi-même, à tout le monde, que dis-je, inutile ; fâcheux, importun, il n'est pas entier quand il est seul, il lui manque des parties essentielles, le jeu, la débauche, un cheval, une chaise ; ces choses-là le rendent complet ; il fait un seul *tout* avec elles. La fin de la journée

s'approche, après avoir été souhaitée ardemment; il rentre chez lui, fatigué de n'avoir eu rien à faire; il se jette dans un fauteuil, il respire; le jour est fini, quelle bénédiction! Après avoir été une heure à table, il se couche, tout consolé d'aller passer dix heures sans être à charge à soi-même, & d'avoir lû dans une affiche que demain on représentera les Fêtes Venitiennes.

Quel sujet important peut avoir brouillé Baldus & Polyhystor? ils vomissent l'un contre l'autre des torrens d'injures; ils chargent de gros volumes de leur colère & de leur haine; ils paroissent s'efforcer à immortaliser leur infamie mutuelle; apparemment ces hommes savans & graves ne sont pas si animez pour une cause légére; non, sans doute; Polyhystor a donné un sens nouveau à un passage d'Horace, & Baldus a eu l'insolence de ne vouloir pas tolérer cette innovation. Ceux qui se haïssent avec le plus de fureur, ce sont les Gens de lettres; & parmi eux se signalent, les Poëtes, les Litérateurs, & les Théologiens. Il est vrai que les Philosophes quelque fois ne sont guères plus sages, & que les préceptes de modération restent souvent dans leur esprit sans passer jusqu'à leur cœur; il faut pourtant avouer, que l'emportement n'est pas parmi eux, ni si général, ni si outré que parmi les autres Savans.

Critiquez un Poëte avec toute la moderation imaginable, il ne laissera pas de vous regarder

de

de mauvais œil; mais ajoûtez la raillerie à la critique, & tournez en ridicule une pensée dont il s'est aplaudi, le voila qui vous hait à la fureur. Sa haine le rend de mauvaise foi, & convaincu que vous ètes bon Poete, & habile homme, il en conviendra parmi ses bons Amis, & ne laissera pas de vous prodiguer dans ses Epigrammes les titres de Poëtereau & d'ignorant.

Cependant, les Poëtes ne sont pas implacables, il suffit qu'un ami intervienne & les assure de l'estime secrette qu'ils ont l'un pour l'autre, les voila bien-tôt réconciliez; ils se rétracteront des injures qu'il se sont dites, le rimailleur deviendra Poëte, & l'ignorant se changera en habile homme; Ils paroîtront persuadez qu'on ne sauroit bien écrire à moins que d'ètre de leurs Amis, & au fond il y a dans leurs différens plus de folie que de méchanceté.

Pour les Litérateurs, il faut dire à leur gloire, qu'ils ne sont pas sujets à la foiblesse de se racommoder. La différence de leurs sentimens est la cause de leur discorde, & cette cause subsiste toûjours. Un Litérateur ne dit jamais vous avez raison, après avoir dit vous avez tort; il défend ce qu'il a avancé une fois, jusqu'à la derniére goute de son encre; il mourra demain, & aujourd'hui il cite des Auteurs, & dit des injures.

Les Théologiens n'en restent pas aux paroles dans leurs disputes, ils vont bien plus loin

s'ils en ſont les maîtres, & deviennent tour à tour, perſecutez & perſécuteurs. Quand ils ne ſont pas les plus forts, ils ſe défendent par la raiſon, & ils ſavent dépeindre avec énergie tout ce qu'il y a d'extravagant & d'inhumain dans la Perſécution. Mais auſſi-tôt qu'ils ont le deſſus, ils ne reconnoiſſent plus la raiſon pour juge compétant, & la morale dont leurs miſéres les firent ſouvenir, s'eſt échapée de leur mémoire. Si les Souverains les laiſſoient faire, chaque Secte auroit une Inquiſition, & l'on dépeupleroit l'Univers par un principe de zèle pour le Créateur de l'Univers.

J'outre peut-être, mais du moins eſt-il ſûr que les Théologiens moderez même ne ſauroient réfuter leur adverſaires, ſans leur donner les titres d'Hérétiques, de Schiſmatiques, & d'Héréſiarques; Titres dont ils relévent encore ſouvent la force par les épithétes, d'odieux, & d'abominables. Mais le moyen, dira-t-on, de ſonger de ſens froid, à des gens, qui ſappent les fondemens de la Religion Orthodoxe? Ils n'en conviennent pas; mais enfin, je ſuis de votre opinion; leurs erreurs ſont dangereuſes, & il faut empêcher que ce venin ne gagne les Membres encore ſains de l'Egliſe.

Mais faut-il pour cet effet les accabler de noms auxquels on attache des idées ſi effroyables, & les faire regarder du Peuple comme des monſtres affreux? S'il faut abſolument qu'un grave Théologien ſe ſerve de termes injurieux,

qu'il

qu'il les employe contre les Libertins de profession. De propos délibéré, sans connoissance de cause, ils attaquent la Religion, parce qu'ils la haïssent; & qu'elle choque leurs intérêts. Mais ceux qu'on appelle Hérétiques sont la plûpart d'aussi bonne foi dans l'erreur que nous sommes dans l'Orthodoxie. Si l'intention seule fait l'essence du crime, on ne sauroit mettre du nombre des criminels ceux qui pèchent faute de lumiéres, ou par une prévention dont ils ont de la peine à se dégager. Ils sont plûtôt dignes de pitié que de colére, ou de haine.

Mais la chose est si claire, dites-vous, ils n'ont qu'à ouvrir les yeux. Fort bien; allez donc lier commerce avec ces gens, que peut-être vous ne trouverez pas aussi monstrueux que vous pensez. Commencez par vous insinuer dans leur cœur, par la douceur Evangélique; tâchez ensuite à déveloper dans leur esprit, le principe indubitable sur lequel est fondée une opinion aussi claire que la vôtre; & de conséquence, en conséquence amenez-les tout doucement à la saine Doctrine.

Si vous vous servez de cette conduite sans succès, vous aurez du moins la satisfaction d'avoir employé pour convertir votre prochain, le seul moyen par lequel il est possible d'y réussir, quand on ne sait pas confirmer ses décisions par des miracles.

Ce qu'il y a de plus pitoyable dans ces emportemens Théologiques, c'est qu'ils n'ont pas

toûjours leurs ſources dans ces diſputes qui roulent ſur des ſujets clairs, dévelopez, ſur leſquels on ne ſauroit ſe tromper ſans un entètement viſible, & ſans une prévention groſſiére. Ce ſont ſouvent des ſujets embaraſſez, hériſſez de difficultez, où l'on trouve par tout des abîmes & des précipices, & où la vérité mème ne paroît pas toûjours vrai ſemblable : Sur des matiéres de cette nature, on peut ſe tromper ſans préjugé, ſans entètement, avec de la pénétration & des lumiéres; les plus grands génies s'y trouvent les plus embaraſſez, parce que les difficultez ſe préſentent à leur eſprit, dans toute leur force.

La Sobrieté peut enrichir, on peut ſe ſoutenir dans la richeſſe avec une libéralité bien dirigée; mais après la prodigalité, il n'y a pas de moyen plus ſûr pour ſe ruiner qu'une ſordide avarice.

Le jeune Lylis s'eſt vû tout d'un coup poſſeſſeur d'immenſes tréſors; Quatre générations paroiſſent avoir été créées exprès pour les entaſſer, & il trouvera le moyen de les diſſiper en très peu de tems lui ſeul. L'amour, la bonne chére, & le luxe, ſemblent être liguez pour partager ſes dépouilles : Toute ſa vie n'eſt qu'une enchaînure de différens plaiſirs, ils ne lui laiſſent pas le loiſir de ſonger qu'il ſe ruine ; Auſſi ſe ruine-t-il d'une manière noble & brillante, & il court à ſa perte par une route ſemée de fleurs.

Le

Le vieux Argyrophile a aporté au monde l'attachement d'un vieillard pour les richesses; toutes les passions de son cœur se concentrent dans le plaisir de voir & de manier son argent. Son avarice le rend quelquefois défiant & circonspect d'une manière outrée, & quelquefois elle le jette dans une crédulité étonnante; aujourd'hui, faute de hasarder une partie de ses trésors, il manque le plus beau coup du monde pour les augmenter. Demain, peu content de placer sûrement son argent à un intérêt médiocre, il le place au denier trois chez le Partisan Fourbin, qui n'attend que de l'avoir dupé pour faire banqueroute. Si la Justice ne s'en mèle, il ne paye jamais ses dettes. Il se fait suivre par ses créanciers par toutes les routes écartées de la chicane; & enfin, condanné aux dépens, il donne cent Francs à sa Partie, & quatre mille aux Avocats.

Il n'a pas le cœur pourtant de tirer cette chére somme de son coffre fort, il la prend plûtôt à gros intérêts, qui faute d'être payez, font bien tôt un second capital, dont les rentes s'accumulant encore, auront sans doute la même destinée. Argyrophile posséde des maisons magnifiques, mais elles ressemblent aux Palais d'Italie, qu'on bâtit, & qu'on laisse là, plûtôt que d'y faire quelque légére réparation, il les laisse tomber en ruine, elles ne sont plus habitables; peu s'en faut, que celle où il demeure lui-même, ne croule sur sa tête. Il

meurt enfin, après avoir été condamné par ſa létine à toutes les miſéres de la pauvreté, & il meurt inſolvable; Il s'eſt traîné vers ſa ruine par un chemin hériſſé d'épines.

D'où vient que le mot de *Bon* eſt devenu un terme de mépris? La Bonté, ſi elle a ſon principe dans la Raiſon eſt la plus aimable de toutes les vertus; & ſi elle eſt un effet du tempérament, c'eſt l'humeur la plus commode & la plus utile à la ſociété. Mais, dit-on, la bonté eſt compagne de la ſottiſe, & la malice marque d'ordinaire de l'eſprit. Quelque fauſſe que ſoit cettte ſupoſition j'y ſouſcris, je veux même accorder que cette régle ne ſouffre point d'exception; mais, j'en conclus, qu'il faut mépriſer l'eſprit, parce qu'il ſupoſe la malice, & pardonner à la ſottiſe, parce qu'elle eſt inſéparable de la Bonté.



LIX. DISCOURS.

Suite des Caractères.

I. ARtemiſe, Lucinde, & Clarice ſentent couler dans leurs veines le plus pur ſang des Dieux. Unies entr'elles pas les plus forts liens d'une tendre amitié elles n'en craignent point la fin; leur vertu qui eſt le fondement de leur union lui aſſure une conſtance

à

à l'épreuve de tous les événemens. On les croiroit animées d'une noble émulation, à qui nourrira dans son cœur des qualitez plus aimables & plus dignes d'estime. Avec tous les agrémens de leur sexe, elles ont tout le mérite solide d'un homme qui en a beaucoup. Si elles se souviennent de leur Noblesse, ce n'est que pour penser plus fortement aux devoirs où elle les engage: Leur haute naissance ne passe dans leur esprit que pour une Lumiére, qui répand un plus grand jour sur leur conduite. Elles ont soin que tout le monde qui a l'œil sur leurs actions n'y reconnoisse rien qui ne soit vertueux & véritablement noble. Leur qualité n'est pas à charge à ceux qui les frequentent; elles s'abaissent vers ceux qui n'osent pas s'élever jusqu'à elles, sans être choquées de la fierté de ceux qui les traitent comme s'ils étoient leurs égaux. Leur vertu est toûjours guidée par la Raison; La justice régle leur générosité, & leur charité est conduite par la Prudence. Qu'il est difficile d'être d'un rang si élevé, & de savoir agrandir son ame par les sentimens les plus purs de l'humilité Chrêtienne! & qu'il est beau pour elles d'avoir réüni ces choses presque incompatibles!

Dans le portrait que je viens de tracer, quelqu'inférieur qu'il soit à son sujet, tout le monde reconnoîtra Artemise, Lucinde & Clarice; elles seules n'y trouveront point leurs traits; Elles ne songeront pas seulement qu'un incon-

inconnu se soit fait un plaisir de rendre justice à leur mérite. Que la Noblesse est respectable quand elle met ainsi la Vertu dans tout son lustre ! & qu'on peut bien dire dans pareille occasion :

„ La Noblesse, Dangeau, n'est pas une chimére.

II. L'admiration qu'on sent pour ces Héroïnes doit redoubler encore quand on leur opose l'altiére Dorise. Moins elle est en état d'étaler l'orgueil de sa noblesse par un éclat extérieur, plus elle le concentre dans son ame, & plus elle le découvre dans ses actions personnelles.

L'estime qu'on accorde à la véritable grandeur d'ame, la tendresse des hommes, ce tribut qu'ils payent avec tant de plaisir à la modération, à la douceur, ne lui sont d'aucune importance ; elle ne veut être regardée que du côté de la Noblesse, qui dans le fond n'a rien de réel, qui n'est ni un agrément du corps, ni un sentiment du cœur, ni une qualié de l'esprit.

Est-elle créature humaine, femme, Chrêtienne ? Non, elle est noble. Cette pensée l'occupe entiérement, son imagination en est remplie, il ne s'y trouve point de vuide pour quelqu'autre idée. Elle veut étendre au delà de la vie la considération dûë à son rang : elle songe à être encore noble après sa mort ; si l'on veut l'en croire,

e, on ouvrira déja par avance les Monumens les Demi-Dieux, afin que son cadavre y soit mangé des vers honorablement. Voudroit-elle encanailler ses cendres? Ses os toucheroient-ils à ceux d'un homme du vulgaire dont on ne sauroit les discerner? Elle se revolteroit contre un traitement si indigne : La voix lui reviendroit pour dire à un cadave si téméraire :

„ Retire-toi, coquin, va pourrir loin d'ici,
„ Il ne t'apartient pas de m'aprocher ainsi.

Pauvre Dorise, que vous êtes à plaindre de votre illustre naissance! c'est le plus grand malheur qui vous pût arriver. Vous songez tant à ce que deviendra votre corps, qui bien-tôt réduit à un peu de poussiére se rejoindra à la terre dont il fut formé; que deviendra votre ame? daignez-y songer de grace.

Savez-vous que le souverain bonheur de cette ame consiste à vivre dans un commerce éternel avec les ames roturiéres de pauvres pécheurs & de vils artisans, dont vous croyez le corps paitri d'un autre limon que le vôtre? Jettez les yeux sur les Héroïnes que je viens de dépeindre, & aprenez d'elles que l'orgueil est une véritable petitesse, & que l'humilité est une véritable grandeur.

III. Damon est aimé de l'avare Menippe; il est bien avec le prodigue Ctesiphon; il s'est insinué dans l'esprit du fier Lysandre; le modeste

deſte Lycas le conſidère; il eſt Ami du Dévot & du Libertin, des Petits-maîtres & des Gens polis. Il faut que Damon ait l'eſprit bien ſouple, & une grande connoiſſance de l'art de plaire: Mais ne pourroit-on pas demander s'il eſt homme de bien?

IV. Atticus & Caton ont vécu tous deux dans des tems difficiles, où la République Romaine étoit en proye à l'ambition de quelques particuliers, qui tour à tour vainqueurs & vaincus, immoloient à leur orgueil le plus beau ſang de Rome; Sylla, Céſar, Pompée, Auguſte, & Antoine, cauſérent ces deſordres effroyables, dans leſquels Atticus & Caton tinrent une conduite toute opoſée. Atticus s'éloignoit du manîment des affaires & ne ſongeoit qu'à couler ſes jours dans une agréable tranquillité, au milieu des troubles de la Régublique. Tous les differens partis le conſidéroient également, & il leur marquoit une bonté égale, ſans diſtinguer les Uſurpateurs de l'Empire, des Deffenſeurs de la liberté,

Il poſſédoit des tréſors immenſes, dont il ſe ſervoit en aparence en homme généreux, & véritablement en homme habilement intéreſſé. Ciceron, le conſervateur de la République, ne trouvoit pas chez lui de plus grandes reſſources contre ſes malheurs, qu'Antoine qui n'aſpiroit qu'à envahir l'Empire. Il faiſoit du bien à tout le monde, s'inſinuoit dans l'eſprit de chacun, & le parti qui triomphoit avoit toûjours quel-

que

que obligation à Atticus. Il étoit ſouple, complaiſant, officieux, d'un agréable commerce, amateur du repos.

Caton avoit conſervé dans Rome dégénérée le cœur d'un vieux Romain. Sobre, Laborieux, bon Soldat, grand Capitaine, Cenſeur impitoiable du luxe, libre dans ſes diſcours, amateur de la République, plus elle étoit expoſée à l'orage & plus il croyoit qu'en fidèle Pilote il falloit s'attacher au gouvernail. Il alloit au bien de ſa Patrie par des voyes directes, & la haine du Peuple, le péril, une mort certaine, ne pouvoient pas l'en détourner. Incapable de flaterie & même de complaiſance, il conſidéroit la Vertu comme le ſeul moyen légitime de parvenir aux premiéres Dignitez. La Fortune n'avoit rien à démèler avec ſes ſentimens; il aimoit le vrai mérite indépendemment d'un éclat étranger; & ſa haine pour le vice ſavoit le démèler d'avec les plus brillantes aparences. Son tempéramment donnoit à ſa probité un air féroce, & rendoit ſa conſtance ſemblable à l'obſtination. Il étoit plus facile à Céſar de dompter l'Univers, que d'ébranler l'ame de Caton.

Qui de lui ou d'Atticus mérite la préférence dans notre eſprit? J'avoue que je ſuis pour Caton. C'étoit une eſpéce de Miſantrope dont la vertu étoit outrée, quoique véritable; Atticus au contraire me paroît un homme poli, dont la vertu étoit agréable, mais fauſſe.

La conduite de Caton forçoit ſes plus grands

Ennemis, à le reſpecter, & même à lui accorder leur eſtime. Sa vertu alloit droit à l'intérêt de la Société, qui eſt le premier but de l'homme de bien; mais en marquant tant de tendreſſe pour toute la République, il ne pouvoit pas gagner ſur lui d'en marquer à chaque particulier; ſa vertu n'entroit pas dans un aſſez grand détail. Atticus content de ſatisfaire à chaque particulier ne ſongeoit pas ſeulement au bien de la Société générale: il donnoit même par ſes richeſſes, aux plus pernicieux ennemis de l'Etat, le moyen de ſe remettre. Lui ſeul paroît avoir été l'unique but de ſes actions; en prodiguant ſes bien-faits à tout le monde, il n'aimoit proprement que lui-même. Pourvû qu'il vécût d'une maniére agréable & tranquille, il lui importoit peu que Rome fût expoſée aux caprices d'un Tyran. A force d'avoir de la complaiſance pour chaque homme à part, il s'éloignoit du but général de l'humanité.

La Vertu a des principes ſûrs & toûjours les mêmes; elle ne permet pas quelquefois de ſe rendre agréable. Caton prenoit ces principes à la derniére rigueur, & y conformoit ſa conduite avec une ſévérité outrée. Il étoit ruſtique, mais fort bon Citoyen. La Politeſſe au contraire n'a rien de fixe; elle s'accommode à tout, l'inclination de ceux qu'on fréquente, en eſt la régle. Atticus ſacrifioit l'eſſence de la Vertu à la Politeſſe, il étoit galant-homme, mais très-mauvais Citoyen.

V. Il y a des gens dont le ridicule eſt bien dangereux pour eux-mêmes & bien utile pour nous, ſi nous y voulons réfléchir avec ſageſſe. Je ne parle pas de ceux, qui, jeunes & pleins de ſanté, perdent leur raiſon dans un goufre de plaiſirs, & croyent éloigner la mort en ſe débaraſſant de ſa fâcheuſe idée; je ne parle pas même de ceux qui atteints d'une maladie languiſſante, tâchent de ſe perſuader que la maladie n'eſt pas un chemin à la mort.

Je parle de Damon, qui eſt à l'agonie, & que les Médecins abandonnent: Il ne s'abandonne pas encore lui-même; Il fait contre le trépas une reſſource que le vulgaire ignore: Il prépare un Feſtin; il y fait prier les plus fins gourmets de Paris; ſes Domeſtiques le portent à table. Eſt-il naturel que la Mort étende ſes droits ſur un homme qui ſe porte aſſez bien encore pour ſe divertir avec ſes Amis, pour inventer des ragoûts, & pour leur donner des noms biſarres? Non aſſurément, la Mort ſera la dupe de cette affaire-là, & les Médecins en auront le démenti.

Céliméne ne ſe porte pas mieux que Damon; elle envoyé en hâte chercher le plus fameux Caroſſier de la Ville, & lui commande, d'une voix mourante, une Caléche de nouvelle invention, dont elle lui dépeint la figure avec la derniére éxactitude. Ce ſeroit pécher groſſiérement contre la bien-ſéance que d'aller mourir dans le tems qu'on fait faire un nouveau Caroſſe.

roſſe. La Mort attendra, s'il lui plaît, que Céliméne ſoit laſſe d'étaler au Cours ſon ſquelette dans ce char magnifique. Mais à tout hazard, Céliméne, faites votre Teſtament; qu'on faſſe venir un Eccleſiaſtique. Bon; elle eſt bien femme à ſuivre un tel conſeil; ces formalitez aplaniroient le chemin à la Mort: tant qu'elles ſont différées la Mort ne ſauroit ſe ſaiſir de Céliméne, ſans une irrégularité criante. La bonne Dame ne ſe ſervira jamais de Notaire, ni de Prêtre, que pour ſe remarier; Il n'eſt pas probable qu'elle meure jamais.

LX. DISCOURS.

JE ſors d'une Compagnie aſſez nombreuſe, où je n'ai trouvé, ni Pédans, ni Petits-Maîtres, ni Coquettes, ni Prudes, ni Médiſans. Ce prodige m'a fait croire que le monde n'eſt peut-être pas tout à fait auſſi corrompu, & auſſi ridicule qu'on le croit d'ordinaire; & qu'il y a beaucoup de gens raiſonnables, que leur humilité, ou la baſſeſſe de leur condition dérobe à notre eſtime. J'ai trouvé dans cette Société un homme dont le caractère me revient fort. Il garde un juſte milieu entre la flatterie & la ruſtique franchiſe; il s'occupe moins à faire paroître ſon propre eſprit, qu'à relever celui des autres, & en nous quitant il nous a laiſſé

laiffé contens & de lui & de nous-mèmes. Après que ce Cavalier, dont le corps & l'efprit font également bien-faits, s'en étoit allé, j'ai apris qu'il a fait la fortune d'une Femme, qui facrifie fon honneur & celui de fon Epoux au goût qu'elle a pour un Faquin. Quelqu'un de la Compagnie s'eft récrié fur le malheur de cet honnète-homme, & nous a dit qu'il le trouveroit moins à plaindre fi l'Amant de fa femme étoit un homme de mérite. Pour moi je ne fuis point de ce fentiment là, & je le trouverois encore plus infortuné, fi fon Epoufe, choififfant un Amant plus digne d'eftime, avoit par là rendu fa Galanterie plus excufable.

Il paroît y avoir là-dedans du paradoxe, mais il y a de la vérité, ou bien le cœur de l'homme eft entiérement inconnu.

Il eft fûr que Lygdamis voyant fa Femme entètée d'un Monftre, doit y ètre fenfible : mais il rejette toutes les caufes de fon malheur fur fon Epoufe. Il la regarde comme une miférable qui n'a point de goût pour le mérite, & qui emportée vers la débauche par un inftinct brutal, ne choque en aucune maniére la bonne opinion qu'il peut avoir de lui-même. Mais fi c'étoit un homme eftimable qui rendit fa Femme inconftante, il pourroit croire que ce feroit la force d'un mérite fupérieur qui lui arrachât fa tendreffe ; il commenceroit à s'en prendre davantage à lui-même : Ce feroit une cruelle mortification pour fon amour-propre, & il

feroit touché dans la partie la plus délicate de fon cœur. Si nous voulons fouiller un peu dans nos fentimens, & examiner la nature de nos chagrins, nous verrons qu'on fe confole affez facilement d'une infortune qui n'intéreffe point notre vanité, & qu'on revient avec bien de la peine d'un malheur qui nous force à décompter fur l'opinion que nous avions de notre mérite. La plus douce des confolations, c'eft d'être fatisfait de foi-même, & rien ne nous eft plus cher que l'idée avantageufe que nous avons de notre mérite.

II. Erafte & Lyfis font l'un & l'autre trompez dans leurs efpérances; mais d'une différente maniére. Ils briguoient tous deux l'honneur d'époufer Céliméne; jamais elle n'a marqué à Erafte que du mépris, & lui a toûjours préféré hautement fon Rival, à qui elle a donné des preuves fenfibles de fon eftime. Cependant, contrainte dans fon inclination par fes parens, elle n'époufe ni l'un ni l'autre. En ont-ils tous deux une égale douleur? Non. Erafte a employé en vain tous les moyens imaginables de toucher fon ingrate, fans y réüffir. Il a beau en accufer les caprices du fexe, il eft forcé de foupçonner que la fource de fa difgrace eft dans fon peu de mérite. Lyfis eft à coup fûr chagrin de la perte d'une Maitreffe qui l'aimoit tendrement; mais elle l'aimoit, elle lui trouvoit du mérite; il auroit été heureux s'il n'avoit tenu qu'à elle. Il déclame contre l'a-

varice

varice de ses parens, contre le Destin, contre les mœurs du Siécle : mais il n'est pas lui-même l'objet de son chagrin, & il a toûjours les mêmes raisons de s'estimer. Il n'a pas honte de son malheur pourvû qu'on croye qu'il a été aimé, & qu'il le mérite. Il prend quelque plaisir à dire qu'il est l'homme du monde le plus infortuné.

III. On voit quelquefois dans le monde des gens qui se piquent de Raison & de Constance, ne point succomber sous les plus grandes disgraces, & se laisser abattre d'un coup qui n'ébranleroit pas une ame vulgaire. Il y a une raison sensible de cette conduite, qui paroît d'abord incompréhensible.

On perd tout d'un coup tous ses biens, par un malheur imprévû, & l'on se voit réduit à la derniére misère. Quelle Raison pourroit résister à ce coup accablant? Il faudroit une fermeté plus qu'humaine pour n'en être point abattu. C'est justement cette idée, qui fait qu'un cœur généreux se roidit contre la mauvaise Fortune. Plus son malheur est extraordinaire, plus c'est une entreprise digne de sa raison d'y résister. Il y employe tous ses efforts, & à mesure qu'il y réüssit, il s'aplaudit de la force de son esprit. Il sent avec plaisir qu'il gagne du côté de la vertu ce qu'il perd du côté de la Fortune; il peut même savoir gré aux caprices du Sort, du jour qu'ils ont répandu sur son Mérite. Il se plaît à se dire à soi-même,

mea virtute me involvo: Je m'envelope dans ma vertu. Il n'eſt pas rare d'être riche, mais il eſt rare de ſavoir être malheureux de bonne grace.

Un petit malheur au contraire ne nous paroît pas digne de notre fermeté; un homme du commun y réſiſteroit comme nous. La Vanité n'y trouve pas ſon compte, & l'on ſe livre à ſa douleur ſans la moindre réſiſtance.

Il arrive encore que ces diſgraces extraordinaires qu'on mépriſe avec tant de magnanimité, regardent nos biens, notre grandeur, les perſonnes qui nous ſont chéres; en un mot, des choſes qui ſont hors de nous-mêmes, & qu'elles n'intéreſſent point du tout notre amour-propre; au lieu que ſouvent les petits malheurs qui nous abattent concernent directement notre vanité.

Clitandre eſt exilé de ſon Païs, ſa franchiſe généreuſe lui a attiré la diſgrace de ſon Prince, la perte de ſes Biens & de ſes Charges; c'eſt un illuſtre malheureux. Le titre flateur que celui d'illuſtre malheureux ! Clitandre le ſoûtient glorieuſement; tout le monde admire ſa conſtance héroïque, & cette admiration le dédommage avec uſure des perſécutions de la Fortune. Ce même Clitandre vient de faire un Livre que le Public ne goûte pas, autant qu'il avoit eſpéré. Il en eſt dans un chagrin mortel; il porte en tous lieux avec lui l'idée de ſon Livre mépriſé, & tout le monde lui remarque une mauvaiſe humeur que le plus funeſte revers

vers de la Fortune n'avoit pas été capable de lui inſpirer.

C'eſt une bagatelle qui l'afflige à préſent, il eſt vrai ; mais elle intéreſſe l'eſprit de Clitandre : il n'eſt pas aſſez déraiſonnable pour préférer ſon goût particulier à celui du Public, il voit qu'il a moins d'eſprit qu'il n'avoit crû, & la perte de cette opinion flatteuſe lui eſt plus ſenſible, que celle de ſes Biens & de ſes Dignitez.

IV. D'où vient que les Perſonnes malheureuſes ſe font un plaiſir d'éxagérer leurs malheurs, & qu'ils ſont ingénieux à trouver des raiſons pour ſe croire des infortunez du premier ordre. Il y a encore, ſi je ne me trompe, dans cette maniére d'agir, une vanité rafinée. En formant une idée ſi exceſſive de nos diſgraces, nous opoſons d'ordinaire notre Mérite à notre Fortune, & notre malheur nous paroît cruel à proportion que notre Mérite nous paroît élevé.

C'eſt l'idée de nous-mêmes, combinée avec celle de nos infortunes, qui nous les fait paroître ſi extraordinaires : ſi quelqu'un nous veut deſabuſer de la grande opinion que nous avons de nos malheurs, il nous ôte notre plus douce conſolation : il nous empêche de nous conſidérer comme des perſonnes qui valent la peine d'être perſécutées de la Fortune, d'une maniére particuliére. C'eſt juſques dans les diſgraces qu'on ſe plaît à être diſtingué du vulgaire, & l'on

l'on ne fauroit fe réfoudre à être malheureux comme un million d'autres. Perfonne ne nous plaindroit, & la fatisfaction de voir un grand nombre de perfonnes fenfibles à notre infortune, nous indemnife prefque de l'infortune même. Nous nous efforçons à exciter la pitié, en donnant des idées outrées de nos malheurs; & dès que nous avons réüffi à exciter la compaffion, nous en donnons, par une illufion délicate, toute la gloire à notre mérite.

Je connois des gens qui fe font une efpéce de profeffion d'être malheureux, & qui ne changeroient pas la fatisfaction de fe faire plaindre, contre une félicité parfaite.

Que feroient-ils de ce fond inépuifable de pitié qu'ils ont pour eux-mêmes? ils ne font pas gens à s'attendrir pour les autres.

De quelque maniére pourtant que l'amour-propre influë dans toutes nos actions, je ne croi pas qu'il en foit l'unique fource.

V. On fent fouvent dans fon cœur certains mouvemens machinaux, qui devancent la réflexion, & qui opofez à nos propres intérêts, tendent directement à l'intérêt du prochain. Telle eft la Pitié, dont en général tous les hommes font fufceptibles. C'eft une efpéce d'Inftinct, qui n'attend pas toujours pour agir que la Raifon le détermine; c'eft une Paffion qui fort fouvent naît & agit en même tems. A coup fûr, ce n'eft pas notre amour-propre qui produit en nous ces fentimens quelquefois violens

lens & importuns, dont nous voudrions nous débarasser en vain. Nous n'en sommes pas les maîtres, & si nous l'étions, la Société en souffriroit, la Pitié y est absolument nécessaire; c'est une ressource contre le malheur, que les hommes trouvent mutuellement les uns chez les autres. J'ai vû des esprits-forts qui ne pouvoient défendre leur Ame des impressions de la Pitié, si fâcheuses pour ceux qui les souffrent, & si utiles pour le Genre-humain. Une légére réflexion ne pourroit-elle pas leur faire soupçonner du moins, qu'un Etre qui chérit le Genre-humain, & qui est au dessus de leur Ame, la force à renoncer à sa tranquillité, pour partager les souffrances des malheureux.



LXI. DISCOURS.

QUand j'étois dans la fleur de mon âge je me divertissois extraordinairement à la Foire de la Haye, dont j'attendois le retour avec impatience. Je me plaisois sur tout à y voir les Personnes de Distinction des deux sexes, assemblées à une certaine heure du matin, pour donner & pour recevoir des Présens. Si on ne donnoit pas toûjours des choses estimables par leur valeur, du moins troquoit-on de ces jolies bagatelles dont on peut tirer quelque usage: & les Dames étant masqueés ne

se

se faisoient pas une affaire de provoquer les Cavaliers à cet agréable commerce. Cette coûtume fait bien sentir que la Galanterie est de toutes les Nations ; & les François qui se piquent de surpasser les autres Peuples par rapport aux maniéres galantes, devroient être jaloux de n'être pas les Auteurs d'une si agréable coûtume.

J'ai voulu, cette année, m'en rafraichir la mémoire ; mais les choses m'ont paru bien différentes de ce qu'elles étoient autrefois.

Je veux bien me rendre justice, & croire que le changement que l'âge a fait dans mes sentimens, contribuë à celui que je trouve dans ce Commerce.

Il est sûr que tout ce que nous avons vû étant jeunes, se présente à notre imagination d'une maniére plus agréable que ce que nous voyons de plus brillant dans la Vieillesse. Le souvenir de nos plaisirs passez, ramène avec lui l'idée de la jeunesse où l'on goûtoit ces plaisirs avec vivacité, & c'est ce dernier souvenir qui prête à l'autre la plus grande partie de ses agrémens.

Je m'imagine pourtant que le changement que j'ai crû découvrir dans cette jolie maniére de troquer n'est pas tout à fait imaginaire.

Peu de gens de Distinstion s'en sont mêlez, & je n'ai guéres vû donner que dans le dessein de jetter ce qu'on recevroit, & de faire jetter ce que l'on alloit donner. N'est-ce pas une risible

risible sottise de remplir ses poches de babioles dont à peine un enfant voudroit se charger, & de venir se hâler deux heures pour prodiguer ces fadaises à toutes sortes de personnes. Quel bonheur pour certaines gens d'avoir l'imagination déréglée; ils ne se divertiroient jamais s'ils n'avoient ce défaut de plus.

D'un côté de la Foire, on voit des gens ridiculement déguisez, ne s'en pas tenir à donner des bagatelles aux Dames; ils veulent encore leur rendre le masque utile, en leur donnant des sottises, qui naturellement doivent répandre la honte & la confusion sur leur visage.

Il est vrai que le masque rend service à quelques autres, dérobant à nos yeux leur incapacité de rougir, & qu'il n'y a qu'une simple sottise à insulter celles-là; au lieu qu'il y a de l'insolence à ne pas ménager la pudeur de celles qui en ont. Si ceux que je censure ici sont gens de famille, qu'ils répondent mal à leur naissance! Et s'ils sont des faquins, qu'il savent bien leur métier!

D'un autre côté on voit une troupe de Comédiennes, étaler au grand jour des habits & du fard, qui naturellement ne devroient être éclairez que de la chandelle. Elles sont suivies d'un détachement de la Synagogue, dont les just'au-corps magnifiquement brodez font paroli aux habits de théatre de leurs Maîtresses.

Ici des femmes dont l'infamie est encore plus dégoûtante, viennent se mêler effrontément aux hon-

honnêtes gens. Elles ont beau se déguiser, leurs airs canailleux ne leur permettent pas d'en imposer un seul moment.

En vain vous prétendez, grossiérement rusées,
Par l'éclat emprunté d'un habit imposteur,
Relever vos graces usées;
Et sous le masque encore excroquer quelque cœur
Si vous vous déguisiez en personnes d'honneur,
Que vous seriez bien déguisées.

Ne pourroit-on pas facilement tirer quelques réflexions morales de ce troc de babioles? & n'est-ce pas une fidèle image de la conduite de presque tous les hommes? A quoi s'ocupe-t-on pendant cinquante ou soixante ans que l'on vit? à faire un échange de colifichets.

Que font ces Galans imposteurs,
Qui tous les jours changent de belles,
Leur vont débiter des nouvelles,
Et les accabler de douceurs?
En échange on leur rend de petites faveurs,
Petits coups d'œil, petits soûris trompeurs,
N'est-ce pas faire un troc de bagatelles?
Que font ces deux complimenteurs,
Qui paroissent être en extase?
La langue à peine a-t-elle assez d'emphase
Pour exprimer leur zèle & leurs ardeurs;
Un murmure confus leur tient lieu de paroles,
Ils donnent encens pour encens,

Pour

Pour vains discours phrases vuides de sens,
N'est-ce pas faire un troc de babioles?
Que fait ce courtisan flateur
Dans sa folie ambitieuse,
D'un Prince vicieux infame adulateur?
Pour sa bassesse ingénieuse
On lui donne un espoir trompeur;
Sa lâcheté se paye en promesses frivoles
Ne fait-il pas un troc de babioles?
Que fait ce livide Usurier
Qui sans cesse donne en échange
Du papier pour de l'or, de l'or pour du papier;
Et dans son coffre fort toûjours des sacs arrange,
Que pour son propre usage il n'ose manier?
S'il ne se sert jamais de ses chéres pistoles
Qu'est-ce que son Commerce? un troc de babioles.
Que fait un malheureux Auteur?
Par ses productions nouvelles,
Plus brillantes qu'essentielles
S'il s'aquiert à souhait un inutile honneur,
Ne fait-il pas un troc de bagatelles?
Dans ce troc ridicule ainsi l'âge s'écoule,
Jusqu'à-ce que la mort nous tire de la foule,]
Alors dissipant son erreur,
Notre esprit s'aperçoit que dupé par le cœur
Il a troqué du tems l'utilité réelle,
Pour de la bagatelle.

J'étois occupé dans une ruë écartée de la Foire, à faire de pareilles réflexions, quand j'aperçus

çus dans une boutique un jeune homme de mes Amis qui s'amusoit à écrire quelque chose. J'aprochai, ne doutant point qu'à la faveur du Commerce, il ne voulût glisser quelque billet-doux. Voici dequoi rire, me dit-il, dès qu'il m'aperçût, je fais un Commerce de Madrigaux avec une inconnuë, & voici déja le quatriéme *Impromptus* que je lui prépare.

Je le priai de me montrer les billets de la Belle, & ses réponses qu'il avoit écrites dans ses tablettes. Le premier Madrigal qu'il avoit reçû, n'est pas de la façon de cette Dame, elle l'avoit seulement apliqué au sujet: le voici;

Quand je vous donne Vers ou Prose,
Galant Thyrsis, je le sai bien,
Je ne vous donne pas grand chose,
Mais je ne vous demande rien.

La réponse étoit telle.

Belle Iris vous me faites rire,
Si vous ne me demandez rien,
Cette affaire vaut-elle bien,
Que l'on s'amuse à me l'écrire.

Voilà qui n'est guéres galant, Monsieur Thyrsis, lui dis-je, n'avez-vous pas honte de répondre d'une maniére si brusque à cette obligeante inconnuë? il y a de l'aparence que son air & ses maniéres ne vous ont pas prévenu en sa faveur.

veur. Au contraire, me répondit-il, elle eſt toute des mieux faites, & la beauté de ce que le maſque ne cache pas, m'a ébloui; mais vous êtes du vieux tems, & vous ne ſavez pas qu'il n'y a rien de tel que les maniéres bruſques pour réüſſir auprès des femmes. Voyez ſon ſecond billet.

Vous n'avez pas l'eſprit qu'on diroit bien
Non, non, Thyrſis vôtre air nous en impoſe;
Qui dit qu'il ne demande rien
Veut bien recevoir quelque choſe.

REPONSE.

J'en conviens, j'avois tort de ne vous pas entendre:
Mais vous pouviez auſſi vous faire mieux comprendre;
En donnant le premier on fait apercevoir
Qu'on ſouhaite de recevoir.

3me. *MADRIGAL.*

Un Fichu, des Rubans, ou quelque Tabatiére,
Croyez-vous, beau Thyrſis que ce ſoit mon affaire?
C'eſt bien un plus noble deſſein
Qui m'a mis la plume à la main,
Je veux de vous ce qu'une fille fiere
Ne ſauroit ſe réſoudre à donner la premiére,
Et que pluſieurs Amans me demandent en vain.

REPONSE.

Vous voulez donc mon cœur, la Belle,
Le prenez-vous pour une bagatelle
Qu'on donne sans y regarder?
Démasquez-vous du moins pour me le demander,
Quand on en fait maîtresse une Beauté connuë
Dont l'esprit & le cœur ont passé la revûë,
C'est encore bien hazarder.

4me. *MADRIGAL.*

A me donner son cœur qui trop long-tems balance,
Sans saisir le moment de ma facile humeur,
Veut bien livrer son ame à la douleur
D'une tardive repentance.
Souvenez-vous, Thyrsis, qu'un excès de prudence
N'est pas la route du bonheur.

J'avois bien de la peine à m'imaginer, qu'effectivement ce jeune homme eut fait un pareil commerce de Madrigaux, & je prenois tout cela pour une gasconnade concertée. Le Lecteur sera sans doute de mon sentiment. Le moyen de se persuader qu'en pleine Foire, au milieu de tout ce fracas, on puisse faire *sur le champ* tant de Madrigaux, quelque peu qu'ils puissent valoir.

Je le dis naturellement à mon jeune Ami, qui me soûtint fort & ferme qu'il n'y avoit pas la moindre fiction dans cette Avanture. Les protestations qu'il me fit là-dessus, lui firent

rent perdre le tems de répondre au dernier Billet de la Dame. Il n'a pas un génie fort propre à faire des impromptus ; & dans le tems qu'il alloit donner encore la torture à ſon eſprit, pour ne pas démentir la bonne opinion que ſon inconnue paroiſſoit avoir de lui, on le tire par la manche : il ſe tourne ; c'étoit la perſonne en queſtion. Elle vit bien que ſa réponſe n'étoit pas encore prête, & lui fit ſigne de la ſuivre.

Je fis tous mes efforts pour ne le point perdre de vûe, & après avoir traverſé quelques ruës, en les ſuivant, je m'aperçûs que la Dame ſe découvroit. Jamais ſurpriſe ne fût pareille à celle de notre jeune homme. Il vit, non pas un viſage deſagréable, au contraire, un viſage tout à fait mignon ; mais il vit ſa propre ſœur, qui avoit emprunté les habits & la main d'une Amie qui l'accompagnoit, pour voir ſi ſon Frére étoit homme à donner dans la bonne fortune. Je ſuis faché pour le Lecteur, que cette Avanture, dont le commencement promettoit une fin plus romaneſque, n'ait pas répondu à ſon attente, & qu'une ſœur ſe ſoit fourrée dans l'endroit où l'on vouloit une Maitreſſe ; Mais ce n'eſt pas ma faute, ni celle du Cavalier non plus.



LXII. DISCOURS.

Lyſippe eſt un homme dont tout le monde admire les ſentimens deſintéreſſez : Il a une générosité rare & brillante, par laquelle il prévient les priéres de ſes Amis & leur épargne la honte de demander. Ses bien-faits obligent encore moins que la maniére dont il les diſpenſe. Souvent même il haſarde ſon bien pour rendre ſervice à des inconnus. Il n'y au monde que ſes Créanciers qui ſe plaignent de lui : Il ne paye pas ſes dettes.

Il n'eſt pas difficile de trouver la raiſon de ſa conduite. Il y a de la grandeur à être généreux, & il n'y a ſimplement que de la juſtice à ſatisfaire ſes Créanciers. La générosité n'eſt pas d'une ame commune, c'eſt une vertu héroïque, ignorée du vulgaire ; au lieu que la juſtice eſt une vertu bourgeoiſe dont le moindre roturier eſt cenſé être capable.

On fait ſimplement ſon devoir en payant ſes dettes, c'eſt une Action qui n'eſt ſuivie d'aucune gloire. Si Lyſippe ſatisfait ſes Créanciers, qui prendra la peine de dire dans le monde : Lyſippe a ſatisfait ſes créanciers. La générosité eſt une vertu de tout un autre ordre, elle s'éléve au deſſus du devoir, & ſon élévation l'expoſe à la vûë & à l'admiration de tous

ceux

ceux qui ont du goût pour les grands sentimens.

Voila comme raisonnent la plûpart des hommes sur la justice, & sur la générosité. On méprise la premiére, qui est une vertu essentielle à la Société ; & l'on a une haute estime pour l'autre, qui bien souvent n'est que l'impétuosité d'une ame, guidée plûtôt par la vanité, que par la raison.

A peine connoît-on la justice ; on s'imagine d'ordinaire qu'elle ne consiste, que dans les dévoirs auxquels les Loix civiles nous peuvent obliger. Il est vrai que le terme de justice se prend quelquefois dans ce sens, & qu'alors on la distingue de l'équité. Mais il y a une Justice beaucoup plus étenduë, & je croi pouvoir démontrer qu'elle embrasse toutes les autres Vertus.

Qu'est-ce que la Justice ? C'est une vertu éclairée qui nous porte à nous aquiter envers chacun de ce que nous lui devons : Etre Juste dans cette signification étenduë, c'est pratiquer tous les devoirs que la raison nous prescrit, à l'égard de tous les êtres avec qui nous sommes liez par quelque droit.

Ces Etres sont Dieu, nous-mêmes, & les autres hommes, & l'on est parfaitement juste, quand, à ces trois égards, on satisfait à une raison instruite de ses devoirs. La Justice n'est donc pas seulement une vertu générale ; c'est en quelque sorte l'unique Vertu ; Les autres en

découlent & en reçoivent le ſceau de la vertu véritable.

Les qualitez qu'on appelle Candeur, Conſtance, Charité, Générοſité, ne ſont pas des Vertus par elles-mêmes, & quand elles ſont dignes de ce titre, elles en ſont redevables à la Juſtice qui les guide.

Sans elle la Candeur peut être une franchiſe indiſcrette & brutale ; la Conſtance une ridicule obſtination ; la Charité un zèle imprudent, & la Générοſité une profuſion déraiſonnable.

Une action deſintéreſſée, ſi elle n'eſt point conduite par la Juſtice, eſt indifférente, & ſouvent même vicieuſe. Régaler quelquefois des Amis, donner un divertiſſement, faire quelque préſent ; voilà des actions purement indifférentes, quand elles ne préjudicient point à un meilleur uſage qu'on peut faire de ſon ſuperflu ; elles deviennent vicieuſes, quand elles épuiſent un bien qu'on pourroit employer à des uſages réellement vertueux.

La véritable générοſité eſt un devoir auſſi indiſpenſable que ceux qui nous ſont impoſez par les Loix civiles ; c'eſt une juſtice à laquelle nous oblige la Raiſon, Loi ſouveraine de l'être raiſonnable. Quoi ! aller au devant des beſoins de notre prochain ! lui épargner la honte de mendier notre aſſiſtance, eſt-ce un devoir où la Juſtice nous oblige ? Sans doute, c'eſt un droit que l'humanité exige de nous, & nous ne

ne ſaurions nous en diſpenſer ſans choquer cette règle générale, *qu'il faut faire aux autres ce que nous ſouhaitons qu'ils nous faſſent.*

Mais, dira-t-on, les Vertus n'ont-elles pas quelque étendue? Une action qui va jusqu'à un certain degré de bonté, ne peut-elle pas être apellée un acte de Juſtice? Et une autre action qui va à un degré de bonté plus éminent, ne mérite-t-elle pas d'être nommée un acte de générosité? Cette difficulté eſt délicate; mais j'oſe avancer que dans la Vertu il y a un point de bonté parfaite, au delà duquel elle ne ſauroit aller raiſonnablement. Si notre raiſon nous découvre ce point de *bonté*, il me ſemble qu'elle nous oblige indiſpenſablement d'aller juſques-là, & de nous y arrêter.

Un Ami a préciſément beſoin d'une certaine ſomme, pour ſe tirer de quelque embaras. Je fais bien de lui donner cette ſomme; mais ne ferois-je pas mieux encore de lui donner une ſomme plus forte?

Je répons qu'il y a des cas où l'on feroit mal: En outrant de cette maniére la générosité, je cours riſque de me mettre hors d'état de rendre un ſervice pareil à un autre, qui pourroit avoir beſoin de mon ſecours.

Il eſt vrai qu'en bien des occaſions notre Raiſon n'a pas aſſez de lumiéres, pour découvrir dans la vertu ce point fixe de perfection. Mais alors on ſatisfait à la Juſtice, en ſuivant le

dictamen de sa conscience, après avoir fait tous ses efforts pour l'éclairer.

On répond souvent à ceux qui nous témoignent de la reconnoissance, *qu'on n'a fait que son devoir*, & l'on prétend par là donner une marque de modestie.

Mais à mon avis l'on se trompe grossiérement, en croyant qu'on puisse aller plus loin que le devoir, & augmenter par là la bonté d'une action. Tout ce que la Raison ordonne est un devoir, tout ce qu'elle n'ordonne pas n'est point un devoir. Ce qui n'atteint pas à un point de perfection qui nous est connu, n'est pas encore juste : ce qui va au delà de ce point, cesse d'être juste ; & par conséquent, on ne sauroit concevoir une action réellement bonne qui ne soit point renfermée dans notre devoir.

L'idée que je viens de donner de la véritable Justice lève une difficulté qui paroit embarassante. On opose à la certitude de la Morale, que dans certaines occasions on trouve un conflict de deux Vertus différentes, dont l'une défend évidemment ce que l'autre ordonne : Mais après avoir prouvé que la Justice embrasse toutes les autres Vertus, & que rien n'est réellement vertueux sans la Justice, il est clair qu'un pareil conflict de Vertus est impossible.

Quoique le sens-commun suffise d'ordinaire pour sentir ce qui est juste, je conviens qu'il

y a des cas où la Justice paroît être oposée à elle-même, & où il paroît presqu'impossible de démêler l'équité d'avec l'injuste. Mais ce défaut d'évidence prouve que notre raison est foible, & non pas que la Morale est incertaine. Il est vrai encore que la Justice ordonne quelquefois ce qui paroît défendu par la Charité. Mais alors la Charité s'éloignant de la Justice, perd le caractère essentiel de la Vertu, & très certainement elle cesse d'être comprise sous le devoir. Prenons un exemple: On sait que Brutus le libérateur de sa Patrie, fit couper la tête à ses fils, convaincus d'avoir voulu remettre Tarquin sur le Trône. Je supose que le principe de sa rigueur n'a pas été une férocité brutale, ni une vaine ostentation de Vertu, mais un sincère amour pour la Justice: n'y a-t-il pas un véritable *conflict de Vertus* dans cette action? Et en obéïssant à la Justice, n'a-t-il pas choqué l'amour qu'un Pére doit à ses Enfans? En aucune maniére: la tendresse paternelle doit tribut à la Justice comme les autres Vertus. Elle est restreinte par le bien de la Societé générale; Mais la Justice va toûjours directement à ce bien, qui est le centre de tous les devoirs des hommes les uns envers les autres, & par conséquent elle ne souffre point de pareille restriction.

L'amour qu'un Pére doit à ses Enfans n'est une vertu, que parce qu'elle porte ce Pére à les conserver, à veiller à leur éducation, & les

rendre Membres utiles de la Societé. Si au contraire cet amour portoit un Pére à rendre ses Enfans pernicieux à la Societé par de mauvais préceptes, ou par une lâche indulgence, cet Amour deviendroit sans doute un vice. Il en est de la tendresse paternelle comme de toutes les passions, qui deviennent bonnes ou mauvaises selon qu'elles s'attachent à la raison, ou qu'elles s'en éloignent.

Or il est certain que le bien de la Societé générale, & particuliérement celui de Rome ne souffroit pas que Brutus laissât impunis de mauvais Citoiens, qui vouloient livrer leur Patrie à la cruauté d'un Roi tyrannique. Le devoir ordinaire qui oblige un Pére à protéger ses Enfans, cessoit en cette occasion d'être un devoir, puisqu'il étoit opposé à la Justice. Ainsi Brutus, en qualité de Juge naturel de ses Fils, aussi-bien qu'en qualité de Consul, devoit rendre leur mort utile au genre-humain, puisque leur vie ne pouvoit être que nuisible à la Societé. Il n'y avoit donc dans son action aucun *conflict de Vertus*, & la Justice n'y étoit point combattue par une charité raisonnable & vertueuse. Un Juge, en condamnant un criminel, ne pèche pas davantage contre l'amour du prochain, que Brutus par sa rigueur ne choqua la tendresse paternelle.

Il y avoit quelque chose de bien rude pourtant dans cet acte de Justice; Un Pére peut-il se résoudre à immoler son propre sang au bien

de

de la Patrie ? Mais plus un devoir est rude, & plus il est beau de s'en aquiter. Le véritable héroïsme consiste à forcer toutes les difficultez dont la vertu est hérissée, & à resister aux sophismes les plus séduisans du cœur, pour n'écouter que la Raison & la Justice.



LXIII. DISCOURS.

IL feroit à souhaiter que la Mode n'exerçât son empire que sur l'extérieur des hommes. Il faut bien que la foiblesse humaine paroisse en quelque chose : quel bonheur si elle se ramassoit toute dans la maniére de s'ajuster, qui dans le fond ne préjudicie point au Raisonnement, ni aux sentimens du cœur : Mais la Jurisdiction de la Mode est bien plus étendue, & l'esprit & le cœur même ne sauroient se sauver de sa tyrannie.

S'il en faut croire la Bruyére, c'est la Mode qui rend le Courtisant dévot : cette Mode passe : le voila qui quitte ce caractère étranger, pour reprendre celui de Libertin, qui lui est plus naturel.

Il n'est pas difficile de comprendre cette affreuse bizarrerie dans les gens de Cour. Le Prince est leur unique Divinité, & toute leur Religion consiste à se conformer à sa volonté ; mais comme on n'a pas toujours le même Prince,

&

& que ce Prince n'a pas toûjours les même ſentimens, la Religion eſt auſſi étrangére au Courtiſans que l'habit; il leur eſt facile de faire prendre toutes ſortes de formes à l'une & l'autre. Leur conduite me ſurprend moins que celle des Philoſophes & des Théologiens, qui ne rendent que trop ſouvent leurs ſentimens & leurs Syſtêmes tributaires de la mode.

Ariſtote a été long-tems en vogue; c'étoit un crime de révoquer ſes déciſions en doute: La Raiſon même étoit deſcenduë en terre ſous le nom d'Ariſtote, pour dévoiler les miſtères de la Nature, & pour débrouiller les difficultez de la Morale & de la Politique.

Deſcartes a chaſſé cet illuſtre Grec du Trône de la Philoſophie, pour l'occuper lui-même. Sa méthode de raiſonner, inconnuë juſqu'alors, plût à tout le monde; & avec ſa méthode on adopta bien-tôt ſes ſentimens. Les plus habiles gens ſe mirent de ſon Parti & les autres les ſuivirent, comme ſi, ſe mettre de ſon Parti & être habile n'étoit qu'une même choſe. On n'oſa plus défendre Ariſtote, pour peu qu'on eut ſoin de ſa réputation. C'auroit été la même choſe, comme ſi à préſent on s'obſtinoit à porter de grands chapeaux & de grandes perruques.

Deſcartes pourroit bien tomber à ſon tour, & l'on commence à être ridicule avec quelques-uns de ſes ſentimens, qui furent autrefois les plus ſuivis. Les Philoſophes Anglois ſe mettent ſur les

les rangs ; & quoique la mode de les ſuivre ne ſoit pas encore entiérement établie, il y a de l'aparence que la nouveauté de leurs raiſonnemens, jointe à leur véritable mérite, leur donnera de l'accès dans l'eſprit de tous ceux qui veulent ſe tirer du commun.

N'eſt-ce pas à la *Mode* qu'on eſt redevable du grand empire du Coccéïaniſme dans ces Provinces. Il commence à s'affoiblir un peu ; mais il y a quelques tems, qu'il étoit impoſſible de paſſer pour habile, ſans être Coccéïen. Quelque force qu'un Prédicateur eut dans ſes raiſonnemens, quelque pure que fut ſa Morale, le Peuple le mépriſoit s'il ne s'embaraſſoit pas dans les Types : il auroit mieux valu monter en chaire avec un plumet, & un habit galonné, que d'y prècher la Morale détachée des Dogmes. Quelques-uns outroient cette Mode, comme on outre les autres, & ceux-là n'étoient pas les moins aplaudis.

Que le Lecteur ne ſe méprenne pas ici, s'il lui plaît. Je ne blame pas les ſentimens qui de tems en tems ont la vogue ; je cenſure ceux qui les ſuivent comme des Modes, & non pas comme des véritez clairement conçuës.

Le Bel-eſprit ſur tout eſt entiérement aſſujetti à la Mode : il y a toûjours certaines eſpèces d'ouvrages que tout le monde ſe pique de faire, & c'eſt là une ſource féconde de mauvaiſes productions dans tous les genres d'écrire.

On n'examine pas ſon génie pour ſe détermi-
ner

ner à un certain genre d'écrire ; on examine simplement le goût de la Cour. On y admire les Odes ; j'ai l'esprit propre aux Epigrammes & aux Madrigaux, il faut pourtant que je fasse des Odes. L'admiration qu'on a pour La Motte, devroit m'empêcher de l'imiter avec un génie médiocre, & cependant elle me porte à marcher sur ses traces, *en dépit de Minerve.*

Le régne des Sonnets a duré considérablement.

„ On dit qu'un jour Phébus par un dessein bizarre,
„ Voulant pousser à bout tous les Rimeurs François,
„ Inventa du Sonnet les rigoureuses Loix ;
„ Voulût qu'en deux Quatrains, de mesure pareille,
„ La rime avec deux sons frapât huit fois l'oreille,
„ Et qu'ensuite six Vers, artistement rangez,
„ Fussent en deux tercets par le sens partagez,
„ Sur tout de ce Poëme il bannit la licence ;
„ Lui-même en mesura le nombre & la cadence
„ Deffendit qu'un Vers foible y pût jamais entrer,
„ Ni qu'un mot déja mis osât s'y remontrer.

Quelques difficiles que soient ces sortes de Piéces, tout le monde a voulu en composer. Ceux qui aiment à donner la torture à leur esprit, ne s'y occupoient pas de plus grand cœur, que ceux dont le génie n'aime pas à ramper sous des régles embarassantes.

Il n'y avoit alors point de salut pour un Poëte, hors les Sonnets. On s'intéressoit avec chaleur dans ces sortes d'Ouvrages ; Et le Sonnet de

de Voiture sur Uranie, & celui de Benserade sur Job, partagérent toute la Cour. Les Uranistes & les Jobbelins ne faisoient pas moins de fracas dans le Bel-Esprit, que les Frondeurs & les Royalistes en faisoient dans l'Etat.

La mode des lettres Galantes n'a pas eu moins de cours pendant un certain tems. Il faut un génie particulier pour y réüssir; Ce genre d'écrire demande un tour aisé, une Galanterie neuve, qui s'éloigne du compliment trivial, un ordre caché par une délicatesse de l'Art, des expressions familiéres sans bassesse, & de l'esprit sans affectation. En un mot, pour bien faire une lettre Galante, on a moins besoin d'un grand fond d'esprit, que d'une Politesse aisée, qu'on n'aquiert que dans le commerce du grand Monde. Les Pédans cependant se mêlérent de composer ces sortes d'Ouvrages, comme les esprits déliez de la Cour. Et ces Poëtes de profession, qui n'avoient jamais eu commerce qu'avec les Muses, s'élevant au dessus du stile de Balsac, faisoient gémir le Bon-sens dans leurs Epîtres empoulées, sous un amas monstrueux de figures de Rhétorique. Les Sujets sur lesquels roulent les lettres ordinaires n'étoient pas assez riches pour ces sortes de génies: Ils avoient, dans le païs de la fiction, des correspondances, qui donnoient matiére à des réponses brillantes, où tout sentoit plus le Roman, que les *Cleopatres* & les *Clelies* mêmes.

Prendrai-je la peine de dire quelque chose de la

la Mode des Romans; On en a fait pleins de délicatesse & d'esprit, mais je n'en ai point vû où il y eut assez de vrai-semblance pour attacher un homme de bon goût. Je ne parle pas de ce tissu d'Avantures incroyables, & souvent mal liées que l'on y voit d'ordinaire, l'esprit naturellement charmé du nouveau, s'occupe si fort quelques fois à ce que les évenemens ont de merveilleux, qu'à peine a-t-il le loisir de songer à ce qu'ils ont de peu-vraisemblable. Mais on ne sauroit que se révolter contre les caractères des Héros qui paroissent dans les Romans, si différens de ce qu'ils sont dans l'Histoire.

Les Femmes sur tout qui se sont piquées de briller sur les Avantures des Conquérans anciens, ne leur ont pas seulement donné toute la politesse Françoise la plus rafinée, elles ont fait encore des imbécilles qui font pitié, de ceux qui étoient les objets de notre admiration. Chez elles Caton & Socrate sont des Damoiseaux; les Scythes, & les Massagetes font des Madrigaux & des Billets-doux les plus jolis du monde; pour résoudre un Problème galant & pour connoître la Carte du tendre, Hannibal & Hamilcar ne connoissent point leur pareil; & graces à Mlle. Scudery les Provinciaux se moulent sur les complimens de Cyrus, comme sur des modèles achevez: témoin Boileau.

„ Deux

„ Deux nobles Campagnards, grands Liſeurs de Romans,
„ Me diſoient tout Cyrus dans leurs longs complimens.

Les Nouvelles & les Hiſtoriettes ont ſuccédé aux Romans ; l'impatience Françoiſe s'accommodoit fort de ces petits Ouvrages, & elle s'en accommoderoit encore, ſi l'imagination des Auteurs épuiſée ne répétoit pas toûjours les même intrigues, & ſi ce n'étoit pas une même choſe de lire cent Hiſtoriettes, ou d'en lire une ſeule.

Les Ballades & les Rondeaux de Sarraſin, & de Voiture, déterminérent tout le monde, pendant un tems, à faire des Rondeaux & des Ballades : il ſembloit que le Gaulois étoit un azile ſûr pour les ſottiſes, & que le nom de Marot donnoit un *Sauf-conduit* à toutes les impertinences qu'on habilloit de ſon ſtile.

On a vû un autre tems où, graces à la Mode, on ſe faiſoit gloire de mettre les diſcours des Harangéres dans la bouche des Héros Grecs & Romains. Le génie de Scarron triompha dans ce genre d'écrire, & ſon tour d'eſprit particulier ſavoit rendre le langage des Hales agréable aux goûts les plus délicats. On voyoit toûjours l'eſprit de Scarron au travers de ſes expreſſions burleſques, & ſon ſtile groſſier exprimoit ſouvent des choſes finement penſées. Il n'en eſt pas ainſi de ſes Imitateurs, non con-

tens de parler comme la Populace, ils penſoient encore comme elle; on ne ſauroit les lire ſans dégoût.

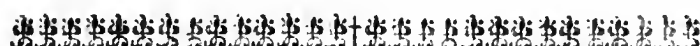
Les Bouts-rimez n'ont pas fait moins de dégât dans la Poeſie, que le burleſque: on crut d'abord difficile de donner un ſens à des Vers gênez par la biſarrerie de ces rimes, & par cette raiſon-là même, tout le monde voulut l'entreprendre. Les moindres Grimauts s'en mêlérent, & s'en tiroient mieux bien ſouvent que les bons Eſprits; les rimes où ils étoient aſſujettis leur fourniſſoient des penſées auxquelles ils n'auroient jamais ſongé, ſi leur imagination avoit été dans une liberté entiére. Bientôt la France fut inondée de Bouts-rimez. On n'entroit plus impunément dans les ruelles; il falloit abſolument y reciter ou entendre ces extravagantes piéces; Et Sarrazin a été obligé de les attaquer en forme pour en délivrer les honnêtes gens. Après leur défaite ils ſe ſont retirez avec les Enigmes dans le Mercure, où ils attendent l'occaſion de faire de nouvelles courſes ſur le ſens-commun.

Qui peut ignorer à quel point les Portraits en Vers & en Proſe ont été en vogue à la Cour? On traça d'abord quelques images flateuſes du Roi & de quelques Princeſſes du Sang. Les Ducheſſes & les Marquiſes ſuivirent bientôt, & entraînérent toute la Cour de France. Peu content d'être peint par quelqu'autre, chacun ſe piqua de faire ſon propre portrait, &

ne

ne voulut d'autre Peintre que son amour-propre : On étoit un peu modeste sur l'extérieur, mais on s'en dédommageoit sur l'esprit & sur les sentimens : on ne laissoit pas d'avoir quelques petits défauts, on étoit trop vif, un peu fier, un peu malicieux ; quelquefois on alloit même jusqu'à convenir d'un peu d'indévotion ; mais au reste on étoit bon Ami, généreux, sincère, discret, & personne ne desesperoit que son cœur meuri par l'âge ne se portât entiérement à la vertu.

> L'esprit aux Modes tributaire
> Doit nécessairement, pour plaire,
> Laisser régner, en divers tems,
> Lettre, Sonnet, Rondeau, Balade, Satyre, Ode.
> A son tour tout est à la mode,
> Excepté l'aimable Bon-sens.



LXIV. DISCOURS.

Les Peuples Chrêtiens de l'Europe sont très persuadez qu'ils sont les plus civilisez des hommes, & que pour la Grandeur des sentimens, la force de l'esprit, & l'agrément des maniéres, les autres habitans du monde leur sont très-inférieurs.

On pourroit dire que cette opinion est plûtôt fondée sur notre amour-propre que sur la Raison

ſon ; & d'abord cette objection auroit quelque aparence ; mais je me fais fort de faire voir, par pluſieurs exemples, que rien n'eſt plus frivole que cette objection.

I. Une Loi biſarre défend aux Turcs l'uſage du vin ; & comme ils ſentent que la nature humaine a beſoin de ſecours pour s'égayer, ils ſe ſont accoûtumez à prendre de l'opium. Cette drogue, pendant quelques heures, répand la joye dans leur cœur, & les rend actifs & propres à vaquer à leurs affaires : Mais quelque tems après elle les jette dans une langueur ſuivie d'un profond ſommeil. L'uſage continuel qu'ils font de l'opium les affoiblit peu à peu ; en épuiſant leurs eſprits, il hâte leur vieilleſſe & les fait mourir comme par une eſpèce d'extinction. Quelle coûtume barbare ! & combien les Chrêtiens ne ſont-ils pas plus dignes de la Raiſon, qui n'eſt donnée aux hommes que pour diriger leur conduite !

Le Vin eſt un préſent de la Nature ; ils n'ont pas l'extravagance de le rejetter ; Ils en prennent avec plaiſir, & montrent le cas qu'ils en font, en ſe faiſant un honneur d'en boire une quantité prodigieuſe. Il eſt vray qu'il leur ôte avec la Raiſon, la capacité d'agir, mais auſſi ne s'en ſert-on pas dans cette vuë. On ne cherche que le plaiſir dans cette liqueur agréable, & conſtamment la Raiſon eſt un meuble fort inutile à qui ſe propoſe uniquement de ſe divertir. Il faut avouer encore que l'uſage exceſſif

cessif de cette boisson cause des maladies, dont les douleurs sont aiguës & insuportables; Mais on a la constance de mépriser les malheurs futurs, pour ne pas être arrêté dans les plaisirs présens. Ces malheurs sont-ils arrivez, on les souffre d'un courage héroïque; & quand les douleurs sont rallenties, on les provoque de nouveau par les mêmes moyens qui les ont déja causées par le passé. On prend le tems comme il vient, & l'on se résoud noblement à partager ses jours, entre la souffrance & la volupté qui en est l'origine. D'ailleurs on est consolé de ce qu'on souffre, par l'estime & l'appui qu'on s'aquiert parmis les honnêtes gens, en triomphant dans les Combats Bachiques, où les plus grands faquins se mesurent souvent avec les personnes les plus qualifiées. Le vin hâte la mort comme l'opium, on n'en sauroit douter; mais quel bonheur de mourir en Bûveur Héroïque, & de survivre à soi-même par une réputation aussi brillante que celle des plus fameux Conquérans!

II. J'ai lû dans le Journal de l'Abbé Choisi, la bisarre manière dont les Siamois se conduisent dans les guerres qu'ils ont avec leurs Voisins. Ces pitoyables Guerriers, ne se servent que d'Arcs & de Flèches, & encore les employent-ils moins à nuire, qu'à faire peur; Ils tirent d'ordinaire contre terre, & évitent, autant qu'il est possible, de répandre du sang.

C'est un vrai jeu d'enfant que cette manié-

re de faire la Guerre, & il vaudroit presqu'autant vivre en Paix que de se battre de la sorte. Ne voila-t-il pas de sottes gens, en comparaison de nous autres Chrètiens? Nous sommes de vrais hommes, & nos cœurs ne sont pas susceptibles de la foiblesse de vouloir épargner notre prochain: La moindre offense, & même un simple desir de régner étouffe dans l'ame de nos Princes, une pitié efféminée, qui pourroit les arrèter dans la route de la gloire. Ils ravagent des Provinces entiéres & font une infinité de misérables, sans exciter en nous que des sentimens de respect & d'admiration pour l'Héroïsme qui cause tous ces glorieux malheurs. Que peut-on imaginer de plus riant qu'une campagne couverte de trente mille cadavres immolez à la gloire d'un Conquerant?

Notre esprit féconde admirablement bien notre valeur, & nous avons donné la perfection à l'art de faire périr les hommes. Il faut une longue étude pour en connoître bien les régles, une grande expérience pour les savoir mettre en usage; & ceux qui unissent comme il faut la théorie à la pratique, nous paroissent les plus estimables d'entre les mortels. Nous conserverons à jamais une vénération reconnoissante pour ces génies supérieurs, qui ont inventé les armes à feu, & sur tout le Canon, qui en moins de rien éclaircit les rangs & fait rompre des Bataillons entiers.

III. Il y a des Peuples barbares ennemis du tra-

travail & de la peine, qui bien loin de s'adonner aux Arts & aux Sciences, n'ont pas ſeulement le ſoin de cultiver leurs terres. Ils prétendent que la Viande & le lait de leur bétail ſuffit pour leur nourriture; & fondez ſur leur pareſſe, ils diſent qu'ils ſont les maîtres de la Terre, & que nous n'en ſommes que les eſclaves.

Quelle groſſiéreté de manger, de boire, & de ſe vêtir, pour la néceſſité ſeulement; & de s'imaginer qu'on eſt aſſez riche, quand on a tout ce qu'il faut pour vivre. Rien n'eſt plus viſible que la ſupériorité que nous avons ſur ces Barbares, qui ne vivent que pour vivre, & qui s'accommodent de la Nature toute unie ſans aucun ſecours de l'Art. Pour nous, ennemis d'une lâche pareſſe & d'une inaction indigne de l'excellence de notre nature, nous avons l'induſtrie de nous rendre mille choſes néceſſaires, dont les gens groſſiers peuvent facilement ſe paſſer.

Graces à la délicateſſe de notre eſprit, le prémier but que nous nous propoſons en nous habillant c'eſt le luxe, & nous nous ſoucions fort peu de conformer nos vêtemens à la pudeur & à la commodité : Il ſuffit qu'ils relévent les graces de nos corps & qu'ils en cachent les défauts, que ces prétendus maîtres de la Terre étalent ſans honte aux yeux de tout le monde. Nous triomphons ſur tout pour la délicateſſe de la Table, nous avons fait un

Art de manger, qui, auſſi-bien que celui de combattre, a ſes axiomes, ſes préceptes, ſes Docteurs, & ſes hommes illuſtres. Nous ſavons aſſujettir notre goût à nos lumiéres aquiſes, & peu à peu nous aprenons à manger Doctement & ſpirituellement. Un Barbare, eſclave de la Nature, ſeroit bien honteux de ſon ignorance, ſi par haſard il entroit dans nos cuiſines, & ſi quelques heures après il nous voyoit à table. Il ne connoîtroit plus rien à tous les aprêts qu'il auroit vûs entre les mains des cuiſiniers. Il s'abuſeroit ſur tous les mets, qui en moins de rien, comme par enchantement, changent de goût, de figure & de nom; & il verroit avec étonnement trente plats diſtinguez par trente titres pompeux qui contribuent beaucoup à leur délicateſſe exquiſe. Peut-être ſeroit-il aſſez ſot pour ne pas changer pour cela ſa maniére de vivre; mais tant pis pour lui; il feroit comme ces ignorans, qui trouvant l'étude trop embaraſſante, préférent le ſimple ſens commun à l'érudition la plus ſublime.

IV. Les Voyageurs, qu'on ne doit croire que quand ils s'accordent, diſent unanimèment que chez certains Peuples des Indes, les Nobles ont le droit d'entrer chez les femmes d'autrui, pourvû qu'ils laiſſent leur Bouclier & leur Epée à la porte. Dès que le Mari voit ces Armes devant ſa maiſon, il paſſe outre, & laiſſe le Gentilhomme joüir tranquillement de ſes privilèges.

Il

Il ne ſe peut rien de plus extravagant que de reſtraindre de la ſorte à la Nobleſſe ſeule une ſi agréable prérogative. Quelle contrainte ne ſeroit-ce pas en Europe, s'il faloit produire ſes quartiers, pour être en droit d'en conter à la Femme de ſon Voiſin ? La Qualité en renchériroit de la moitié, & nombre de Bourgeois donneroient juſqu'à leur dernier ſou pour ſe dépouiller de leur Roture. Les Princes ſeuls gagneroient à cette affaire-là ; & ſelon toutes les aparences, ce ſeroit une ſource intariſſable pour leurs thréſors publics.

Nous avons une coûtume, qui aproche aſſez de celle dont je viens de parler, mais qui eſt bien autrement ſenſée. Tout le monde ſait que d'ordinaire un Mari, qui voit devant ſa porte le Caroſſe d'un Financier, paſſe ſon chemin, & qu'il ne rentre chez lui que lorſque ce brillant équipage eſt diſparu. Mais la richeſſe d'un homme d'affaires a de grandes influences ſur le bonheur de l'Epoux de ſa Maîtreſſe : au lieu qu'un pauvre Mari ne s'engraiſſe pas de la Qualité des Galans de ſa femme.

V. A propos de Qualité ; les Chinois qui ſe croyent de fort habiles gens, ont des idées bien ridicules de la Nobleſſe. Elle eſt perſonnelle chez eux ; le mérite ne l'obtient que pour ceux qui poſſédent ce mérite, & qui ſe ſignalent dans les Sciences ou dans les Armes. Quand le fils d'un *Mandarin* veut hériter de la Nobleſſe de ſon Pére, il faut qu'il ſe donne la peine d'être

vertueux comme lui : & dans ce Païs-là on traite les hommes comme nous traitons les chevaux, dont *Boileau* dit :

Que la poſtérité d'Alfane, ou de Bayard,
Quand ce n'eſt qu'une roſſe eſt venduë au hazard.

Parmi nous, la Vertu eſt récompenſée bien plus glorieuſement. Dès qu'un Prince accorde le titre de Noble à quelqu'un, ſon ſang devient plus pur & plus beau ; & ce ſang tranſmis à toute ſa Poſtérité, la rend de toute une autre nature que les autres hommes. Un Roi ne ſauroit fixer la Vertu dans une Famille qu'il veut honorer ; mais il y fixe les récompenſes de la Vertu, & force le Vulgaire à rendre aux Vices des Fils le même reſpect que s'étoit attiré la Vertu du Pére. Au reſte cette Nobleſſe devient toûjours plus belle en vieilliſſant. Il en eſt comme des fleuves, qui petits à leurs ſources s'élargiſſent à meſure qu'ils s'en éloignent. Il eſt vrai qu'en chemin-faiſant il s'y mèle force eaux étrangéres, & qu'il arrive ſouvent quelque choſe de pareil à la Nobleſſe, à meſure qu'elle s'éloigne de ſon origine,

A moins que le ſang pur avec la Nobleſſe,
Ne ſoit toûjours tranſmis de Lucrece en Lucrece.

LXV. DIS-



LXV. DISCOURS.

„ Rien n'eſt beau que le vrai, le vrai ſeul eſt aimable,
„ Il doit régner par tout, & même dans la Fable.

Comment comprendre cette penſée de Boileau? Rien n'eſt plus opoſé à la vérité que la Fable, & par conſéquent il paroît contradictoire de vouloir que l'empire du vrai s'étende juſques ſur la Fiction. C'eſt aparemment fondé ſur ces ſortes de penſées qu'on croit :

„ Que cet illuſtre Auteur dans ſes phraſes obſcures,
„ Aux Saumaiſes futurs prépara des tortures.

Cette aparente contradiction ne laiſſe pas d'envelopper un ſens tout à fait raiſonnable, pourvû qu'on ſache bien diſtinguer la vérité par raport aux choſes, d'avec le vrai, à l'égard des penſées.

La premiére de ces véritez conſiſte dans la conformité de nos conceptions avec la nature de ce que l'on conçoit; & le vrai dans les penſées n'eſt autre choſe, qu'un juſte raport du ſujet avec les idées ſous leſquelles on le conçoit, & ſous leſquelles on tâche de le faire concevoir aux autres : ainſi on peut dépeindre le vrai

par

par raport à la nature de la chose, par des pensées fausses; & au contraire, dépeindre des choses fausses, par des pensées vrayes & convenables à leur sujet. Un exemple fera concevoir clairement ces définitions un peu abstraites: Il y a quelques années, qu'on pouvoit dire sans choquer la vérité, que le Duc de Marlborough ne vouloit pas passer en Angleterre avant que d'avoir pris Gand; mais on embarassoit cette vérité par une pensée fausse, en disant, que ce Général trouvoit le froid trop rude pour vouloir aller en Angleterre sans Gand: Pointe misérable dont bien des gens se sont fait honneur pourtant. La fausseté de cette pensée consiste à confondre l'idée qu'on a d'une Ville appellée Gand avec celle d'un gand dont on se sert contre le froid, & qui n'a pas le moindre rapport au sujet dont il s'agit ici.

Autrefois ces pointes & ces équivoques faisoient le plus grand mérite des Ouvrages d'esprit, mais elles n'ont pû se soutenir contre le bon goût qui régne dans notre Siècle. Tout ce fatras est banni des bons Livres, & relegué dans la Comédie Italienne, où l'on ne se divertit bien souvent, que lorsqu'on a laissé son bon-sens à la porte. Les conversations cependant s'en sentent encore beaucoup, & non seulement celles des Bourgeois où la pointe est dans son centre, mais quelquefois aussi celles des personnes distinguées par leur naissance & par leur rang.

„La

„ La Raiſon outragée, ouvrant enfin les yeux,
„ La bannit pour jamais des diſcours ſérieux...
„ Ainſi de toutes parts les deſordres ceſſérent,
„ Toutefois à la Cour les *Turlupins* reſtèrent,
„ Inſipides, Plaiſans, Bouffons infortunez,
„ D'un groſſier jeu de mots partiſans ſurannez.

Je ne veux pas à préſent examiner à la rigueur, ſi jamais on ne peut donner une place parmi les bonnes choſes à ces penſées, qui ſupléent par leur vivacité à ce qui leur manque du côté de la juſteſſe. Je veux bien accorder même, qu'il en eſt quelquefois de ces traits, comme des faux-brillans qu'on a ſi ingénieuſement mis en œuvre, qu'ils ſont preſque autant d'honneur à ceux qui s'en parent, que les bijoux les plus précieux. Mais les pointes dont on hériſſe d'ordinaire les converſations ne ſont pas de cette nature, & je prétens ſeulement faire ſentir par la facilité qu'il y a à les trouver, que rien n'eſt plus ridicule que l'habitude d'en embarraſſer tout ſon langage. Une fadaiſe difficile ne laiſſe pas d'être une fadaiſe, j'en conviens, mais du moins on ſe diſtingue par là, & l'on a la ſatisfaction de réüſſir dans une choſe qui n'eſt pas à la portée de tout le monde. Mais à quoi ſervent les quolibets, les équivoques, & les fades alluſions, qu'à confondre ceux qui s'y amuſent avec les Crocheteurs & les Savetiers, qui d'ordinaire ſont les Rieurs de

de leur voiſinage. Pour les quolibets on n'a pas ſeulement la peine d'en inventer, il y en a un magaſin de tous faits, où tout le monde a la liberté de ſe charger de cette marchandiſe, qui ne vaut pas davantage qu'elle ne coute. Les équivoques ne ſont pas plus difficiles; la plûpart des mots ſont ſuſceptibles de différens ſens, & rien n'eſt plus aiſé que de faire un jeu groſſier de ces différentes ſignifications. N'eſt-ce pas un beau ſujet de triomphe pour certains eſprits, de vous propoſer un diſcours équivoque, & quand vous entrez dans le ſens le plus naturel, de vous attrapper dans un autre ſens plus caché, comme dans un piége. J'avouë que j'ai toûjours bonne opinion de ceux, qui ne ſe défient pas ſeulement d'un panneau ſi groſſiérement tendu, & que j'ai pitié de celui qui s'aplaudit de l'heureuſe réüſſite de ſon adreſſe ridicule : on lui peut apliquer ce que dit Benſerade dans un de ſes Rondeaux.

Des animaux le pire c'eſt un ſot
Plein de fineſſe.

C'eſt encore quelque choſe de bien beau & de bien ſublime, que les alluſions qu'on fait aux noms des perſonnes; & l'on doit ſavoir bon gré à Marot, d'avoir exprimé l'affliction de la Cour de France pour la mort de la Reine Marguerite, par les beaux Vers que voici :

„ Rien

„ Rien n'eſt çà bas qui cette mort ignore,
„ *Coignac* s'en *coigne* en ſa poitrine blême,
„ *Remorantin* ſa perte *rémemore*;
„ *Anjou* fait *joug*, *Angouleſme* de *même*,
„ *Amboiſe* en *boit* une amertume extrême,
„ Du *Maine* en *meine* un lamentable bruit.

Le beau génie de Marot, qui ne l'a pas ſauvé de ces puérilitez, fait aſſez comprendre qu'il n'eſt pas impoſſible qu'avec de l'eſprit & des lumiéres on puiſſe donner dans ces alluſions poliſſonnes, ſur tout quand on eſt entrainé par un goût régnant.

Auſſi voit-on des Philoſophes habiles à dévoiler les miſtères de la Nature, & des Politiques dont la raiſon eſt le guide le plus ſûr d'un Etat, devenir, en voulant railler, mauvais plaiſans, & bouffons inſipides. La raiſon en eſt, qu'ils n'ont jamais réfléchi ſur la nature de la fine plaiſanterie, & qu'on ne ſauroit avoir d'idée juſte des matiéres les plus aiſées, quand on ne prend jamais la peine d'y penſer.

Quelque haine que j'aye pour la pointe, je n'aprouve point du tout ces génies incommodes à la Société, qui éxaminent, avec une ſévérité outrée, tout ce qu'on dit dans une compagnie, & à qui la moindre turlupinade fait pédanteſquement hauſſer les épaules. Ce geſte mépriſant me choque davantage que les pointes les plus inſipides. Je ne ſuis point d'avis qu'on tyran-

tyrannise la Société, & qu'on resserre la joye de ses Amis dans les bornes étroites d'un raisonnement sévére.

Mais je ne saurois blâmer un homme d'esprit de relever finement la sottise de ces Turlupins, dont tous les Discours ne sont qu'une enchaînure de froides allusions, de pointes triviales, & de vaines subtilitez. On se trompe fort de croire qu'on ne sauroit éviter ces fades plaisanteries sans une grande attention à tout ce que l'on dit. Quand dès sa jeunesse on a tâché de donner un bon tour à son esprit, on contracte une aussi grande facilité à badiner judicieusement, que ceux qui se sont habituez aux plaisanteries insipides, en ont à railler sans délicatesse & sans bon sens.

Je conviens qu'il n'en est pas de même de ceux qui ont accoûtumé leur imagination aux turlupinades, quand même ils connoissent le ridicule qu'il y a dans leur habitude; Ils se retiendront, tant que retranchez dans le sérieux ils seront en garde contre les déréglemens de leur esprit; mais dès que le plaisir échauffe leur imagination, & qu'elle secoue le joug du Bonsens, elle devient aussi-tôt une source intarissable de fadaises indignes d'un homme raisonnable.

Je connois des personnes judicieuses, qui ont assujetti leur esprit à cette coûtume, d'une maniére bien extraordinaire, & qui ont contracté le caractère de turlupin, à force de tourner

les

les turlùpinades en ridicules. Ils s'efforcent de répéter ces quolibets, pour s'en moquer, & insensiblement ils leur deviennent si familiers, qu'ils ont de la peine à s'en défaire; bien-tôt ils sont les objets de leurs propres railleries.

Il est arrivé dans le Bel-esprit ce qu'on voit arriver souvent dans les Sociétez civiles. Quand des séditieux ont causé des troubles dans un Etat, on ne bannit pas seulement les coupables, mais ceux-là même qui ont eu quelques liaisons avec eux; quoi qu'ils n'ayent point trempé dans leurs pernicieux desseins.

Quand on a éxilé les équivoques & les quolibets des bons Livres & des Conversations sensées, on a proscrit en même tems les Proverbes, qui étoient d'ordinaire de la même bande, quoi qu'ils n'outrageassent pas également la Raison. A présent, pour peu qu'on se pique de suivre le bel usage, on n'ose employer le moindre Proverbe sans en demander permission, quelque à propos qu'il puisse venir à la matière dont on parle.

Il y a cependant un grand nombre de Proverbes, qui sont des maximes utiles touchant la conduite des hommes, & qui confirmées par une longue expérience méritent bien qu'on pardonne, en faveur de leur sens, à la manière triviale dont on les exprime.

Dépouillez une Maxime de Mr. de la Rochefoucault de la beauté des expressions, de la délicatesse du tour, & d'une certaine obscuri-

té miſtérieuſe, vous trouverez ſouvent que dans le fond c'eſt un Proverbe, dont tout le monde ſe ſert, & dont pour la même raiſon vous n'oſez pas vous ſervir. Je ne vois pas pourquoi il faille rejetter indifféremment toutes ces manières de parler. Ne ſuffiroit-il pas de s'en ſervir avec choix & avec ménagement, & n'y auroit-il pas quelque mérite à ſavoir les appliquer avec juſteſſe? Souvent pour éviter ces Sentences vulgaires, on exprime par des détours longs, embaraſſez & obſcurs, ce que par le ſecours d'un Proverbe on pourroit dire d'une manière conciſe & intelligible. Cette affectation me paroît déraiſonnable. Il ne faut ſe particulariſer, que quand la Raiſon le veut abſolument; & il faut ſe faire un plaiſir de ſuivre l'uſage ordinaire, quand on peut être raiſonnable avec tout le monde.

Il ſuffit d'éviter le langage du bon Sancho, qui dit de lui-même qu'il fait à l'égard des Proverbes, comme les Marchandes de noiſettes, qui ne ſe font pas une affaire de mettre pêle-mêle les bonnes avec les mauvaiſes, pourvû qu'elles rempliſſent le boiſſeau.



LXVI. DISCOURS.

POUR être excellent Auteur il ne ſuffit pas d'avoir l'imagination belle, l'eſprit juſte, &

& des connoiſſances étendues; il faut avoir encore le cœur bon, & les ſentimens d'un homme d'honneur & de probité.

L'Ecrivain à qui cette qualité manque, le fait d'ordinaire ſentir dans ſes Ouvrages, & la ſupériorité de ſon génie ne cache pas la baſſeſſe de ſon ame. On ſe peint d'ordinaire dans ſes Ecrits: La complaiſance que nous avons pour nos vices, nous porte à les produire ſans honte; nous ſupoſons que nos défauts offrent à l'eſprit du Lecteur, les mêmes agrémens avec leſquels ils ſe préſentent à notre propre imagination. L'impieté, la lâcheté, la baſſe défiance, & le panchant à la débauche, n'ont rien de dégoutant pour celui qui s'eſt familiariſé avec ces vices. Il en parle ingénûment, ſans s'imaginer qu'il s'attire par là l'averſion de ceux, dont l'eſprit n'étant point ſéduit par le cœur, ſe dépeint les défauts par leurs couleurs véritables.

L'expérience confirme ce que je viens de dire. Le panchant qu'Homère avoit pour le vin, paroît dans les fréquens éloges qu'il fait de cette liqueur: & pour peu qu'on examine Anacreon, on ſent que ſes inclinations auſſi-bien que ſes Vers, étoient partagées entre le Vin & l'Amour. Quelque délicateſſe, & quelque naïveté que l'on trouve dans ſes Ouvrages, un honnête homme ne ſauroit voir ſans indignation, qu'elles ne roulent abſolument que ſur la débauche: *Il faut boire, il faut aimer: Les momens qu'on n'employe point à goûter les plaiſirs*

des sens sont des momens perdus. Voila à quoi aboutit tout ce qu'a écrit Anacréon. Ses Vers ne contiennent que cette seule pensée mise en œuvre de différentes manières.

Mettons d'un côté, les Ouvrages d'un Homme bien né, dont on a cultivé les sentimens par une sage éducation, & à qui l'on a donné un souverain mépris pour tout ce qui est bas & sordide : Mettons d'un autre côté, un Auteur d'une basse extraction, dont on a laissé les sentimens en proye aux déréglemens d'une nature corrompuë : je suis sûr qu'un discernement judicieux tirera bien-tôt, de l'examen de leurs Ouvrages, la connoissance de leurs différens caractères.

Je sai que la naissance en elle-même ne contribue rien à la manière dont les Auteurs se caractérisent dans leurs écrits. Mais la bonne éducation est d'ordinaire une suite de la naissance ; & il suffit d'avoir profité des instructions d'un Pére vertueux & éclairé, pour ne point souiller son génie par des sentimens indignes d'un Homme d'honneur.

Horace parle toûjours d'une manière si noble de l'amitié, de la reconnoissance, & du mépris des richesses, qu'on ne découvriroit jamais dans ses écrits la bassesse de son origine, s'il n'avoit pas lui-même la grandeur d'ame de l'avouer. C'est cet aveu généreux qui perfectionne l'idée que ses Ouvrages nous donnent de la beauté de son ame ; nous ne saurions douter

ter qu'il n'ait exalté avec raiſon, les ſoins qu'avoit pris ſon Pére de ſuppléer au malheur de ſa naiſſance, en lui inſpirant les ſentimens d'un homme de diſtinction.

Parmi les Auteurs anciens, *Saluſte* fait une exception à la maxime que j'ai d'abord établie. On ſait qu'il étoit avare, débauché, & qu'il s'étoit montré mauvais citoyen & malhonnète homme, dans les Charges que le Peuple Romain lui avoit confiées : Cependant il s'attache toûjours à donner de grandes idées de la Vertu, & à déclamer contre les vices qui régnoient dans ſa Patrie : A ne juger de lui, que par ſes Hiſtoires, on ne ſauroit le prendre que pour un autre Caton.

Je conçois aſſez qu'un Auteur peut en impoſer de cette manière, quand ſon tempérament vicieux l'emporte ſur les bonnes inſtructions qu'il a reçûës, & quand il ne laiſſe pas d'avoir des idées juſtes de la vertu, quoique ſon naturel indocile l'empèche de les mettre à profit. Il ſe peut alors qu'il ſuplée par la force de ſon génie à ce qui lui manque du côté des ſentimens, mais ce cas eſt aſſez rare. Un cœur échauffé de l'amour de la Vertu, communique à l'imagination une chaleur qu'elle a bien de la peine à ſe donner à elle-même : & ſi Saluſte avoit été vertueux, peut-être auroit-il tracé de la Vertu des portraits plus vifs encore, & plus achevez.

Ovide étoit adonné à la Galanterie, & ſes

écrits ne le montrent que trop ; mais à cela près, il donne à ceux qu'il introduit dans ses Poësies, des sentimens si beaux, & des caractères si grands, qu'on n'a point de peine à croire qu'il les a copiez d'après son propre cœur. L'imitation, quoique imparfaite, qu'on verra ici, de la lettre d'Hypermnestre à L'incée en pourra faire foi. En voici le sujet.

Danaüs averti par l'Oracle qu'il seroit détrôné par un des cinquante Fils de son Frére Ægyptus, leur donna en mariage ses cinquante Filles, auxquelles il commanda de poignarder leurs Epoux dans le lit nuptial. Hypermnestre, qui seule avoit desobéi à un ordre si cruel, en faisant évader son Epoux Lincée, lui écrit ainsi du cachot où elle avoit été emprisonnée, par les ordres de Danaüs.

Prince dérobé seul au fer des Danaïdes,
Pour épargner tes jours j'ai bravé le trépas,
Tandis que les Epoux de mes Sœurs parricides
Egorgez expiroient dans leurs perfides bras.

Souvenir trop cruel de cette nuit funeste
Qui versa dans leur sein un éternel repos,
Tu retraces l'horreur du festin de Thyeste
Et tu m'affliges plus que tous mes autres maux.

On me mena tremblante auprès de ma victime,
Un tranquille sommeil avoit fermé tes yeux,
Trois fois je veux fraper, ma main novice au crime
Laisse tomber trois fois le poignard odieux.

Moi-

Moi-même par ces mots je m'anime à la rage :
Hypermnestre calmez cette lâche frayeur,
Vous seule entre vos Sœurs serez-vous sans courage,
D'un Père il faut aider, ou sentir la fureur.

Mais ce Prince toujours m'a tenu lieu de Frère,
Je l'apelle aujourd'hui d'un nom encore plus doux ;
Faut-il être rebelle aux ordres de mon Père ?
Dois-je plonger le fer dans le sein d'un Epoux ?

J'ai promis à nos Dieux de le chérir sans cesse,
Et j'ai promis au Roi de répondre à ses vœux.
Que faut-il écouter, sa haine ou ma tendresse ?
Tromperai-je le Roi, tromperai-je les Dieux ?

Que faire juste ciel! de cent maux menacée
Je ne puis échaper au sort qui me poursuit ;
Je crains un Roi cruel, si j'épargne Lyncée,
Je crains les Dieux Vengeurs si mon Epoux périt.

Ah! si de Danaüs offensant la justice,
Mon Prince doit subir les horreurs du tombeau,
Que par une autre main le coupable périsse,
Quel crime ai-je commis pour être son bourreau ?

Non, si jamais le sang avoit dequoi me plaire,
Je n'en chercherois pas, cher Epoux, dans ton flanc ;
D'Hypermnestre ma main seroit la meurtriere,
Ce fer ne seroit teint que de mon propre sang.

C'en est fait ; puisqu'il faut, impie ou vertueuse,
Des plus cruels tourmens endurer les rigueurs,

O 4 *Périssons*

Périssons pour le moins d'une mort glorieuse,
Et ne nous rendons pas digne de nos malheurs.

Ces mots furent suivis d'une source de larmes,
Et tiré du sommeil par mes tristes accens,
Dans ma timide main tu vis encor les armes;
Une subite horreur s'empara de tes sens.

Fuis, dis-je, cher Epoux, la nuit te favorise;
Evite la fureur de tes cruels parens;
L'Amour t'a fait sauver, que l'amour te conduise;
Tu fuis, & moi je reste en proye à mes tyrans.

Le Roi compte les morts, ce spectacle l'anime,
Il y repaît ses yeux, sa cruauté lui plaît;
Mais voyant que ton sang manque encor à son crime
Il s'afflige, il gémit de le voir imparfait.

Dans un sombre cachot aussi-tôt on me traîne,
Destinée en ta place aux dernières rigueurs,
Ma foible main qu'affaisse une pesante chaîne
Trace à peine ces mots arrosez de mes pleurs.

Oui, Prince, on me punit de n'être point coupable,
Ma vertu de mon Pére anime le courroux,
Au gré de ce cruel on se rend condamnable
En respectant les Dieux, en sauvant son Epoux.

Mais qu'en mon propre sein Danaüs ensanglante
Ce fer qu'il m'ordonnoit de te faire sentir,
Il n'arrachera point de ma bouche mourante
Le criminel aveu d'un lâche repentir.

Que

Que de ce Roi barbare, & de mes Sœurs cruelles,
Par d'éternels remords le cœur ſoit combatu,
Le repentir convient aux ames criminelles,
C'eſt le tribut que doit le Vice à la Vertu.

Ton Pére s'eſt vengé d'une action ſi noire,
Dans le droit de ſa cauſe il trouve un ſûr apui;
Les Dieux à ſes combats enchaînent la Victoire,
Ils conduiſent ſa main, ils combattent pour lui.

Mais Danaüs cherchant un ſur azyle en Gréce,
Traîne après lui le Ciel par ſon crime irrité,
Je le plains du malheur qu'il ſouffre en ſa vieilleſſe,
Et je le plains ſurtout de l'avoir mérité.

Vous penſiez éviter la diſgrace prédite,
Quand le ſang innocent couleroit à grands flots,
Mon Pére, ignoriez-vous que jamais on n'évite
La colère du Ciel par des crimes nouveaux?

Et Toi, Prince, rends moi la liberté ravie,
De ton Epouſe enfin ſoulage les ennuis;
Songe bien que par moi tu jouïs de la vie,
De mon bien-fait du moins fais-moi goûter les fruits.

Mais ſi de mes tyrans, ta valeur me délivre,
Epargne de nos maux le malheureux auteur;
C'eſt le punir aſſez que de le laiſſer vivre,
Il porte ſes bourreaux dans le fond de ſon cœur.

LXVII. DISCOURS.

Les hommes ſont d'ordinaire les victimes de leurs propres caprices, & à juger de leur intention par leur conduite, on croiroit qu'ils font tous leurs efforts pour ſe rendre malheureux. Il ſeroit pardonnable de renoncer à la raiſon, en faveur de certaines chimères utiles pour le repos du cœur; mais de ſe dérégler l'eſprit pour ſe plonger dans l'inquiétude & dans le chagrin; voila ce qui paſſe l'imagination.

Tous les hommes pourtant en ſont preſque logez-là; plûtôt que de raiſonner mal pour trouver dans leur ſort des agrémens imaginaires, & pour ſe tranquilllifer par cette erreur avantageuſe, ils renverſent les maximes les plus ſûres, pour ſe perſuader, que tout autre état eſt plus heureux que le leur.

Quand contre l'Océan l'Aquilon ſe déchaine,
Le Marchand qui pâlit ſur la liquide plaine,
Déteſte ſon métier; il ſe trouveroit mieux
De l'inhumain emploi du Soldat furieux.
Dès qu'au Combat, dit-il, la Trompette l'apelle,
Plein d'une ardeur guerriére, on ſe choque, on ſe mêle,
Une Victoire heureuſe, ou bien un prompt trépas,
Dans un moment de tems le tire d'embarras.

Le

Le Soldat à vil prix prodigue de ſa vie,
Du deſtin du Marchand ſent ſon ame ravie;
Il bénit un Emploi qui par d'heureux efforts,
Au travers du péril fait conduire aux Tréſors.
Le Bourgeois ennuyé du ſéjour de la Ville,
Eſt charmé du bonheur d'un Villageois tranquille:
Un Bocage, un ruiſſeau, des Prez, un Antre frais,
Offrent à ſon eſprit mille rians objets.
Pour Lucas, qu'un Procès tire de la charruë,
La Ville a mille apas offerts à chaque ruë,
Tout lui plaît, tout lui rit, ces Palais, ce Concours,
Ces Caroſſes dorez, qui ſe ſuivent aux Cours.
Ces vêtemens pompeux qui recellent le vice,
Et ces diſcours polis qui fardent l'injuſtice.
Il condamne ſa hutte & croit chéris des Dieux
Ceux qu'un ſort favorable à fixé dans ces Lieux,
Quand l'Artiſan dupé d'une vaine aparence,
Voit du pâle Uſurier la ſuperbe opulence,
Il croit qu'en ſes tréſors ſéjournent les plaiſirs,
Et ſon cœur ſe remplit de frivoles deſirs.
Des Financiers du bien honorables eſclaves,
Qui de l'or ramaſſé, ſe forgent des entraves,
Les yeux en vain fermez reclament le ſommeil,
Dans un lit orgueilleux interdit au Soleil.
Mais en vain une Alcove eſt du jour retirée,
Si le cruel chagrin en fait forcer l'entrée,
Et ſi, ſur le Duvet, un Créſus agité
Benit en ſoûpirant l'heureuſe pauvreté.
De l'Artiſan, dit-il, *la vie eſt fortunée,*
Il ſait par ſes Chanſons acourcir la journée,
L'officieuſe nuit le trouve encor chantant,

Il

Il soupe, & sur son lit le doux sommeil l'attend.
A peine, du grand jour, la plus vive lumière
Dissipe les Pavots versez sur sa paupière;
Eh! comment pourroit-il ne pas chérir son sort,
Il chante tout le jour, toute la nuit il dort.
Et toi, Guillaume, & toi, qui supléant aux pluyes,
Cours apaiser la soif de mes Plantes flétries;
Quand tu me vois oisif, rêver dans mon Jardin,
Peut-être ès-tu jaloux de mon heureux destin.
Que fait mon Maitre il lit, se promène, grimasse,
Il s'arrête, il avance, il écrit, il efface.
Que son repos est doux! mais penserois-tu bien
Qu'ennuïé de mon sort, je suis jaloux du tien:
N'en doute point, Guillaume, à ton devoir fi dèle,
Tu reprendrois bien-tôt l'Arrosoir, ou la Pêle,
Charmé de ton travail, idiot fortuné,
Si par ton amour propre à rimer condamné,
Tu tâchois comme moi, dont le bonheur t'enchante,
A donner à ces Vers une chute brillante.

Voila comme d'ordinaire on se trouve malheureux, en comparant ce qu'il y a de triste dans sa destinée, à ce qu'il y a de doux dans le sort des autres. Mais si nous éxaminions avec quelque refléxion les états differens, dans lesquels nous nous trouvons, & qui sont tous nécessaires à former ce grand Corps de la société humaine, nous serions bien éloignez de nous plaindre; Nous verrions que l'Auteur de l'Univers, par une justice admirable, a distribué à tous ces divers états à peu près la même

me doze de plaiſirs & de peines ; un éxamen aſſez facile peut nous convaincre de cette vérité.

Je conſidérerai les différentes conditions des hommes en elles-mêmes, indépendamment des chagrins que nous peuvent cauſer notre tempérament, la violence des autres hommes, & des châtimens particuliers du Ciel ; & je réduirai nos deſtinées à ces trois états différens : *l'état le plus brillant*, *la médiocrité*, *& l'état le plus bas.* Je ne parlerai point de l'indigence comme en quelque ſorte étrangére aux hommes ; Ils y tombent d'ordinaire par leur faute, & leur diligence jointe aux ſecours du prochain peut facilement les en délivrer. J'entre à preſent en matière.

Les bonheurs & les malheurs que nous trouvons dans les objets qui ſont hors de nous, ne ſont tels, qu'autant que leur opoſition mutuelle nous les rend ſenſibles. Rien n'eſt plus ſûr que ce principe, & une médiocre expérience ne ſouffre point qu'on le revoque en doute.

Quand on ſe trouve dans la fortune la plus parfaite, quand nos richeſſes ſuffiſent à tous deſirs, & qu'ils s'accompliſſent ſans la moindre réſiſtance, ce bonheur ſi familier & ſi aiſé perd toute ſa pointe par l'habitude ; A force d'être heureux, on ne ſent plus ſa félicité ; mais trouve-t-on quelques traverſes dans la vie, quelque peu importantes qu'elles puiſſent être, elles font de fortes impreſſions ſur une ame novice dans le mal-

malheur; elles y causent des troubles qui l'ébranlent & qui l'accablent. *Dans cet état les plaisirs sont ordinaires & peu vifs; les malheurs rares & très sensibles.*

Au contraire celui qui se trouve dans la condition la plus infortunée, qui n'aquiert simplement que le nécessaire par un travail assidu, se familiarise peu à peu avec sa misére, & la sensibilité de son ame aussi-bien que celle de son corps est enfin émoussée: mais quand par hazard il sort de son malheur ordinaire, pour goûter quelque plaisir, quoiqu'il soit d'une nature à ne pas émouvoir seulement un homme plus fortuné, il sent vivement cette nouveauté agréable; la joye s'empare entiérement de ses sens; il paroit enyvré de son bonheur: Au défaut de la realité, l'idée en chatouille encore long-tems son imagination. *Dans cet état les plaisirs sont rares & touchans, & les peines ordinaires & peu sensibles.*

Celui qui se trouve dans l'état médiocre goûte les plaisirs plus vivement, que l'homme entiérement fortuné, mais il les goûte moins souvent, & en récompense il est moins sensible que lui aux chagrins qui dans la situation, dont il s'agit ici, sont plus ordinaires; Dans la même proportion il sent moins les plaisirs que le *pauvre*, & ils lui sont plus ordinaires; il est plus sensible que lui aux peines, & il y est moins souvent exposé. On voit facilement que dans ces différens états, il y a une compensation

tion de la vivacité des plaiſirs & des peines avec leur rareté, & que cette compenſation eſt tout à fait éxacte. On trouve une infinité d'états encore en deſcendant du bonheur le plus grand vers la médiocrité, & en montant à cette même médiocrité de l'état le moins heureux. Mais il eſt clair que les chagrins & les plaiſirs ſont toûjours plus ſenſibles, à meſure qu'ils ſont moins fréquents, & qu'ils gagnent juſtement d'un côté ce qu'ils perdent de l'autre.

Je ſerois ravi d'avoir exprimé cette vérité auſſi clairement que je la conçois, afin que le Lecteur en eut une idée diſtincte. Elle ſeroit propre à dégager ſon eſprit de ces chiméres de fortune, qui lui ôtent la jouïſſance d'un bonheur ſolide & préſent, pour le faire courir vers une félicité éloignée & imaginaire.

J'avouerai pourtant, que s'il eſt permis de former quelques vœux, pour un autre état que pour celui où l'on ſe trouve, c'eſt à la médiocrité qu'on peut aſpirer le plus raiſonnablement.

J'ai prouvé qu'à la conſidérer en elle-même, il y a précisément la même proportion de plaiſirs & de peines que dans les autres états. Mais conſtamment c'eſt l'état le plus tranquille & le plus propre à nous procurer les plaiſirs intérieurs & eſſentiels qui dépendent du bon uſage qu'on fait de la raiſon.

Les gens extrêmement fortunez, bien-tôt ennuyez

nuyez des plaiſirs ordinaires, rafinent ſur les agrémens de la vie, & la facilité qu'ils ont à ſe procurer des plaiſirs illicites les y engage naturellement. D'ailleurs, l'orgueil, l'oubli de ſoi-même, & l'inſenſibilité pour le prochain, ſont des vices familiers à ceux qui n'ont pas apris par leur propre expérience, ce que c'eſt que la miſére, & qui toûjours occupez à reveiller leur goût pour les plaiſirs, n'ont pas le tems de réfléchir ſérieuſement ſur leurs devoirs.

Ceux au contraire qui ſont dans l'état le plus malheureux, portez naturellement à deſtiner aux plaiſirs le peu de tems que leur travail leur laiſſe, ne ſauroient cultiver leur raiſon, ni l'enrichir de ces connoiſſances, qui contribuent tant à la vertu & au bonheur de la créature raiſonnable.

La médiocrité eſt exempte de l'un & de l'autre de ces inconvéniens: le luxe, & la dépenſe exceſſive pour des plaiſirs rafinez & criminels ne ſauroient ſubſiſter avec elle. Ceux qui ſe trouvent dans cet état, ont tout le loiſir de ſe procurer le bonheur, qui peut avoir ſa ſource dans un eſprit cultivé par l'étude, & par le Commmerce des perſonnes vertueuſes & raiſonnables.

LXVIII. DIS-



LXVIII. DISCOURS.

Le moyen de définir l'*Esprit de Faction*? comment concevoir ce Monstre, le plus cruel qui soit sorti de l'Enfer pour troubler la tranquillité des hommes, & pour causer leurs plus funestes malheurs? Peu de Païs au monde en sont exempts: les vûës & les actions de la plûpart des Citoyens, ne vont pas directement au bien & à l'honneur de leur Patrie; elles vont d'ordinaire à fortifier un certain Parti qu'ils ont embrassé sans savoir pourquoi, & à en détruire quelqu'autre qu'ils haïssent, avec tout aussi peu de raison.

On comprend assez que des gens peuvent s'attacher à une Faction, parce qu'ils y trouvent leur compte, & qu'ils peuvent sacrifier ainsi l'intérêt de leur Patrie à leur intérêt particulier.

Mais cela ne s'apelle pas agir par un *Esprit de Parti*: Le motif de cette conduite est une infame avarice, ou une ambition abominable, que les gens de bien ne sauroient assez détester, & que les Loix ne sauroient punir avec trop de rigueur.

Il semble que l'*Esprit de Parti* subsiste par soi-même, & qu'il ne dépend d'aucun motif; du

moins, d'aucun motif digne de faire agir un être qui raisonne.

On embrasse souvent un Parti, sans en savoir la nature, sans en connoître les vûës véritables, quelquefois sans avoir seulement l'esprit de les examiner. On n'en connoît que le nom; c'est à ce nom seul qu'on s'attache, & c'est en sa faveur, qu'on se porte quelquefois aux violences les plus outrées; qu'on remplit les campagnes du sang de ses Concitoyens; que brisant les liens de la Nature les plus étroits, les Fréres persécutent les Fréres, & que les Péres n'épargnent pas le sang de leurs propres Enfans. C'est cette fureur-là que j'apelle *Esprit de Faction*: & pour être persuadé, que souvent elle n'est excitée que par un simple nom, on n'a qu'à considérer, qu'un grand nombre de personnes restent dans un Parti, quoi que ceux qui en sont l'ame prennent d'autres sentimens, qu'ils n'ont eu d'abord, & quoi qu'ils suivent des maximes oposées à leurs maximes fondamentales.

Un tel Parti, en changeant ainsi de nature, garde son nom; voila qui suffit: les insensez que je viens de dépeindre, paroissent avoir juré à ce nom une fidélité inaltérable. Rien n'est plus incompréhensible, j'en conviens; mais c'est un fait, & j'en pourois alléguer des exemples assez modernes, s'ils n'étoient pas trop délicats pour y toucher.

Mais ne seroit-ce pas un amour de la Patrie

mal

mal entendu, qui fût la source de cette fureur opiniâtre à s'attacher à une Faction? Ne le feroit-on pas pour rendre service à l'Etat, en détruisant un autre Parti qu'on croit mal intentionné? J'ai de la peine à le croire. Quelque dépourvû de sens qu'on soit, peut-on, par zèle pour la Patrie, en causer visiblement la perte? Peut-on, avec un grain de sens-commun, de peur qu'un Parti ne ruine un jour l'Etat, enveloper actuellement l'Etat dans la ruine de ce Parti?

Voila pourtant les effets ordinaires de l'esprit de Faction; & je vois bien que l'amour de la Patrie en peut être le prétexte, mais non pas qu'il en puisse être le motif.

Il en est à peu près, à cet égard, de l'Etat comme de la Religion; ce ne sont pas seulement ceux qui ont pour la Religion un amour mal raisonné, qui persécutent les Sectes différentes de la leur; Ce sont souvent des Libertins & des Athées, qui se plaisent à verser le sang de celui qui a embrassé une autre Religion que celle dont ils font une profession extérieure, & dont dans le fond du cœur ils se moquent.

Le motif qui fait persécuter, n'est d'ordinaire, qu'un esprit de parti dans la Religion.

La seule source de laquelle on puisse déduire *l'esprit de Faction*, c'est le tempérament. En effet, on voit de certains esprits inquiets, turbulens, emportez, qui se trouvent malheureux dans le bonheur, & agitez dans le repos; il

ſemble au contraire que le deſordre les tranquilliſe, & que les cataſtrophes les plus terribles leur plaiſent par leur nouveauté. Ils ſentent dans leur ame un fond de paſſions inutiles, ces paſſions les embarraſſent, elles agiſſent ſur eux-mêmes, faute de s'attacher à quelque choſe d'extérieur. Il faut abſolument à ces gens là un objet qui exerce la violence de leur naturel. L'ont-ils trouvé, ils reſpirent, & l'on peut dire avec fondement, que certaines perſonnes excitent & nouriſſent des troubles dans les Etats, ſimplement pour ſe deſennuier.

Deux Princes ſe diſputent un Royaume : je ne connois diſtinctement ni leur droit, ni leur mérite, & je n'ai aucune liaiſon avec l'un, ni avec l'autre: qu'y a-t-il de plus ſenſé que d'imiter l'Ane de la Fable, qui toûjours forcé à porter ſa charge, s'embarraſſoit fort peu, par quel maître elle lui fût impoſée? Mais l'eſprit turbulent des hommes ne ſauroit les laiſſer dans cette ſage indiférence.

Il faut de néceſſité qu'on ſe paſſionne pour un inconnu, & qu'on lui ſacrifie, ſon repos, ſa fortune, ſon ſang, en un mot il faut que,

Parens contre parens
Combattent follement pour le choix des Tyrans.

Je croi qu'une fauſſe honte contribuë extrêmement, à faire qu'on s'opiniâtre à ſoûtenir une Faction, lors même qu'on connoît ce qu'il y a d'injuſte & de pernicieux. Il

Il a plû à la sottise humaine de regarder comme infames ceux qui changent de Parti. Et pour éviter cette Infamie, des personnes qui donnent tous les jours mille marques d'une légéreté puérile, se piquent impertinemment de constance, quand il s'agit de ruïner leur Patrie.

Quoique je sois persuadé que les causes que je viens d'alleguer forment & entretiennent *l'Esprit de Faction*, cependant à le considérer d'un certain point de vûë, on a de la peine à croire qu'il sorte du prope fond de l'homme: il lui paroît étranger; on le prendroit pour un Démon qui éteint les lumiéres du bon-sens, qui étouffe les sentimens du cœur, en un mot, qui interdit à l'ame humaine le droit de disposer du corps où elle habite.

En voilà assez sur cette triste matière: Le Lecteur se plaira peut-être d'avântage à la Fable suivante.

Le Coq & le Renard.

SUr la branche d'un arbre étoit en sentinelle
Un vieux Coq adroit & matois.
Frére, dit un Renard, adoucissant sa voix,
Nous ne sommes plus en querelle,
Paix generale cette fois.
Je viens te l'annoncer; descends que je t'embrasse,
Ne me retarde point de grace:
Je dois faire aujourd'hui vingt postes sans manquer.

Les tiens & toi pouvez vaquer,
Sans nulle crainte à vos affaires:
Nous vous y fervirons en fréres.
Faites-en les feux dès ce foir:
Et cependant viens recevoir
Le baifer d'amour fraternelle.
Ami, reprit le Coq, je ne pouvois jamais
Apprendre une plus douce & meilleure nouvelle,
Que celle
De cette Paix.
Et ce m'eft une double joye
De la tenir de toi. Je vois deux Levriers,
Qui je m'affure font Couriers,
Que pour ce fujet on envoye.
Ils vont vite, & feront dans un moment à nous.
Je defcens; nous pourrons nous entrebaifer tous.
Adieu, dit le Renard, ma traite eft longue à faire:
Nous nous réjouïrons du fuccès de l'affaire
Une autre fois. Le galant auffi-tôt
Tire fes gregues, gagne au haut,
Mal-content de fon ftratagême:
Et notre vieux Coq en foi-même
Se mit à rire de fa peur;
Car c'eft double plaifir de tromper un trompeur.



LXIX. DISCOURS.

J'Ai réfléchi fouvent fur le différent tour d'efprit des hommes & des femmes, & il m'a paru

paru qu'il eſt à peu près du génie des deux ſexes, comme de leur corps.

Nous avons d'ordinaire le corps plus grand & plus majeſtueux, les femmes l'ont plus gracieux & plus aimable; nos mouvemens ſont plus vigoureux, mais ils ſont plus contraints, & les nerfs & les muſcles rendent nos efforts ſenſibles: Les mouvemens des femmes au contraire, ont moins de vigueur, mais ils ont quelque choſe de plus délicat & de plus aiſé. La cauſe de cette différence n'eſt qu'en partie dans le naturel des deux ſexes; leur éducation y contribuë beaucoup, & ſi l'eſprit & le corps des femmes étoient faits au travail comme les nôtres, il eſt aparent, qu'aux dépens d'une partie de leur délicateſſe, elles aquérroient plus de force, & plus de vigueur.

Pour faire ſentir la juſteſſe de ma comparaiſon, je ſuivrai le génie différent des deux ſexes dans toutes les opérations de l'eſprit, & je ferai voir, que ſi notre génie l'emporte ſur celui des femmes, pour la grandeur, & pour l'élévation, nous leur ſommes inférieurs pour la grace, & pour la délicateſſe.

Je crois d'abord, que les femmes ne nous valent pas pour la force du raiſonnement: leur eſprit eſt trop foible pour s'attacher à l'examen ſévère de chaque propoſition, dont un raiſonnement eſt compoſé, & pour s'entretenir dans une activité égale, en allant du principe juſqu'à la concluſion. Elles ſont plus propres à ſuivre

le raisonnement d'un autre, qu'à raisonner de leur propre fond. Leur raison peut se laisser conduire par celle d'un habile homme, qui remontant à la source d'une maxime reçûe, en découvre la fausseté; Mais rarement s'aviseront-elles de révoquer en doute de leur propre mouvement, ce qu'elles verront croire à tout le monde. Si j'ose m'exprimer ainsi, *leur raison est trop poltrone pour se fier sur ses propres forces.*

D'ailleurs, c'est plûtôt leur cœur qui croit, que leur esprit; & elles sont plûtôt convaincuës par celui qui raisonne, que par ses raisonnemens : toûjours portées à adopter les systêmes de ceux qu'elles estiment, elles changent souvent de sentimens en changeant d'amis. En un mot, leur raison est trop paresseuse & trop esclave de l'opinion, pour faire de grands progrès dans la recherche de la vérité.

La force du raisonnement & la richesse de l'imagination sont en quelque sorte incompatibles. Plus on cultive la raison, plus on s'accoûtume à écarter un grand nombre d'images, pour ne conserver que celles qui sont absolument nécessaires; & ces images souvent écartées perdent à la fin l'habitude de s'offrir.

C'est conformément à cette vérité que les femmes ont l'imagination plus étenduë & plus vive que les hommes, & qu'elles triomphent dans toutes les matières, où il faut plûtôt imaginer que penser.

Les Romans, les Historiettes, & les Nouvelles,

velles, sont beaucoup plus de leur ressort que du nôtre; & en général une femme d'esprit a le don de *narrer* mieux qu'un homme, quelque spirituel qu'il soit. Elle laisse agir son imanation seule, qui dépeint les choses plus ou moins fortement, selon qu'elle a été plus ou moins frapée. Il n'y a dans ce qu'elle raconte, rien de sec, de forcé, de trop méthodique. Les liaisons en sont imperceptibles, & les écarts qu'elle se donne, ramènent au sujet d'une manière inconcevable.

J'ai vû des femmes sortir de leur sujet, & y rentrer par des transitions si fines, que j'aurois trouvé la chose impossible si je n'en avois pas été témoin moi-même.

Les Dames me permèttront bien de les trouver inférieures aux hommes, pour ce qui regarde *les Maximes*, *les Réflexions*, *& les Caractères*. Elles s'arrètent trop à l'extérieur des personnes. Elles se contentent d'en juger superficiellement; leur paresse s'accommode de cette maniére d'agir. Mais il faut une attention trop bandée, un trop grand effort de méditation, quand il s'agit de déduire les actions humaines de leurs principes, de développer les motifs de nos vices & de nos vertus, & de tirer de cette étude des régles abregées pour mettre à profit la connoissance de soi-même & des autres hommes. La sphère du raisonnement des femmes ne s'étend guères jusques-là. Ajoûtons que rarement leur esprit a la vigueur de con-

P 5 cen-

centrer tout ce qu'une vérité morale a d'essentiel, dans un petit nombre d'expressions mistérieuses, que les bons esprits dévinent & qui restent énigmatiques pour les petits génies.

En récompense, les hommes les plus spirituels ne sauroient exprimer si juste leurs pensées qu'une femme d'esprit. Il semble que dans son imagination les expressions les plus précises de tous les objets ont chacune sa niche, où elle les fait trouver dès qu'elle en a besoin.

Il faut aux hommes bien du travail pour courir après les termes les plus propres, qui bien souvent encore leur échapent.

Les femmes qui ont du génie saisissent d'abord le mot qu'il leur faut; c'est le prémier qui s'offre à leur esprit; si elles veulent rafiner & en chercher un autre, elles gâtent souvent tout le tour de leur pensée, par une affectation choquante. C'est ce stile aisé du beau sexe qui nous fait rendre les plus grandes fariboles intéressantes, & qui fait qu'un homme de bon goût peut s'amuser agréablement aux Mémoires de M. du N.

Le centre de l'esprit des femmes, c'est le stile Epistolaire; elles n'ont qu'à suivre leur naturel, pour y parvenir à la perfection, où les hommes tendent souvent en vain par le secours de l'art. Leurs transitions fines & adroites, le desordre lié de leurs pensées, & leurs heureux tours pour les exprimer sont dans tout leur jour dans une lettre. Elles ont un certain

tain talent pour dire les petites choſes ſans baſſeſſe, & les grandes ſans enflure. Ce talent eſt auſſi naturel qu'inimitable; avec tous nos efforts nous ne ſaurions que le copier foiblement; & les Lettres de Me. de Sevigni ſont autant au deſſus de celles de Rabutin, qu'il eſt ſupérieur lui-même aux hommes qui ont le plus brillé dans ce genre d'écrire.

Pour ce qu'on nomme *le Savoir* & qui conſiſte à lire, à compiler, & à commenter les Anciens Auteurs, je croi que les femmes nous y ſurpaſſeroient, ſi elles vouloient s'y apliquer; une grande profondeur d'eſprit n'y eſt point néceſſaire; la mémoire & l'imagination ſuffiſent pour y exceller; & je conſeillerois aſſez cette étude aux Dames, s'il n'étoit pas fort inutile de la porter loin, & ſi les maniéres pédanteſques n'étoient pas inſuportables dans le beau ſexe.

Il y a d'excellents Poëtes parmi les hommes & parmi les femmes, & même également excellens, quoique d'une maniére différente, qu'il vaut bien la peine de déveloper. Les Vers où il faut de la force, de la majeſté, & du ſublime, demandent le génie d'un homme; Ceux où il faut du naturel, de l'imagination, des ſentimens & de la délicateſſe ſont plus à la portée du beau ſexe, qu'à la nôtre; mais je croi que le Poëme Epique & la Tragédie ne ſont nullement ſon fait.

Les femmes élevées à la moderne ſont fort peu

peu ſuſceptibles de ce qu'on nomme vertu héroïque; elles ont de la peine à la concevoir; Comment pourroient-elles la dépeindre? Une fermeté inébranlable, qui ſans écouter les intérêts les plus tendres du cœur, va droit au but où la Juſtice & la belle gloire l'apellent, paroît aux femmes plûtôt une dureté féroce qu'une vertu. Naturellement tendres & pitoyables, tout ce qui choque la pitié & la tendreſſe leur déplait; Elles ne ſauroient le pardonner à la raiſon même; & par conſéquent le vrai héroïſme ne ſauroit guères être dépeint par elles, puiſqu'elles ne ſauroient ſe réſoudre à l'aimer.

D'ailleurs, elles ſont trop amoureuſes des mœurs de leur tems, & de leur Païs, pour ſortir de leurs préjugez, & pour entrer dans le caractère d'une autre Nation, & d'un autre Siécle. Les hommes peuvent forcer leur imagination à obéïr à leur raiſonnement, & adopter ainſi un caractère qui leur eſt étranger. Mais l'imagination des femmes ne relève que de leur cœur, elles ne ſauroient imaginer que ce qu'elles ſont capables de ſentir. Cette vérité ne détruit point ce que j'ai avancé de la richeſſe & de l'étenduë de leur imagination; elle établit ſeulement que le cœur des femmes, étant eſclave de l'habitude, trouve ridicules toutes les maniéres qui ne ſont pas de leur Siécle, & qu'ainſi elles donneront toûjours à leurs Héros leurs propres mœurs, comme les ſeules aimables, les ſeules intéreſſantes. La

La Comédie feroit plûtôt de leur reffort, puifqu'il s'agit d'y dépeindre les manières qui font en vogue; mais elle demande une connoiffance trop méditée du cœur humain, & elle a comme la Tragédie des Règles févéres, auxquelles des efprits ennemis de la contrainte ne fauroient s'affujettir.

En récompenfe les femmes l'emportent de beaucoup fur nous pour l'Elégie, & pour tous les Vers paffionnez. Nous ne fentons pas fi vivement que le fexe, & nous tâchons d'y fupléer par l'efprit. Nous penfons quand il s'agit de fentir, & nous faifons naître dans l'efprit du Lecteur, des penfées, au lieu de remplir fon cœur de fentimens. Les femmes au contraire, toutes remplies de ce qu'elles fentent, n'ont pas le loifir de penfer; leur paffion trouve tous prêts dans leur imagination échauffée, des termes convenables, qui, foûtenus d'une cadence aifée, nous font fentir précifément ce qu'elles fentent, & nous le font fentir plus vivement que nous ne pourrions le fentir de notre propre fond.

Quant à la verfification en elle-même, il eft fûr que nous fommes fupérieurs au beau fexe, pour la force de ces Epithétes qui caractérifant la nature des chofes, valent des penfées entières: notre cadence a auffi une majefté où celle des femmes ne fauroit atteindre. Leurs Vers en récompenfe font plus coulans que les nôtres, & fentent moins le travail; ils ont une

une harmonie plus touchante & plus flateuſe : en un mot, la verſification des femmes donne plus de plaiſir, & la nôtre eſt plus propre à inſpirer de l'admiration.



LXX. DISCOURS.

DEuſſay-je démentir mon nom de Miſantrope, je prétens faire voir que les hommes ne ſont pas ſi corrompus qu'on les croit d'ordinaire, & que c'eſt injuſtement qu'on attribuë leurs meilleures actions aux ſources impures d'un *lâche Amour-propre*, & *d'un intérêt groſſier.*

C'eſt l'illuſtre Mr. de la Rochefoucault, qui dans ſes Maximes a donné le plus d'étenduë & de force à ce ſentiment peu charitable : on l'a trouvé vrai dans pluſieurs exemples ; & ce demi-vrai joint à la nouveauté de cette opinion, & au mérite de ſon Auteur, l'ont fait recevoir preſque univerſellement.

Je ſai que par *l'intérêt* ce grand homme n'entend pas ſimplement un *intérêt d'avarice*, mais l'utilité en général, à laquelle il prétend que les hommes raportent toutes leurs actions. Cette opinion a un ſens véritable ; mais ce n'eſt pas celui de Mr. de la Rochefoucault : il parle d'une utilité groſſiére, qu'on ne ſauroit avoir en vûë ſans ſapper la Vertu par ſes fondemens, &

& non pas de cet intérêt délicat & raiſonnable, qui conſiſte dans la ſatisfaction intérieure que la Vertu produit dans l'ame des vertueux.

L'amour de la Juſtice, à ſon avis, n'eſt qu'une crainte d'être injuſtement traité par les autres : La Reconnoiſſance, n'eſt qu'un deſir de paroître reconnoiſſant, ou de recevoir des bienfaits d'une plus grande importance. La Sobrieté eſt l'amour de la ſanté, ou l'impuiſſance de manger beaucoup. La Modération eſt la langueur & la pareſſe de l'ame, & non pas un effort de la Raiſon par lequel on fait tenir ſes deſirs en bride. La Conſtance dans l'adverſité, eſt l'abattement d'un eſprit étourdi de ſon malheur. Enfin, ſelon Mr. de la Rochefoucault, toutes les actions qu'on nomme vertueuſes, ſont des actions réellement mauvaiſes ou indifférentes, auxquelles l'Amour-propre fait ménager adroitement les aparences de la Vertu.

Je ſuis bien ſûr qu'il a tout une autre opinion des Vertus Chrètiennes; mais ſon ſentiment ne m'en paroît pas plus ſoûtenable à l'égard de ceś actions vertueuſes qui ont leur ſource dans l'Humanité & dans la Raiſon.

Ces actions bonnes extérieurement, & dont la bonté intérieure eſt ici en queſtion, peuvent être diſtinguées en actions purement machinales, & en actions auxquelles la Raiſon porte la volonté, après avoir réfléchi ſur le parti qu'il y avoit à prendre.

Perſone ne me conteſtera qu'il n'y ait des bon-

bonnes qualités qui ne ſont que des Paſſions heureuſes, & qui devancent la réflexion, pour pouſſer les hommes à l'utilité de leur Prochain. Fort ſouvent on aime & l'on exerce la juſtice, par une eſpèce de ſympathie naturelle avec ce qui eſt juſte; tout de même comme il y a des perſonnes, qui par un effet de leur naturel, aiment l'ordre & l'arrangement, & qui ſentent leur cœur ſe révolter contre le deſordre. Il en eſt de même de la Charité; bien des gens pratiquent cette Vertu, parce qu'ils ſont nez pitoyables, ſans qu'ils ſongent ſeulement aux malheurs qui leur pourroient arriver à eux-mêmes : il n'y a que les hommes naturellement durs qu'il faut porter à la Pitié, en leur faiſant jetter les yeux ſur le beſoin qu'ils pourroient avoir un jour du ſecours des autres.

On me dira que la Vertu ne ſauroit avoir lieu dans ces ſortes d'actions; puiſque loin de découler du raiſonnement, elles ont leur principe dans un inſtinct ſemblable à celui qui porte les brutes à la nourriture & à la défenſe de leurs petits. J'en conviens, mais il eſt ſûr auſſi que l'intérêt n'eſt pas le motif de ces actions; puiſque raporter quelque choſe à ſon utilité, ſupoſe du raiſonnement & de la reflexion.

A l'égard de ces mêmes actions, lorſque la Raiſon en eſt le ſeul principe, je ne vois pas qu'on ne puiſſe être juſte, reconnoiſſant, charitable, par le ſeul motif de ſatisfaire à ſon de-

voir

voir, & d'entretenir, par la pratique de ces Vertus, le bonheur & la tranquillité dans la ſociété humaine. Il ſuffit d'ètre homme de probité ſans ètre Chrètien, pour ſentir qu'une raiſon éclairée eſt capable d'un pareil deſintéreſſement, & que les Payens en ont pû ètre ſuſceptibles. On ſupoſe que toutes leurs vertus ont été fauſſes, & que l'amour de la Réputation en a été l'unique motif; mais on ne le prouve pas. Auſſi n'y a-t-il aucune ſource dont on puiſſe tirer des preuves, pour faire voir que des gens inſtruits de l'exiſtence d'un Etre parfait, n'ont pas pû diriger leurs actions au bonheur de lui plaire en obéïſſant à ſes Loix.

Mon ſentiment n'eſt pas que l'Amour-propre n'entre point du tout dans les actions *machinales & raiſonnées* dont je viens de parler. Il y entre ſans doute, mais non pas d'une manière à en ternir l'éclat.

Ceux qui ſont charitables par temperament, ne ſe laiſſeroient pas entraîner à leur pitié, ſi leur cœur ne pâtiſſoit du trouble, où le malheur du prochain le jette, & ſi le calme ne rentroit dans leur ame, quand ils ont ſatisfait à cette eſpèce de paſſion.

Ceux qui ſont juſtes par Raiſon, ne ſuivroient pas leurs lumiéres, ſi la perſuaſion d'ètre vertueux étoit ſtérile en plaiſirs, & ſi la plus douce & la plus ſenſible joye de l'a-

me n'étoit pas une récompenſe certaine de la Vertu.

Mais cet Amour-propre bien loin d'être blâmable, eſt le fondement de la Vertu: & ſi la Vertu n'avoit aucun raport à notre utilité, ſi elle étoit incapable de nous procurer aucun bien, elle ne ſeroit pas un bien elle-même; on ne pourroit pas dire qu'elle fût eſtimable & digne de notre amour. La Vertu n'eſt qu'un Amour-propre, qui raiſonne juſte: C'eſt cette force d'eſprit, qui diſſipant les ténèbres de la prévention, ſacrifie des intérêts groſſiers & extérieurs, à une utilité intérieure & délicate. Les aplaudiſſemens que la Raiſon ſe donne quand elle eſt contente d'elle-même; La ſérénité que la bonne conſcience fait naître dans une ame vertueuſe: Voila ce qui rend la Vertu digne de notre attachement; & plus on a le goût de ces plaiſirs, plus on eſt propre à contribuer à la félicité des autres hommes.

Cet amour-propre, délicat & raiſonnable, n'influë pas ſeulement ſur les Vertus, juſqu'auxquelles l'homme ſe peut élever par ſes propres forces, il eſt même inſéparable de la Vertu Chrêtiennne, qu'une Grace incompréhenſible dans ſes opérations, crée dans nos cœurs.

Le Chriſtianiſme perfectionne l'Humanité & ne la détruit pas; & quand on eſt Chrètien on ne ceſſe pas d'ètre une ſubſiſtance intelligente. Or il eſt contradictoire, à mon avis, de former l'idée d'un Etre intelligent, capable

do

de réfléchir sur soi-même, & de croire qu'un pareil Etre puisse être indifférent à soi-même. Penser & ne se pas aimer me paroissent des choses absolument incompatibles. Ajoûtons qu'un Etre indifférent à soi-même ne sauroit être susceptible de Vertu, dans quelque sistême qu'on puisse le concevoir. Suposons cet Etre convaincu qu'il doit à son Créateur un amour pur & sans aucun mêlange d'intérêt; quel motif pourra le pousser à s'aquiter de ce devoir chimérique, s'il est indifférent d'être vertueux & de ne l'être pas? & son devoir ne lui sera pas plus cher que son bonheur.

Il faut n'avoir jamais réfléchi mûrement sur la nature de l'Amour-propre, pour s'imaginer que la Vertu puisse subsister sans lui.

Si nous voulons combattre l'Amour-propre, c'est lui-même qui nous inspire ce dessein, & qui se déclare la guerre à lui-même; ce n'est que sous ses propres étendars qu'on remporte la Victoire sur lui: si nous réüssissons à le détruire, il renaît de sa ruine par la satisfaction de s'être ruiné; mais il en renaît pur, raisonnable, & digne de l'excellence de nôtre nature.

Je pourrois confirmer, par des raisons tirées de la Théologie revelée, ce que je viens de soûtenir, touchant les liaisons nécessaires qu'il y a entre la Vertu & un Amour bien entendu de soi-même, mais aparemment on ne pardonneroit pas à des preuves de cette nature de pa-

paroître dans une feuille volante. Disons plûtôt un mot touchant la question suivante :

Est-il permis à l'Amour-propre de ne se pas contenter des plaisirs intérieurs qui suivent la Vertu, & de chercher dans l'aprobation des hommes de quoi se nourrir, & de quoi se plaire? Je croi qu'il n'en faut pas douter. Nous sommes unis trop étroitement avec nos prochains, pour que leur estime puisse ne nous toucher en aucune manière. Le grand édifice de la société a besoin, pour demeurer ferme, de l'estime & de la tendresse mutuelle de ceux qui le composent. Si la Vertu n'avoit pas quelque ardeur à se répandre au dehors, & à se faire aplaudir, ce desintéressement rigide ne pourroit que nuire à la sociabilité sur laquelle est fondé le bien de tout le genre-humain.

Ajoûtons qu'aimer quelqu'un & ne se pas soucier de lui plaire, sont des choses qui ne sauroient guères subsister ensemble. L'estime de ceux qui ne nous sont pas indifférens, ne peut pas nous être indifférente.

Il faut seulement se précautionner contre une excessive soif de Réputation, & ne la briguer jamais par des voyes illicites. C'est des mains de la Vertu seule qu'il nous est permis de recevoir l'estime des hommes. La plus grande loüange que Saluste donne au mérite de Caton, c'est qu'il aimoit mieux être vertueux que de le paroître. C'est aussi ce qui fait le caractère essentiel de la véritable Vertu. Il faut

faut toûjours préférer la réalité de la Vertu, à la reputation d'en avoir; le plaisir d'être estimé doit toûjours céder au bonheur d'être estimable. Il arrive souvent qu'on aquiert de la Réputation aux dépens de la Vertu; & il est plus difficile, qu'on ne pense, d'être universellement estimé, & d'avoir un solide mérite. Par conséquent, quand il faut opter entre le Mérite & la Réputation, un homme de probité doit sacrifier hardiment l'estime des hommes au plaisir intérieur de la mériter; Mais aussi c'est une vanité louable & nullement contraire à l'humilité Chrêtienne, de préférer à tout, le bonnheur de plaire à son prochain, pourvû que ce bonheur soit subordonné à la satisfaction de ne se point écarter de son devoir, & de plaire par là à celui qui nous a donné la Raison pour guide de notre conduite.



LXXI. DISCOURS.

L'Ingratitude est sans doute le vice le plus caractérisé d'une ame lâche & servile; mais on peut dire que ce défaut a autant son principe dans la conduite des bienfaiteurs, que dans le cœur bas de ceux qu'ils obligent.

Il y a des personnes dont la charité est cruelle, & dont les bienfaits sont offensans, par la manière dont ils les dispensent.

Lyſandre tombé dans la pauvreté, s'adreſſe à ſon Ami Clyton, dont le ſecours peut facilement le tirer de ſa Miſère. Clyton écoute la demande de cet infortuné, d'un front ſourcilleux ; il lui donne tout le loiſir d'entrer dans le détail de ſon malheur, & d'employer toutes les raiſons qu'il croit néceſſaires pour porter ſon Ami à la pitié. Il prend enfin la parole, d'un air ſévère, & s'érigeant en Juge de la conduite de Lyſandre, il lui reproche que ſon imprudence eſt l'unique cauſe de ſon infortune. On ne doit point avoir pitié, dit-il, de ceux qui ſont les artiſans de leurs propres malheurs ; c'eſt les obliger véritablement, que de leur laiſſer ſentir les effets de leurs folies, afin que leur expérience les porte à une conduite plus raiſonnable. Après cette Morale hors d'œuvre, il renvoye ſon Ami en lui refuſant ſon aſſiſtance. Lyſandre redouble ſes priéres; il en vient juſques aux baſſeſſes ; & écoutant plûtôt ſa néceſſité, que ſa conſcience, il demande pardon d'une conduite qu'il pourroit excuſer par des raiſons inconteſtables. Enfin, Cliton ſe laiſſe arracher quelque aſſiſtance ; mais il capitule avec ſon Ami, & lui donne le moins de ſecours qu'il peut. Il ajoûte encore, que l'argent dont il l'aſſiſte eſt bien haſardé, & qu'il le compte déja perdu. C'eſt ainſi qu'il congédie le malheureux Lyſandre, plus mortifié par ſes manières d'agir rudes & injurieuſes, qu'obligé du bienfait qu'il en a extorqué.

Je

Je laisse à part l'inhumanité qu'il y a dans une assistance accordée de la sorte; je veux faire voir seulement combien il y a dans cette dureté d'impertinence & de travers d'esprit.

Cliton savoit le triste état de Lysandre avant qu'il en fût importuné pour le secourir; il prévoyoit qu'il s'adresseroit à lui, & même il avoit déja résolu de l'assister: Que ne devançoit-il ses priéres, pour le consoler dans son malheur, & pour lui offrir de son propre mouvement le même secours qu'il lui a fait acheter par des bassesses? Il n'y a que le bienfait qui coute, & en l'accompagnant de manières obligeantes, on ne sauroit perdre que la réputation d'homme rude, & d'Ami peu sensible.

Je soûtiens qu'obliger à la manière de Cliton, c'est ne mériter aucune reconnoissance. Etre reconnoissant n'est pas justement, rendre bienfait, pour bienfait, c'est plûtôt sentir qu'agir; & cette vertu consiste proprement dans la tendre amitié qu'excite dans nos cœurs la généreuse tendresse de celui qui nous oblige: par conséquent, il est bien vrai qu'il faut toûjours s'aquiter d'un bienfait comme d'une dette qu'on a contractée; mais on ne doit point une tendresse reconnoissante à celui qui ne nous oblige point par tendresse. Le service qu'on rend, est le prix du service qu'on a reçû; mais l'amitié de celui qu'on oblige est le prix de l'amitié que lui témoigne son bienfaiteur.

Philemon contribuë d'une autre manière à

l'ingratitude de ceux qui lui ont obligation. Le desintéressement paroît regner absolument dans les services qu'il rend à un grand nombre de personnes ; il n'attend pas qu'on vienne implorer son secours ; Il s'efforce à déterrer les misérables pour leur dispenser ses bienfaits.

Mais c'est son humeur impérieuse qui le pousse à cette charité aparente, & la Vertu n'y a point de part. Recevoir un bienfait de lui, c'est lui vendre sa liberté : Il ne tâche que de s'aquérir, par ses thrésors, un droit de tyranniser des malheureux, qu'il ne tire de leur misére que pour les plonger dans une misére plus grande. Il lui faut des gens assidus à lui faire leur cour, qui aplaudissent à son humeur bisarre, & qui deviennent, en dépit de leur vertu, les instrumens de ses injustices. Il veut régner en souverain sur leurs actions, sur leurs mœurs, sur leurs sentimens, & leur faire sentir toûjours que c'est à lui qu'ils sont redevables de leur fortune. C'est lui faire un sensible déplaisir que de s'aquiter des bienfaits qu'on en a reçûs : Il regarde ceux qui ont un pareil dessein comme autant d'esclaves fugitifs, & il les punit en resserrant leurs liens par des obligations nouvelles.

C'est un malheur fort suportable, dit un célébre Ecrivain, d'obliger un ingrat ; mais rien n'est plus chagrinant que d'être obligé à un malhonnète homme. Rien de plus sensé que cette maxime ! Si un homme qu'on oblige ne veut

veut pas répondre à nos bontez, son ingratitude n'est pas sur notre compte; nous pouvons nous consoler de sa lâcheté par la satisfaction d'avoir fait notre devoir à son égard. Il y a du travers d'esprit à s'allarmer si fort de la conduite d'un ingrat; souvent même c'est une marque qu'on n'a été généreux que par intérêt, & que nos bien-faits n'ont eu leur principe que dans l'espoir de la récompense : mais quel chagrin, quel embarras ne traîne pas après elle l'obligation qu'on a à un homme sans probité? La reconnoissance nous oblige à l'aimer & à le soûtenir; la justice nous porte à haïr ses vices & à s'opposer à ses mauvaises actions; & si une raison éclairée voit aisément à quoi elle doit se déterminer, le cœur a bien de la peine à se soûmettre à son empire. Rien n'est plus difficile à un homme généreux, que de prendre le parti de la Justice contre ceux qui l'ont protégé : & la crainte de passer pour ingrat, a tant de pouvoir sur les belles ames, que c'est quelquefois le comble de la force d'esprit que d'oser se déclarer contre son bienfaiteur.

On pourra tirer encore quelques maximes sur la maniére d'obliger, de la Fable suivante.

LE LOUP ET LE MOUTON.

FABLE.

Un Animal, Loup de naiſſance,
Et Brigand de profeſſion,
Nommé Glouton,
Dans une Bergerie ayant pris ſa pitance,
C'eſt à dire rempli ſa pance,
Pour boire, vers un puits courut d'un pas hâté;
Mais juſqu'au fond des eaux il fût précipité,
Dupe de ſon avidité.
Pour en ſortir perdant ſa peine,
Quoi qu'il fit maint & maint effort,
De ſes cris douloureux il rempliſſoit la plaine,
En diſant, au ſecours, je me meurs, je ſuis mort;
Tout comme s'il avoit des Amis par douzaine.
Meſſieurs les Loups n'en ont pas à foiſon,
A ces cris vint Robin Mouton:
A mon avis la Bête infortunée
Fût dans ce lieu par ſon aſtre entrainée:
Il reconnût ſon Ennemi Glouton;
Et quoi qu'il n'eût point l'ame noire,
S'il en fût bien fâché l'on peut aſſez le croire.
Pour inſulter à ſon malheur,
Il prit du moins un ton railleur.
(Le plus niais ſe croit grand maître en raillerie)
Ah! ſerviteur, dit-il, à votre Seigneurie;
Que vous êtes bien là! Juſques au col dans l'eau!
Quelle fortune! Aucun Agneau,
Ne peut troubler ici votre boiſſon chérie.

De

De votre naturel humain,
Et de votre rare clémence,
Vous recevez une ample recompenſe;
Oh! que c'eſt bien fait au Deſtin.

Ne raillons point, Ami Robin,
Lui dit le Loup; car de ma vie
De railler je n'eus point envie.
Dans la fleur de mes ans devrai-je ainſi mourir?
De toute la race moutonne,
Vous êtes, je le ſai, la meilleure perſonne;
Magnanime Robin, daignez me ſecourir.
Je fus toûjours de votre eſpèce,
Grand ennemi, je le confeſſe:
Mais ſauver les jours d'un Ami
Ce n'eſt qu'avoir le cœur noble à demi;
Et vous méritez bien la gloire,
D'avoir ſauvé votre Ennemi.
Par un acte ſi beau vous vivrez dans l'Hiſtoire:
Moi Loup j'en ſuis garant. Ah! Monſieur le Voleur,
Vous voilà donc Prédicateur,
Reprit Robin, votre langue éloquente
Peut aller aux Enfers haranguer Radamanthe.
Mes Fréres ſont par vous autrefois déchirez
Et mes Agneaux depuis peu dévorez:
A mon avis cette fraîche curée,
A beſoin de liqueur pour être digerée.
Mouton ſenſé ne ſauva jamais Loup,
Vous avez trop mangé pour ne pas boire un coup.
Bon ſoir. Ah! dit le Loup quelle eſt votre rudeſſe?
Mouton peut-il avoir une ame ſi tigreſſe?

Par

Par pitié ſauvez-moi, ce ſignalé bienfait
Sera mis à gros intérêt.
Je veux faire avec vous une ferme Alliance;
Des vôtres & de vous je prendrai la deffenſe;
Et malheur à tous Louveteaux,
S'ils offenſent jamais Meſſeigneurs vos Agneaux.
Vous ne vous rendez point? Ecoutez-moi de grace,
Dans un antre ici près je réſerve un thréſor;
De tout Mouton par moi tué de votre race
Vous recevrez le peſant d'or.
Que l'avarice
Eſt un ſot vice!
Quoiqu'on l'ait dit ſouvent je le répéte encor,
Robin fermoit l'oreille à la cajolerie,
Mais lâchement il l'ouvre à l'eſpoir du profit,
Et va ſauver, en Mouton ſans eſprit,
La peſte de la Bergerie.

De vous déduire le moyen
Qu'il mit en œuvre, Eſope n'en dit rien,
Et je trouve à propos d'imiter ſon ſilence.
Diſons plûtôt qu'au lieu de recompenſe
Robin fut croqué par Glouton,
Qui dit au malheureux Mouton:
Loup ſenſé n'a jamais épargné votre engeance:
Après avoir bien bû, ſachez, pauvre niais,
Qu'on doit manger ſur nouveaux fraix.

On peut aprendre en cette Fable,
Que d'un Ennemi mépriſable,
Souvent dans la miſére on brigue la faveur.
Après cela; que le malheur,

Du

Du plus grand Idiot peut faire un Orateur.
Mais sur tout, qu'obliger par intérêt dispense
De la reconnoissance.
En qualité de Loup Glouton eut-il grand tort
Si du lâche Robin punissant la folie,
Par intérêt il a donné la mort
A qui pour son profit lui conservoit la vie?



LXXII. DISCOURS.

JUsqu'à quel degré est-il permis de porter la Satyre? Il est assez important de le déterminer.

Bien des gens s'imaginent, qu'il suffit de briller dans ce genre d'écrire, & qu'une malice un peu outrée est fort pardonnable, pourvû qu'elle soit accompagnée d'un esprit vif & délicat.

Je suis fort éloigné de ce sentiment, & si ma conduite ne répond pas éxactement à ce que je pense sur cette matière, c'est par inadvertance; & nullement par un dessein prémédité de choquer mes propres maximes.

Pour ce qui regarde la Satyre qui roule sur les productions de l'esprit, je crois qu'on n'a qu'à profiter de ce qu'en dit Boileau dans sa neuviéme Satyre, pour être sûr, que tout Lecteur est en droit de dire son sentiment sur ce qu'il lit. Se faire imprimer, c'est reconnoître le

le Public pour ſon Juge compétant, & ſoumettre ſes Ouvrages aux déciſions de tout le monde.

D'ailleurs, cette ſorte de Satyres rectifie le gout des Lecteurs, & des Ecrivains, & elle ſert de digue au déluge des mauvais Ecrits, qui ſans elle, inonderoit la République des Lettres.

Il faut ſeulement ſe garder de ne pas imiter certains eſprits altiers & bilieux, qui ſe déchaînent contre toutes ſortes d'Ouvrages, quoi qu'ils en reconnoiſſent eux-mêmes le mérite. On diroit que leur réputation dépend de la ruine de celle des autres, & que toutes les louanges qu'ils ôtent à autrui, ſont ajoûtées à celles qu'ils croyent mériter eux-mêmes.

La Critique qu'on exerce ſur les Auteurs, doit être également équitable & judicieuſe; & l'on doit rendre juſtice à ceux qui ſont dignes d'admiration, avec le même plaiſir qu'on tourne en ridicule ceux qui par leurs fades Ouvrages rendent le nom d'Auteur mépriſable.

Il n'eſt pas facile de pardonner à Boileau d'avoir ſouvent péché contre cette maxime, en décriant certains Ecrivains, que ſelon toutes les aparences il ne pouvoit qu'eſtimer.

Dans ſon Ode ſur la priſe de Namur, il auroit attaqué Fontenelle même, ſi quelques Amis ſincères ne l'en avoient détourné, comme d'un deſſein plus pernicieux à ſa propre réputation,

tion, qu'à celle de cet illuſtre Défenſeur des Modernes.

En récompenſe, le mérite inconteſtable de Quinaut n'a pas pû ſe dérober aux railleries de ce Critique impitoyable, non plus que celui de Bourſault, quoi qu'Ecrivain judicieux, & bon Poëte.

On ne ſauroit diſputer ces titres à l'Auteur des *Fables d'Eſope*, & *d'Eſope à la Cour*, deux Piéces de Théatre, où l'Imagination, le Jugement, l'Art, & l'Eſprit brillent de toutes parts. On peut dire même que ce ſont des Ouvrages qui n'auroient pas fait tort à la réputation de Boileau, s'il en avoit été l'Auteur lui même.

Quoiqu'il ſoit permis de cenſurer les Auteurs, il eſt vrai que c'eſt un moyen infaillible de s'engager dans des Guerres éternelles avec ces Meſſieurs, qui n'entendent pas raillerie ſur les productions chéries de leur eſprit. Il vaut mieux certainement éviter de les choquer, & leur laiſſer faire & admirer impunément de mauvais écrits, que de s'attirer, de gayeté de cœur, un grand nombre d'ennemis implacables. Du moins ſi on ne peut pas réſiſter à l'envie d'épancher ſa haine contre un ſot Livre, il eſt bon de cacher ſi-bien ſon nom, que la bile des écrivains lézez ne puiſſe pas s'attacher ſur un objet fixe, & qu'elle ſoit contrainte de s'évaporer en l'air.

Mais la Satyre qui regarde les écrits, n'eſt qu'une bagatelle au prix de celle qui touche les mœurs.

La

La derniére intéresse tout autrement la probité d'un Ecrivain, & exige une bien plus grande précaution, pour qu'elle ne dégénére pas en médisance : de la Satyre sur les mœurs, à la médisance, il n'y a qu'un pas, & la malice naturelle aux hommes rend ce pas extrêmement glissant.

Il est d'abord hors de conteste qu'il est permis de décrier le Vice, & d'en dégoûter les hommes, insensibles à ce qu'il y a de criminel, en leur y découvrant du ridicule, que tout le monde s'efforce également d'éviter. C'est là l'emploi ordinaire de la Satyre, quoiqu'elle attaque quelquefois le Vice sérieusement, & qu'on fasse des prédications dans les satyres, comme on fait souvent des satyres dans les prédications. Mais pour rendre la Satyre utile, il faut en attaquant le Vice se garder soigneusement d'en faire paroître des traces dans ses écrits. On doit y faire sentir par tout le caractère d'un sincère amateur de la Vertu, & d'un homme sérieusement animé contre la corruption du siécle.

Dès qu'on voit un Auteur tirer ses Satyres d'un fond de malignité; dès qu'il semble se faire un plaisir de la matière que les vices offrent à sa bile; le dépit, qu'on sent contre l'Ecrivain, nous empêche de faire attention à la bonté de ses maximes. On croit que rien d'estimable ne sauroit sortir d'une source si impure.

Le moyen de lire avec fruit & sans indignation

tion les Satyres, qui ont leur source dans la haine que leurs Auteurs ont conçûe contre ceux qu'ils satyrisent. Il semble qu'avoir le malheur de déplaire à ces Messieurs, c'est aquérir tout d'un coup tous les défauts imaginables; Il est vrai que ces défauts disparoissent dès que la passion qui les faisoit naître vient à se calmer. Ces Satyres méprisables me font souvenir d'un Jésuite dont Mr. Pascal parle dans ses Lettres Provinciales.

Ce Révérend Pére s'étoit mis dans l'esprit, qu'un Dominicain, Auteur d'un certain Livre, y avoit eu l'intention de décrier la *Société*: fondé sur cette imagination, il profita de la Doctrine Jésuitique, qui permet de calomnier ses ennemis, & publia dans un Ouvrage, que son prétendu Adversaire étoit hérétique, souillé des crimes les plus abominables, & digne du feu. Quelques Amis communs intervinrent pour réconcilier ces Messieurs, & le Dominicain ayant protesté que la Société n'avoit pas été l'objet de ses censures, le Jésuite content de cette satisfaction, lui dit qu'il le reconnoissoit pour Orthodoxe, très homme de bien, & digne de l'estime de tous les honnêtes gens. Il eut encore le front & la sottise de prier les témoins de cette affaire, de se souvenir de sa déclaration.

Je croi avoir dit ailleurs, qu'il est impossible de faire sur les mœurs & sur les manières, des censures qui portent coup, si on ne copie d'après nature certains Originaux qui ne subsi-

ſtent pas uniquement dans notre imagination. Mais il y a très peu de cas, où, ſans ſe rendre coupable de médiſance, l'on puiſſe nommer ceux qu'on ſatyriſe; l'on eſt tout auſſi criminel, en les déſignant par des circonſtances auxquelles tout le monde les peut reconnoître; nommer, ou déſigner d'une manière ſi particulière, c'eſt dans le fond la même choſe.

Un honnête homme doit mèler au caractère eſſentiel de ceux qu'il dépeint, des circonſtances étrangéres, & s'efforcer à faire perdre la trace à la maligne curioſité des Lecteurs. Sur tout, faut-il prendre ces précautions, quand on attaque le ridicule de ceux à qui d'ailleurs on reconnoît un ſolide mérite, avec lequel le ridicule n'eſt pas toûjours incompatible.

Il y a tant de travers dans la malignité de beaucoup des Lecteurs, que dès qu'ils voyent les manières d'un homme de mérite ſatyriſées avec raiſon; au lieu de pardonner à ſon ridicule en faveur de ſes bonnes qualitez, ils envelopent ſous ce ridicule toute la pureté de ſes mœurs, & toute la bonté de ſes actions. Or un Homme de probité doit reſpecter aſſez la Vertu pour la ſauver du mépris, & pour la dérober aux biſarres jugemens d'un Lecteur peu charitable. Il vaudroit infiniment mieux paſſer ſous ſilence les défauts peu eſſentiels des gens vertueux, que de courir le moindre riſque de les expoſer à la riſée d'un Railleur ſans diſcernement, & ſans goût pour le mérite.

On

On a beau déguiser ses portraits, dira-t'on, la malice des hommes ne perd pas pour cela ses droits: si on les éloigne du véritable objet d'une Satyre, ils s'en dedommagent en l'appliquant à la prémiére personne qu'ils trouvent à propos; & ils assurent hardiment que c'est précisément elle qu'on a voulu caractériser. Cette considération ne dévroit-elle pas détourner un honnête homme de la censure des mœurs, pour ne pas donner matière à la médisance la plus envenimée?

J'avoue que je ne suis pas de ce sentiment. Si on vouloit s'abstenir de tout ce qui peut nourrir la malignité des hommes, il faudroit rester toute sa vie dans le silence & dans l'inaction: rien de plus inventif, rien de plus ingénieux que la malice; elle trouve par tout dequoi se donner carrière; si on l'arrête d'un côté, elle fait d'abord s'ouvrir un autre passage, & elle parvient à ses fins par les routes les plus impraticables.

Je sais bien que c'est raisonner de travers, que de dire: *si je ne suis pas cause d'un mal, ce mal ne laissera pas d'arriver d'une autre manière, & ainsi je puis le causer sans crime.* Mais je croi qu'on raisonne juste en disant *qu'il ne faut pas négliger l'utilité à laquelle on dirige ses actions, à cause d'un mal accidentel qui arriveroit tout de même, quand il ne seroit pas accompagné de cette utilité.* Il me semble donc que puisque la Satyre ménagée avec prudence a une

véritable utilité, il ne faut pas y renoncer par la crainte d'animer la médisance, qui ne feroit pas moins de ravages parmi les hommes, si personne n'en censuroit les mœurs.

De combien d'excellens Ouvrages cette précaution excessive n'auroit-elle pas privé le Public ? elle nous auroit arraché des Comédies inimitables de Molière, qui contiennent tant de préceptes salutaires ; & qui même ont été d'un si grand fruit pour réformer les abus de la Cour & de la Ville. Le Théophraste de notre tems n'auroit pas continué à tracer ses caractères admirables, où tous les hommes découvrent, comme dans un miroir sincère, leurs extravagances, s'il s'étoit laissé arrêter par les malignes applications qu'on a faites de ses portraits. Ces *Clefs* aussi injurieuses à Mr. de la Bruyére même qu'à ceux qu'elles rendent les originaux de ses images, ne l'ont point rebuté ; il a entassé leçon sur leçon, caractère sur caractère, sans s'attirer par là l'indignation des honnêtes gens.

Ajoûtons à toutes ces considérations, que l'utilité essentielle aux bonnes Satyres, est plus étendue & plus durable, que le mal qui n'en est qu'une suite accidentelle. En effet, les malignes interprétations qu'on en fait ne font tort qu'à un petit nombre de personnes, pendant un certain tems ; au lieu que toutes les Nations peuvent profiter des maximes que ces Satyres contiennent, & que les derniers ne-

neveux peuvent être corrigez par la censure des vices & des extravagances de leurs Ancêtres.



LXXIII. DISCOURS.

LE ton plaintif a été de tout tems propre aux Amans & aux Poëtes : les uns querellent toûjours leurs Maîtresses ; les autres ne sont jamais contens de la Fortune, & souvent ils en agissent ainsi, plûtôt par habitude que par raison.

Les Poëtes & les autres Beaux-esprits, n'ont pas été toûjours également brouillez avec le Destin ; & il y a eu des tems, où un beau Génie étoit le moyen le plus sûr de parvenir à une grande fortune, & à une réputation étenduë.

Le meilleur argument qu'on puisse alléguer en faveur des Anciens, contre les Modernes, c'est que l'estime & les graces, qu'on prodiguoit autrefois aux Esprits supérieurs, les tiroient de l'inaction, & leur faisoient faire tous les efforts imaginables pour se singnaler par leurs Ouvrages.

Parmi les Anciens, non seulement des personnes sans naissance, s'élevoient aux plus hautes Dignitez * par leur seule valeur ; mais aussi,

* Marius & d'autres.

si, le plus haut degré d'authorité dans le plus grand Empire du monde, a été quelquefois le prix de l'Eloquence d'un homme † qui n'avoit aucun apui dans la gloire de ses Ancètres.

Il n'est pas étonnant qu'il y ait eu alors d'excellens Orateurs, & que dès sa jeunesse on se soit apliqué à l'étude du cœur humain, & des moyens les plus propres à s'en rendre le maître.

On ne sauroit être surpris non plus, qu'on ait vû d'illustres Poetes dans un Siécle où Horace, dont la naissance étoit des plus obscures, trouvoit un Ami familier dans Auguste, quoiqu'il eut porté les armes contre cet Empereur, dans l'Armée de Brutus.

Cette faveur singulière qu'on accordoit anciennement aux esprits du premier ordre, me paroît la seule raison pourquoi nous cédons aux Grecs, & aux Romains, en certains genres de Poësies, & pourquoi nos Piéces d'Eloquence ne méritent pas seulement d'entrer en comparaison avec les leurs.

Après ces Nations fameuses de l'Antiquité, je ne connois point de Peuple où le Bel-esprit ait été toûjours considéré, autant que chez les François. Dans ces Siècles mêmes où le bon-goût étoit enséveli sous une ignorance profonde, on avoit une estime particulière par toute la France, pour certains Poetes Provençaux qui s'ocupoient à composer des Historiettes & des Chansons.

Les

† Cicéron.

Les plus grands Seigneurs se faisoient un plaisir de les recevoir à leurs Tables, & ravis de les entendre chanter, ou reciter leurs *Fableaux*, ils se dépouilloient souvent de leurs plus précieux habits, pour en faire présent à cette espéce de Beaux-esprits.

Chacun sait combien les Poëtes étoient heureux sous le régne de François Premier, dont en récompense ils ont élevé la gloire jusqu'au Ciel, malgré son humeur inquiéte si pernicieuse pour lui-même & pour ses sujets.

„ Le bel esprit au Siécle de Marot
„ Des dons du Ciel passoit pour le gros lot;
„ Aux grands Seigneurs il donnoit accointance;
„ Menoit par fois à noble jouïssance,
„ Et qui plus est faisoit bouillir le pot.
„ Or est passé le tems où d'un bon mot,
„ Stance ou Dixain on payoit son écot,
„ Plus on n'en voit qui prennent pour finance
„ Le Bel-esprit.

Voila ce que Madame Deshouliéres a dit de ce tems heureux pour les Poëtes: Elle a seulement tort de se plaindre de l'ingratitude de son siécle à l'égard des beaux-esprits: Louïs Quatorze ne céde guéres à François Premier, dans la manière d'honorer & de récompenser les grands génies.

„ De cet Illustre Roi la bonté sécourable,
„ A jetté sur la Muse un regard favorable;

„ Et réparant du Sort l'aveuglement fatal,
„ Ses Trésors ont tiré Phœbus de l'Hôpital.

Excepté la Moſcovie, je ne croi pas qu'il y ait un Païs dans l'Europe où l'on cultive moins la Poëſie & l'Eloquence que dans les Provinces que nous habitons. Ce n'eſt pas, comme croïent d'autres Nations, faute de naturel & de génie; mais faute d'eſtime pour ceux qui ſe diſtinguent dans ces genres d'écrire. Si quelqu'un dans ce Païs a l'eſprit beau, c'eſt tant pis pour lui, les Muſes n'ont ici ni feu ni lieu, & le ſeul ſtile qui flatte agréablement nos oreilles c'eſt celui des Lettres de change. Il eſt preſque ſans éxemple, que parmi nous un Bel-eſprit ait joui de l'eſtime & de la faveur d'un homme de diſtinction, uniquement pour l'amour de ſon génie.

Ipſe licet veniat Muſis comitatus Homerus,
Si nihil attuleris ibis Homere foras.

Si du Fils de Thetis le grand Panégyriſte,
Des neuf ſœurs, dans ces lieux, venoit accompagné,
Fermant la porte à cet infortuné,
On lui diroit Dieu vous aſſiſte.

La Nature donne ici le mérite de bien écrire, comme ailleurs, mais la fortune ne le met point en œuvre; & il n'eſt pas étonnant, que peu de perſonnes daignent eſſayer leur natu-

rel,

rel, puiſque les plus belles productions ne ſauroient leur attirer ni eſtime, ni récompenſe. Si notre Patrie avoit été celle de Deſpreaux, il y a de l'aparence qu'il n'auroit jamais écrit: A peine ſauroit-on qu'il y ait jamais eu un Deſpreaux dans le monde; & Rouſſeau n'auroit pas trouvé parmi nous, l'occaſion de joindre à ſes autres infamies, celle de payer d'ingratitude les bienfaicteurs de ſa Muſe.

On parle tant de cet Auteur qu'on me permettra bien de faire une digreſſion pour dire un mot de ſes Ouvrages, imprimez depuis * peu. Ses ennemis mêmes, pourvû qu'ils ne ſoient pas les plus ſottes gens de la terre, ne ſauroient lui refuſer les titres d'eſprit ſupérieur, & d'excellent Poëte. D'un autre côté, quelque porté qu'on ſoit à faire grace à ſa conduite en faveur de ſon eſprit, il faut convenir, ſi l'on ne ſe rend pas coupable d'un aveuglement volontaire, qu'il eſt un des plus dangereux Ecrivains, par qui jamais les bonnes mœurs ayent été attaquées. Il n'eſt pas poſſible de voir, ſans frémir, dans les productions d'un même Auteur, ce que la Religion a de plus ſaint, exprimé avec la plus grande nobleſſe, & ce que le libertinage a de plus affreux inſinué avec le plus grand artifice: ce que la Morale a de plus pur, étalé avec la plus gran-

 de

* Ceci a été écrit en 1711. mais en 1724. Rouſſeau les a fait rimprimer à Londres & a retranché pluſieurs piéces libertines qu'il nie être de lui.

de force ; & ce que la débauche a de plus brutal, renfermé dans les termes les plus grossiers. Cet Ecrivain prétend se justifier par un bon mot; Il dit, qu'*ayant fait des Pseaumes sans dévotion, il peut bien avoir aussi écrit des infamies sans être infame.*

Il y a plus de vivacité que de bon-sens dans cette excuse, & l'on y trouve un sophisme grossier, pour peu qu'on ne se laisse pas éblouir par un faux-brillant. Il est vrai que mille expériences prouvent assez qu'on peut, sans être dévot, faire des Ouvrages remplis de dévotion ; mais c'est être réellement infame, que d'écrire des infamies.

Il se peut, qu'avec un cœur bien placé on parle de l'amour d'une manière un peu libre, & je ne voudrois pas juger par les Contes de la Fontaine, que la licence qui a régné dans ses Vers, ait régné aussi dans ses mœurs ; peut-être auroit-il pû s'apliquer ce Vers d'Ovide :

„ *Vita verecunda est, Musa jocosa mihi,*

Ma Muse aime le badinage,
Mais ma vie est réglée & sage.

Il n'en est pas de même d'un Ecrivain, qui non seulement expose aux yeux du Lecteur, par des expressions d'une grossiéreté recherchée, tout ce que les débauchez ont pensé d'abominable ;

nable ; mais qui employe encore toute la finesse de son esprit à sapper la Religion par ses fondemens. Si un tel Auteur ne sent pas ce qu'il dit, quel crime ne fait-il pas de démentir ses lumières, pour empoisonner la raison de son prochain ? Et s'il ne fait que copier son propre cœur, comment peut-il justifier l'horreur de ses sentimens ? Je ne dirai rien ici de l'Anti-Rousseau, sinon qu'il fait le troisième volume de ce nouvel Ouvrage, & qu'on y trouve le secret de dire en cent Rondeaux, que Rousseau est un Scélérat.

Si on ne suit pas une erreur populaire, en croyant que les grands génies ont la plûpart du tems dans leurs vices, le contre-poids de leurs lumiéres, on ne fait pas trop mal dans ce Païs-ci de faire peu de cas du Bel-esprit.

D'ailleurs, il faut avouër naturellement que ce n'est pas une qualité fort nécessaire au bien du genre-humain, que de savoir bien tourner un Vers, la seule grace qu'on peut raisonnablement demander pour le Bel-esprit, c'est que le mérite de bien écrire, soit du moins un peu plus consideré que le talent de bien boire.

Je finirai par le Conte suivant, auquel le peu d'estime qu'on a pour les Gens de Lettres, méne ce me semble d'une manière assez naturelle.

CON-

CONTE.

QUelqu'un de ces Savans, qui, comme dit Boileau,
Paſſent l'Eté ſans linge, & l'Hyver ſans manteau,
Ne vit d'autre moyen pour ſortir de miſére,
Que d'entrer chez un grand Seigneur
En qualité de Précepteur;
(C'eſt des pauvres Savans la reſſource ordinaire)
D'y réüſſir il avoit quelque eſpoir,
Un Financier vouloit le voir;
Mais de Sire Phœbus il portoit la livrée,
Habit antique & veſte dechirée:
Pour comble de chagrin le malheureux Savant,
Avoit la barbe longue, & n'avoit point d'argent.
Sa barbe, ſa maigreur, & ſa mince parure,
Le rendoient Chevalier de la triſte figure.
Comment ſe préſenter en pareille poſture!
Il prend courage enfin, heurte chez un Barbier,
Qui, Gaſcon de naiſſance, & Gaſcon de mêtier,
Avec grands complimens, veut que Monſieur s'aſſeye.
Hola! garçons, vîte un bonnet,
C'a, de l'eau chaude, un linge net.
De tout cet apareil notre Savant s'effraye,
Et dit qu'il eſpéroit qu'on voudroit en ce lieu,
Le razer pour l'amour de Dieu.
Ho! pour l'amour de Dieu, la chienne de pratique;
Remarque bien cette Boutique,
L'Ami, pour n'y rentrer de tes jours à ce prix;
Pour ce coup aſſis-toi. Du pauvre cancre aſſis
D'un

D'un peu d'eau froide on frote le visage,
De linge, de bonnet, il ne fut plus parlé:
Et le malheureux fut raclé
Du razoir le moins affilé,
Dont jamais se servit un Barbier de Village.
Sous ce maudit couteau tout autre auroit heurlé:
Mais de tout tems la patience
Fût compagne de l'indigence.
Dans ce tems un chat indiscret,
Du Maître rognant la pitance,
Fut par un des Garçons attrapé sur le fait,
Et, comme de raison, étrillé d'importance.
Rodilardus que l'on fessoit,
Moins patient que notre pauvre Diable,
Faisoit un vacarme effroyable:
Et le Barbier enragé de ces cris,
Peu satisfait déja de travailler *gratis*,
Se mit à renier avec beaucoup d'emphase:
D'où vient, s'écria-t-il ce diable de Sabat?
C'est, lui dit le Savant, sans doute un pauvre chat,
Que pour l'amour de Dieu l'on raze.



LXXIV. DISCOURS.

IL y a dans la République des Lettres une certaine Science apellée Etymologie, qui donne à ceux qui y excellent un droit inconteſtable pour allonger leur nom d'un *US*. Par les lumières

mières que cette Science répand dans l'esprit, on fait assigner une origine illustre & éloignée à chaque terme, quelque propre qu'il paroisse à la Langue dans laquelle il se trouve. Nommez le premier mot qui vous vient dans l'esprit; d'où voulez-vous qu'il descende? de l'Arabe, du Phenicien, du Syriaque? Vous n'avez qu'à parler seulement, vous serez servi à point nommé. On vous fera passer le terme en question par trois ou quatre Langues, où il laissera toûjours quelqu'une de ses Lettres; on en transposera les voyelles & les consonnes, & après toutes ces révolutions, vous serez tout étonné de le voir arrivé en France, de l'Arabie, ou de la Syrie, à peu près comme le bon homme Ænée arriva en Italie.

Per varios casus per tot discrimina rerum.

Tel le grand *Fondateur* de l'Empire Romain,
Après mille travaux vint au Païs Latin.

Il est vrai que les courses qu'on fait faire à ces expressions, les rendent souvent entièrement méconnoissables.

Alphana vient d'*Equus*, sans doute;
Mais il faut avouër aussi,
Qu'en venant de là jusqu'ici,
Il a bien changé sur la route.

Ceux qui font ainsi la *Généalogie* des mots, ont à peu près le même tour d'esprit, que ceux qui se

se mèlent de la Généalogie des personnes. Il est vrai qu'ils ne sont pas également bien récompensez de leurs peines, & que les premiers ne gagnent que le titre de Savant, au lieu que les autres vendent bien cher d'illustres ayeux à ceux qui ne sauroient s'en passer.

„ Dis leur de quels Ayeux il te plait de descendre,
„ Choisis de Pharamond, d'Achille, ou d'Alexandre;
„ Charge ton Ecusson d'Etoiles, ou de Lis,
„ Ton Pére eut-il porté la Mandille à Paris.
„ N'as-tu de ton vrai nom, ni titre, ni mémoire?
„ N'importe on trouvera tes Ayeux dans l'Histoire.

Pour pousser la comparaison encore plus loin, on peut dire qu'*Alphana* ne ressemble pas mieux à *Equus*, que certaines gens aux Ayeux qu'ils achétent:

Lubin vient de Clovis, sans doute;
Mais il faut avouër aussi,
Qu'en venant de là jusqu'ici,
Il a bien changé sur la route.

Revenons à l'Etymologie. J'avois toûjours crû que Ménage s'étoit tiré hors de pair dans cette merveilleuse Science, & que sans une injustice criante, on ne pouvoit comparer qui que ce soit à un homme qui fait venir *Laquais* de *Verna*, & *Tirelarigot* de *Fistula*.

Mais j'ai été contraint de décompter terriblement sur la grande opinion que j'avois de son

fon habileté, depuis que j'ai parcouru un Auteur qui traite du Phœnix, fi l'on en croit le titre du Livre. Il eft vrai qu'il ne dit rien de cet Oifeau fingulier, finon à la fin de fon Traité, où il déclare ignorer s'il y en a jamais eu au monde; en récompenfe il fe jette fur les Etymologies, & cette digreffion mérite bien d'aller, comme elle fait, d'un bout du livre à l'autre. Je m'étois imaginé comme les autres demi-favans, que les noms de Salufte, de Tacite, de Tite Live, & d'autres Auteurs Latins, étoient du même Païs que ceux qui les ont portez. Mais je me trompois lourdement: Notre ingénieux Ecrivain nous enfeigne que ces noms doivent être Hébreux en dépit qu'ils en ayent. Ce qu'il y a de plus curieux encore, c'eft que des Auteurs bien plus modernes ont eu des noms tirez de la même fource. Je me ferois donné au Diantre, par exemple, que *Venerabilis Beda* étoit ainfi apellé parce qu'il étoit vénérable par fon Savoir, par fa Vertu, & peut-être par fon âge; point du tout, *Venerabilis* & *Beda* font deux noms d'une origine Hébraïque; & quoique Bede même avec tout fon favoir, ne fe foit jamais apperçû de cette vérité, elle ne laiffe pas d'être prouvée de la manière du monde la plus convaincante par notre Etymologifte.

Il faudroit être bien ingrat envers les grands hommes de ce calibre, pour refufer de l'admiration & de l'enceus à la merveilleufe fcien-

ce

ce dont ils font profeſſion. Mais ils me pardonneront bien ſi je ſuis trop ſtupide pour voir le fruit qu'on peut recueillir de leur érudition. Si je ſuis un ignorant, ce n'eſt pas leur faute, je le confeſſe; mais enfin, à quoi me ſert-il de ſavoir ſi un mot eſt Chaldéen, Perſan, ou Gothique? Car les Savans du Nord prétendent que toutes les Langues dérivent du Septentrion.

Je ſai bien que de profonds Littérateurs nous aſſurent qu'on a une idée plus diſtincte du ſens d'une expreſſion, quand on ſait l'Hiſtoire de ſa Vie, & qu'on l'a ſuivie dans tous ſes Voyages: je le croi, puiſqu'ils le diſent, mais en ne conſultant que mes propres lumiéres, je ne m'en ſerois jamais douté. J'ai été toûjours perſuadé que de ſavoir bien définir un mot c'étoit connoître précíſément le ſens que l'uſage y attachoit, & que cet uſage étoit un capricieux qui ne vouloit dépendre que de ſes propres fantaiſies. Je ſai, par exemple, que le terme *d'homme* veut dire par l'uſage, un animal compoſé d'un corps & d'une ame, & cela me paroît ſuffire pour n'employer ce mot qu'à propos. Quand j'aprens après cela, que *Homme* vient d'un terme Latin, qui vient encore d'un autre, lequel peut-être n'eſt pas non plus le prémier de ſa race, il me ſemble que le mot d'*homme* voudra dire toûjours un animal ſoi-diſant raiſonnable, & rien de plus. Vous voyez, Lecteur que je ne parle qu'en tremblant d'une ma-

tière si relevée. J'aime mieux me dire à moi-même que ma raison est une sotte, que de m'aller imaginer que des personnes d'une si grande réputation voulussent sacrifier leurs veilles à une érudition ridicule, dont on ne sauroit tirer la moindre utilité. Je me renferme donc dans la Sphére de mon petit génie dont j'étois sorti mal à propos & je vais parler d'autre chose.

LA matière sur laquelle les hommes raisonnent de la manière la plus bisarre, c'est à mon avis leur propre Raison. Quand il s'agit de donner carrière à leur vanité, ils considèrent la Raison comme un don précieux de la Nature, par lequel ils ont un avantage infini sur la brute, qui ne se gouverne que par un simple instinct: Mais lors qu'il s'agit de se servir utilement de la Raison pour régler leurs desirs, elle perd aussitôt toute sa valeur : Ils employent toute la finesse de leur esprit à se persuader, que la faculté de raisonner n'est propre qu'à leur faire connoître leur devoir, sans leur donner la force de s'en aquiter.

La *fâcheuse* a pour nous des rigueurs sans pareilles,
C'est un Pédant qu'on a sans cesse à ses oreilles,
Qui toûjours nous gourmande, & loin de nous toucher
Souvent, comme Damon, perd son tems à prêcher.

C'est ainsi que les mêmes hommes qui trouvent leur sort plus glorieux que celui des bru-

tes,

tes, font tous leurs efforts pour avilir la seule chose qui peut les rendre supérieurs aux autres animaux. Quelle contradiction! Si la raison humaine n'a pas la force de tenir nos passions en bride; & s'il faut de nécessité qu'elle succombe sous la violence du tempérament, ne vaudroit-il pas infiniment mieux être brute qu'homme? Les animaux destituez de raison n'ont qu'à se laisser aller à leurs panchans, & ne sont pas sujets à ces combats intérieurs, qui souvent font des ravages si cruels dans les cœurs des hommes. Leurs actions ne sauroient être criminelles, puisqu'elles ne sont restraintes par aucunes Loix, & leurs plaisirs ne sont ni interrompus par la réflexion, ni suivis du repentir. Pour nous, on nous prescrit un devoir dont nous ne sommes pas les maîtres de nous aquiter. Nous pouvons être coupables, parce que nous avons une Raison, & nous ne saurions rester dans l'innocence, parce que cette Raison est absolument impuissante.

A ce compte-là, non seulement nous sommes au dessous des brutes, nous sommes même au dessous du *rien*, & il n'est pas possible de concevoir une créature plus vile & plus miserable que l'homme.

Heureusement rien n'est plus faux que la suposition qui mène à des conséquences si mortifiantes. Les hommes, par un effet de leur paresse naturelle, aiment mieux suposer, que la Raison n'a point de force, que de prendre

la peine de l'essayer. Ils sont ingénieux à se tromper eux-mêmes, & ne cherchent qu'un prétexte pour se laisser aller tranquillement à l'impétuosité de leurs passions. *On combattroit son panchant en vain ; il vaut donc mieux ne le pas combattre.* Voila qui est décidé : la Raison est aussi-tôt bannie du cœur & réleguée dans le cerveau, pour s'occuper uniquement à des spéculations plus curieuses qu'utiles.

Peu à peu l'habitude de ne point exercer son pouvoir la rend effectivement impuissante, & ce qui n'étoit qu'une supposition devient une vérité.

On pourroit facilement éviter ce malheur, si l'on se mettoit fortement dans l'esprit, qu'il y a une si étroite liaison entre la Raison & la Vertu, que si dans tous les momens de la vie on raisonnoit juste, il seroit impossible de choquer jamais son devoir. On sera convaincu que je ne débite pas ici un paradoxe, quand on voudra considérer, que pour être vertueu. il faut ces deux choses : Etre parfaitement éclairé sur son devoir, & déterminer toûjours sa Volonté à embrasser le parti de la Vertu. Or il est sûr que jamais notre Volonté ne se détermine, sans suivre quelque décision bonne ou mauvaise de notre Raison. Vouloir quelque chose c'est toûjours y découvrir par le raisonnement, quelque bien réel ou aparent qui nous y attire, & nous ne saurions vouloir un mal en qualité de mal.

Si

Si féduits par les fophifmes du cœur, nous préferons ce qui fe préfente à nous comme un bien utile ou agréable, à un bien qui nous paroît raifonnable & vertueux, nous nous conduifons mal. Au contraire c'eft fuivre fon devoir, que de préférer par un raifonnement folide, un bien vertueux & honnête, à tout l'agrément & à toute l'utilité que le vice paroît nous offrir. C'eft ainfi que notre bonne ou mauvaife conduite dépend en quelque forte de la faculté de raifonner bien ou mal en général, & fur tout, du bon ou mauvais raifonnement qu'on fait dans le moment même qu'on fe détermine au Vice, ou à la Vertu. On fait d'ailleurs que notre Raifon, comme toutes nos autres facultez, eft fufceptible de prendre le pli que l'habitude lui donne; par conféquent fi dès fon jeune âge on fe faifoit une étude férieufe de la Vertu; fi l'on s'efforçoit à en avoir toûjours les maximes préfentes à fon efprit; enfin fi on s'habituoit à s'attacher à ce qui eft vertueux, plûtôt qu'à ce qui paroît utile ou agréable, on fe rendroit facile la pratique des Vertus, qui font toûjours véritablement utiles, & qui fouvent ne font défagréables que parce qu'elles ne nous font pas familiéres.

Il eft donc fûr que la Raifon n'eft impuiffante que pour ceux qui fupofent qu'elle eft fans force; & qu'elle a toute la force néceffaire pour

ceux, qui ſont convaincus de ſon efficace, s'il m'eſt permis de parler ainſi.

Il y a des gens qui croiront renverſer mon raiſonnement par les Vers ſuivans de Boileau, qui ſont échapez, je ne ſai comment, à un ſi bon eſprit.

„ C'eſt, dit-on, la Raiſon qui nous montre à bien vivre :
„ Ces diſcours, il eſt vrai ſont fort beaux dans un Livre,
„ Je les aprouve fort, mais j'eſtime en effet,
„ Que le plus fou ſouvent eſt le plus ſatisfait.

Je n'ai rien à oppoſer à cette citation, qu'une citation pareille :

Dè Paris au Pérou, du Japon juſqu'à Rome
Le plus ſot animal, à mon avis, c'eſt l'homme.



LXXV. DISCOURS.

ON voit généralement répanduës par tout l'Univers certaines coûtumes qui ne découlent pas de la Raiſon, & qui ne ſauroient être introduites non plus par un conſentement unanime de tous les Peuples de la terre. On reſteroit toûjours embarraſſé ſur l'origine de ces coûtumes, ſi on n'admettoit pas qu'elles ont pû paſſer par tradition, d'une ſeule famille, dans

dans toutes les Nations du monde, qui n'en ſont qu'autant de branches différentes.

Les Sacrifices, par éxemple, ſont en uſage chez tous les Peuples de l'Univers, à qui la Théologie revélée eſt entiérement inconnuë. Tous les Idolâtres, qui ſont ſi diférens les uns des autres dans leur Culte religieux, ſe rencontrent pourtant dans la manière d'offrir quelques ſacrifices à leurs Divinitez. Non ſeulement la Raiſon n'eſt pas le premier principe de cet uſage, puiſqu'il eſt clair qu'il n'y a aucune rélation entre le ſang des bêtes, & la colére d'une Divinité offenſée; mais on ne ſauroit comprendre même que la penſée d'offrir des victimes aux Dieux, ait pû tomber dans l'eſprit des hommes.

Le ſeul moyen de ſortir d'embaras, ſur ce ſujet, c'eſt de croire qu'un premier Inſtituteur, d'une autorité très conſidérable, doit avoir établi l'uſage des Sacrifices chez une Nation dont toutes les autres ſoient deſcenduës. Si ce ſentiment n'eſt pas d'une évidence convaincante, il eſt du moins d'une probabilité qui aproche fort de la démonſtration, & il mène trés naturellement à un premier être, & à un premier homme.

J'oſe avancer encore, que la coûtume établie dans tout le monde, de reſpecter les Vieillards plus que les autres hommes, eſt du même genre que l'uſage des Sacrifices, puiſqu'on ne

découvre dans la Raison aucun principe sûr dont cette coûtume puisse découler.

Il est certain que, selon le droit de la Nature & de la Raison, le seul motif de respecter quelqu'un, doit être la supériorité de son mérite; & l'on ne sauroit jamais prouver que la vieillesse par sa propre nature soit digne de quelque vénération.

Il reste donc à éxaminer si la supériorité du mérite doit se trouver dans la vieillesse plûtôt que dans les autres saisons de la vie; & c'est ce dont il me semble qu'on peut douter raisonnablement. Quand on veut fonder ses opinions sur la Raison seule, on est forcé de croire que c'est l'âge viril où le mérite est dans son plus grand jour, & que la vieillesse & la jeunesse sont à peu près également éloignées de cette espéce de degré de perfection.

La jeunesse est vive, impétueuse, toûjours en proye aux déréglemens, abandonnée aux passions avec fureur: on peut dire que c'est une yvresse perpétuelle; ou pour s'exprimer avec Mr. de la Rochefoucault, que c'est la fiévre de la Raison. Rarement on voit les jeunes gens s'appliquer à cultiver les facultez de leur esprit, & sur tout celle de raisonner. Ils font d'ordinaire du plaisir, leur occupation: & de l'étude, un simple amusement. En récompense quand ils s'apliquent à raisonner, ils reviennent facilement de leurs préjugez, qui n'ont pas encore eu le tems de jetter de profondes racines dans

leur

leur ame ; indifférens en quelque ſorte pour toutes les opinions, ils peuvent par la droiture naturelle du Bon-ſens adopter les ſentimens les plus conformes à la Vérité.

Les Vieillards n'ont pas ces paſſions vives & tumultueuſes qui ôtent à l'eſprit la liberté d'agir; mais la force de leur Raiſon s'émouſſe auſſi-bien que la vivacité de leurs paſſions; & la même léthargie où tombent leurs deſirs s'étend auſſi ſur leur raiſonnement.

D'ailleurs quand les gens d'un âge avancé ont pris dès leur jeuneſſe une mauvaiſe méthode de raiſonner, ils s'y ſont ſi bien affermis par une longue ſuite d'années, qu'il n'eſt pas poſſible qu'ils en reviennent. Plus on enchaîne d'idées à un faux principe, plus on s'éloigne de la Vérité; ſemblable à ceux qui s'écartent d'un bon chemin, & qui rendent leur égarement plus dangereux à meſure qu'ils avancent. Quelqu'opinion erronée que les Vieillards ſe ſoient renduë familiére, les preuves les plus convaincantes n'ont pas la force de leur deſſiller les yeux. L'opiniâtreté eſt leur vice dominant; & d'ordinaire ils font de leur âge un argument univerſel, par lequel ils prétendent terraſſer tout ce que leur opoſent ceux qui ont le bonheur d'avoir vécu moins de tems qu'eux. Un homme d'âge pourroit-il ſe réſoudre à changer de méthode, pour perdre dans un moment le fruit de toutes ſes études, & pour redevenir écolier tout de nouveau? Il ne ſauroit obtenir

ce ſacrifice de ſon amour-propre ; il aime bien mieux ſupoſer une fois pour toutes que les jeunes gens n'ont pas le ſens-commun, & qu'il n'y a rien de ſi extravagant que de vouloir en ſavoir davantage que ſes maîtres.

Je conviens que l'expérience des Vieillards eſt un grand avantage qu'ils ont ſur les jeunes gens ; mais, il eſt ſûr que pour recueillir quelque fruit de l'expérience, il faut qu'une pénétration vive, ſécondée d'un raiſonnement étendu & éxact, faſſe valoir cette expérience, & lui donne ſon véritable prix.

Lors qu'on raiſonne de travers ſur les événemens de la vie, bien loin d'en devenir plus habile, on n'aquiert qu'une ignorance orgueilleuſe, en cela plus haïſſable que l'ignorance des jeunes gens qui d'ordinaire eſt accompagnée de quelque docilité.

A l'égard de la Vertu, le grand âge n'a pas ſur la jeuneſſe une ſupériorité auſſi étenduë qu'on croit d'ordinaire.

Il n'arrive que trop ſouvent, que les Vieillards conſidérent comme une vertu, l'impoſſibilité d'être vicieux. Ils n'ont plus de deſirs à combattre, & ils eſtiment cette inaction autant que la victoire la plus glorieuſe qu'on puiſſe remporter ſur un cœur déréglé, & ſur un tempérament malheureux.

Souvent encore on conſerve dans la Vieilleſſe des deſirs impuiſſans, qu'on eſt au deſeſpoir de ne pouvoir pas ſatisfaire ; ſouvent l'indigna-

dignation d'un viellard contre les déréglemens de la jeunesse, bien loin d'être une marque de Vertu, n'est que l'effet d'une basse jalousie qu'excitent en son ame des plaisirs qu'il n'est plus en état de goûter. Il est vrai encore, que l'âge a des vices qui lui sont particuliérement affectez; l'Avarice, par éxemple; c'est toûjours un défaut ridicule; mais sur tout c'est une extravagance inconcevable dans ceux qui aiment les richesses pour les richesses mêmes, & qui portent des desirs violens vers un bien dont ils ne sauroient plus se servir, & dont la mort leur va bien-tôt arracher la possession.

Ajoûtons que l'amour-propre des jeunes gens est moins violent que celui des vieillards; c'est presque leur unique passion; tous leurs autres desirs s'y perdent comme dans un goufre; les panchans d'un jeune homme se répandent sur un nombre infini d'objets; ceux des vieillards au contraire sont tous concentrez en eux-mêmes. Plus ils sont prêts à se perdre, plus ils se deviennent précieux, & plus ils ont soin de leurs avantages & de leurs commoditez. Souvent ils haïssent tout le monde pour s'aimer d'avantage; & d'ordinaire rien n'est plus dur & plus insensible que le cœur d'une personne fort avancée en âge. Il ne pense qu'à lui-même, il ne parle que de lui-même; il croit tous les momens perdus où il s'occupe d'un autre objet que de lui. Il prétend même être aussi précieux aux autres qu'il l'est à lui-même; il leur

leur dit ce qu'il eſt, ce qu'il ſera, & ſur tout ce qu'il a été: ſes rhumes, ſa goute, ſa foibleſſe, ſa diéte, tout cela lui paroît aſſez important pour occuper toute l'attention de ceux qu'il entretient.

De ce prodigieux attachement pour lui-même découlent ſa timidité, ſa pareſſe, ſa mauvaiſe humeur excitée à tous momens par les moindres ſujets; en un mot, ſes maniéres odieuſes qu'il ne ſauroit ſe réſoudre à renfermer dans ſa maiſon.

Je conviens qu'un Vieillard raiſonnable & vertueux eſt un thréſor d'un prix infini: On peut trouver en lui une hiſtoire vivante de ſon ſiécle. Il ſait des événemens particuliers qu'il accompagne de remarques curieuſes que l'âge a meuries dans ſon eſprit. Particuliérement ſes préceptes ſur la conduite des hommes ſont autant d'Oracles dignes d'être reçûs avec le plus profond reſpect. Satisfait de la maniére dont il a vécu, il ne regrette point le paſſé, il ne craint point l'avenir, & la tranquillité de ſon cœur rend ſon commerce doux & agréable. Mais les vieillards de cet ordre ſont ſi rares, qu'il n'eſt pas probable qu'ils ayent inſpiré aux hommes, ce reſpect qu'on regarde d'ordinaire comme un hommage dû à un âge avancé. Les jeunes gens poſez & les ſages vieillards, ſont à peu près également rares dans la ſocieté.

Dans l'âge viril au contraire la Raiſon eſt dans toute ſa force; les paſſions ſans être éteintes,

teintes, ſont devenuës dociles & traitables, & elles ſervent plus au mérite qu'elles n'y nuiſent. On a dans cette ſaiſon de la vie toute la prudence qu'il faut pour projetter un deſſein, & toute la vigueur néceſſaire pour le bien exécuter; c'eſt donc à cet âge, plûtôt qu'à tout autre, que la Raiſon dicte qu'il faut rendre le reſpect dû à la ſupériorité du mérite. D'où vient donc que généralement chez tous les Peuples on voit le contraire? En voici je croi la ſeule raiſon. Dans le commencement du monde, les prémiers Péres vivoient aſſez long-tems, pour ſe voir une nombreuſe poſtérité, laquelle, fondez ſur le plus naturel des droits, ils gouvernoient avec une puiſſance abſoluë. C'eſt-là ſans doute la prémiére forme du gouvernement qui a eu lieu chez les hommes, qui ſe trouvoient tous égaux par le droit de la Nature. On a donc vû dans les prémiéres familles du monde l'authorité des vieillards s'acroitre avec leur âge, & le reſpect qu'on leur portoit, s'accroître avec leur authorité. Les hommes d'alors n'avoient d'autre Prince, ni d'autre Juge que le chef de leur famille. Quand après cela les familles ſe ſont étenduës peu à peu ſur la terre & qu'elles ont formé différentes Nations, l'idée de la *vénérabilité* des vieillards a été perpétuée dans le genre-humain par une tradition ſuivie, & les Péres l'ont preſcrite à leurs enfans, comme un vérité inconteſtable: d'autant plus qu'ils y trouvoient leur intérêt.

Je ferois fâché que mon opinion chagrinât les perſonnes d'âge; je commence à avoir mes raiſons pour ne leur pas diſputer leurs droits, & ſi mon raiſonnement ne vaut rien, on me fera plaiſir de m'en inſtruire.

LXXVI. DISCOURS.

LA plûpart des hommes fondent l'eſtime & l'amour qu'ils ont pour eux-mêmes, moins ſur l'opinion qu'ils ont de leur bonnes qualitez, que ſur l'opinion qu'ils s'imaginent que les autres peuvent en avoir. On ne ſe demande pas, Ai-je de l'eſprit? ai-je de la générosité? Ai-je de la ſenſibilité pour mon prochain? On ſe demande ſi l'on paſſe, parmi les hommes, pour généreux, pour humain, pour ſpirituel? Après cet examen nous paſſons délicatement de l'idée qu'on a de nous, à nous mêmes; nous confondons notre copie avec l'original, & nous nous aplaudiſſons réellement de nos bonnes qualitez, qui ne ſubſiſtent que dans l'imagination d'autrui.

Celiméne ſe félicite de ſes apas, qu'elle doit à l'Art, & non pas à la Nature; & elle tire un véritable orgueil de ſa fauſſe beauté. Ses Amans trompez par du blanc & du rouge, la cajolent ſur ſes charmes; & elle, trompée à ſon tour par des louanges qui lui apartiennent auſſi

aussi peu que son blanc & son rouge, se croit véritablement belle; elle a bien de la peine mê-me à s'en desabuser.

. . . . . Quand la Belle en Cornette
Etale chaque soir son teint sur sa Toilette,
Et dans quatre mouchoirs, de ses beautez salis,
Envoye au Blanchisseur ses Roses & ses Lis.

Alcantor enrichit son esprit à peu près de la même manière dont Céliméne embellit son visage. Son imagination stérile ne lui fournit aucun tour particulier, aucune pensée neuve. Tant que son esprit s'est montré dans son naturel, il a toûjours été rebuté des gens de bon-goût, qui ont censuré impitoyablement ses Ouvrages, ou, ce qui est plus mortifiant, qui en ont éludé la lecture. Alcantor s'obstine pourtant à vouloir être Bel-Esprit à quelque prix que ce soit; il cherche du fard pour son génie chez les Anciens & chez les Modernes, & il compose des piéces, où les plus beaux morceaux des autres Auteurs, assez adroitement cousus ensemble, répandent le sel le plus piquant. Munis de ces productions il court les lire à des personnes sans étude, dont le bon-sens naturel est pourtant capable de goûter le *beau* dans les Ouvrages d'esprit. On lui aplaudit, on éléve ses Piéces jusqu'aux nuës, & il se sépare de ses Admirateurs tout aussi satisfait de son esprit,

que

que si les louanges qu'il vient de dérober, lui étoient bien dûement aquises.

Rodomont, qui tremble de peur à la moindre feuille que le vent remuë, néglige toute autre réputation pour celle d'homme de courage. Il se donne des Avantures & des Combats qu'il recite à ceux qui veulent les entendre, & qu'il accompagne des circonstances les plus vraisemblables qu'il puisse imaginer; on le croit, ou bien on fait semblant de le croire, & l'on est surpris des miracles de son intrépidité. Là-dessus, Rodomont charmé de l'idée qu'on a de lui comme d'un Héros, substituë cette idée à sa place: & il est tout aussi fier de sa bravoure qu'un Guerrier qui venant de gagner une Victoire est encore occupé à s'essuyer le sang & la poussiére.

Si de cette manière nous nous croyons estimables parce qu'on nous estime, nous nous trouvons aussi bien souvent heureux, parce que les autres hommes admirent notre bonheur.

Clitandre pourroit vivre agréablement avec ses égaux, & goûter des plaisirs que la Liberté assaisonne; mais entêté de la Grandeur, il est insensible aux divertissemens les plus piquans, quand il ne peut pas les goûter avec des personnes de distinction. Il aimeroit mieux languir dans un ennui perpétuel, que d'encanailler ses plaisirs, en les partageant avec ceux qu'il croit au dessous de lui.

Il

Il s'introduit chez les Grands par des bassesses, & paye l'honneur de les fréquenter par une servitude volontaire: Une attention éxacte à toutes ses actions le gène & l'embarasse, il n'ose ni rire, ni parler, ni être sérieux sans une meure délibération. On peut dire qu'il n'a pas la hardiesse d'être *lui-même*. Avec ses égaux il est libre, enjoué, agréable: Il est avec les Grands, contraint, timide, décontenancé; son esprit, semblable à une cire molle, paroît recevoir tour à tour tous leurs différens sentimens, & semble changer de conceptions dès qu'ils en changent.

Après avoir été métamorphosé de la sorte pendant quatre ou cinq-heures, il rentre dans son naturel, & se montre d'un air orgueilleux à ses égaux, qui ne manquent pas d'admirer sa fortune & son mérite qui le lient à des personnes d'un rang si élevé. Il s'aplaudit lui-même de l'envie & de l'admiration que les compagnies qu'il hante, lui attirent, quoiqu'il sente bien qu'il vient de s'ennuyer à la mort. N'importe, il s'en trouve amplement dédommagé par la satisfaction de pouvoir dire; j'ai soupé avec le Conte un tel: j'ai perdu mon argent avec une telle Marquise; & le souvenir d'une chose dont la réalité lui a donné de la mortification, lui donne de la vanité & de la joye.

Il n'y a rien de si creux que de vouloir s'élever au dessus de sa condition, en fréquen-

tant les gens de la premiére Qualité, & de perdre par l'aquiſition de ce bonheur chimérique, un bien auſſi ſolide & auſſi précieux que la Liberté. Que ne faut-il pas faire ? Combien ne faut-il pas ſouffrir ! pour gagner les bonnes graces de ceux qui n'ont d'ordinaire que leur orgueil de plus que les autres mortels ! Je ne conçois pas comment une perſonne, douée de quelque raiſon, peut ſe réſoudre à trahir ſes ſentimens pour adopter ceux des autres, quelque déraiſonnables qu'il les trouve; C'eſt pourtant le ſeul moyen de ſe rendre ſuportable chez la plûpart des Grands. Ne m'en croyez pas ſi vous voulez ; & contredites un homme d'une Qualité diſtinguée : s'il peut répondre à vos objections, il inſultera à votre ſtupidité ; & s'il doit convenir que vous avez raiſon, il aura bien de la peine à vous pardonner d'avoir plus de lumiéres que lui. Le ſeul parti qui vous reſte, c'eſt de demeurer dans un ſilence perpétuel, qui vous fera regarder comme un imbécile, ou comme un homme de mauvaiſe humeur.

On pourroit approuver encore la paſſion qui porte un grand nombre de perſonnes, à rechercher la ſociété des Grands, s'ils pouvoient donner la ſanté du corps, ou le repos de l'ame. Mais il eſt ſûr que ces biens ineſtimables ne ſont point en leur pouvoir, & l'on peut dire avec vérité, que ceux qui cherchent chez eux des richeſſes & des dignitez, aiment mieux *faire fortune qu'être heureux.*

Je

Je ne ſaurois mieux comparer la familiarité des Princes, qu'à un Théatre d'Opéra : quand on le voit de loin tout en paroît de la derniére magnificence ; mais quand on monte deſſus on n'y trouve rien qui ſoit digne d'admiration.

En vérité, ſi ceux qui ſe plaignent de l'impuiſſance de leur raiſon, vouloient faire les mêmes efforts pour avoir une conduite ſage & réglée, qu'ils font pour gagner les bonnes graces d'un grand Seigneur, je leur répondrois corps pour corps de la réüſſite d'une entrepriſe ſi louable.

Je ſai bien que toutes les perſonnes d'une naiſſance illuſtre n'exigent pas de leurs inférieurs une lâche déférence ; j'en connois même pluſieurs qui veulent bien paroître *hommes* par leur douceur & par leur complaiſance, & ſouffrir que nous le paroiſſions auſſi, par la franchiſe & par la liberté. Il n'y a rien de ſi raiſonnable que de chercher la compagnie de ces ſortes de Grands, pourvû qu'on n'affecte pas de négliger pour eux ceux qui ont le même mérite, & moins d'élévation.

Il y a des gens qui font, à l'égard de l'eſprit, ce que font ceux dont je viens de parler à l'égard du rang & de la naiſſance. Sans avoir du génie & de l'étude, ils veulent acheter à bon marché la réputation de Bel-eſprit, en hantant ceux qui paſſent pour des Génies ſupérieurs. Rien n'eſt plus mince que le plaiſir qu'ils

goûtent, dans des converſations qui roulent ſur des matières dont ils n'ont pas la moindre idée, & ſur leſquelles ils ſont obligez de ſe taire, ou de raiſonner de travers. Ils ont le même ſort que ceux qui ſe trouvent au milieu d'une Nation étrangére dont ils n'entendent pas le langage. On diroit cependant, à conſidérer leur orgueil, que l'eſprit de ceux qu'ils fréquentent ſe communique à leur ame, & leur devient propre. Ils ſe tuent de répéter à tout moment qu'ils ont vû Fontenelle, qu'ils ont parlé à Boileau, qu'ils ont diné avec la Fontaine, & que la Mothe leur a recités ſes Odes. Ils en font tout leur mérite, tout de même comme s'ils avoient été incorporez à ces grands Hommes, & comme s'ils étoient devenus un même tout avec eux.

Ils ne reſſemblent pas mal à Ragotin, un des prémiers Héros du Roman Comique, qui voulant prouver qu'il s'entendoit à merveille aux piéces de Théatre, alléguoit que ſa mére avoit été filleule du Poëte Garnier, & que lui-même il en avoit encore l'écritoire chez lui.

Le mérite de ces ſortes de gens reſſemble à ce que les Philoſophes apellent *Accident*, qui ne ſauroient ſubſiſter ſeul, & qui emprunte ſon *être* de la ſubſtance dans laquelle il ſe trouve.

Il y a des perſonnes qui donnent dans un excès tout opoſé à celui que je viens de cenſurer, & infiniment plus mépriſable.

Ce ſont ceux, qui, nés d'une humeur impérieu-

rieuse, & trop pareſſeux pour s'aquerir un mérite diſtingué, cherchent avec ſoin des gens ſans eſprit & ſans éducation, pour ſatisfaire avec eux, à petits fraix, à leur deſir naturel de primer; fondez ſur cette Sentence de Boileau.

Un ſot trouve toûjours un plus ſot qui l'admire.

Ils fuyent un honnête homme comme un monſtre, & traînent toûjours après eux un tas de gens de rien, admirateurs à gages de leurs impertinences.

Ils ne ſont au logis pour perſonne, tandis qu'ils y font la débauche avec des gens de cette étoffe, auxquels ils impoſent ſilence quand ils veulent, & avec qui leurs maniéres ridicules ont leurs coudées franches. Si tout autre compagnie leur manque, ils peuvent toûjours compter ſur leurs Laquais; & lorſqu'ils les traitent de pair à compagnon, & qu'ils les mettent à table avec eux, ils courent riſque encore d'y être avec de plus honnêtes gens qu'ils ne le ſont eux-mêmes.

L'extravagance de ceux qui cherchent le commerce des Grands & des beaux génies, avec une ardeur outrée, tend du moins à ſe faire valoir par là, dans le monde, & à s'aquérir l'eſtime des honnêtes gens; mais la ſottiſe des eſprits bas dont je parle ici, ne ſert qu'à les faire mépriſer de tout le monde, & à ſe faire confondre avec la canaille qu'ils hantent.

Ce mauvais naturel mène tout droit à la grosſiéreté, aux débauches les plus infames, & à tous les crimes les plus odieux. Pour le moins la perte du bien eſt la ſuite indubitable de cette indigne conduite, & ceux qui la tiennent tombent preſque toûjours par leur faute dans la craſſe, au deſſus de laquelle la Fortune les avoit élevez. Souvent après avoir été ruinez par les canailles dont ils ont acheté la complaiſance, ils ſont bienheureux de trouver quelqu'autre riche faquin qu'ils puiſſent ruiner à leur tour.



LXXVII. DISCOURS.

IL eſt certain que bien des gens n'aimeroient jamais, ſi jamais ils n'avoient entendu parler de l'Amour. La Nature conduit à la tendreſſe, on n'en ſauroit diſconvenir : mais cette nature n'agit pas avec la même violence ſur tous les hommes, & pluſieurs d'entr'eux doivent vouloir être amoureux, pour l'être en effet. Il y a une certaine proportion entre les différens âges & entre les objets qu'on y ambitionne, & le prémier deſir des jeunes gens, eſt d'ordinaire celui de paſſer pour avoir les qualitez requiſes pour plaire au beau-ſexe. La vanité eſt la prémiére ſource de la tendreſſe, & l'on ſe fait un point d'honneur & une eſpèce de bel-air de fréquenter les Dames & de

leur en conter; ce bel-air ne laiſſe pas d'être accompagné de quelque plaiſir ; ce plaiſir devient peu à peu une habitude; Cette habitude dégénère enfin dans une néceſſité abſoluë ; Et certaines gens ſont auſſi peu maîtres de n'avoir point d'amour, qu'il dépend de ceux qui ont la fiévre, de ne l'avoir point.

Se rendre ainſi amoureux de gayeté de cœur, c'eſt ſe jetter volontairement dans une extravagance, de laquelle un honnête homme devroit être aſſez mortifié, ſi elle le ſaiſiſſoit en dépit de lui. Pour peu qu'on ſoit raiſonnable, ne doit-on pas rougir de honte, quand on ſonge à ce que l'amour nous a fait dire & faire? & n'eſt-il pas certain qu'autant d'Amoureux, autant de différens caractères de folie & d'impertinence? La folie de l'Amour eſt diviſible à l'infini auſſi-bien que la matière, & l'on n'en ſauroit diſconvenir, quand on prend la peine de réfléchir ſur les manières de ceux qui s'abandonnent à cette ridicule paſſion. Il faudroit un gros Livre pour traiter commé il faut cette matière, mais je me contenterai de l'éfleurer, & de tracer quelques caractères détachez de la conduite des Amans.

Il y a des Amoureux dont la folie eſt folâtre & plaiſante; il y en a d'autres dont la folie eſt ſérieuſe & concertée; & ces derniers ſont à coup ſûr les plus inſuportables. On les voit d'ordinaire réduire leur tendreſſe en ſyſtème, & conduire leurs amoureux deſſeins, confor-

mément à un projet qu'ils en ont dreſſé avec la derniére aplication. Ils attaquent le cœur de leurs maîtreſſes avec la même regularité dont on fait le Siége d'une Place, & recueillent, des Auteurs anciens & Modernes, des axiomes & des règles pour diriger ſagement leur folie.

Leur ſérieuſe impertinence
Veut aux règles de la Prudence
Aſſujettir leur paſſion,
Et ſoûmettre l'extravagance
Aux maximes de la Raiſon.

Il y a de ces Amans à ſyſtême qui ont fait le plan d'imiter toutes les inclinations de leurs Maîtreſſes, & d'être des miroirs fidelles de tous leurs ſentimens.

Bien loin de ſonger à corriger les défauts de leurs belles, ils les adoptent, & les canoniſent en quelque ſorte, en les imitant comme autant de perfections. Quand leurs *Originaux* donnent dans le libertinage, ils ſont libertins; & dévots, ſi les objets qu'ils prennent pour modelles ſe piquent de dévotion. Ils entrent ainſi dans un caractère qui leur eſt étranger, & cette ſeule affectation eſt capable de les rendre ridicules aux yeux d'une femme de bon-goût.

On en voit d'autres qui, dans le deſſein de marquer leur attachement pour une Maîtreſſe, lui ſacrifient leur ſexe, & ſe rendent efféminez. Ils s'occupent avec elle à travailler à tou-

tes

tes fortes d'ouvrages de femme, & qui pis eft, ils fe piquent de s'en aquiter avec adreffe. Si leurs belles avoient befoin d'une femme de chambre, ils auroient toutes les qualitez néceffaires pour remplir dignement un pareil emploi: mais pour les fervir en qualité d'Amant, je fuis leur Serviteur, ce n'eft pas là leur fait. Les femmes aiment qu'un homme foit homme de toutes les maniéres.

J'ai dit dans un autre Mifantrope, qu'une femme qui veut plaire aux hommes ne doit pas affecter des airs robuftes & virils; mais encore eft-il plus pardonnable aux Dames de s'élever au deffus de leur fexe, qu'aux hommes de s'abaiffer au deffous du leur. Paffe encore fi un Galant, pour montrer de la foûmiffion à une belle, s'amufoit à quelque ouvrage de femme, pourvû qu'il fe mît dans l'efprit qu'on a bonne grace de ne pas y réüffir trop bien; l'objet de fon amour lui fauroit gré de fa complaifance, & fon peu d'adreffe ne courroit aucun rifque de lui faire du tort dans l'efprit de fa Maîtreffe.

Tel Hercule en filant rompit tous les fufeaux.

J'ai vû des hommes qui, auprès des femmes qu'ils n'aimoient pas, avoient toute l'effronterie d'un Page, ou d'un Petit-Maître; & qui, près de l'objet de leurs feux faifoient paroître toute la timidité d'un Ecolier fraîchement for-

ti des claſſes. Par cette conduite ils gagnoient ſouvent les cœurs de celle dont la conquête leur étoit indifférente, & ils ſe rendoient odieux à celles qu'ils faiſoient profeſſion d'aimer. Le principe de leur biſarrerie eſt dans la nature de l'amour même, qui nous porte toûjours à avoir une haute idée de la perſonne qui nous inſpire cette paſſion. Dès que ces gens là ſont touchez de la beauté d'une femme, ils lui ſuppoſent une ſageſſe achevée, & s'imaginent que la moindre liberté les pouroit ruiner dans ſon eſprit.

Il eſt naturel de croire que le beau ſexe ne s'accommode pas toûjours de cette retenuë de ſes adorateurs, & qu'il ſeroit ravi quelquefois qu'ils fuſſent un peu moins reſpectueux & un peu plus entreprenans.

Les femmes ſe rendent d'ordinaire moins par un véritable amour que par foibleſſe; elles n'ont pas la fermeté de refuſer long-tems, & c'eſt par là qu'un Amant effronté réüſſit plus ſouvent auprès d'elles qu'un Amant aimable.

Une autre eſpèce de Fous plus incommode encore, c'eſt celle des Amans d'une délicateſe outrée, qui trouvent à redire à toutes les actions de leurs Maîtreſſes, & dont l'amour reſſemble le mieux du monde à la haine. On diroit qu'ils ne ſont amoureux que pour enrager, & pour faire enrager celles qui ont le malheur de leur plaire & la foibleſſe de les ſouffrir. Ce ſont les Chicaneurs du monde les plus rafinez, & l'on peut dire

dire qu'il créent les ſujets de leurs gronderies, puis qu'ils les ſavent faire de rien. Si avec cette humeur ils trouvent des Maîtreſſes qui leur reſſemblent, imaginez-vous les effets turbulens d'une ſi malheureuſe ſimpathie.

De tels Amans ſont toûjours en proye aux plus violentes paſſions. Il travaillent à ſe rendre malheureux mutuellement par pure tendreſſe; & ils ſemblent plûtôt embraſez du flambeau des Furies que de celui de l'Amour.

Laiſſons-là ces foux hargneux, pour en venir à un genre de manie un peu plus humain. Un bon nombre de ces Amans qui ſe piquent de filer le parfait Amour, employent tout le tems qu'ils paſſent avec leurs Belles à de tendres converſations. S'ils manquent d'eſprit, ils rebattent toûjours les lieux communs de la tendreſſe, & par conſéquent ils ennuyent bien-tôt celles à qui ils s'étudient de plaire. Mais quand même ils ont toute la vivacité imaginable dans l'eſprit & dans les ſentimens, ils ont bien de la peine à ſoûtenir toûjours un pareil entretien, & plus de peine encore à le faire goûter long-tems à l'objet de leur paſſion. L'amour aime les répétitions à ce qu'on dit; mais je doute fort que cette vérité doive s'entendre, dans un ſens fort étendu, de ces diſcours qui roulent, ſur la tendreſſe, ſur l'eſtime, ſur la conſtance, en un mot de tous ces diſcours paſſionnez que le cœur & l'eſprit peuvent fournir aux Amans. L'attention d'une femme eſt bientôt

tôt épuisée, quelqu'intéressant que puisse être le sujet sur lequel elle la fixe; Et le dégoût qu'elle reçoit d'un entretien trop uniforme, s'étend très facilement sur celui qui lui donne ce dégoût.

J'ose soûtenir que le moyen le plus infaillible de rendre une femme inconstante, c'est de lui parler toûjours de tendresse & de passion; l'on en sera convaincu, quandon voudra bien entrer un peu dans la nature de la Constance en Amour.

Etre constant en Amour n'est autre chose, à mon avis, que de renfermer l'inconstance naturelle de nos desirs dans une seule personne, qui puisse toûjours donner à notre passion quelque occupation nouvelle.

Par conséquent un Amant qui veut fixer sa Maîtresse doit s'efforcer à être un véritable Protée, & à lui offrir toûjours son mérite sous quelque nouvelle face; enfin que le panchant naturel du sexe pour la nouveauté, n'ait pas besoin, pour se satisfaire, de passer à quelqu'autre objet.

Le plus sublime mérite, s'il n'a pas l'art de se *diversifier*, pourra se procurer une estime constante; mais il ne s'attirera pas long-tems de l'Amour. Cette passion consiste dans une agitation continuelle, qui faute d'être entretenuë, est bien-tôt suivie d'une indifférence léthargique. Sur tout, le sérieux d'un Amant toujours retranché dans la belle passion, ne peut

peut que dégoûter une perſonne naturellement enjouée, dont l'Amour naît d'ordinaire du plaiſir, & en tire ſa nourriture.

Il eſt ſûr que la tendreſſe des perſonnes eſt d'ordinaire entée, s'il m'eſt permis de parler ainſi, ſur leur tempérament. Ceux qui ont reçû de la Nature quelque pente vers la mélancolie, ne ſauroient s'empêcher d'aimer d'une maniére conforme à leur naturel. Un amour qui ne traine pas à ſa ſuite des peines, des troubles & des chagrins, n'a pas à leur gré les qualitez eſſentielles d'un amour véritable.

Ceux au contraire que leur tempérament porte à la joye, répandent d'ordinaire un air riant ſur leur tendreſſe; & l'amour qui n'eſt pas du caractère enjoué, trouvera rarement la route de leur cœur.

Que dirons nous de ces Amoureux tranſis, qui non contens de l'uniformité ennuieuſe de leur méthode d'aimer, ſont toûjours aux pieds de leurs idoles, abîmez dans les plaintes, dans les gémiſſemens & dans les larmes. C'eſt quelque choſe de bien récréatif pour une jolie Femme, d'avoir toûjours à ſes trouſſes, un braillard éternel, qui pour tout agrément lui offre des ſoupirs & des pleurs. Si cette conduite peut flater ſon amour-propre pour quelque tems, & lui donner de grandes idées du pouvoir de ſes charmes, il eſt ſûr qu'il y a quelque choſe de trop nigaud dans ces maniéres, pour ne révolter pas à la longue un goût un peu délicat.

licat. Voici comme Sarrasin parle de ces sortes d'Amans.

Tyrsis, la plûpart des Amans,
„ Sont des Allemans,
„ De tant pleurer,
„ Plaindre, soûpirer,
„ Et se désespérer,
„ Ce n'est pas-là pour bruler de leurs flames
„ Le cœur des Dames:
„ Car les Amours
„ Qui sont enfans, veulent rire toûjours.

„ Il faut, pour être vrai Galant,
„ Etre complaisant,
„ De belle humeur,
„ Quelquefois railleur,
„ Et quelque peu rimeur;
„ Les doux propos & les Chansons gentilles,
„ Gagnent les Filles;
„ Et les Amours
„ Qui sont enfans, veulent chanter toûjours.

„ Il faut s'entendre à s'habiller;
„ Toûjours babiller,
„ Danser Balet,
„ Donner Jodelet *
„ Et frire le Poulet.
„ Bisques, Dindons, Pois & Féves nouvelles,
Charment les Belles,
„ Et les Amours,
„ Qui sont Enfans, veulent manger toûjours.

LXXVIII.

* *Comédie de Scarron.*



LXXVIII. DISCOURS.

Dialogue entre Mercure & le Misantrope.

Le Misant. D'Où vient donc le Seigneur Mercure, chargé de la sorte? Aparemment que vous venez porter les Billets-doux des Habitans des Cieux aux Grisettes de la Terre: car vous fûtes toûjours l'Intendant des plaisirs de ces Messieurs-là.

Merc. Eh! d'où venez-vous, vous-même, mon Ami? Il y a long-tems que j'ai renoncé à cet emploi. Il y avoit quelque chose à faire autrefois en facilitant les Amours des grands Seigneurs; c'étoit même la route la plus abrégée de la Fortune. Mais à présent il n'y a pas de l'eau à boire.

L. M. Quelle peut être la cause de ce changement?

M. C'est qu'au tems jadis il falloit pour gagner les cœurs des filles, de l'intrigue, de l'éloquence, en un mot toutes les qualitez dont les Poëtes me font présent. Mais depuis que le Sexe est au dernier enchérisseur, les talens de Mercure ne sont point nécessaires pour faire ce commerce avec réüssite. Jupiter même auroit beau prendre la figure de toutes sortes d'animaux; à moins que ce ne fût celle d'un riche

riche Juif, toutes ces métamorphoses ne lui serviroient de rien pour conduire heureusement ses tendres entreprises.

L. M. De quoi vous mêlez-vous donc à présent ?

M. Je suis depuis plus de quarante ans Garçon Libraire pour vous rendre service.

L. M. Un Dieu de votre qualité, Garçon Libraire! vous vous moquez de moi.

M. Garçon Libraire, vous dis-je; mais Garçon Libraire de distinction. Il vaut mieux être grand dans un petit emploi, que petit dans un grand. Je suis de l'humeur de César, voyez-vous, il aimoit mieux être le prémier dans une bicoque, que le second à Rome. C'est moi qui porte chaque mois, par tout l'Univers, un Recueil de Nouvelles & de piéces d'esprit, les meilleures que je puisse trouver; & pour peu que vous soyez curieux, je vous montrerai ma marchandise d'à-présent.

L. M. Vaudra-t-elle la peine d'être vûë?

M. Vous en jugerez. Voila d'abord des Avantures véritables, arrivées exprès pour augmenter mon Recueil. Voici des vieilles nouvelles à qui on a donné le bon tour.

L. M. Qu'apellez-vous le bon tour?

M. Diantre, c'est de faire une rencontre d'une Bataille, & une Bataille d'une rencontre, selon l'exigence du cas. Voici encore des Enigmes, qui sont quelquefois si bien Enigmes, qu'il n'y a que l'Auteur qui puisse les deviner.

Re-

Regardez bien ceci ; ce ſont des deſcriptions de Pompes funèbres, où tout eſt rempli, d'écuſſons, de Tapis, de Pavillons, de Feſtons, de Pilaſtres, & de Girondelles.

L. M. „ Ce ne ſont que Feſtons, ce ne ſont qu'Aſtrogales,

Votre livre eſt bien meublé à ce que je vois.

M. Je vous en réponds. Aimez-vous les Chanſonnettes, en voici à choiſir. Il y en a de tendres, il y en a à boire, à dormir même. Celles qui ſont bonnes ne ſont pas trop nouvelles, & celles qui ſont nouvelles ne ſont pas trop bonnes ; les moins goûtées pourtant ne ſont pas celles qui ont pour elles la nouveauté.

L. M. Je n'en doute aucunement ; il y a même de l'aparence que la Vertu & la Raiſon ne ſont ſi peu eſtimées dans le monde que parce qu'elles ſont vieilles. Mais vous ne débitez que de la bagatelle, ce me ſemble.

M. Qu'apellez-vous de la bagatelle ? ne voyez-vous pas ces grandes piéces de Littérature ; cela eſt bien ſérieux au moins.

L. M. En effet, voila de la bagatelle ſérieuſe. Mais permettez-moi de vous dire que ceux qui liſent votre Ouvrage, ne s'entendent guère en Littérature, & que ceux qui s'entendent en Littérature ne liſent guère votre Ouvrage.

M. Tant pis pour eux, s'ils ne le liſent pas.

 Vous

Vous voudriez par la même raison exclure encore de mon Recueil, la Physique, la Botanique & la Chimie; mais quand ce ne seroit que pour varier les matiéres, je trouve tout cela d'une grande utilité.

L. M. Pour occuper de la place, n'est-ce pas? Mais voila des vers ce me semble; sont-ils jolis?

M. Je n'en réponds pas. Ce n'est pas mon maître qui les fait tous; & comme ce Livre paroît tous les mois, on prend ce que l'on trouve.

L. M. Je vous entends. Aussi-bien le nombre des bons Poetes est un peu diminué en France, depuis que la Guerre a tari la Source des Pensions; & Plutus inspire bien autant de bons Vers, qu'Apollon.

M. Mais vous qui vous donnez ainsi les airs de censurer tout, quel homme êtes vous, s'il vous plaît?

L. M. Je suis l'Auteur du Misantrope: vous devez connoître cette piéce-là.

M. Il est vrai, mais il faut être Mercure pour la connoître, & votre réputation est aussi obscure que votre stile. Il n'y a rien qui soit goûté universellement dans tout ce que vous avez écrit, que votre début: *Peste soit du Titre & de l'Auteur.* C'est bien le moyen de plaire, morbleu, que de se faire un plan général de blamer tout ce que les autres aprouvent,

vent, & d'aprouver la plûpart des choses qu'ils blament.

L. M. C'est que les hommes n'ont pas le sens-commun; & si vous aviez vû ce que j'ai écrit là-dessus.

M. Je ne l'ai vû que trop de par tous les diantres. Cette piéce seule suffit pour décrier tout ce que vous écrirez de vos jours. C'est quelque chose de fort divertissant pour un Lecteur, de voir qu'on lui soutient en face, que tous ses sentimens & toutes ses actions, sont autant d'extravagances.

L. M. Mais il me semble que je le prouve en forme: vous avez trop d'esprit pour n'en pas convenir.

M. Tant pis si vous le prouvez; savez-vous, Monsieur le raisonneur, que la Raison est une insolente, qui ne sait pas son monde, & qui, pourvû qu'elle suive je ne sai quels principes, prétend avoir le privilège de rompre en visiére à tout le genre humain?

L. M. Si les hommes ne veulent pas que la Raison dévoile leur ridicule & leurs vices, ils peuvent facilement l'éviter. Qu'ils se corrigent.

M. Qu'ils se corrigent! vous me feriez rire. Lit-on pour se corriger? Un Livre est un amusement qu'on prend quand on est las d'autres plaisirs. Et lire, c'est se dissiper plus modestement qu'on ne fait dans le tumulte des Sociétez.

L. M. Si le Siécle eſt aſſez perverti, pour ne goûter que la fadaiſe, & pour dédaigner tout ce qui peut le rendre meilleur; Je me contente de faire mon devoir, & de ne rien négliger pour deſſiller les yeux à des aveugles qui ſe plaiſent dans leur aveuglement.

M. Vous parlez comme un Caton. Mais ſongez-vous que vous commencez à augmenter le nombre de ces Barbons que vous traitez ſi cavaillèrement? & que votre Ouvrage n'eſt qu'un composé deſagréable de l'aigreur de votre bile & des glaces de votre eſprit. Il vaudroit autant, à votre âge, affronter tous les écueils de l'Hymenée, que d'entreprendre de corriger la ſottiſe du genre-humain. Il faut bien un autre Alcide que vous pour dompter cet hydre, dont on ne ſauroit abattre une tête, ſans en voir renaître mille à la place. Vous ne ſerez jamais goûté, c'eſt moi qui vous le dis.

L. M. Tout Miſantrope que je ſuis, j'ai meilleure opinion des hommes que vous. On a dans le fond autant de raiſon à préſent, que jamais; & il y a une rélation ſi naturelle entre la Raiſon & la Vérité, qu'en n'expoſant que des véritez à l'eſprit des humains, on peut eſpérer avec fondement de ne leur être pas deſagréable.

M. Vous ne connoiſſez guères les hommes, vous qui vous piquez de les avoir étudiez à fond. On ſe ruine à coup ſûr dans leur eſprit

avec

avec la vérité, & le chemin le plus abregé de parvenir dans le monde, c'est l'art de mentir avec adresse.

J'ai ici une Chanson qui convient à ce sujet le mieux du monde; sur l'Air, *Ce n'est qu'une médisance.*

Quand les Princes rafinez
Savent mener par le nez
Un Voisin sans défiance,
Quand leur souple conscience
Se prête à l'utilité;
S'ils augmentent leur puissance,
Est-ce par la Vérité?

Quand la fleur des Partisans
Qui fût gueux il y a dix ans,
Se trouve dans l'opulence;
Quand il fait par sa Finance
Se faire de Qualité,
Pour éviter la Potence,
Est-ce par la Vérité?

Quand d'un Roi les Favoris,
Couvrent ses vices chéris
Sous un voile d'innocence;
Si par cette manigance
De leur Protecteur gâté
Ils partagent l'opulence,
Est-ce par la Vérité?

Quand un habile Avocat
Sait duper un Magiſtrat
Par le fard de l'éloquence,
S'il étonne l'Audience,
Et fait vers l'iniquité
Faire pancher la balance,
Eſt-ce par la Vérité?

L. M. Il n'eſt pas étonnant que le Dieu des menſonges ſe déclare contre la Vérité.

M. Vous faites des Vers à ma louange ſans le vouloir aparemment; & ce n'eſt pas un petit titre que celui du Dieu des menſonges. Mais ſupoſez que la Vérité fût moins odieuſe qu'elle n'eſt; Il eſt toûjours ſûr, que vous avez pris très mal vos meſures pour faire réüſſir votre Ouvrage. Peut-être auroit-il eu quelque bonté ſi vous l'aviez fait imprimer à Paris, & que de là il ſe fût répandu dans les Provinces & dans tous les endroits où l'on parle François; mais d'entreprendre d'écrire bien, hors de Paris, & qui pis eſt en Hollande, c'eſt ignorer que le Bel-Eſprit eſt un droit attaché à la capitale de France, & que tous les Auteurs ſortent de leurs Provinces pour faire éclorre leurs productions dans une Ville qui a de ſi beaux Privilèges.

L. M. A vous entendre parler, il ſemble que l'eſprit reſſemble aux fruits, à qui il faut un certain air, & un certain terroir pour être

tre d'un goût excellent. Se peut-il une penſée plus extravagante ?

M. Vous prenez la choſe trop à la lettre. N'eſt-il pas vrai qu'on trouve certains fruits délicieux, & certains vins exquis, parce qu'on ſe perſuade, qu'ils ſont d'un tel terroir, ou d'un tel côteau ? Il en eſt tout de même des productions de l'eſprit. Il ne s'agit que de ſatisfaire l'imagination des Lecteurs.

Vous n'aviez qu'à donner votre Miſantrope pour un Ouvrage venu de France, fait par Mr....... de l'Académie Françoiſe. Tout le monde y auroit couru comme au feu, & ç'auroit été un crime de léze-bon-goût de ne le pas admirer. Un titre de cette force rend le débit d'un Livre indubitable, ſur tout dans les païs étrangers, où l'on eſt dans le véritable point de vûë pour regarder l'Académie avec admiration.

L. M. Je ſerois bien faché de plaire à des admirateurs de ce genre; je me ris de leurs ſottes déciſions, & je ne prétends ſurprendre les ſuffrages de perſonne. Si je veux plaire ce n'eſt que par le mérite qui eſt réellement dans mes productions, & non par celui qui ne ſubſiſte que dans l'imagination d'un Lecteur prévenu.

M. J'aime fort votre fierté Miſantropique; mais ſongez-vous qu'à ce compte là il vous eſt abſolument néceſſaire de renoncer au plaiſir d'être lû, ou bien de guèrir le genre-humain

de ſes préjugez. Ce ſeroit une belle cure en vérité. Mais par malheur c'eſt vouloir prendre la Lune avec les dents : Les remèdes ne ſervent qu'à aigrir un mal auſſi invétéré que celui-là. Croyez moi, il faut traiter les hommes comme des malades incurables : Au lieu de les importuner par des remèdes auſſi deſagréables qu'inutiles, il faut laiſſer agir la Nature & le Haſard, & qu'ils guériſſent s'ils veulent. Adieu. Profitez de mes conſeils; je dois chercher ici des *Additions*, & puis partir au plus vîte.

L. M. C'eſt bien quelquefois la meilleure piéce de votre ſac que ces *Additions*, pourvû que l'Alchimie ne vienne pas nous y allembiquer le cerveau. Mais je ſerois faché de vous retenir; Vous avez un grand voyage à faire, & les mauvais plaiſans diſent que vous ne battez plus que d'une aîle.



LXXIX. DISCOURS.

J'Ai aſſez parlé des Amans qui ſont fous le plus ſérieuſement du monde : je dirai un mot à préſent de ceux qui ſont amoureux d'une maniére burleſque & divertiſſante.

Lyſis tout enflé de vanité, admirateur perpétuel de ſa belle jambe, occupé ſans ceſſe à arranger les boucles de ſa Perruque, veut s'emparer du cœur d'une femme, comme d'un bien qui

qui lui apartient de plein droit. Il ne s'amuse pas à filer le parfait amour : Cette méthode n'est bonne que pour les mérites ordinaires, il s'y prend d'une maniére autrement relevée.

Dès qu'il juge une Femme digne de l'honneur de lui plaire, son Imagination prompte & vive prend d'abord possession du cœur de la belle : persuadé qu'elle ne balancera pas un moment à ratifier la Donation qu'il s'en est faite à lui-même, il lui apprend cavallièrement qu'il l'aime. Cette Nouvelle lui paroît trop bonne pour différer un moment à la lui communiquer. Après avoir passé légérement sur sa Déclaration, il lui raconte pompeusement l'Histoire de ses Conquêtes amoureuses. Ce ne sont que Prudes apprivoisées, Coquèttes fixées, Maris jaloux, Rivaux desespérez.

Voilà la matiére de tous ses Discours ; & quelquefois il trouve des Femmes assez folles pour être les Dupes de l'impertinente ostentation qu'il fait de son Mérite. Il en rencontre souvent de meilleur goût, qui trouvant sa fatuité divertissante, l'entretiennent de quelque espérance, pour se faire un amusement agréable de sa sotte Vanité. Il s'en croit adoré tout aussi-tôt. Une Femme voudroit-elle entreprendre de résister à un Galant qui prend les cœurs d'emblée, & sur lequel tout le beau Sexe essaye son Mérite ? Cette chimère ne sau-

roit entrer dans la tête de Lyſis. On l'adore à coup ſûr. On a beau lui donner mille marques de fierté & de dédain : On a beau combler ſon Rival, à ſa vûe, des faveurs les moins équivoques : Bagatelles que tout cela. Ce ne ſont que petites ruſes pour éveiller ſa tendreſſe, & pour s'aſſurer davantage la poſſeſſion importante de ſon cœur. Celle qui le maltraite le plus, augmentera en dépit d'elle la Liſte pompeuſe de ſes Victoires ; & cette Conquête imaginaire ſervira peut-être à Lyſis, à lui en faire obtenir une véritable.

La méthode d'aimer de Floridor n'eſt pas d'un Caractère moins comique. Dès qu'il eſt charmé d'une Femme, il tâche de trouver le chemin de ſon Cœur, en faiſant ſemblant de ne le chercher pas. Il a entendu dire que les Femmes reſſemblent à l'ombre, qui fuit les corps qui s'avancent vers elle, & qui ſuit ceux qui s'en éloignent. La juſteſſe de cette comparaiſon éclate dans une infinité d'exemples, & Floridor prétend en tirer une règle ſûre, pour parvenir au but de ſes tendres deſirs. Loin de faire à celle qu'il aime des proteſtations d'amour, il lui fait des déclarations d'indifférence & d'inſenſibilité. Il lui étale avec une fierté affectée la tranquillité inaltérable de ſon cœur, & l'impoſſibilité qu'il y a à lui inſpirer de la tendreſſe. C'eſt en vain que la Nature a donné des charmes au beau Sexe, à ce qu'il dit ; il n'y a que des imbéciles qui ſe laiſſent ſéduire

par

par les affecteries des femmes; & avec un peu de fermeté, il n'y a rien de si facile que de se défendre d'un pareil ridicule.

Le pauvre Floridor se défend de cette maniére sans qu'on l'attaque, il croit que sa Maîtresse ne négligera rien pour dompter un cœur dont il rend la conquête si difficile. Malheureusement pour lui, il n'y a rien de si grossier que sa finesse. Sa belle la pénétre facilement, & s'aperçoit bien que c'est une place qui ne demande qu'à être attaquée pour pouvoir capituler avec honneur.

Quand même la liberté de ce prétendu *Hypolite* seroit mieux défenduë que la Toison d'or, il courroit risque d'en rester toûjours tranquille possesseur : ses Maîtresses voudroient-elles faire de grands efforts, pour un objet qui n'en vaut pas la peine, & hazarder la gloire de leurs charmes pour une conquête méprisable? Toutes les femmes ne ressemblent pas à ces Héros, qui irritez par la résistance, après avoir remporté des Victoires, aussi importantes que glorieuses, s'exposent à échouer devant une Place, aussi difficile à prende, qu'inutile à celui qui en est le Maître.

Autre espèce de manie amoureuse ! Le Marquis Clitandre ne se fonde pour se faire aimer de Dorinde, ni sur un esprit délicat, ni sur un cœur bien placé; tous ces agrémens sont trop bourgeois. Il trouve son mérite & ses charmes dans son Château, ses Titres, sa Meute,

te, & ſur tout dans ſon équipage. Il prétend qu'un homme traîné par ſix bètes, & ſuivi de ſix gueux couverts de galons d'or, eſt en droit de ne jamais trouver de cruelle. Au lieu d'avoir toûjours à la bouche des flammes, des ardeurs, des conſtances, des tendreſſes; il parle à ſa Belle. d'une caléche d'une nouvelle invention, de chevaux tigres, de livrées magnifiques, & il ſe prévaut de toutes ces choſes comme d'autant de qualitez aimables. A examiner par la Raiſon ſa maniére de faire l'amour, on ne ſauroit rien imaginer de plus extravagant, & cela s'apelle proprement vouloir rendre ſa Maîtreſſe amoureuſe de ſes valets & de ſes chevaux. Mais à juger de cette conduite par l'expérience, c'eſt une folie fort bien entenduë.

Il y a un bon nombre de femmes dont le cœur ne ſauroit réſiſter à l'impétuoſité de deux chevaux furibonds; elles ſont d'abord éblouies par l'éclat d'une caléche dorée; Cette pompe leur échauffe auſſi-tôt l'imagination, & communique même cette chaleur à leurs ſentimens. A ce compte là, ſi on ſe ſert de ces moyens pour plaire, le principe eſt autant dans la folie des Maîtreſſes que dans celle des Galans.

Eſt-ce encore la ſottiſe des hommes ou celle des femmes à laquelle il faut attribuer la conduite de ces adorateurs, qui donnent toûjours de l'encenſoir au travers du viſage aux objets de leur tendreſſe? Ils veulent s'inſinuer dans leur

cœur

cœur par de fades louanges; Il élèvent jusqu'aux nuës ce que leur Maîtresse à de beau; & par des raisons tirées par les cheveux, ils font des perfections de tout ce qu'elle a de défectueux. Non contens d'aller plus loin, pour la rendre belle, que ne va jamais la Nature; de faire de son visage un composé d'Astres, de Perles, de Corail, de Lis, & de Roses, & de dépouiller ainsi pour l'embellir, le Ciel, la Mer, & la Terre, ils trouvent de la délicatesse dans tous ses sentimens, du feu & de la finesse dans tous ses discours; & en la traitant en aparence comme une Divinité, ils la traitent réellement comme une folle achevée.

On me permettra bien de joinde à ces différens genres de folie amoureuse, le caractère de ceux, qui n'étant point attaquez de ce mal, s'efforcent pourtant à le paroître plus qu'aucun autre. Ce sont ces Damoiseaux ridicules, qui se font une habitude & presqu'un devoir d'en conter à toutes les femmes. Ils considérent les fleurettes comme un hommage qu'on doit au beau sexe, & dont il faut nécessairement s'aquiter pour le repos de sa conscience; peu s'en faut qu'ils n'en demandent quitance après avoir payé. Si vous les voyez avec vingt femmes, ne croyez pas qu'ils se resolvent à les quiter avant que d'avoir fait circuler leur cajolleries banales par toute la Compagnie.

Pourroit-on croire qu'il se trouve des hommes qui sentent véritablement ce que feignent

de

de ſentir ceux dont je viens de parler? Rien n'eſt plus vrai pourtant; il y a des Amans univerſels, qui aiment tout le ſexe en général; & qui ne ſauroient regarder une femme ſans ſentir quelque choſe de tendre pour elle. On pouroit leur apliquer le portrait qu'Ovide fait de la ſituation de ſon propre cœur. En voici une Imitation.

En vain je prétendrois excuſer ma foibleſſe,
Mon cœur eſt acceſſible à mille & mille Amours,
Etre femme ſuffit pour être ma Maîtreſſe;
Cent différens motifs font que j'aime toûjours.

Par d'opoſez chemins chez moi l'Amour ſe gliſſe;
La pudeur à mon ame offre un attrait vainqueur.
Et le regard tremblant d'un œil encor novice
S'ouvre ſans le vouloir la route de mon cœur.

D'un air ouvert & libre une autre ſe préſente,
Mon cœur foible ſe livre à ſes regards hardis,
Et j'eſtime qu'en vain ma raiſon impuiſſante
Oſeroit s'opoſer à ſes yeux aguerris.

Quand le triſte dehors d'une ſageſſe auſtère,
Me menace d'un cœur d'aucun deſir touché
Je brûle de ſavoir, ſi dans cet air ſévère
Un cœur moins rigoureux ne s'eſt pas rétranché.

J'aime l'eſprit d'Iris, ſon brillant, ſa fineſſe,
Et Climène me plaît par ſes diſcours naïfs;
Je ſens pour *l'ingenue* une douce tendreſſe,
Pour la *vive* je ſens les tranſports les plus vifs.

Par orgueil je fuis tendre, & ma gloire m'anime
A toucher par mes feux celle à qui je déplais:
Puis-je ne brûler pas pour celle qui m'eftime?
Me trouver à fon gré, c'eft avoir mille attraits.

Un bon air fur mon ame eft toûjours efficace;
Un air ruftique encor peut me rendre amoureux;
Sur une Belle, Amour, tu répands de la grace
Et j'aime qu'elle en foit redevable à mes feux.

D'une agréable voix que le charme me touche!
En fouverain arbitre il maîtrife mes fens;
Dieux! avec quel tranfport je baiferois la bouche
Qui porte jufqu'au cœur des fons fi raviffans!

Quand fous les mains d'Iris un Claveffin raifonne,
Ou que fes doigts d'un Lut tirent des fons divins,
Sa laideur difparoît, pour toute fa perfonne
Mon ame s'intéreffe en faveur de fes mains.

J'aime le vif éclat d'une charmante Blonde,
Mon cœur gagne bien-tôt la langueur de fes yeux:
Telle autrefois Venus, fortant du fein de l'onde
Par fes regards mourants fit languir tous les Dieux.

Que des yeux noirs & vifs, & qu'une treffe noire,
Relévent d'un beau tein le charme féducteur!
Léda par ces attraits, au comble de la gloire,
Du Monarque des cieux fit fon adorateur.

J'aide

J'aide ainſi le beau Sexe à me paroître aimable,
J'enfonce tous les traits qui partent de ſes yeux:
Et juſques chez les Dieux que nous prône la Fable,
Je cherche les moyens d'authoriſer mes feux.

A la nature Iſis veut ſe devoir entiére;
A ſa gloire jamais l'ajuſtement n'eut part
Admirant plein d'amour ſa négligence altiére
Je dévine l'éclat que lui prêteroit l'art.

Philis pour me dompter cherchant par tout des Armes,
Seconde ſes attraits d'une ſavante main,
Je lui ſai gré du ſoin de m'étaler ſes charmes,
Et qui veut me charmer, ne le veut pas en vain.

De la verte ſaiſon la tendre fleur m'enchante,
L'âge plus meur encore anime mes deſirs,
L'une offre à mon ardeur une fraîcheur touchante,
L'autre aſſaiſonne mieux les amoureux plaiſirs.

Amour, par vos faveurs, reconnoiſſez l'hommage
D'un cœur qui va toûjours au devant de vos coups.
De tous les Souverains le choix me paroît ſage
Et mon goût pour le Sexe embraſſe tous les goûts.

D'Alexandre autrefois la valeur orgueilleuſe
Crut l'Univers petit pour ſes vaſtes projets;
Telle de mon amour l'ardeur ambitieuſe
Se trouve trop ſerrée en mille & mille objets.

LXXX. DIS-

LXXX. DISCOURS.

La honte eſt aſſurément une qualité ſi néceſſaire à l'Homme, que ſans elle, il eſt preſque impoſſible de ſe conduire avec ſageſſe.

Je ſai bien qu'il y a une fauſſe honte, qui aſſujettie à un mauvais raiſonnement, ne ſert qu'à rendre les hommes ridicules, & bien ſouvent criminels; mais je parle ici d'une Pudeur employée à un meilleur uſage; elle a pour guide un eſprit éclairé, & c'eſt l'effet d'une Vanité bien entenduë, qui nous fait craindre de nous attirer la raillerie & le mépris du prochain, par une conduite extravagante ou vicieuſe. Elle conſtitue le caractère d'une belle Ame; elle nous inſpire une louable défiance de nous-mêmes, & nous fait veiller ſoigneuſement ſur toutes nos actions. Si elle ne fait pas toûjours le véritable Homme de bien, elle fait toûjours l'honnête Homme: ſi malgré ſon ſecours on ſe trouve incapable de dompter ſes Paſſions vicieuſes, elle nous excite du moins à ſauver les aparences, & à n'expoſer pas effrontément aux yeux de tout le monde, un mauvais naturel, & des habitudes criminelles.

Rien ne paroiſſoit autrefois ſi beau que cette Crainte généreuſe de déplaire à ſes ſembl bles; on l'exigeoit ſur tout des jeunes gens

on la confidéroit comme un augure certain de toutes les grandes qualitez qui rendent les hommes estimables. Malheureusement, il y a longtems que cette Vertu n'est plus de mise, & que la noble pudeur, compagne du vrai Mérite, passe pour rusticité. Il ne faut pas s'étonner pourtant, que l'Impudence ait pris de cette maniére le dessus sur la Modestie, puisqu'on voit par expérience, que rien ne conduit à la Fortune par une route plus abregée, que cette qualité vicieuse. La véritable cause en est dans la conduite de ceux que la Fortune a rendus dépositaires de ses faveurs. Bien loin d'aller d'eux mêmes déterrer le mérite craintif, pour le faire briller dans un rang où son éclat peut être utile à tout le monde, à peine daignent-ils jetter les yeux sur ce Mérite, quand il se hasarde à se produire.

On ne fait la plûpart du tems des graces que pour l'amour du repos. Si un Faquin sollicite un Emploi, & qu'on lui marque aujourd'hui tout le mépris dont il est digne, il reviendra demain à la charge; c'est la règle. Un grand Seigneur ne sauroit plus entrer dans sa maison ni en sortir impunément; le prémier visage qui le frape en montant en Carosse, c'est celui du Supliant : Dès que le Cocher touche, mon Faquin se glisse par un petit chemin détourné, le voila à la Cour qui se présente encore à la Portiére. On diroit qu'il a le secret d'être en divers lieux en mè-

me

me tems, & la maniére dont il ſe montre par tout à celui dont il brigue la faveur, reſſemble le mieux du monde aux aparitions d'un eſprit. Non content de faire cinquante fois la même priére, ſes révérences ſuppliantes préſentent en tous lieux requête pour lui.

Le Grand Seigneur a beau ſe fâcher à la fin, & le maltraiter de paroles; tout cela ne fait que blanchir contre cet impudent, ce ſont les vagues de la mer qui ſe briſent contre un rocher. Que faire de cet homme ? On n'en peut plus, on en eſt accablé, & on le favoriſe pour ſe débaraſſer de ce viſage odieux.

L'homme de bien, au contraire, après avoir repréſenté ſon droit d'un air timide, n'oſe plus faire une ſeconde tentative, s'il remarque la moindre froideur en celui qu'il ſollicite. On ne le voit plus, pourquoi lui voudroit-on rendre juſtice ? Il ne cauſe aucun embarras; Il ne trouble la tranquillité de perſonne. C'eſt ainſi qu'on ne favoriſe point les gens modeſtes, parce qu'ils ne ſe rendent pas odieux; & qu'on favoriſe les importuns par cela même qu'ils ſe rendent haïſſables.

Mais cette eſpèce d'impudence eſt vieille: on renchérit à préſent ſur un vice ſi bas; On ſe pique d'être effronté; on s'en vante, & la ſeule choſe qu'on trouve honteuſe, c'eſt d'être capable d'avoir de la honte.

J'en ai vû depuis peu un exemple fort éclatant, qui ne me ſeroit jamais venu dans l'eſ-

prit, s'il n'y étoit entré par les yeux & par les oreilles. La pluye me fit entrer un de ces jours dans un Caffé des plus achalandez, où je vis plusieurs jeunes gens qui avoient toute la mine de ces Officiers dont la coûtume est, grace à la discipline militaire de nos jours, d'anticiper sur les quartiers d'hyver. Ils en avoient l'air, dis-je, car à présent on voit jusques sur les Clercs de Procureurs, l'Or & l'Ecarlate; les habits confondent tous les rangs, au lieu de les distinguer. Ces Messieurs en étoient sur le chapitre des femmes, qu'ils croyoient toutes du caractère de celles qu'aparemment ils fréquentoient le plus. Boileau dit en riant des honnètes femmes:

„ Et même dans Paris, si je sai bien compter,
„ Il en est jusqu'à trois que je pourois vanter.

Pour eux ils paroissoient très sérieusement persuadez qu'il n'y en avoit pas une seule dans l'Univers. Ils déchiroient entr'autres la réputation d'une personne dont tout le monde vante la sagesse; & le plus étourdi de la troupe dit ouvertement, que cette prétendue Vestale n'étoit nullement propre à garder le Feu sacré: Mr. . . . . . est parfaitement bien avec elle, continua-t-il, & il en est amplement récompensé, en particulier, des rigueurs qu'elle affecte de l'accabler en public.

Un jeune homme habillé plus modestement que

que les autres, après avoir écouté ce Discours d'un air assez indifférent, demanda à ce Panégiriste du beau Sexe, comment il pouvoit être si bien instruit de la bonne fortune de cet Amant? Mon Fat le regardant par dessus l'épaule lui repliqua brusquement, que personne ne le savoit mieux que lui, puisqu'il étoit Ami intime de Mr..... qui lui avoit dit en confidence toutes les particularitez de son amour. Celui qui avoit commencé à questionner notre Petit-maître, le poussa si loin par d'autres questions, qu'il le réduisit enfin à faire le Portrait du Galant, trait pour trait, pour justifier qu'il lui étoit connu, & qu'il n'en parloit pas en l'air.

L'autre, perdant enfin patience, parbleu, dit-il, il faut être bien impudent pour me débiter des choses pareilles. Savez-vous que c'est moi que vous venez de dépeindre à tout hasard, & que je serois au désespoir d'avoir eu de mes jours quelque commerce avec un homme de votre caractère?

Vous vous imaginez facilement quelle doit être la confusion d'un homme attrapé sur des mensonges si téméraires. Mais vous êtes fort loin de déviner la conduite que tint cet homme-ci.

Après avoir d'abord regardé fixement celui qui venoit de lui donner un démenti, il fit un grand éclat de rire, & embrassant d'une maniére brusque un de ses Compagnons; qui

diable, lui dit-il, se seroit jamais avisé que je parlasse à l'homme en question lui-même, cela est trop drole, & je meure, si jamais Avanture plus plaisante est arrivée à qui que ce soit. Après avoir continué pendant quelque tems ses extravagans Discours & ses éclats de rire, il demanda des Cartes, & commença à jouer fort tranquillement une reprise d'Ombre.

„ Moi caché dans un coin, & murmurant tout bas,
„ Je rougissois de voir qu'il ne rougissoit pas;
„ Et j'étois là le seul qu'à son air on pût prendre,
„ *Pour l'impudent Menteur que l'on venoit d'entendre.*

Il semble presque que Despreaux ait eu en vûë les Gens de cet affreux caractère dans sa Satyre de l'honneur :

„ L'Ambitieux *le* met souvent à tout brûler;
„ L'Avare à voir chez lui le Pactole rouler;
„ Un faux Brave à vanter sa prouesse frivole;
„ Un vrai Fourbe à jamais ne garder sa parole;
„ Le Poëte à noircir d'insipides Papiers;
„ Le Marquis à savoir frauder ses Créanciers :
„ Un Libertin à rompre & Jeûnes & Carême,
„ *Un Fou perdu d'honneur à braver l'honneur même.*

En effet, il n'est pas concevable que la corruption de l'homme aille, d'elle-même, jusqu'à l'abominable effronterie dont je viens de parler; il faut bien qu'ébloui par un faux honneur,

neur, on faſſe un effort ſur ſon naturel, pour parvenir à un auſſi haut degré de crime & d'extravagance.

Convenons ici que tous ceux qu'on comprend ſous le titre de *Petit-maître* ne ſont pas vicieux dans un pareil excès; Ils ne mettent pas tous leur gloire dans l'infamie ; tous ne font pas profeſſion ouverte de ne rien valoir ; En un mot, tous n'ont pas abjuré la honte comme une héréſie en matière de bel air. C'eſt là l'eſpéce la plus odieuſe des Petits-maîtres, & j'en trouve encore deux autres claſſes qu'on auroit tort de confondre avec la prémière.

On donne ſouvent ce nom à ceux, qui, ſans regarder la Vertu comme une qualité qui deshonore, ſe font un mérite de choquer la bienſéance, de ne garder des meſures avec perſonne, de dire librement les véritez les plus choquantes; en un mot, de rendre leur conduite auſſi contraire qu'ils peuvent à celle des perſonnes prudentes & poſées. Ils ſont plûtôt étourdis que vicieux, & ils ont plus d'impoliteſſe que de mauvais naturel.

Il y a encore une autre eſpéce de Petits-maîtres à qui on donne ce titre improprement & par une eſpèce d'abus. Ceux-là ne ſe piquent point de rompre en viſière à tout le monde, ils ne dédaignent pas de paſſer pour des gens ſuportables dans la ſociété, & ne renoncent pas à l'eſtime des honnêtes gens; ſeulement trop eſclaves de la mode, ils imitent la manière de-

s'habiller, la démarche, le ton de voix, & la gesticulation de cette engeance maudite qu'ils déteſtent dans le fond du cœur. J'aurois tort de confondre ceux-ci avec les autres ; mais j'aurois tort auſſi de ne pas les cenſurer d'une imitation auſſi ridicule que la leur. Peut-on plus mal répondre à ſes lumières, & plus mal entendre ſes intérets, que de ſe faire la copie d'un original, qu'on mépriſe autant qu'il eſt mépriſable ; c'eſt vouloir être pris pour ce qu'on n'eſt pas & qu'on ſeroit au deſeſpoir d'être, & c'eſt s'expoſer de gayeté de cœur à l'averſion des honnètes gens, qui voyent bien d'abord un habit & un air ridicule, mais qui ne ſauroient découvrir du premier coup d'œil, les ſentimens raiſonnables d'un cœur bien placé.

On dira que je reviens bien ſouvent aux Petits-maîtres ; mais le moyen de n'y pas revenir ? Ce ſont eux qui m'ont les premiers échauffé la bile, & qui m'ont mis la plume à la main pour attaquer la ſottiſe du ſiècle. Plût au Ciel, que mon eſprit pût ſatisfaire aux mouvemens de mon cœur, & que mon ſtile égalât en vivacité mon averſion pour ces impudens ennemis de la Vertu & du bon-ſens. Je les dépeindrois par des couleurs ſi reſſemblantes, qu'on montreroit un homme au doigt, dès qu'on lui verroit un petit chapeau, plûtôt caché qu'orné d'un galon d'or, un habit aſſez étroit pour le gêner, ſans être aſſez long pour le couvrir, la poitrine nuë en plein hiver, & tout le reſte de l'attirail caractériſant d'un Petit-maître.

LXXXI. DIS-



LXXXI. DISCOURS.

CEux qui n'aiment pas à entendre parler de la Mort, feront bien de ne pas lire ce Misantrope-ci; j'ai résolu d'en parler beaucoup. Ce n'est pas d'aujourd'hui que ce terme est insupportable aux hommes; Il a presque passé de tout tems pour une expression de mauvaise augure; les Anciens l'évitoient avec soin, & dans leurs discours les hommes ne mouroient jamais; *Ils cessoient d'être, ils vivoient leur dernier jour, ils sortoient de la vie*, &c. En un mot, ces Anciens ménageoient extrêmement leurs phrases sur cette matière, comme si en adoucissant leurs expressions, ils rendoient aussi moins rude la triste nécessité qu'elles exprimoient. Les Philosophes Payens sentoient facilement combien la *certitude* du trépas devoit répandre d'amertume sur la vie; ils voyoient qu'elle ne pouvoit que troubler leur tranquillité, & empoisonner tous leurs plaisirs. C'est pour cette raison que tous leurs différens Systèmes se réünissoient tous à familiariser les hommes avec l'idée de la Mort, & à leur faire regarder cette redoutable ennemie, sans cligner les yeux.

Leurs raisonnemens trop vagues sur l'immortalité de l'ame, étoient peu propres à produire de pareils effets. Il leur étoit nécessaire d'apuyer

leurs confidérations métaphyfiques fur quelque chofe de plus réel & de plus fenfible.

Ils apelloient donc à leur fecours les infirmitez de la nature humaine, & les miféres inféparables même de la vie la plus heureufe : Ils emploïoient toute la force de leur Eloquence à les dépeindre d'une manière vive; & travailloient ainfi à détacher les hommes de la partie la moins excellente d'eux-mêmes, comme d'un objet indigne de leur amour. Malheureufement l'Ame a beau être convaincuë de ces véritez, elle n'en eft pas touchée, & ce corps, pour être fi imparfait n'en eft pas moins fien:

Guenille tant qu'on veut, ma Guenille m'eft chère.

Il n'y a que l'affurance d'une meilleure vie à venir qui puiffe nous faire renoncer fans regret à la vie préfente : & les Sages du Paganifme, incapables de fonder cette affurance fur une bafe folide, y fupléoient par des maximes hardies, & par des paradoxes outrez. Ils étonnoient la Raifon au lieu de la convaincre. La vie, felon eux, ne doit être confidérée que comme un feftin, duquel on fort après être raffafié. Ils louoient comme le plus glorieux effort de la Vertu, la hardieffe, non pas d'attendre le trépas, mais d'aller à fa rencontre, & d'ôter à la nature qui nous a donné la vie, le droit de nous en priver.

Ils vouloient faire reffembler leurs Sectateurs à ces

ces Soldats mal-assûrez, qui n'osent pas attendre l'Ennemi dans le poste que leur Général leur a assigné : la vûë du péril les trouble, ils perdent l'usage de la raison, & se précipitent dans le feu à force de le craindre.

Ces préceptes n'étoient dans le fond capables que d'éblouïr certains esprits impetueux qui aimoient mieux les sentimens extraordinaires & surprenans, que les opinions sensées & raisonnables. Mais d'autres Philosophes qui éxaminoient cette vertu prétenduë de sens rassis, en ont facilement compris la foiblesse & le ridicule.

Ils ont vû qu'en se donnant la Mort à soi-même on donne des preuves plus sensibles de lâcheté, que de courage ; que c'est se dérober aux attaques de la Fortune, faute de les oser attendre ; que c'est se défier de sa fermeté, & s'enfuir sur le point du combat : Enfin que souvent c'est apeller la Mort au secours contre elle-même. En effet, la plûpart de ces Héros imaginaires se sont donné la Mort, de peur qu'un autre ne la leur donnât.

Et de leur propre main recevant le trépas,
Ils sont morts pour ne mourir pas.

Il est sûr même qu'en réfléchissant sur la maniére dont plusieurs d'entr'eux ont fini leur vie, on remarque que la peur seule a été le principe d'une action si hardie en apparence, ou du moins qu'on

qu'on ne ſauroit la raporter qu'à une ſource tout auſſi impure. Scipion, par exemple, Général des Troupes de Pompée dans l'Afrique, ne s'aquita dans la Bataille que lui donna Jules Céſar, ni du devoir de Général, ni de celui de Soldat. Il s'enfuit après une très légére réſiſtance, & au lieu de périr les armes à la main & de partager, tout vaincu qu'il étoit, la gloire du combat avec ſon Vainqueur, il ſe tua dans la fuite, & cacha dans les ténébres de la mort la honte de ſa défaite.

Othon, le plus lâche & le plus efféminé des hommes, quoi qu'il fût à la tète d'une bonne Armée, & qu'il ne tint qu'à lui de vaincre Vitellius, ou de mourir glorieuſement, aima mieux ſe percer le cœur dans ſon lit. L'idée du Combat lui parût plus affreuſe que celle de la Mort; ſon indolence & ſa molleſſe, lui donnérent un air de conſtance; & ſa peur ſe couvrit du maſque de l'intrépidité.

La mort de Caton d'Utique, eſt une des plus brillantes dans ce genre-là. Montagne qui raiſonne plus par ſentiment que par principe, croit que la gloire n'en étoit point le motif, & que cependant ce grand-homme puiſoit un plaiſir très-vif dans la haute Vertu qui le pouſſoit à cette action éclatante. J'aurois ſouhaité que cet Auteur eût un peu dévelopé le principe de Vertu auquel il attribuë la mort de Caton. Pour moi je ne vois que l'orgueil & l'opiniâtreté, dont elle puiſſe découler; car il eſt ſûr que

que cette grande ame étoit inaccessible à la crainte. *Il ne vouloit pas survivre à la République*, dira-t'on, & *Caton avoit meilleure grace de cesser de vivre, que de ne pas vivre libre.* Voila qui est admirable dans une déclamation, mais rien n'est plus creux devant le Tribunal du bon-sens. Ce Romain, si je l'ose dire, ne connoissoit pas assez ni sa Patrie, ni César, ni soi-même. Ce qu'il pouvoit faire de plus pernicieux pour la République & de plus utile pour la Tyranie, c'étoit de se donner la mort. Si Caton seul & desarmé étoit allé trouver César, après la mort de Pompée, son air sévére auroit été capable de faire trembler ce Maître du Monde à la tête de ses Troupes victorieuses: je doute fort que ce Vainqueur qui osoit tout, eut pourtant jamais osé mettre la main sur un homme dont tous les différens Partis respectoient également la justice & l'intégrité. Il l'auroit vû par tout, comme un pédagogue rude & infléxible, contrôler ses actions & traverser ses entreprises. Enfin, après la mort de César, Caton seul étoit capable de remettre Rome en liberté, & il valoit bien mieux ressusciter la République que de s'ensévelir avec elle. Mais l'inébranlable Caton avoit fait le projet de s'opposer à l'usurpation de César, & quand la Destinée eut trahi une entreprise si belle, sa constance se changea en opiniâtreté; ne pouvant pas forcer la Fortune à favoriser le Parti le plus juste, il aima mieux perdre la vie que de chan-

ger

ger de mesures, quoi qu'en s'accommodant au tems, il eut pû rendre des services signalez à sa Patrie. Il ne mouroit pas tant pour ne pas survivre à la République, que pour ne pas survivre à son projet que le sort venoit de renverser. D'ailleurs il haïssoit autant le Tyran que la tyrannie, & par un principe de fierté & d'orgueil, il préferoit la Mort au malheur d'avoir de l'obligation à son ennemi.

Enfin, quand on creuse par la réflexion dans la manière de mourir de ce grand homme, & de ceux qui lui ont ressemblé, au lieu de fermeté, de courage & de grandeur d'ame, on n'y découvre que bassesse, orgueil & petitesse d'esprit. On se voit forcé de confondre la fin de ceux dont on a tant respecté la vertu, avec celle de ces misérables, qui, condamnez à mourir pour leurs crimes, divertissent par leurs turlupinades les Bourreaux & les Spectateurs, & paroissent insulter la mort par leurs railleries. Est-ce par fermeté, qu'ils en agissent ainsi? Point du tout: Toute la force de leur esprit consiste à se rendre fous de gayeté de cœur, & à dérégler leur imagination pour la rendre inaccessible à l'idée de la Mort & des horreurs qui la doivent suivre.

Pour nous autres Chrètiens, une Révélation Divine étant venue au secours de notre raison, nous a donné une assurance certaine d'un avenir heureux, par laquelle nous pouvons attendre la Mort sans crainte, & passer la vie sans inquié-

inquiétude. Pour nous mettre en possession de cette assurance consolante, nous n'avons qu'à observer certaines Loix, qu'il est même de notre intérêt temporel d'accomplir; elles ont en vûë notre santé, la tranquillité de nôtre esprit, & notre union avec les autres hommes; & l'on peut dire qu'elles nous obligent à être heureux dans cette vie, pour l'être encore d'avantage dans une vie sans bornes. Les Payens ont tâtonné après ce Systême qui est échapé à leurs recherches; & nous à qui il est offert, nous en rejettons la salutaire évidence: nous aimons mieux, à l'imitation des Payens les moins sages, nous affranchir de la frayeur de la Mort en en bannissant la pensée de notre esprit par une dissipation continuelle.

Jettons les yeux, par exemple, sur la conduite de *Biophile*, c'est un homme enivré des faveurs de la Fortune, ses plaisirs ne sauroient épuiser sa richesse, il se fait une étude de les varier & de les rendre piquans; il renferme tous ses desirs dans la vie présente, & ne daigne pas seulement examiner s'il y en a une autre, ou non. Ses adorateurs n'osent pas prononcer le terme de *mort* devant lui; échapé par hasard à quelqu'un, il est capable de rendre un homme si indiscret, odieux à ce délicat Epicurien. Il faut se garder sur tout de parler en sa présence des ravages que fait la Peste dans les Païs voisins, & de la rapidité dont elle aproche des bornes de notre Patrie. S'il chasse

ſes domeſtiques, ce n'eſt pas qu'ils ſoient indociles, négligens, infidelles : Ce ſont des miſérables qui ont oſé avoir la fièvre chez lui : Il ne veut pas que les maladies ſe donnent la licence d'entrer dans ſa maiſon. Malheureuſement elles ne reſpectent point ſes ordres, & c'eſt bien à lui-même qu'elles ont l'inſolence de s'attaquer. C'en eſt fait, les Médecins deſeſpérent, & il faut bien qu'à la fin il entende parler de la mort, quand il s'agit de lui-même. Il eſt étourdi du coup. Que la Nature eſt injuſte! Elle va l'arracher à ſes Flateurs, à ſes plaiſirs, à ſes Tréſors. *Biophile* fait enfin un effort ſur le trouble qui l'avoit ſaiſi; le tems qui lui reſte eſt précieux, & il ſe réſoud à le bien employer. Il fait venir un Notaire pour rendre authentique la diſpoſition qu'il va faire de ſes biens immenſes. Sa préſence d'eſprit n'eſt-elle pas admirable dans une ſi fâcheuſe conjoncture? Il fait ſon Teſtament avec toute la précaution, & toute l'étenduë imaginable. Ses biens doivent aller d'abord à une telle branche de ſa Famille: ſi les mâles y viennent à manquer, ils doivent paſſer à une autre, & de celle-là encore à une autre : il ſonge à ſes Deſcendans, à ſes Collatéraux, & à toute leur poſtérité. Un grand nombre de ſiécles doit s'écouler avant que ſa dernière volonté n'influë plus ſur ſes richeſſes. Il ſe tranquilliſe après s'être déchargé d'un ſoin ſi important; ſon eſprit accom-

compagnera sans doute ses Trésors dans toutes leurs différentes révolutions, & il goûtera encore la satisfaction d'en être l'Arbitre long-tems après son trépas.

Cléone n'employe pas d'une maniére moins judicieuse les derniers momens de sa vie. Elle fait un ample Catalogue de toutes les parties qui doivent composer la magnificence de son Enterrement; elle en règle la dépense avec une exactitude surprenante. Le linge le plus propre doit couvrir son cadavre, & avant que de le mettre dans le cercueil, on aura soin qu'il soit mollement couché sur le duvet. Elle veut vingt-quatre Carosses, & un assez grand nombre de Flambeaux pour éclairer la fête la plus brillante. Enfin, elle n'oublie rien, elle songe à spécifier la moindre bagatelle. Après avoir de cette maniére épuisé un reste de force, elle se repose d'un esprit content & satisfait. N'a-t-elle pas raison? la mort n'a plus rien d'effrayant pour elle; elle se verra bien-tôt dans un cercueil de plomb, couvert d'un riche Velours: Sa pompe funèbre remplira des ruës entiéres: Toute une Ville accoura à un Spectacle si magnifique: & mille personnes pleines de santé lui envieront indubitablement des Funérailles si pompeuses. Il est bien sûr que malgré le sort ordinaire des cadavres, elle jouïra du plaisir d'être enterrée avec tant de distinction, & que son esprit sera sensible aux honneurs qu'on

va faire à ce corps dont il a toûjours fait ses seules délices !



LXXXII. DISCOURS.

. . . . *Turpe Senilis amor.* .

UN Vieillard amoureux avec honte couronne
De Mirtes verdoyans sa tête qui grisonne,

J'ai tâché de faire voir dansun autre endroit combien le badinage de la galanterie s'accorde mal avec la gravité bienséante d'un Vieillard. La foiblesse de vouloir encore faire l'agréable, quand l'âge de plaire est passé, seroit-elle plus pardonnable dans le beau Séxe, que dans le nôtre? Pour moi je suis de cet avis-là, & voici sur quoi je fonde mon opinion.

Il est certain que tous ceux qui se sentent, & dont les réfléxions ont quelque retour sur eux-mêmes, se laissent emporter naturellement à quelque desir de briller proportionné à leur humeur. Les gens qui n'ont nulle envie de se distinguer parmi les hommes, sont plûtôt poussez par un Instinct; que guidez par une ame raisonnable, ils n'ont aucune vanité, & ils en sont d'autant plus dignes de mépris.

Or le desir de passer pour aimable & de s'aquérir quelque réputation par ses agrémens, est celui

celui qui fait les premiéres & les plus agréables impressions dans les cœurs. Il est en quelque sorte essentiel à l'homme, puisqu'il est fondé sur le penchant des deux Séxes à s'unir ensemble par les liens de la tendresse; penchant que la Nature nous a donné elle-même, comme absolument nécessaire à ses vûës.

Dans la premiére jeunesse cette envie de plaire peut être également forte chez l'un & l'autre Séxe: mais elle doit être naturellement de moindre durée dans le cœur d'un homme. A proportion qu'il avance en âge, il voit devant lui des occupations plus graves qui excitent dans son ame des passions plus mâles que l'Amour. Les Sciences, les Dignitez, la Fortune se saisissent de son esprit, elles demandent absolument tous ses soins, & ne lui laissent qu'à peine le loisir d'être amoureux.

C'est ainsi qu'à notre égard l'envie de plaire, & l'âge où l'on peut y réüssir, peuvent sans peine s'évanouir en même tems.

Il n'en est pas ainsi des femmes; les Postes honorables, les Emplois éclatans n'ont aucune rélation avec elles, & comme dit Ovide,

. . . . *Superest præter amare nihil*
Quod superest faciunt.
Aucun soin ne peut les distraire,
L'Amour est leur unique affaire;
Et dans l'espoir flateur d'exciter des soupirs,
Se concentrent tous leurs désirs.

On me dira, peut être, que le ſoin de leur ménage, & l'éducation de leurs enfans, devroient être plus que capables de les faire revenir de la bagatelle. Mais cette objection ne ſauroit m'être faite que par quelque franc Bourgeois. Les femmes de quelque choſe n'entrent pas d'ordinaire dans ces minuties-là; il n'y a rien de brillant dans ces devoirs Roturiers, dont on ſuppoſe que les Méres de famille du plus bas ordre s'acquitent avec la plus grande exactitude. Ce n'eſt pas ainſi qu'on ſe diſtingue, qu'on brille dans le monde: En réglant avec ſoin les affaires de ſa Famille; en donnant les premiéres impreſſions de la Vertu à l'eſprit tendre de ſes enfans, une femme ne s'attire ni adorateurs, ni jalouſes. On ne ſonge pas à elle; elle eſt civilement morte.

Pour avoir de la réputation, pour être l'objet des diſcours de tout le monde, il faut traîner par tout une foule d'Amans; il faut diſputer aux plus illuſtres Coquettes l'honneur d'avoir la Cour la plus nombreuſe, & les ſoûpirans les plus ſoûmis. Ajoûtons qu'il eſt bien difficile de remplacer le plaiſir par le devoir: une paſſion ne céde d'ordinaire qu'à une paſſion plus forte, & l'on paſſe plus facilement d'une agitation à une agitation plus violente, que du trouble à la tranquillité. Les hommes, pour ceſſer d'être amoureux, peuvent aller de la tendreſſe à l'ambition; mais les femmes doivent aller de l'Amour à la Sageſſe.

Ce-

Cependant s'il eſt plus naturel, & plus excuſable dans le beau-ſéxe que dans le nôtre de laiſſer ſurvivre ſa tendreſſe à ſes attraits, il faut avouër auſſi que cette folie eſt plus dégoûtante dans les femmes qu'en nous. Il eſt des beautez de la Nature comme de celles de l'Art, plus elles ſont délicates, & plus elles ſont ſujettes à pâtir des ravages du tems; les charmes du beau-ſéxe ont cette deſtinée-là: Ces traits ſi délicats & ſi finis s'altérent très facilement, & ces couleurs ſi vives & ſi brillantes ne ſont pas long-tems ſans ſe ternir. Les agrémens des hommes ont plus de corps, pour parler ainſi, & ſe ſoûtiennent mieux contre les attaques de la vieilleſſe: d'ailleurs ce n'eſt pas tant le Viſage qui rend les hommes aimables, que la juſte proportion de leurs autres membres, qui eſt plus ſolide & plus durable que la fraîcheur du tein & la beauté des traits.

Une femme qui ſe trouve dans la triſte ſituation de voir que ſon viſage & ſon cœur ne ſont plus d'accord enſemble, tâche d'ordinaire d'y ſupléer par des ajuſtemens brillans, & de donner à ſes habits cet air de jeuneſſe qu'elle a perdu elle-même: mais malheureuſement la laideur artiſée eſt plus laide que la laideur ſimple, & tous les ornemens dont ſe pare une Vieille paroiſſent répandre de la lumiére ſur ſes attraits délabrez, & creuſer davantage les rides de ſon front:

La vive image du printems
Qu'on voit régner ſur ſes ajuſtemens,
Ne fait que marquer davantage
Le portrait de l'Hiver gravé ſur ſon viſage.

Il eſt vrai qu'on tâche d'y pourvoir par le fard, & qu'on étudie avec ſoin la ſcience, de répandre ſur un viſage décrépit l'éclat de la plus verte jeuneſſe. Mais c'eſt en vain; Et pour me ſervir des paroles de la Fontaine.

. . . . Ses ſoins ne peuvent faire
Qu'elle s'échape au tems, cet inſigne larron.
Les ruines d'une maiſon
Peuvent ſe réparer, que n'eſt cet avantage
Pour les ruines du viſage.

On peut dire qu'une femme âgée ne peut trouver rien de plus ſouverain pour s'enlaidir encore d'avantage, que le fard même qui imite le plus la Nature. Dans la laideur qui eſt l'effet de la Vieileſſe, il y a du moins une certaine ſymétrie, & toutes les Piéces s'y accordent: mais quand l'Art en efface une partie, *le tout* en devient plus choquant. Quelle ridicule diſproportion ne voit-on pas ſur un viſage, quand on y remarque d'un côté le blanc le plus éclatant & le rouge le plus animé, & de l'autre, un front ſillonné, des yeux batus & éteints, en un mot tout le reſte de l'extrait baptiſtaire que les gens d'âge portent d'ordinaire écrit dans tout leur air?

On

On diroit même que les vieilles coquettes travaillent à donner un démenti à leur jeunesse *peinte*, en s'obstinant à découvrir une gorge, qu'elles devroient cacher avec tout le soin imaginable, pour peu qu'elles entendissent leurs intérêts.

En vérité quand on voit un sein, jusqu'au quel la vûë descend, par des degrez, que l'âge a taillé dans la peau, le cœur se glace, les desirs s'éteignent, & l'amour qui pourroit naître encore dans les faux apas d'un tein emprunté, doit indubitablement trouver là son Tombeau.

Une gorge qu'en sa vieillesse
On expose encore au grand jour
Loin de m'inspirer de l'amour
Ne me préche que la sagesse.

Un superbe Palais tombé en ruine; une Ville fameuse qu'on cherche en elle-même, voila des objets propres à faire naître des réflexions morales à tout le monde: Pour moi je me sens un desir invincible de moraliser à l'aspect d'un sein indocile, que les artifices les plus rafinez de la coquetterie, tâchent en vain de redresser; je ne fais jamais des réflexions plus sérieuses qu'alors, sur l'instabilité des choses humaines, & sur le cruel empire que le tems exerce sur les plus beaux Ouvrages de la Nature. Les pauvres Dames feroient certainement mieux de nous épar-

gner ces ſujets de Morale, & elles ſeroient plus finement coquettes, ſi elles étoient plus modeſtes.

Certaines vieilles ont trouvé un autre ſecret, de donner du dégoût aux hommes, elles prétendent ſe farder par de petites maniéres jeunes:

En ſe mêlant à la vive jeuneſſe,
Avec leurs tons de voix & leurs ris enfantins,
Elles logent les yeux badins
Dans les rides de la vieilleſſe.

Elles vont à tous les bals, & ne manquent jamais cette occaſion de donner des preuves de leur vigueur; qui plus eſt, elles ont un Maître à danſer. Le moyen de leur diſputer la jeuneſſe après cela; il faudroit être ridicule au dernier point pour aller croire qu'une femme qui aprend à danſer puiſſe avoir ſoixante ans.

Je connois d'autres Coquettes ſurrannées qui veulent briller dans les Plaiſirs de la table, & qui par le ſecours de la bouteille prétendent ranimer leurs apas?

Hélas cette liqueur traîtreſſe,
Bien loin de les reſſuſciter;
Au contraire en leur cœur ne ſauroit qu'augmenter
Le feu de la tendreſſe;
Mais elle a beau rédoubler leur foibleſſe,
Perſonne n'en peut profiter.

Il

Il y en a encore qui tâchent de venir au secours de leurs apas surannez par des paroles libres & par des équivoques, dont la gaillardise va quelquefois jusqu'à l'impudence. Elles espérent émouvoir le cœur d'un jeune homme, & elles aiment mieux se faire un Amant par des moyens si honteux que de n'en avoir point du tout.

Ces sortes de discours ont très-mauvaise grace dans la bouche des femmes de tout âge; mais les entendre tenir à une femme d'âge, c'est prendre un vomitif par les oreilles, pour peu qu'on ait de délicatesse dans les sentimens.

Femme qui veut échaufer nos esprits
Par des discours pleins d'impudence
Nous ôte bien l'indifférence;
Mais c'est pour la troquer contre un profond mépris.

Il arrive que des femmes qui n'ont point senti cette passion, dans le tems qu'elles étoient propres à nous l'inspirer, commencent à se livrer à l'Amour, quand on ne sauroit plus se résoudre à le partager avec elles. Dans leur printems elles étoient entiérement occupées du plaisir de se voir idolâtrer par les hommes; leur unique passion étoit l'orgueil; & tant que le nombre & le mérite de leur soûpirans ont donné de la nouriture à leurs vanité, leur ame a été satisfaite; il n'y a point eu de vuide dans leurs desirs. Mais quand l'âge survenant peu

à peu a fait défiler les Amans, leur cœur s'eſt réveillé tout d'un coup de ſa léthargie, & les hommes leur ſont devenus précieux à meſure qu'ils leur ſont échappez :

Alors l'Amour ruſé, pour punir leurs rigueurs,
Déloge de leurs yeux pour loger dans leurs cœurs.

Horace trouve ſi grand le malheur d'une femme que le tems a privée de ſa beauté, cette chére partie d'elle-même, qu'il trouve fortunées celles que la mort dérobe à cette diſgrace : voici comme il s'en explique :

O que ta mort eſt glorieuſe,
Amarilis à qui la Parque officieuſe
A ſauvé par un prompt trepas,
Les chagrins de ſurvivre à tes rares apas.
De mille Amans victorieuſe,
Tes yeux ne lancérent jamais
La moindre œillade infructueuſe :
Et ſans ſouiller ta deſtinée heureuſe
Le tems faucha d'un coup tes jours & tes attraits.

Celles qui n'ont pas une vie ſi illuſtre & ſi courte, achétent ſouvent un jeune Mari, pour leur derniére reſſource, & donnent par là la preuve la plus éclatante de leur foibleſſe & de leur extravagance.

Une Vieille qui ſe réſoud à un mariage de cette nature, fait indubitablement une plus grande folie, qu'un homme, qui dans un âge avancé, épouſe une jeune fille. Il peut avoir des raiſons

fons qui lui rendent une tel hymenée néceffaire en quelque forte ; & le defir légitime de perpétuer fa race, a fouvent engagé des hommes fort fages dans un tel deffein : Les femmes d'âge ne fauroient pallier leur ridicule de cette raifon fpécieufe ; & par un Mariage fi mal afforti, elles font feulement un aveu public de leur incontinence. A quels troubles, d'ailleurs, à quelle foule de chagrins ne s'expofent-elles pas? Elles voyent d'ordinaire un jeune Epoux employer leurs richeffes à faciliter fes amours illicites, & fe fervir ainfi du prix de fon infamie, à fe dédommager avec fes Maîtreffes des dégoûts que lui donne fa femme. Et quand même une femme de ce caractère trouveroit une efpéce d'honnête homme, qui incapable de lui donner fon cœur, veut bien y fupléer par de la complaifance, elle ne laiffe pas d'ètre bien malheureufe. La jufte défiance qu'elle a de fa beauté la doit jetter naturellement dans la jaloufie ; & l'on fait combien cette paffion eft furieufe, & de quelle maniére elle déchire une ame dont elle s'eft faifie. Elle caufe fur tout de funeftes defordres dans les efprits foibles ; & les qualitez de femme, & de vieille, ne font que trop afforties avec cette cruelle maladie du cœur. On ne fauroit dépeindre comme il faut le malheur d'une femme qui fe fait une étude de s'inquiéter, & qui cherche du venin dans toutes les actions d'un malheureux Epoux, qui dans le fond fouffre encore moins de fa rage, qu'elle n'en fouffre elle-même.

„ Elle ira tous les jours dans ses fougueux accès
„ A son rire, à son geste, intenter un procès.
„ Souvent de sa maison gardant les avenuës.
„ Les cheveux herissez l'attendre au coin des ruës;
Et son cœur agité nourrira tour à tour
L'Amour par la fureur, la fureur par l'amour.

LXXXIII. DISCOURS.

On remarque, qu'à présent les enfans ont l'esprit presque meur dans un âge où autrefois ils s'amusoient encore à toutes sortes de puérilitez, sans savoir les prémiers Rudimens des Sciences.

Quoique très certainement cette remarque soit fondée en raison, il ne faut pas s'imaginer que la Nature soit devenuë plus prompte à perfectionner ses ouvrages. Les hommes n'ont pas une ame plus vigoureuse à présent que du tems de nos péres, & c'est toûjours un même esprit qui fait agir en nous les mêmes ressorts.

L'Education est la seule cause de ce changement dont on est tant surpris. On croyoit autrefois, par un préjugé très pernicieux, que les jeunes gens étoient incapables de tout effort d'esprit dans leur prémiére enfance, & on les abandonnoit à la paresse & à la niaiserie, où leur propre penchant ne les porte que trop.

Ce

Ce n'eſt pas tout ; il ſemble qu'on ſe ſoit fait une étude dans ce tems-là de rendre la route des Sciences longue & épineuſe, tant on avoit ſoin de trainer les foibles génies de la jeuneſſe par les détours infinis d'une méthode embaraſſée & rebutante. On a commencé enfin à connoître mieux la capacité des Enfans, & l'on a aplani en même tems le chemin du Savoir.

Il ſe pourroit fort bien que dans les Siécles futurs on s'étonnât autant de la ſtupidité de nos Enfans d'à préſent, que nous ſommes ſurpris du naturel tardif de la jeuneſſe du tems paſſé ; & je doute fort que la Science de l'éducation ſoit déja ménée au plus haut degré de perfection.

Quoique je ſache que des eſprits du premier ordre, auxquels je n'oſerois ſeulement me comparer de la penſée, ont traité cette matiére importante, je ne laiſſerai pas de hazarder ici quelques maximes, ſur la maniére de cultiver l'eſprit de la jeuneſſe. Il n'eſt pas impoſſible que des réflexions utiles, échapées aux génies les plus tranſcendans, puiſſent être quelquefois ſaiſis par une raiſon plus bornée.

Dès que les Enfans commencent à s'énoncer, on travaille d'ordinaire à donner de l'étenduë à leur imagination, & à attiſer le feu & la vivacité qu'ils ont reçûs de la Nature ; on admire en eux une penſée brillante, on les louë d'une répartie vive, on ſe récrie ſur une malice ingénieuſe. Je me trompe fort ſi cette con-

conduite n'eſt pas dangereuſe & imprudente. Un enfant excité par les éloges qu'on prodigue à ſa vivacité, s'anime & s'échauffe de plus en plus; il ne croit rien de ſi beau que de briller même aux dépens d'autrui. Il s'accoûtume peu à peu à lancer ſes bons-mots ſur tout le monde, & à rendre ſon eſprit odieux & inſuportable. Je ne veux pas qu'on éteigne ſon feu, je veux qu'on le dirige, & que rectifiant ſon imagination pétulante, on l'aſſerviſſe de bonne heure à la juſteſſe du raiſonnement. Le brillant & la vivacité ne ſont que l'ornement de l'eſprit; le Bon-ſens en eſt la Subſtance; & il eſt juſte de donner les prémiers ſoins à ce qui eſt le plus important.

Je ſerois d'avis qu'on commençât par former la Raiſon d'un Enfant, & par dévéloper peu à peu la Logique naturelle qui naît avec tous les eſprits, & ſur tout avec les eſprits bien-faits. Je ſai bien qu'on s'imagine que par cette méthode on émouſſe un beau naturel; On compare l'enfance à un jeune arbre qui portant une trop grande abondance de fruits perd toute ſa vigueur, & ne répond point à l'eſpérance qu'il avoit donné d'abord de ſa fertilité. Mais les comparaiſons ne ſont point des raiſonnemens; elles ne ſervent point à prouver, mais à faire ſentir davantage la force d'une preuve. Si la méthode que je conſeille, demandoit de grands efforts, & ne pouvoit ſe pratiquer ſans fatiguer l'eſprit, la compa-

paraison feroit juste dans toutes ses parties ; & l'on en pourroit tirer une conclusion propre à renverser mon sentiment. Mais je soûtiens qu'il est très facile d'assortir la Philosophie à la prémiére jeunesse même, pourvu qu'on s'y prenne avec prudence, & qu'on connoisse à fond le naturel sur lequel on travaille. Deux choses, à mon avis, arrêtent le raisonnement d'un Enfant. Les ressorts de son esprit sont incapables de se tenir long-tems bandez, & il n'a que des idées confuses des expressions dans lesquelles on lui propose une vérité.

Il s'agit donc de lui aprendre d'abord à définir les mots, à concevoir leur juste valeur, & à démêler leurs différens sens. On peut le faire dans une conversation enjouée, comme si on ne songeoit pas seulement à l'instruire ; on peut emprunter de ses badinages & de ses jeux des expressions qui lui sont familiéres, pour le faire entrer sans effort dans le sens d'un terme qu'il ne connoissoit pas distinctement. C'est ainsi qu'il ne commencera pas seulement à se former une idée nette de ce qu'il entendra dire ; il s'exprimera lui-même avec précision, & ses discours cesseront d'être embrouillez & énigmatiques, comme ils le sont d'ordinaire à cet âge. Il lui sera fort aisé après cela de concevoir ces véritez primitives & simples, qu'on reçoit dès qu'on les entend prononcer, & que les préjugez tâchent en vain d'obscurcir.

Il

Il pourra même en tirer des conſéquences, pourvû qu'on ne les étende pas jusqu'à lui laſſer l'eſprit ; Pour voir s'il eſt capable de cet effort on n'a qu'à le ſuivre dans les jeux qui amuſent d'ordinaire la prémiére jeuneſſe. Ces jeux ont toûjours certaines règles qu'il n'eſt pas permis de tranſgreſſer. Vous verrez qu'il les comprendra d'abord ; & ſi quelqu'un de ſes compagnons paroit s'en éloigner, il comparera ſon action avec la loi ; il en tirera des conſéquences, & il en conclura avec une juſteſſe étonnante que cette action-là eſt permiſe, ou qu'elle ne l'eſt pas.

A proportion qu'il avance en âge, on doit le porter inſenſiblement à une aplication plus grande, & le faire deſcendre des axiomes généraux à des véritez plus particuliéres & plus abſtruſes. On verra dès lors, ſi l'on veut prendre la peine de l'eſſayer, que ſans lui embrouiller l'eſprit d'un fatras de diſtinctions de logique, il pourra connoître un ſophiſme d'avec un bon raiſonnement. Tâchez, par exemple, de lui en impoſer, par quelque ſubtilité ſophiſtique, ſur ſes amuſemens ordinaires ; & s'il s'en débrouille, propoſez-lui un ſophiſme de la même eſpèce touchant une matiére plus ſérieuſe ; il eſt fort aparent qu'il ſaiſira avec la même facilité le nœud du faux raiſonnement. Si par hazard il ſe trouve pris dans un de ces piéges de la Logique, & que par ſes propres forces il ne puiſſe pas ſe tirer d'affaire, il faut

l'aider

l'aider à se débarasser, & lui faire sentir avec toute la netteté possible, en quoi consiste la finesse qui avoit échapé à sa pénétration. Il faut après cela lui faire apliquer, sans aide, les règles qu'on vient de lui tracer, à quelqu'autre exemple, & sans lui en faire une affaire sérieuse, lui aprendre ainsi insensiblement à se démêler des subtilitez d'un Sophiste.

Pour exercer un enfant dans cette Science importante, il n'est pas nécessaire de l'enfermer trois heures de suite dans un Cabinet. Cette étude est de tous les lieux, & de toutes les occasions. La table & la promenade y peuvent tenir lieu de Collège, & même elle n'est pas incompatible avec les amusements les plus puérils; où il est très utile d'entrer quelquefois avec un jeune élève; c'est-là que la joye lui fait déveloper entiérement le caractère de son esprit, qu'on ne sauroit cultiver comme il faut, sans avoir une connoissance parfaite de ses qualitez, bonnes & mauvaises.

Après avoir de cette maniére façonné sa Raison, on peut facilement la rendre pour jamais inaccessible aux erreurs populaires. Elles choquent d'ordinaire immédiatement les prémiers principes de la vérité; & un esprit qui n'a pas eu encore le loisir de s'asservir à la coûtume, concevra d'abord l'extravagance des préjugez de la multitude. Il se conservera

toûjours pur, & rien ne l'arrètera dans la recherche de la vérité.

Rien au monde n'est plus libre de sa nature, que la Raison, il faut entretenir celle d'un Enfant dans cette liberté généreuse, & ne la faire dépendre que de la seule évidence. Il faut lui permettre de ne s'en pas fier à vous en matiére de raisonnement; de vous faire des objections; de soûtenir même son opinion avec fermeté. Il est vrai qu'il est bien plus commode de lui imposer silence avec une authorité magistrale, & de lui faire regarder vos décisions comme autant d'oracles. Malheureusement c'est-là le vrai moyen d'engager sa raison dans l'indolence, & de la priver de cette noble vigueur, qui seule peut l'élever au dessus des esprits ordinaires.

Je conviens qu'un Enfant, conduit de cette maniére, commence souvent de bonne heure à former une haute opinion de son habileté, à vouloir contester les choses les plus claires, & à parler sur tout d'un ton décisif. Ces inconvéniens sont grands, mais ils ne sont pas sans remède.

Voulez-vous réprimer l'orgueil d'un Enfant qu'on a confié à vos soins; portez plus souvent son esprit sur les choses qu'il ignore, que sur celles qu'il sait. Qu'il ne perde jamais de vuë son incapacité, & qu'ainsi sa vanité se perde dans l'abîme des connoissances que son foible esprit ne peut pas encore sonder.

Pré-

Préservez-le sur tout du poison de la flaterie; tâchez de lui faire sentir le danger & le ridicule qu'il y a à se laisser duper par des adulateurs, qui confondent le plus grand fat, & le plus honnête homme, en leur prodiguant les mêmes louanges. Qu'on me permette ici de faire une petite digression.

Je plains de tout mon cœur les enfans d'un certain rang qui ont quelque mérite : il semble que tout le monde conspire contre leur bon naturel. Ils ont dit trois ou quatre jolies choses; les voila en réputation : ils ne font plus un pas dans la ruë qu'on ne vienne les embrasser & les féliciter de leurs lumiéres. Ils n'ont que faire de mettre désormais de l'esprit dans leurs discours; on y en met pour eux; & l'on trouve un sens, & un sens relevé jusques dans leurs sottises. Ceux qui veillent à leur conduite, doivent s'efforcer sans relâche, à imprimer de nouveau dans ces jeunes esprits, les sentimens de modestie, que tout le monde tâche à l'envi d'en effacer; c'est toûjours à recommencer, & la corruption naturelle du cœur humain, fait d'ordinaire que le poison l'emporte sur l'antidote. Je reviens à mon sujet. Quel parti faut-il prendre avec un Enfant qui ne se rend jamais dans la dispute, & qui outre la liberté qu'on lui accorde de soûtenir ses sentimens? Celui qui doit diriger son esprit, en doit connoître la portée, & savoir si c'est faute de lumiéres, ou de docilité, qu'il refu-

se à se soumettre. Si c'est par opiniâtreté, on doit l'en punir par le silence, & lui marquer qu'on ne daigne pas répondre à ses chicanes frivoles. Dès qu'il sera revenu du dépit que cet espèce de mépris ne manquera pas de lui donner, il faut l'entreprendre avec douceur, en lui faisant voir combien il est beau de garder une noble indifférence pour ses propres sentimens, & de n'être Sectateur que de la Vérité seule; que rien n'est plus glorieux & plus rare, que de savoir dire de bonne grace, *j'ai tort*; Et qu'on remporte une plus illustre Victoire en arrachant cette confession à sa vanité, qu'en faisant succomber son Antagoniste sous la force d'un raisonnement sans replique. Ce n'est pas tout, il faut qu'on apuye ces leçons par sa conduite. Il arrive aux plus habiles gens de pouvoir être relevez par un Enfant avec justice. Dans ce cas, il ne faut pas se glisser dans les détours de la Logique, pour échaper aux lumiéres des jeunes gens; il faut convenir naturellement de la foiblesse de ce qu'on venoit d'avancer, & déja éclairez par les maximes dont j'ai parlé tantôt, ils regarderont moins cet aveu comme la marque d'une raison foible, que comme le caractère d'un esprit bien fait, & d'un cœur sincère. Il me semble qu'il est moins difficile encore de reformer l'air décisif dans un Enfant dont on a formé la raison. On peut lui faire voir aisément, par des preuves
&

& par des exemples, que la décision eſt le partage des ſots, comme le raiſonnement eſt celui des gens habiles. Si on lui inculque bien cette vérité, ſi on évite à parler devant lui, d'un ton déciſif, ſur les matiéres qui méritent quelque réflexion : Si d'ailleurs on ſe ſert de ce remède avant que le mal ſoit invétéré, il n'aura garde de ſe mettre du côté des ignorans, dont la ſottiſe eſt encore enlaidie par une ſuffiſance ridicule.

LXXXIV. DISCOURS.

RIen n'eſt plus ridicule que de condamner un Auteur ancien, parce qu'il donne à ceux qu'il dépeint dans ſes Ouvrages, d'autres Coûtumes & d'autres Mœurs, que celles que l'uſage nous fait conſidérer comme les ſeules bonnes.

Les Héros de notre tems ont un Equipage brillant, & une Suite nombreuſe; leurs Tables nous raviſſent par la magnificence de la Vaiſſelle, & par la délicateſſe des Mets. Si par quelques Préſens, on veut leur marquer de l'eſtime, on leur donne des Epées couvertes de Pierreries, ou d'autres Bijoux d'un prix ineſtimable. Tout cela nous paroît grand & noble, mais nous aurions tort d'en tirer un droit de nous moquer des Héros anciens, dont

la gloire n'étoit pas relevée par tant d'éclat étranger.

Les Ecrivains qui en ont parlé les louent quelquefois d'avoir été fort entendus à faire la cuisine ; les Ortolans & les Perdrix ne paroissoient jamais dans leurs Festins ; & les Présens les plus magnifiques dont on honoroit leur Valeur, c'étoient des Bœufs propres au labourage, des Chaudrons d'airain, & d'autres Meubles de cette sorte.

Les Auteurs qui nous ont représenté ainsi ces grands Hommes, ne pouvoient pas déviner les Mœurs des siécles futurs. C'est pourquoi nous ne sommes pas leurs Juges compétens, & nous ne saurions avec justice les citer devant le Tribunal de notre Luxe.

Ils ne sont pas de même à l'abri de notre Critique, quand ils nous tracent le portrait du Cœur humain : s'ils le dépeignent autrement que nous ne sentons le nôtre & celui des hommes qui nous sont contemporains, on peut les accuser hardiment d'être de mauvais Peintres. L'homme en général est inaltérable, à l'égard de ses sentimens & de ses inclinations ; il a été, & sera toûjours ce qu'il est, vain, ambitieux, amoureux de l'autorité, porté à se distinguer parmi ses semblables. Ces qualitez sont fondées sur son amour-propre, & elles cesseront de lui être naturelles, quand il cessera de s'aimer. Il a même des inclinations dont on ne découvre pas d'abord la liaison avec les sentimens

mens ordinaires du cœur humain, qui ne laiſſent pas d'avoir été remarquez en lui de tout tems. Ce n'eſt pas d'aujourd'hui, par exemple, que les femmes ont tant de goût pour les gens de guerre; on remarque dans les Ecrits les plus anciens des traces de ce panchant biſarre. Dans Homére, Briſeïs après avoir perdu par les armes d'Achille ſa Patrie, ſon pére, ſes fréres & ſon époux, chérit pourtant Achille, il eſt bel homme, ſur tout il eſt Soldat: elle ne ſauroit réſiſter à cette derniére qualité, & celui par qui toute ſa famille a été détruite, tient lieu dans ſon cœur de toute ſa famille. La même vérité a été encore indiquée plus clairement par la Fable de Mars & de Venus; elle eſt très-ancienne, & a été faite ſans doute pour tourner en ridicule le foible que le beau Sexe avoit dès-lors pour les Deſtructeurs du Genre-humain.

A quoi attribuerons-nous cette inclination ſurprenante? Ce ſexe timide s'effraye à la moindre aparence de danger: la vûë ſeulement d'un combat fait tomber une femme en foibleſſe, & même elle croit de la bienſcéance de ſe pâmer à un ſpectacle ſi déſagréable. Le beau ſexe eſt cependant plein d'eſtime pour ceux qui font profeſſion de ſe baigner dans le ſang, autant de fois que l'occaſion leur en eſt offerte. Le meurtre & le carnage leur fait horreur; & rien ne leur eſt plus agréable que les auteurs du meurtre & du carnage.

Les gens qui ſe donnent les airs de trancher court ſur la conduite du beau ſexe, ſe tireroient ici bien-tôt d'embarras. Le cœur d'une femme, diroient-ils, eſt la plus grande des contradictions; rien n'eſt plus indéchiffrable que ſes ſentimens, & la pénétration la plus vive s'égare dans le labyrinthe de ſes paſſions, Pour moi, qui ſuis plus porté à rendre juſtice au ſexe, je ne me contente pas d'une raiſon ſi générale: J'en trouve d'abord une plus particuliére & plus véritable, dans la timidité même des femmes qui paroît les éloigner ſi fort d'un tendre commerce avec les Guerriers.

Plus le danger les effraye, plus elles regardent comme un effort pénible de l'ame, la profeſſion de braver le péril avec fermeté. Quand elles fouillent dans leurs ſentimens, elles n'y trouvent qu'une foibleſſe exceſſive; Elles en admirent d'autant plus le courage de ceux qui ſacrifient volontairement la douceur du repos & l'amour de la vie, à la gloire d'affronter tous les jours la mort, de l'attendre de pied ferme, ou d'aller à ſa rencontre. Ce n'eſt pas tout, la valeur eſt d'ordinaire le caractère d'une ame grande & d'un cœur généreux; la poltronnerie au contraire eſt la plûpart du tems occompagnée de ſentimens bas & mépriſables. Elle fait ſon ſéjour dans des ames inacceſſibles à l'honneur, & il n'y a rien de bon à attendre d'un cœur que la gloire ne ſau-

ſauroit tirer de ſon indolence. Un lâche eſt l'objet de l'averſion de tout le monde, perſonne ne veut avoir de commerce avec lui, & l'on craindroit de partager ſa honte, ſi on étoit avec lui dans les moindres liaiſons.

Une femme eſt d'ordinaire extrêmement attentive à tout ce qui peut intéreſſer ſa vanité, & quelques aimables qualitez qu'un Amant puiſſe avoir d'ailleurs, elle croiroit deshonorer ſes charmes par la Conquête d'un homme univerſellement mépriſé, bien loin de vouloir l'en dédommager par ſa tendreſſe. D'un autre côté, rien ne flatte d'avantage ſon orgueil, que de voir ſuccomber ſous ſon mérite un homme intrépide, & accoûtumé à vaincre tous les obſtacles qui s'opoſent à ſa bravoure. Elle félicite continuellement ſes apas d'un ſi glorieux triomphe, & elle croit s'aproprier toute la gloire de celui qu'elle met dans ſes chaînes. La férocité qui s'attendrit, la fermeté qui s'ébranle, la fierté qui s'abaiſſe & qui devient ſupliante, voila les victimes les plus agréables qu'on puiſſe immoler à la haute opinion qu'elle a de ſon mérite.

On dira qu'à ce conte le beau Sexe devroit aimer tous les braves Gens, Guerriers ou non, auſſi eſt-il vrai que la valeur charme les Dames dans toutes ſortes d'objets; mais elle leur paroît la plus brillante dans ceux qui ſe ſont deſtinez à donner des marques continuelles d'intrépidité, qui toutes les Campagnes vont moiſ-

sonner des Lauriers nouveaux, & qui travaillent sans cesse à perfectionner leur Gloire.

Voila des raisons qui certainement ne sont pas au deshonneur des Belles; j'en alléguerai quelques autres qui ne leur plairont pas tant; mais que cependant ma franchise ne me permet pas de passer sous silence.

Il y a bien des Femmes qui se laissent prendre uniquement à la parure Soldatesque d'un Officier, & à cet air délibéré que la Guerre manque rarement de donner aux Nourrissons de Mars. Comment, par exemple, le cœur de Cephise peut-il tenir contre les airs d'Alidor, quand il se laisse traîner au Cours dans une Calèche magnifique. Son Habit d'Ecarlate ne laisse voir qu'à peine sa couleur au travers des Galons d'or qui le couvrent. Il tient un Chapeau tout chiffoné sous son bras. Sa petite Perruque mise de travers laisse voir à découvert une de ses oreilles, & la moitié d'une tête razée. Il est étendu dans son Carosse avec une indolence cavaliére, & apuyant ses jambes sur le strapontin, il paroît ne vouloir rien dérober de sa figure aux yeux curieux. Avec cela il chante assez haut un petit air à la mode, en battant la mesure de la main droite. De la gauche il tient une Tabatiére, dont il change à chaque tour qu'il fait. De cette maniére il étale huit ou dix Boëtes différentes dans une demie-heure. Voilà les trois quarts de son mérite : il en est aussi fier, comme

comme si dans chacune, quelque bonne qualité étoit enfermée. Vous le considérez à peu près de la même maniére, Céphise, & vous avez raison. L'une de ces Tabatiéres contient la Sagesse; l'autre, l'esprit; une troisiéme, la discrétion; celle-ci la grandeur d'ame; & celle-là la fidélité. Encore un coup, Cephise, vous ne sauriez refuser votre cœur à un homme si rare : je vous conseillerois même de prévenir ses soûpirs, & de lui épargner les peines que doivent prendre les Amans du commun pour flêchir leurs maitresses.

On peut dire encore, que les Gens de guerre sont sujets à des défauts, qui contribuent extrêmement à leur rendre les cœurs des Belles accessibles. Le caractère de leur mêtier se répand sur leurs maniéres avec le beau Sexe : Elles ont quelque chose de brusque & de cavalier qui aproche fort du mépris. Ne croyez pas qu'ils en deviennent odieux & insurportables; Point du tout; les Femmes joignent d'ordinaire beaucoup de fierté à un tempérament foible & craintif. Si vous les traitez avec hauteur, la partie craintive jouë en elles son jeu. Elles ne vous regardent qu'avec respect, & ne vous étalent que complaisance, que douceur, que maniéres engageantes & flateuses.

Si au contraire, vous vous efforcez par des déférences respectueuses, à mettre leur orgueil dans votre Parti; vos égards, vos soumissions idolâtres, votre précaution à ne leur point déplaire,

plaire, raſſurent leur humeur timide & leur donne une entiére liberté de vous déployer toute l'étenduë de leur orgueil. Elles ſe croiront des Divinitez au prix de vous, & tous vos ſoins, toutes vos peines leur paroitront trop payez d'un regard ou d'un ſoûris. Heureux encore, ſi tous les jours vous n'en eſſuyez par les dédains les plus inſupportables, & ſi elles ne ſe font pas un plaiſir des tourmens qu'elles vous font ſouffrir. En un mot la plûpart des Belles s'élèvent au deſſus de celui qui s'abaiſſe devant elles; elles s'abaiſſent devant celui qui ſe roidit contre leur fierté, & le plus ſûr moyen d'en obtenir quelque grace, c'eſt de ne les pas mériter.

Que les hommes ne ſe glorifient pas du Portrait deſavantageux que je fais ici des femmes, parmi leſquelles il y en a un grand nombre de fort éloignées de ces ſentimens extravagans. Nous n'en devons rien au beau Sexe ſur les travers d'eſprit; & rien ne reſſemble mieux aux ſottiſes des femmes, que les ſottiſes des hommes.

Quand je rencontre dans la ruë certaines gens ſans les ſaluer, ils me tirent de ma diſtraction par un Salut des plus humbles, & me font rougir par leur honnèteté, de mon incivilité involontaire. Ils s'imaginent alors que je m'eſtime au deſſus d'eux, & digne de leurs reſpects, ils ont la foibleſſe d'ètre de mon ſentiment, & ſe hâtent de me rendre l'hom-

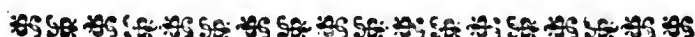
mage

mage qui, ſelon eux, m'apartient. Si une autrefois, voulant réparer ma faute, je les aperçois, ils me rendent le Salut avec la gravité d'un homme reſpectable, & comme s'ils me faiſoient grace, en remarquant le devoir dont je viens de m'aquiter. C'eſt alors qu'ils me croyent perſuadé de leur ſupériorité, & de ma baſſeſſe; & ainſi, par ma fierté & par mon humilité aparente, je diſpoſe de l'opinion qu'ils conçoivent & d'eux & de moi. Revenons aux Guerriers; non ſeulement ils traitent les femmes cavaliérement, ils ont en général aſſez mauvaiſe opinion de leur ſageſſe, & ſouvent ils rempliſſent les vuides de leurs occupations d'Eté, en déchirant la réputation des Belles, à qui ils ont fait la Cour pendant l'Hiver. Ce profond mépris qu'ils ont pour le beau Sexe, leur tient ſouvent lieu de mérite.

Un Amant qui ſe forme une haute idée de la vertu de ſa Maîtreſſe, tâche d'en arracher quelque faveur par ſes ſoins, ſes ſervices, ſa diſcrétion, ſa conſtance; mais il ne fait que tourner autour du pot. Sa timidité eſt très mal aſſortie avec la timidité de ſa Belle, & elle lui donneroit volontiers le Conſeil qu'Héléne donne à Paris, dans les Vers d'Ovide, que je cite peut-être trop ſouvent.

On cherche en vain par l'Eloquence,
Ce qu'on peut aquérir par quelque violence:
D'une jeune Beauté la timide Pudeur
Veut ſouvent par la force arriver au Bonheur.

Meſſieurs les Officiers n'ont pas beſoin de cet avertiſſement ; ils ne ſont pas gens à vouloir prendre par la Sappe une Place qu'ils jugent de ſi peu de défenſe ; ils y vont tête baiſſée, & prétendent l'emporter du prémier aſſaut, à quoi bien ſouvent ils réüſſiſſent.



LXXXV. DISCOURS.

Suite du LXXXIII.

APrès avoir ainſi jetté la baſe du raiſonnement d'un jeune homme, ce qui me paroît le meilleur & le plus important à faire, c'eſt de fonder ſur cette baſe ſolide, l'étude de ſes devoirs. Dans l'Education ordinaire, un Enfant ne diſtingue une bonne action d'avec une mauvaiſe, que par les récompenſes & les punitions qui les ſuivent ; mais c'eſt peut-être ce qu'il y a au monde de plus propre à le perdre pour jamais. Rien n'eſt plus capable de lui donner des ſentimens bas & lâches, de laiſſer ſon ame dans une inaction indolente, & de la rendre eſclave de l'eſpérance & de la crainte ; c'eſt le moyen ſur de lui faire examiner, non, ſi une action eſt bonne en elle-même, mais ſi pour le préſent elle eſt bonne pour lui ; bientôt il ne meſurera ſes devoirs qu'à une utilité déraiſonnable & groſſiére ; & il croi-

ra licite tout ce qu'il poura dérober aux yeux des perſonnes qui ont le pouvoir de le punir. Il vaut infiniment mieux l'inſtruire de ſes devoirs par principe, & le rendre plûtôt docile à la raiſon qu'à l'authorité de ſes Maîtres, afin que ſon ame ſe détermine vers le bien par ſon propre mouvement, & avec une liberté généreuſe.

Qu'on ne s'imagine pas que cette Science ſi digne d'être poſſédée, ſoit au deſſus de la portée d'un enfant élevé ſelon ma méthode. La Morale oblige tous ceux qui ont la faculté de raiſonner, & il eſt naturel qu'elle ſoit acceſſible à leurs recherches, pourvû qu'ils veuillent entrer ſérieuſement dans l'examen d'une matiére ſi importante. Si elle demande une pénétration extraordinaire, ce n'eſt que dans un petit nombre de cas particuliers, qui n'influent guères ſur la conduite générale des hommes. Elle n'eſt hériſſée de difficultez, que pour ceux dont on a laiſſé croupir la raiſon dans une pareſſe honteuſe. Ils ont eu tout le tems de s'aſſervir à leurs paſſions; le faux honneur & les autres préjugez de la multitude les ont familiariſez avec les opinions les plus fauſſes & les plus ridicules. Elles ont par une eſpéce de preſcription occupé dans leur eſprit la place de la vérité, & les arracher de leur ame, c'eſt la priver pour ainſi dire d'une partie d'elle-même. Quand enfin la vérité ſe découvre à eux dans tout ſon jour, & s'opoſe à

leurs

leurs erreurs favorites, il ſemble qu'elle s'opoſe à elle-même : cette contradiction aparente trouble leur foible raiſon ; il faut une peine infinie pour la débaraſſer de ſes préventions invétérées, & pour la remettre dans une pleine indifférence pour tous les ſentimens, qui demandent de la réflexion & des recherches. La juſteſſe qu'on donne de bonne heure à l'eſprit d'un jeune homme, le préſerve de tous ces inconvéniens ; la vérité ne trouve en lui d'autres obſtacles, que ceux, qu'elle aporte elle-même, & certainement ce ne ſont pas ceux là, qui ſont les plus difficiles à ſurmonter.

Une raiſon éclairée ſur le devoir trouve moins de peine, qu'un eſprit enveloppé de ténèbres, à triompher d'un tempéramment indocile ; Cependant elle n'y réüſſit pas toûjours. C'eſt pourquoi il faut auſſi de bonne-heure tacher de mettre le cœur dans ſes intérêts, & d'y exciter des paſſions avantageuſes pour la Vertu. On y peut travailler avec ſuccès par les exemples. On doit mettre ſouvent devant les yeux d'un enfant, la conduite de ces hommes qui ſe ſont aquis par leurs vertus une Réputation éternelle. Il faut lui dépeindre de la maniére la plus vive leur générosité, leur conſtance, leur grandeur d'ame, & ſur tout, leur humanité & leur juſtice, afin de lui en faire concevoir de hautes idées, & de lui inſpirer pour ces grands modèles de l'admiration

&

& de la tendresse. D'un autre côté, il faut lui faire des portraits affreux de ceux qui se sont rendus les objets du mépris des hommes, par des actions intéressées, cruelles, & injustes; par là son cœur émû & pénétré se remplira d'aversion pour la bassesse de leurs sentimens. Ces impressions qu'on fait dans une ame encore tendre, ne sont pas sujettes à en être effacées : & quand elle sera balancée entre le Vice & la Vertu, frapée par les exemples qu'on lui aura rendus familiers, elle suivra plûtôt ceux qu'elle estime & qu'elle aime, que ceux qu'elle méprise & déteste.

Il faut sur tout exciter un enfant éclairé à prendre pour guide les lumiéres de sa raison, par respect pour la Divinité & pour sa volonté révélée, qu'on lui doit faire connoître dès qu'il est en état de goûter la force d'une preuve.

Il y a des démonstrations de l'existence d'un Dieu & de la vérité de la Religion Chrètienne, dont l'évidence sera facilement saisie par un jeune homme d'un raisonnement cultivé, à qui on aura donné une idée nette des expressions, & qu'on aura préservé soigneusement de la tyrannie des préjugez. Il ne s'agit que d'arranger ces preuves dans un ordre facile, & de ne descendre jamais à une conséquence, avant que d'avoir fait comprendre clairement la proposition, dont elle découle.

Il est bon même, pour soulager sa mémoi-
 re,

re, qui ne retiendra pas ſans peine toute la ſuite d'un raiſonnement, de le lui faire écrire à lui-même; par là toutes les parties d'une preuve ſe graveront mieux dans ſon eſprit, & il pourra remonter facilement à chaque propoſition, qui peut répandre de la lumiére ſur les conſéquences qui l'embaraſſent.

Auſſi-tôt que ſa raiſon ſera parfaitement convaincuë ſur ces deux véritez fondamentales, on peut lui déveloper la morale ſacrée des Livres Divins, & la confronter avec celle que la Raiſon nous preſcrit ſans l'aide de la Révélation; On peut lui faire ſentir fortement, combien en partie la prémiére eſt conforme à l'autre, & combien en partie elle ſurpaſſe les découvertes de notre eſprit, qui ne laiſſe pas de goûter & d'admirer des vérités auxquelles il n'auroit jamais atteint par ſes propres forces.

Enfin, il eſt très-utile de lui faire comprendre que les Loix admirables que la Révélation nous preſcrit, n'ont en vûë que notre propre intérêt; & qu'un bonheur réel & préſent eſt une ſuite néceſſaire de la pratique de nos devoirs.

A l'égard des dogmes, je ſerois d'avis qu'on ne le fît pas entrer d'abord dans un grand détail: On devroit ſe contenter de lui déveloper avec toute la netteté poſſible ceux qui ſervent de fondement à la Religion, & qui ſont ſi clairement exprimez dans nos Saints

Li-

Livres, qu'on ne ſauroit refuſer de les admettre ſans manquer de reſpect à celui qui nous les a révélez. Il y en a d'autres, qu'il n'eſt pas néceſſaire de ſpécifier, où les plus habiles gens voient le moins clair, & où tout homme de bonne foi avouera qu'on trouve des difficultez conſidérables, de quelque côté qu'on ſe tourne. Il faudroit éviter d'en parler à un Enfant, afin de n'accabler pas ſa foible raiſon, ſous un fardeau que les génies les plus vigoureux ont bien de la peine à ſoûtenir. Je me trompe fort s'il ne ſeroit pas utile que juſqu'à un certain âge, on ſût uniquement qu'on eſt de la Religion Chrêtienne, ſans prendre aveuglément parti entre les différentes Sectes qui partagent ceux qui ſe font un honneur de porter le nom de Chrêtien.

Si enfin, dans un âge plus mûr les queſtions d'un jeune homme vous obligent à lui expoſer ces différentes opinions, tâchez de lui en parler ſans paſſion & ſans aigreur, ne donnez aucun nom odieux à ceux-là même qui embraſſent les ſentimens les plus ridicules, & plûtôt que de les accuſer de malice ou d'opiniâtreté, plaignez-les de leur aveuglement & de leur malheureuſe éducation qui en eſt la cauſe. Gagnez ſur tout ſur votre amour propre, s'il ſe peut, d'expliquer ces différens ſyſtêmes avec fidélité, & de mettre en tout leur jour les raiſons ſur leſquelles on les apuye. Il eſt ſûr qu'un eſprit bien cultivé n'adhérera jamais à ces Sectes,

 où

où règnent l'autorité des hommes, & la Superſtition. A l'égard de celles qui s'opoſent les unes aux autres,des difficultez embaraſſantes pour les eſprits les plus pénétrans, on feroit bien, s'il me ſemble, de laiſſer à un jeune homme bien inſtruit ſur les Objections qu'on fait de part & d'autre, la liberté de ſuſpendre ſon jugement, ou bien de ſe déterminer de lui-même vers le Parti qui lui paroit le plus raiſonnable.

Cette maxime déplaira fort à toutes les perſonnes aveuglément zélées; je n'en doute point. Quoi! dira ce pére, mon fils feroit expoſé par cette méthode à donner dans l'Arminianiſme? Je le deshériterois s'il tomboit jamais dans des Erreurs ſi déteſtables; Mon enfant, dira cet autre, pourroit bien en ſuivant ces belles maximes, devenir *Particulariſte*, & j'aimerois mieux le voir au Tombeau, que dans un ſi déplorable égarement.

C'eſt ainſi que nous croyons, que nos Enfans courent à la perdition, à meſure qu'ils s'éloignent de nos Syſtèmes. Je conviens, qu'ils courent riſque de s'égarer ſi, pour ſe déterminer, ils ſe fient à leurs propres lumiéres. Mais ſont-ils à l'abri de ce danger, en ſoûmettant leurs opinions à l'autorité paternelle?

Supoſons même qu'on évite l'Erreur à coup ſûr, quand on adopte les ſentimens de ſes péres, ma méthode ne m'en paroit pas moins rai-

raisonnable, & j'ose avancer, qu'il vaut mieux être dans l'Erreur, après avoir fait tous ses efforts pour éclairer sa raison, que de suivre la saine Doctrine, en pliant sous l'authorité d'une maniére servile.

Si l'on tombe dans le prémier inconvénient, on agit du moins en homme, on met en œuvre la Raison à laquelle seule on est responsable de ses sentimens; & sans être coupable de paresse, ou d'obstination, on a seulement le malheur de ne savoir pas se dégager de l'illusion, par une force d'esprit suffisante. Mais si l'on est Orthodoxe par prévention, à proprement parler, on ne croit rien; on s'imagine de croire, & ce qu'on prend pour une conviction de l'esprit, n'est qu'une passion du cœur; au lieu de soumettre ses opinions à l'évidence, on les fait relever du hazard, qui, selon les parents & la patrie des hommes, en fera à son gré des Juifs, des Chrêtiens, ou des Mahométans.

Par une Education si mal dirigée on aprend à haïr des sentimens sans les connoître, parce qu'on a apris dès sa plus tendre enfance, à haïr ceux qui les ont embrassez. De là ce zèle persécuteur, qui étouffe la Charité Chrêtienne, par attachement pour le Christianisme, & qui pour défendre les intérêts de Dieu, transgresse ses Loix les plus saintes. De là ces Massacres barbares, dans lesquels une noire perfidie & une rage infernale se couvrent du

 voile

voile de la Piété, pour ſaper la Religion par ſes fondemens.

Plût au Ciel qu'on voulût bien ſérieuſement réformer l'Education des Enfans, ſur cet article, & ne point émouvoir leurs paſſions pour leur faire aimer une Secte, & pour leur en faire haïr une autre. Tous les hommes ſe regarderoient bien-tôt comme fréres, & le titre odieux d'hérétique, qu'on employe à tort & à travers, ne nous feroit pas regarder les uns les autres comme des monſtres d'impiété : On employeroit toute la douceur que la Charité Chrêtienne peut inſpirer, pour diſſiper les ténèbres qui offuſquent l'eſprit de ceux qui s'égarent. Sur tout on concevroit l'impertinence qu'il y a à attaquer le raiſonnement par des Suplices, & à vouloir renverſer les conceptions de l'ame, par les Tortures dont on déchire le corps. Je ſoutiens même, que la varieté des Opinions ſeroit de beaucoup moindre.

La raiſon qui offre à tous les hommes les mêmes principes, les méneroit facilement aux mêmes conſéquences, dans les choſes importantes pour le Salut, qu'un Etre rempli de bonté pour nous, nous a rendues faciles, pourvû que nous y veuillons prêter toute l'attention dont elles ſont dignes : on ne différeroit, ſelon toutes les aparences, que ſur les choſes les plus difficiles de la Religion, & en même tems les moins importantes. Nos Erreurs

reurs ne s'apuyoroient point sur la paresse, sur la prévention, sur les passions du cœur, sur l'esprit de Parti, ni sur un ridicule respect pour nos semblables. Enfin, l'esprit ne pouroit être la dupe que de sa propre foiblesse, qui est à mon avis, la cause la moins ordinaire de nos égaremens.



LXXXVI. DISCOURS.

SI c'est avec justice que la Médecine passe pour un Art incertain; s'il est très dificile de connoître à fond la nature de chaque Remède, & le tempérament particulier de tous ceux à qui on les aplique; J'ose avancer pourtant, que cette Science est encore plus susceptible de certitude que la Politique. Je conviens que l'intérêt des Peuples est quelque chose de réel, & qu'il est possible d'en aquérir une connoissance solide; mais qui me répondra que ces Peuples agiront conformément à leurs intérêts? On n'en sauroit juger que par leurs inclinations, & c'est là-dessus que les aparences sont plus trompeuses que sur aucune autre matiére du monde.

Les Espagnols, disoit-on autrefois, ne se soûmettront jamais à un Prince François: Ils savent que c'est un moyen sûr d'être traitez comme un Peuple conquis. Les Richesses qu'ils re-

reçoivent du nouveau Monde tomberoient alors entre les mains des étrangers : & ils ne ſont pas ſi fous que d'aller d'eux-mêmes à la rencontre d'un malheur, qu'ils ont éloigné pendant un ſi grand nombre d'années, en expoſant leur vie pour le bien de leur Etat.

On contoit d'ailleurs ſur le rafinement de leur Politique, & ſur tout, ſur la prodigieuſe averſion qu'ils ſe ſont toûjours ſentie pour une Nation ſi éloignée de leur naturel & de leurs coûtumes. En un mot, avancer dans ce tems-là que la Couronne d'Eſpagne pouroit tomber ſur la tête d'un François, c'étoit avancer une contradiction manifeſte. Cependant, on s'eſt trompé ſur ce chapitre, en croyant qu'il fût poſſible de raiſonner juſte ſur un principe auſſi peu ſtable que les paſſions de la multude. Les Eſpagnols ont reçû le joug avec toute la patience imaginable; & même pour plaire à leurs nouveaux Maîtres, ils ont relâché quelque choſe de leur gravité, en y mêlant un peu de vivacité Françoiſe, l'unique avantage qu'ils ont tiré de cette Révolution.

On n'a pas trouvé moins impoſſible, il y a quelque tems, l'union de la France avec l'Angleterre; rien ne paroiſſoit plus abſurde, que de s'imaginer que les Anglois puſſent ſoûtenir le Parti de la France, contre des Alliez, avec leſquels ils paroiſſoient autant unis d'inclination que d'intérêt. Perſonne ne s'aviſoit ſeulement de douter que la grandeur de l'Angle-

gleterre ne dépendit de l'abaiſſement de leur redoutable Voiſin ; & l'on étoit ſûr que l'utilité véritable des Anglois ſeroit l'unique règle de leur conduite. On ſe fondoit ſur l'animoſité qui règne entre ces deux Peuples, & qui leur paroît innée. Elle a ſa ſource dans les Guerres cruelles qu'ils ſe ſont faite depuis un grand nombre de Siécles : elle a été entretenuë par une contrarieté preſque générale, qu'on trouve dans les Mœurs & dans les Coûtumes de ces deux nations. Contrarieté ſi grande, qu'on pouroit les apeller *des Antipodes Moraux.*

Les François aiment en général à ſavoir quelque choſe, & l'activité naturelle de leur eſprit ne leur permet pas de croupir dans une profonde ignorance ; mais il eſt rare qu'ils arrivent à un haut dégré de ſavoir. Ils ſont peu capables d'une aplication aſſiduë, & leur imagination qui agit plus d'ordinaire que leur raiſon, ne fait que badiner autour de la ſuperficie des matiéres. Ils les éfleurent, tout au plus ; & ornant ce qu'ils ſavent, d'une expreſſion aiſée & d'un tour heureux, ils donnent dans la vûë, & paroiſſent plus habiles, qu'ils ne le ſont en effet.

Les Anglois, qui s'adonnent à l'étude, ont au contraire une attention infatigable, pour les ſujets les plus épineux. Leur raiſon ne ſe contente pas d'une légére teinture d'habileté ; elle creuſe juſqu'au fond des Sciences,

& leur pénétration ne se laisse arrêter par aucun obstacle. Peu attachez d'ordinaire à polir leur stile & à le rendre aisé & fleuri, ils trouvent ces minuties au dessous de la solidité de leur esprit. Ils sont plûtôt grands Esprits que beaux Esprits, & leurs écrits sont plus propres à instruire qu'à plaire.

Ces Peuples se plaisent tous deux à donner dans la dépense, mais c'est d'une maniére bien différente. Les François veulent briller pour leur argent, & étaler leur prodigalité aux yeux de tout le monde; Ils veulent un équipage magnifique, un grand nombre de gens de livrée, & des habits où éclatent l'or & l'argent. L'Anglois semble vouloir dérober sa dépense aux yeux des hommes; ses habits sont simples & unis, ses équipages sans ostentation; & même l'envie de se donner ces grands airs, passe chez lui pour une ridicule vanité. Mais il n'en est pas moins prodigue; il paye avec la derniére profusion ce qui a du raport à ses plaisirs, & l'amour & la bonne chére sont deux gouffres où se perdent ses richesses. Son amour pourtant n'a d'ordinaire ni galanterie, ni délicatesse : Ce rafinement d'un cœur qui se fait une souveraine fécilité d'aimer & de plaire n'est nullement à son goût. Un plaisir grossier est l'unique lien qui l'attache au beau sexe; & les sentimens qu'il a pour une Maîtresse sont de la même nature que ceux qu'il a pour le vin.

Pour

Pour le François il n'eſt cavalier avec les femmes que par mode, & il eſt galant par naturel. Quand il ſe laiſſe entraîner par ſon penchant, il trouve ſon plus grand plaiſir à voir les femmes & à leur plaire; Auſſi poſſéde-t-il au ſuprême dégré le talent de les amuſer, de s'accommoder à leurs caprices, de s'inſinuer dans leur eſprit, de nourrir leur vanité, & de faire qu'elles ſoient contentes de lui à force d'être contentes d'elles-mêmes.

Ces deux Nations ſont mêmes différentes dans leurs débauches. Les François ont en eux-mêmes de grandes reſſources pour entretenir leur joye, & ce ſont peut-être les gens du monde les plus capables de ſe divertir. Ils ne boivent que pour animer leur belle humeur; les Chanſons, la Converſation, la Danſe & la raillerie ſe mêlent chez eux aux plaiſirs de la bouteille, & rendent le goût de leur vin plus piquant & plus agréable.

La débauche des Anglois eſt, ce me ſemble, moins animée par la varieté des plaiſirs: on diroit qu'ils boivent ſimplement pour boire, & qu'ils croiroient deshonorer Bacchus, s'ils mêloient d'autres plaiſirs à ceux qu'il eſt capable de faire goûter lui ſeul.

Les François ſont remplis de civilité & de politeſſe; mais fort ſouvent ils en reſtent aux paroles qui font les trois quarts de leur généroſité: & ceux, qui comptent ſur leurs proteſta-

testations, courent risque d'être les dupes de leur propre crédulité.

Les Anglois au contraire, sont généreux véritablement, & l'effet suit de près leurs promesses : mais il faut les saisir dans le moment favorable pour tirer quelqu'usage de leur générosité. Si vous laissez échaper l'heure où ils sont pleins de chaleur pour vous, vous les trouverez bien-tôt tout glacez; & celui qui paroissoit entiérement dévoué à vos intérêts, vous regarde comme si jamais il ne vous avoit connu.

Mais le caractère qui distingue le plus ces deux Peuples, c'est que le prémier se soûmet servilement aux ordres absolus de son Monarque; Il préfére à la Liberté le frivole honneur de porter les fers d'un Prince redoutable à toute l'Europe; Et il fait son bonheur unique de la grandeur de son Roi, dont il idolâtre les actions & les sentimens.

L'autre est souverainement jaloux de sa Liberté, il aime & respecte son Prince tant qu'il respecte lui-même l'Authorité des Loix: Dès qu'il affecte un Pouvoir absolu, il est en horreur à ses Sujets, & celui qu'on avoit honoré auparavant comme le pére de la Patrie, devient l'Ennemi irréconciliable de son Peuple.

On remarque encore que les Anglois perdent quelque chose de leur orgueil naturel en passant dans les Païs étrangers. Ils y aquiérent

de la ſoupleſſe & de la complaiſance ; mais ces bonnes qualitez font nauffrage quand ils repaſſent la mer, auſſi bien que l'amitié qu'ils ont contractée hors leur Isle.

Les François, au contraire, paroiſſent devenir inſolens à meſure qu'ils s'éloignent de leur Patrie. Il ſemble qu'ils ne vont voir les autres Peuples que pour les morguer, pour inſulter à leurs Coûtumes, pour braver leurs Loix, & pour promener dans le monde leur orgueil & leur extravagance. Mais chez eux ils ont tous les égards & toute l'honnêteté imaginable pour les étrangers ; Ils ne leur refuſent aucuns ſervices, que ceux qu'ils ne ſont pas en état de leur rendre, & chacun d'entr'eux paroît être en particulier chargé de faire les honneurs de la France. Il y a un point ſur lequel ces deux Nations s'accordent ; mais ce n'eſt que pour faire ſentir mieux l'une à l'autre combien elles ſont diſcordantes ſur tous les autres articles. Elles ſont toutes deux belliqueuſes; il eſt vrai même que leur bravoure eſt d'un même caractère, & qu'elles ont toutes deux une fougue qu'il eſt difficile de ſoûtenir. Cependant, il y a ici encore quelque différence, la valeur des François a plus de généroſité & plus d'amour pour la gloire : & dans celle des Anglois, il y a plus de férocité & plus d'intrépidité naturelle. D'ailleurs, ſi le feu des prémiers va juſqu'à la fureur ; & ſi l'impétuoſité des François a été quelquefois ralentie par le flegme des Allemans,

mans, & des Hollandois, les Anglois l'ont quelquefois émoussée par une impétuosité supérieure.

Je pourois pousser plus loin ce parallele; & l'on en seroit d'autant plus surpris, que les Prédictions qu'on a fondées là-dessus, se trouvent fausses. Ces deux Peuples s'accordent à merveille, & je ne desespère pas que les Anglois ne renoncent à leurs propres maniéres, pour adopter celles de leurs nouveaux Amis qui leur ont toûjours paru si odieuses. Ils commencent déja à se familiariser avec les airs de Petits-Maîtres, & quelques-uns d'entr'eux ont fait voir à l'Opéra, qu'ils surpasseront leurs Originaux, toutes les fois qu'ils voudront l'entreprendre.

Un Censeur rigide iroit déclamer ici contre le Rolle tragi-comique, que ces jeunes gens ont joué en plein Théatre; & il ne manqueroit pas de traiter leur conduite d'insolente & de honteuse au suprême degré! Mais pour moi qui me fais un plaisir de rendre justice au mérite, j'avoue que je trouve du merveilleux dans cette action, & que j'en tire d'heureux augures, pour la conduite future de ces jeunes Gentils-hommes. Comment, Messieurs, prendre des loges d'assaut! escalader un Théatre! affronter l'épée à la main le feu de plus de cent chandelles! mettre en déroute toutes les Divinitez de l'Opéra! glacer d'effroi tout le Parterre, donner tête baissée dans l'Orchestre! & le

le forcer à célébrer par ses Concerts votre gloire & sa propre honte. En vérité voila un Héroïsme unique dans son espèce, & vous laissez bien loin derriére vous tous les Mousquetaires François, qui ayent jamais signalé leur noble audace dans les quartiers d'hyver. Ajoûtons encore, pour mettre votre gloire dans tout son jour, que vous avez fait toutes ces expéditions dans une seule soirée; & ce qui est encore plus étonnant, que vous les avez faites dans un âge, où le grand Alexandre même n'avoit pas encore commencé la Conquête de l'Asie. Vous aviez bien raison d'aller publier vous-mêmes votre Victoire dans les Assemblées; d'étaler la noble poussiére dont vous vous étiez couvert dans ce Combat glorieux, & de faire parade des marques qu'avoit laissées sur vos habits le feu que vous aviez bravé avec tant de grandeur d'ame.

Je suis charmé, Messieurs, de vos incomparables faits d'armes, & je souscris de si bon cœur à la grande opinion qu'elles vous donnent de vous mêmes, que j'ai résolu de faire de votre triomphe le sujet d'un Poëme Epique, qui effacera Homere & Virgile, par la matiére au moins. Il se présente à mon esprit une foule de comparaisons, que je pourai employer avec succès: Qu'y a-t-il de plus naturel, par éxemple, que de mettre votre Combat contre les Divinitez du Théatre, en paralelle avec celui que les Géans livrérent aux Dieux, qu'ils forcé-

cérent de chercher un azile dans l'Egypte. On peut vous comparer à l'intrépide Diomede, qui non seulement blessa Mars, mais qui sans avoir aucun égard pour le beau Sexe, s'attaqua à Venus même: Ou bien, si vous voulez, on vous comparera à l'illustrissime Don Quichotte, qui faisant le moulinet avec son redoutable Cimeterre, mit en piéces toute une Armée de Marionnettes, & délivra par cette action d'éclat, Don Gayafros, & la belle Melicerte de la fureur des Sarrasins. Il est vrai, Messieurs, que les armes sont journaliéres, & que vous pouriez bien un jour perdre la vie dans une rencontre si dangereuse. Mais qu'importe? une grande vieillesse ne tombe guère en partage aux Héros du prémier Ordre: Thétis, qui par la permission de Jupiter, pouvoit donner à son fils Achile une vie longue & peu glorieuse, ou bien une vie illustre & courte, aima mieux le voir couvert de gloire, qu'accablé d'années.



LXXXVII. DISCOURS.

Les Amateurs de la bagatelle trouveront sans doute mauvais que je continue encore mes réfléxions, sur la méthode de cultiver l'esprit de la Jeunesse. J'avoue à ma honte, que je me suis assez souvent accommodé au goût de ces sortes de

de Lecteurs, par la vanité de vouloir être lû, à quelque prix que ce fût. Cette complaisance a quelque fois fait du tort à mon Ouvrage; mais comme je ne croi pas le continuer encore longtems, je me soucie fort peu de plaire à la multitude; & j'aimerois mieux, s'il étoit possible, être goûté d'un petit nombre de Gens raisonnables.

Quand on s'attache uniquement à former la raison d'un jeune Homme, on court risque d'éteindre le feu de son esprit, & de borner trop son imagination; sa conversation sera séche & languissante, il ne se produira jamais agréablement dans le monde, & il sera obligé de renfermer ses raisonnemens dans son Cabinet. C'est pourquoi je souhaiterois qu'on étendît, & qu'on enrichît son imagination, à mesure qu'on donne de l'étenduë & de la solidité à son jugement, & à sa pénétration. Par là, sa vivacité ne sera pas dérèglée & pétulante, & sa raison prenant un air aisé, s'accoûtumera à répandre l'agrément sur les matiéres les plus difficiles & les plus sérieuses.

Pour attiser le feu de son esprit, & pour embellir son imagination, on peut se servir de plusieurs moyens; le prémier, est de ne lui laisser jamais pousser l'étude jusqu'à s'épuiser l'esprit, & à émousser son attention. Cette lassitude laisse toûjours à la raison quelque chose de sombre & de mélancolique, & la rend moins propre pour le Commerce des hommes.

Il en eſt à peu près comme d'un eſtomach qu'on charge de trop de viandes, pour qu'il en puiſſe faire la digeſtion; il y reſte toûjours des cruditez qui envoyent par tout le corps de mauvaiſes humeurs, & le privent ainſi de ſa force & de ſon agilité.

Il faudroit, outre cela, ſe faire un devoir de faire ſuccéder le plaiſir au travail d'un jeune Homme, & ſur tout le plaiſir de la Converſation, qui eſt le plus piquant pour un eſprit raiſonnable. Pour cet effet, il eſt bon de le mener ſouvent dans la compagnie de ces Hommes, qui joignent à leurs lumiéres naturelles un grand ſavoir vivre, & qui ont aquis par l'uſage, cette facilité de s'exprimer, cette délicateſſe d'eſprit, & cet entretien aiſé & divertiſſant, qu'on n'aquiert que dans le grand Monde, & qu'on y conſidère plus que la plus grande ſolidité du raiſonnement, & que les connoiſſances les plus ſublimes.

La Converſation des Dames eſt encore d'un grand ſecours contre la ſéchereſſe, où l'aplication trop aſſiduë au raiſonnement, peut faire tomber l'eſprit. On ſait qu'une imagination vive, un eſprit brillant, & un tour d'expreſſion aiſé & délicat, ſont particuliers à ce Sexe; en le fréquentant, on aquiert inſenſiblement ſa maniére d'imaginer, & ſa facilité de mettre une penſée dans tout ſon jour: l'envie de plaire aux Belles, ſi naturelle à l'homme le, porte à les vouloir imiter, & à écarter de ſes diſ-

discours tous ce qui sent la pédanterie, comme souverainement odieux aux Dames.

Je trouverois à propos sur tout, qu'on mît entre les mains des jeunes Gens certains Livres, qui ont pour prémier but celui de nous divertir, & qui cependant font entrer insensiblement en notre esprit des préceptes utiles, que nous aimons à goûter en faveur de l'agrément qui les envelope. Telles sont les Comédies de Moliére, qui contiennent tout ce qu'il faut pour égayer l'esprit, pour rectifier les sentimens du cœur, pour former le goût, & pour munir la raison contre les habitudes ridicules & vicieuses.

On me dira peut-être, que dans ces Piéces de Théatre, quoique les plus sages qui ayent jamais vû le jour, on trouve pourtant quelquefois certaines choses, qu'on croit utiles de cacher à la jeunesse aussi long-tems qu'il est possible. Mais il me semble qu'on peut rémédier à cet inconvenient de la maniére que voici.

Celui qui veille à l'éducation d'un jeune Homme, & qui veut bien y donner toute son aplication, devroit entrer dans cette lecture avec son éléve : non pas seulement pour lui faire sentir la délicatesse d'un tour, la finesse d'une Critique, la solidité d'une réflexion, & la beauté d'une pensée, mais sur tout pour rectifier dans son imagination les idées qu'y font naître certaines expressions qui ne ménagent

pas aſſez la pudeur. Il faudroit parler là-deſſus d'une maniére grave & ſérieuſe, ſans paroître chatouillé de ces objets dont on donne les prémiéres notions à un élève. Il faudroit encore accompagner la ſage explication de ces matiéres délicates, de préceptes bien raiſonnez; afin de faire entrer le contrepoiſon aux foibles cœurs de la Jeuneſſe, avant que le venin ait le loiſir de ſe répandre ſur leurs ſentimens.

Si l'on ne ſuit pas cette méthode, ſi on tâche ſeulement d'éluder la curioſité d'un jeune Homme ſur ces ſortes de ſujets, il ruminera toûjours là-deſſus, il ſera attentif à tous les diſcours qui paroîtront y avoir quelque raport, malgré vous il trouvera le moyen d'éclaircir ſes idées confuſes, & vos préceptes ſeront des remèdes tardifs qui tâcheront en vain de déraciner le mal après qu'il aura déja jetté de profondes racines.

Il y a des gens qui croyent que le moyen le plus court de prévenir ce malheur c'eſt d'ôter entiérement ces ſortes de Livres à la Jeuneſſe, & de la laiſſer dans une profonde ignorance ſur cet article ſcabreux. Mais qu'ils examinent cette méthode ſans préjugé; ils ſentiront qu'il en réſulte des inconvéniens terribles. Un jeune Homme ne ſauroit être éternellement ſous la direction de ſes Maîtres, & il y a un tems où il aura la liberté d'entrer dans les Compagnies, ſans Conducteur. Il y enten-

entendra les même choſes, qu'on aura dérobées à ſa connoiſſance, exprimées dans les termes les plus licencieux, & avec toutes les marques d'un cœur qui ne deſavouë point le libertinage de la Langue. Cette nouveauté dangereuſe ne ſauroit que fraper ſon imagination, échauffer ſes déſirs, qui feront alors dans leur plus grande force, & lui inſpirer un penchant preſque invincible à vouloir goûter la réalité de ces choſes, dont les images ſeules ont cauſé des émotions ſi agréables à ſon cœur. Si au contraire on lui a apris de bonne heure à écouter, d'une oreille de Philoſophe, ces diſcours qui ne ſont que trop familiers à la jeuneſſe, ils ne feront pas ſur lui des impreſſions ſi pernicieuſes; & s'il eſt d'un bon naturel, en rapellant ces idées, il rapellera auſſi dans ſon eſprit les préceptes dont on a muni ſon cœur contre ce qu'elles ont de dangereux.

Oſerois-je dire que la lecture de don Quichotte me paroit une des meilleures pour égayer l'eſprit de la Jeuneſſe, & en même tems pour lui former le jugement ?

Ce Livre a l'aprobation générale de tous les habiles-Gens, & certainement il y en a peu qui la méritent davantage. Il peut être lû avec plaiſir à toutes ſortes d'âges, & de preſque toutes ſortes de perſonnes. Ceux qui ſe plaiſent à la bagatelle, s'y peuvent amuſer plus agréablement que dans les Contes des Fées. Les beaux eſprits y trouvent tout ce qui eſt ca-

pable de flater leur goût, un ſtile aiſé, des penſées fines & brillantes, & une agréable varieté de matiéres enchainées les unes aux autres, par les liaiſons les plus heureuſes & les plus naturelles. Diſons plus; cet Auteur étale aux Philoſophes qui ſavent percer l'écorce d'extravagance, qui envelope cet Ouvrage, une Morale admirable, les réflexions les plus ſenſées, ſur les mœurs des Hommes; en un mot, un Tréſor de cenſures judicieuſes & d'excellens raiſonnemens. Il arrive même qu'à méſure qu'on avance en âge & en connoiſſance, ce Livre ſe préſente à la même perſonne ſous ces différentes faces, & dans tous ces différens degrez de bonté. S'il déplaît à quelques gens, ce n'eſt qu'à ceux qui ont l'eſprit trop ſérieux pour goûter ce tiſſu d'avantures biſarres, & qui n'ont pas aſſez de pénétration pour entrer dans les vûës de l'Auteur, & pour démêler l'utilité de ſes excellentes leçons.

J'avouë que la plûpart des jeunes-Gens ne ſont pas en état de goûter tout le mérite de cet Ouvrage; mais du moins eſt-il fort aiſé de leur y faire ſentir la fine raillerie qu'il répand ſur l'extravagance des Romans, & ſur les dangereux effets qu'ils font ſur l'eſprit de leurs Lecteurs. Ces Livres fabuleux ne ſont que trop propres à charmer les jeunes Gens; ils fourniſſent une agréable occupation à la vivacité de leurs ſentimens, & à la faveur du merveilleux dont ils frapent leur imagination, ils

les

les empêchent de remarquer l'extravagance des avantures & des maximes, qu'un Lecteur de sens rassis, y découvre facilement. Qu'y a-t-il donc de plus utile que de mettre entre les mains des jeunes-Gens un Auteur, qui puisse les dégoûter de ces Ouvrages si capables de leur dérègler l'esprit & le cœur. Tout est faux dans ces fables : fausses avantures, fausse valeur, fausse générosité, faux esprit ; & les chimériques vertus dont on y fait l'éloge, y paroissent revêtuës de tout ce qu'elles ont de plus séduisant, & de plus propre à se concilier le cœur.

Il faut ajoûter encore que dans les Romans il y a d'ordinaire des faits véritables, liez par des fictions, avec toute l'adresse dont les Auteurs ont été capables. Ce mèlange ne sauroit qu'embrouiller la mémoire de la Jeunesse, & lui faire confondre la Fable avec l'Histoire.

A quoi sert-il d'ailleurs d'avoir recours à des chimères pour contenter l'amour qu'un jeune Homme a naturellement pour l'extraordinaire, & pour le merveilleux. L'Histoire le peut satisfaire là dessus abondamment ; & c'est une des prémiéres Sciences dont il est bon d'orner l'esprit de la Jeunesse.

Il est certain d'abord qu'il n'est pas permis à un Homme de quelque naissance, d'être ignorant dans une matiére, que tout le monde se pique de savoir. L'on regardera toûjours com-

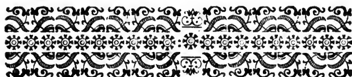
me une marque évidente d'une éducation négligée, de n'avoir pas du moins une connoiſſance générale de la naiſſance & de la chûte des Etats, des Epoques de tous les Evénemens ſignalez, & des actions des Hommes illuſtres qui y ont contribué par leur conduite.

Je conviens que ce n'eſt là qu'une étude fort ſuperficielle de l'Hiſtoire; ce n'eſt pas même l'avoir étudiée comme il faut, que d'être entré dans un plus grand détail, d'avoir épuiſé toutes les minuties des Chronologiſtes, & de ſavoir concilier les Auteurs qui paroiſſent ne pas s'accorder, ſur le tems fixe auquel il faut aſſigner chaque événement. Ce n'eſt là proprement que l'extérieur & le corps de l'Hiſtoire. Il eſt fort peu important dans le fond de retenir les Actions d'un Cyrus, d'un Alexandre, & d'un Pompée, uniquement pour les retenir, & pour faire valoir dans l'occaſion la bonté de ſa mémoire : C'eſt le cœur & l'eſprit qui doivent trouver leur compte dans cette étude, & non pas ſimplement une vaine curioſité.

Le grand but de cette Science, c'eſt de déveloper le naturel des grands Hommes, par la connoiſſance de leurs Actions. C'eſt d'en développer les principes, & de voir s'il faut les attribuer à une vaine oſtentation de Vertu, ou bien à une Vertu ſolide. C'eſt de ſavoir pénétrer dans les cauſes de leurs heureux ſuccès,

cès, & dans l'origine de la mauvaiſe réüſſite de quelques-uns de leurs deſſeins. C'eſt d'examiner par quels moyens ils ſe ſont concilié la tendreſſe de leurs Citoyens, & la confiance de leurs Soldats. Voila, ce me ſemble, la maniére dont il faut enſeigner l'Hiſtoire à la Jeuneſſe, afin qu'elle s'y perfectionne dans l'étude importante du cœur humain, & qu'elle en puiſſe tirer des règles pour ſe conduire dans le monde avec honneur & avec prudence.





RELATION
D'UN VOYAGE
DE HOLLANDE
EN SUEDE,

Contenue en quelques Lettres de l'Auteur du Misantrope.

LETTRE I.

MONSIEUR.

Puisque plusieurs Lettres, que je vous ai écrites de Stokholm, & qui contenoient un récit abrégé des avantures de mon voyage, ont été égarées en chemin, je prétends vous en dédommager après mon retour dans ma Patrie. Pour cet effet je vais copier ma mémoire, & vous donner autant qu'elle me le permettra, une histoire fidèle, non seulement des

des différentes particularitez de mon voyage, mais encore des ſentimens & des réflexions qu'elles ont excitée dans mon ame. Si je ne vous dis pas des choſes bien extraordinaires, ce ne ſera pas ma faute; en récompenſe je vous promets de longues digreſſions ſur des ſujets, qui peut-être ne ſeront pas des plus importans, mais qui m'ont amuſé, & qui pourroient bien vous amuſer auſſi.

Avant que d'entrer dans le détail de ma rélation, je ferai bien, ce me ſemble, de vous tracer un portrait naif de la ſituation où ſe trouvoit mon cœur, quand je réſolus de quitter ma patrie, dans l'eſpérance de n'y revenir jamais. Vous ſavez que les impreſſions, que les objets font ſur nous, dépendent extrêmement de l'aſſiette de notre ame, & que cette aſſiette donne pour ainſi dire la forme à ces impreſſions.

Je venois d'eſſuier milles cruelles mortifications, & de perdre tout d'un coup toute eſpérance de fortune; ſans trop me flatter, j'avois l'eſprit aſſez Philoſophe, pour me roidir contre ces différens malheurs, mais il s'agiſſoit de m'arracher à la paſſion la plus vive, qui puiſſe s'emparer d'un cœur auſſi foible que le mien; Tous mes amis s'étoient liguez avec ma pauvre raiſon contre une tendreſſe préjudiciable à mon repos, & à mon bonheur; Mais tous mes amis auſſi bien que ma raiſon avoient

voient été réduits à la honte de ne pouvoir rien gagner sur une passion si impérieuse.

Rien n'est plus chagrinant pour un homme, qui aime la raison, & qui en connoit l'excellence, que de sentir qu'il s'en sert mal, & qu'il n'a pas la force de s'en servir comme il faut, le chagrin étoit chez moy d'une; telle vivacité, qu'il me rejetta dans une noire mélancolie, qui m'a causé autrefois une maladie longue & cruelle, & dont j'ai senti quelques attaques dès ma plus tendre jeunesse. Dans ce triste & facheux état, rien ne pouvoit mettre des bornes à mon malheur, que l'agréable idée d'être compagnon de voyage d'un Prince, dont vous connoissez le mérite, & qui me donnoit mille marques de sa bonté, dans le tems que mes ennemis répandoient sur ma réputation le venin de la plus noire calomnie, & que presque tous mes amis m'abandonnoient. Voilà mon préambule fini; j'entre en matiére.

Son Altesse ayant dessein d'aller par mer jusques à Hambourg, nous partimes d'Amsterdam dans un petit *Yagt*, le premier de Juillet. Le maitre de ce petit bâtiment étoit un des plaisants Originaux, dont j'aye jamais pénétré le caractère. Vous en avez vû la figure, Monsieur. C'étoit un grand noiraux bien découplé, les traits beaux, le teint halé, l'œil vif, la jambe bien fournie, les épaules larges. Mais quoique vous lui ayez parlé plus d'une fois, je suis bien

bien sûr, que malgré votre pénétration vous ne l'aurez pas démèlé.

Il vous souvient sans doute, qu'après être convenu avec nous des conditions du passage, il trouva à propos à différentes réprises de rompre le marché, pour extorquer plus d'argent au Prince, qui n'étoit pas d'humeur de differer son départ pour une legère somme. Aux reproches, qu'on lui faisoit sur son manque de probité il n'opposoit qu'un stupide silence, qui le faisoit prendre pour une brute à figure humaine, poussée vers l'intérêt par un aveugle instinct. Mais à peine fûmes nous à six lieues d'Amsterdam qu'il laissa tomber le masque, & qu'il se fit connoître pour le plus dératté fripon qui ait jamais couru les mers; Il nous communiqua bien-tôt toutes les parricularitez de sa belle vie, & j'ai lieu de croire que son recit fut sincère; il n'y avoit pas un seul trait, qui ne fut très propre à donner mauvaise opinion de lui.

Il étoit né à Lisbonne d'un Officier Portugais, & d'une femme Hollandoise, que la vertu n'avoit point conduite dans ces païs-là. A l'âge de huit ans cette vertueuse Mére étoit rétournée avec lui dans sa patrie, où elle l'avoit placé chez un Barbier, de la boutique duquel il avoit fait une excellente école de friponnerie. A sa seizième année, il s'étoit fait tambour, & ayant deserté deux ans après, persuadé que la Justice ne poursuit guères les gens

en

en pleine mer, il étoit entré en qualité de matelot, dans un Capre Zelandois; Depuis ce temps-là il avoit visité presque toutes les parties du monde en différentes courses. Il avoit vû l'Espagne, la Suede, le Danemarc, la Moscovie, la Turquie, la Barbarie, L'Amerique & l'Italie; Païs dont il parloit plus avantageusement, que de tout autre, où il avoit fait un séjour de deux ou trois ans. Il parloit assez, pour se faire entendre, toutes les langues de tant de différentes Nations. Mais ce qu'il en savoit le mieux, c'est le langage usité dans les plus basses classes de tous les peuples, & qui sert à exprimer sans detour & dans les termes les plus propres, les choses & les actions que les honnêtes-gens ne laissent qu'entrevoir dans leurs expressions polies.

Il n'y avoit rien la d'étonnant: Mon Drolle avoit toûjours employé les intervalles de ces différentes courses à maintenir l'ordre & la tranquillité dans certains plaisirs publics; il avoit exercé sur tout cette charge honorable dans les *Musicaux* d'Amsterdam, où pendant une partie de l'hyver il avoit été en même tems *souteneur* & valet de Cave. Le dernier de ces metiers servoit de pretexte à l'autre, & en rendoit l'exercice plus sûr. Le Tablier qu'il avoit devant lui dans ces lieux, couvroit un bâton de chêne d'une aune de longueur, rond, & gros comme le bras; Lorsqu'il arrivoit qu'un jeune Pigeonneau répondant avec une brutale ingratitude à l'inten-

l'intention qu'on avoit de le déniaiſer, mettoit flamberge au vent, ſa coûtume étoit d'en approcher d'un air niais, de lui ſaiſir les armes, & de le rouer de coups; il nous montra un de ces Batons, dont il avoit depuis peu aſſommé un Gentilhomme étranger, qui avoit voulu faire le mauvais, & qui avoit penſé mourir de ce coup de traitre, ſur le champ de bataille. Il portoit par tout avec lui cet inſtrument de ſes victoires, & je crois qu'il le conſidéroit du moins tout autant que la Maſſue d'Hercule, ou du fameux Archévêque Turpin. On voit aſſez par ce que je viens de dire, que notre brave Capitaine, quoique propiétaire d'un petit Yagt, n'avoit pas encore entiérement perdu le goût de ſon ancienne profeſſion. Vous en ſerez plus convaincu encore, Monſieur, quand vous ſerez inſtruit de la glorieuſe deſtination de notre petit navire.

Vous ne ſavez pas peut-être, qu'il y a une eſpece de circulation de filles de Joye d'Allemagne en Hollande, & de Hollande en Allemagne. Celles qui ont perdu les graces de la nouveauté dans un de ces païs, ne manquent gueres de paſſer dans l'autre, où un viſage inconnu, & des traits, qui s'étalent pour la premiere fois, leur tiennent lieu d'une eſpece de P. . . . Notre Capitaine faiſoit ſon occupation ordinaire de tranſporter cette marchandiſe de contrebande d'Amſterdam à Hambourg, & de Hambourg à Amſterdam. Mais pour le coup il

n'y

n'y avoit rien de semblable dans toute sa cargaison, non seulement, parce qu'il avoit loué son Yagt à son Altesse, mais sur tout parce qu'il étoit accompagné dans ce voyage, de sa digne moitié, qui étoit la plus grande Diablesse qui ait jamais deshonoré son sexe. C'étoit une vieille Allemande, qui avoit le double de l'âge de son mari, & qui pour rendre la chose plus touchante, étoit laide à faire peur, & plus sale encore qu'elle n'étoit laide. Il s'étoit déterminé à cette illustre Hymenée, étant encore matelot, dans un temps où ayant dissipé tout le fruit de ses courses par le jeu & par la débauche, il ne savoit où donner de la tête. C'étoit une Matrone, qui après avoir long-temps couru les armées, avoit enfin fixé son domicile à Amsterdam, où par ses soins infatigables employez à faciliter les plaisirs de la jeunesse, elle avoit amassé assez d'Argent pour acheter cet Epoux, & pour lui donner le petit navire en question. Mais voyant que les voyages de son mari n'étoient gueres lucratifs, & que les belles qu'il voituroit, ne le payoient point en argent, la crainte d'une double perte l'avoit portée à ne plus abandonner notre Capitaine à sa propre conduite. Il enrageoit de trainer ce fardeau avec lui; mais quoique Allemande, elle avoit si bien pris à Amsterdam l'habitude de faire la loy à son Epoux, qu'elle étoit maitresse absolue de toutes ses actions. Elle lui commandoit à la baguette; Il avoit beau s'em-

por-

porter, & faire les ſermens les plus recherchez & les plus horribles, que ſi elle ne ſe taiſoit, il la romproit de coups, ou la jetteroit dans la mer, elle ne s'en émouvoit non plus qu'un rocher; & il arrivoit toujours, après un vacarme épouvantable, que tout ſe faiſoit à la fantaiſie de cette vieille Mégère. Il y avoit une eſpèce d'Héroïſme dans la méchanceté de cette femme; Joignez à ce couple merveilleux une vingtaine d'Artiſans entaſſez ſous le tillac avec le bagage, & un vieux Matelot Friſon deſtiné à faire la manœuvre, quoiqu'âgé de près de quatrevingt ans, il eut à peine la force de ſe remuer, & voilà tous les habitans paſſagers de notre bâtiment.

Vous ſavez, Monſieur, que pendant les mois de May, & de Juin de l'année paſſée, quoiqu'il fit une chaleur preſqu'inſupportable, il n'y eut pas le moindre orage, pas même de la pluie, mais le jour même de notre départ, dans le temps que nous étions déja ſur le port prêts à nous embarquer, tout d'un coup l'air ſe remplit d'épais nuages, dont on entendit bientôt ſortir d'afreux coups de tonnerres, accompagnez d'une pluie qui ſembloit vouloir tout inonder. Cette bouraſque étoit trop violente pour être d'une longue durée. L'air s'éclaircit bientôt, & nous mimes à la voile avec un temps fort frais, & un vent très-favorable, qui nous porta en vingt & quatre heures ſur les côtes les plus éloignées de Friſe; c'étoit à peu près le

le tiers de notre chemin jusques à Hambourg, & nous l'avions fait d'une maniere assez agréable, pour me reconcilier avec la mer, qui n'avoit jamais été extrêmement de mes amies. Nous jettames l'ancre auprès du rivage, où il fallut rester jusques au lendemain matin pour attendre la haute marée, sans laquelle il n'est pas possible d'entrer dans les *Wattes*, passage dont je vous entretiendrai dans ma lettre suivante; jusques au revoir.

LETTRE II.

MONSIEUR,

Nous voila donc à la rade sur les côtes de Frise.

Il y avoit déja cinq à six heures, que le ciel nous menaçoit encore d'un gros orage; Mais nous ne commençames à voir les effets de ces menaces que la nuit. Pour moy qui n'étois gueres accoutumé à la mer, je puis vous protester que je nai jamais rien vu de plus épouvantable. Tout l'air étoit voilé d'une obscurité qui sembloit confondre le Ciel avec les ondes; Cette obscurité étoit *interrompue* à tous moments par des éclairs, qui frappoient nos yeux de toutes parts. Le tonnerre grondoit de loin.

loin. Les nuées, qui en étoient enceintes, s'avançoient lentement les unes contre les autres comme en ordre de bataille, tandis que la mer dans un calme profond, mais qui faisoit horreur, sembloit méditer quelque trahizon. Le tableau est un peu magnifique, Monsieur; Mais je vous peins les choses telles qu'elles ont frappé mon imagination ténébreuse.

Je ne vous dirai rien des terribles coups de tonnerre, qui pendant deux grosses heures tomboient autour de notre frèle navire, mais il faut absolument que je vous parle d'un Phénoméne, dont jusques alors je n'avois pas la moindre idée. J'étois auprès du Gouvernail à examiner en détail toutes les particularitez de cet orage, & je ne sentois pas le moindre souffle de vent, quand tout d'un coup j'entends de loin un sifflement horrible. Les vagues enflées & prodigieusemnt agitées s'avançoient de nôtre côté avec une rapidité étonnante. Je ne pouvois m'imaginer la cause d'un changement si subit. Mais je ne fus pas long-tems dans cette incertitude; Un nuage épais passa sur nôtre bâtiment avec une vitesse terrible & parût razer nos mâts; c'étoit tout comme si le Yagt alloit être enfoncé par la pression violente de cette nuée, & il est sûr que cette même pression avoit causé ce sifflement, & cette agitation des vagues. Ce Phénoméne fut suivi d'un grand vent & d'une grosse pluie, qui dura toute la

nuit ſans interruption. Nous en fumes extr
mement incommodez dans la chambre de po
pe; Le bâtiment étoit vieux, & l'eau ruiſſ
loit ſur nous par une centaine de fentes.

Quelles étranges impreſſions des objets pre
que ordinaires ne font-ils pas ſur un eſprit e
ſeveli dans les ſombres vapeurs de la mélanc
lie ! Je ne fermai pas l'œil pendant toute ce
te nuit horrible. Mon ame étoit ſans ce
déſolée par une grande varieté de triſtes r
flexions. En comparant le beau tems, qu
avoit fait pendant tout l'Eté, avec la tempê
préſente, qui paroiſſoit afreuſe, à un homr
peu accoutumé à en voir ſur mer, je me co
ſiderai comme une eſpèce de Jonas pourſui
par la juſtice divine. Quoique naturelleme
je ne ſois pas plus deſtitué de courage qu'ı
autre, ce péril imaginaire me cauſa les pl
mortelles frayeurs. Dans cette triſte ſituati
tous les malheurs *poſſibles* me paroiſſoient *Pı
bables*. A chaque coup de mer, qui frapp
notre navire, mes cheveux ſe dreſſoient.
étoit vieux; je le ſavois; raiſon ſuffiſante pc
me faire croire à tout moment, qu'il alloit
tre fracaſſé. Je craignois même ſouvent q
le cable ne fut ſur le point de ſe rompre,
que nous n'allaſſions devenir pendant cette n
obſcure les triſtes jouets des vagues. La m
s'offroit continuellement à mes yeux ſous
mage la plus épouvantable, & une dévoti
poltronne me fit paſſer preſque toute la n

en priéres, certainement cette dévotion uniquement excitée par la crainte de la mort n'étoit pas une disposition fort vertueuse; C'étoit une lacheté dans les formes, semblable à la pieté machinale de certains criminels, qui prétendent par quelques heures de fausse répentance réparer tous les dérèglemens d'une vie passée dans le désordre, & dans la scélératesse. Vous qui pensez, & qui connoissez le cœur humain, vous aurez sans doute une idée du triste état, où mon ame se trouvoit pendant cette cruelle nuit.

Que le péril fût faux ou véritable, il faisoit absolument le même effet sur moi, & j'étois sûr que je ne pouvois en être sauvé que par une direction particuliére de la providence. Je ne craignois pas la mort en elle-même; Mais comme je croi l'immortalité de l'ame, j'étois fort allarmé sur le sort qui devoit attendre la mienne. Je me retraçai le tableau de toutes les actions de ma vie qui pouvoient avoir péché contre la plus austère sagesse, ce tableau se ressentit beaucoup de la *noirceur* de mon imagination hypocondriaque. J'étois très éloigné de me faire grace sur rien. De simples foiblesses s'offroient à mon esprit comme les crimes les plus affreux. Je réfléchissois sur tout, sur quelques folies de ma jeunesse, comme sur des *forfaits* produits par les plus malignes intentions. Ennemi déclaré de

moi-même, que ne souffris-je point pendai le tems que dura l'orage ?

Le lendemain l'air s'étant éclairci, le caln revint insensiblement & dans les ondes, dans mon ame. Ma raison se débarassa d noirs phantomes, qui l'avoient effrayée, & q avoient troublé ses opérations; De fortes 1 solutions de me dévouer desormais à la pl rigide vertu me reconciliérent avec moi-mêm

Je me mis à considérer dans le silence d passions, les précieux, les inestimables ava tages d'une conduite réguliere, qui seule capable, de donner à l'homme, cette gé reuse fermeté, qui peut se soutenir au mili des plus grands périls. Rien n'est plus propi certainement à produire dans un homme r sonnable, une si noble intrépidité, que la c titude d'avoir répondu dans sa conduite l'excellence de sa nature, & aux ordres du S verain Législateur. Qu'un scélerat, qu'un g lant-homme même, qui n'a pas daigné ê homme de bien, ne se donne pas des airs le courage avec lequel il afronte la mort. C brutalité, c'est stupidité toute pure. Suppc à un tel homme tels sentimens sur la Religi que vous trouverez à propos; il ne peut trembler à l'approche de la mort, à moins q ne se dépouille de sa faculté de réfléchir & q ne s'abrutisse par de pénibles efforts.

Ce n'est que de l'homme vertueux qu peut dire.

. . . . . *Si totus illabatur orbis,*
Impavidum ferient ruinæ.

Les plus afreux périls ne sauroient l'agiter :
Le Ciel croulant sur lui ne peut l'épouvanter.

Je suis,



LETTRE III.

MONSIEUR,

Le lendemain à six heures du matin nous mimes à la voile, pour entrer dans les *Wattes*. Ce sont des bancs de sable entre le continent & plusieurs petites Iles, qui quoique stériles & sabloneuses pour la plûpart, ne laissent pas d'égaïer cette route par d'agréables perspectives. Quand la marée est haute, les *Bancs* sont couverts de cinq, six, ou sept pieds d'eau, selon la hauteur du fond, & quand elle est basse, ils sont en grande partie, entièrement à sec & ressemblent assez bien aux Dunes, qui sont sur le bord de la mer. C'est une chose assez particulière, pour ceux qui font ce voyage pour la prémiére fois, de naviger comme en pleine mer, & de voir quelques heures après autour du Vaisseau un terrain fer-

me, ſur lequel on peut ſe promener agréablement; Nous eumes ce plaiſir plus ſouvent que nous ne le ſouhaitions, puiſqu'il ne tint qu'à nous d'en jouïr, toutes les fois que les eaux étoient baſſes. Vous comprendrez ſans peine, Monſieur, que ces *gîtes involontaires* devoient allonger beaucoup notre voyage, ſur tout quand vous ſaurez une autre circonſtance, qui devoit y contribuer terriblement. C'eſt qu'en prenant cette route on eſt obligé, de reſter à l'ancre toute la nuit, parce que le plus beau clair de Lune ne ſuffit pas pour bien diſtinguer certaines baliſes, qui ſont très-petites, & qui ne ſont, d'ordinaire que quelques branches d'arbres.

Ajoutez y que notre Capitaine étoit le plus étourdi des hommes; Je ne crois pas qu'il y eut jamais un meilleur Matelot & un plus déteſtable Piloté.

Dans les autres voyages de Hambourg, il avoit plus ſongé apparemment à ſe divertir, qu'à faire d'utiles obſervations; Il donnoit tout au hazard, & d'ordinaire il nous plantoit ſur un banc de Sable deux ou trois heures, avant qu'il fût néceſſaire de s'arrêter. Deux fois même il y donna pendant que les eaux étoient hautes; La prémiere nous y reſtames vingt & quatre heures, & la ſeconde deux fois autant. Il n'y avoit pas dequoi rire alors. C'étoit le ſixiéme jour depuis notre départ. Nous avions à la vérité de bonnes proviſions; Mais il étoit im-

impossible de les conserver pendant la chaleur excessive qu'il faisoit. Pour les Pauvres Passagers, qui étoient sous le tillac, pourvus seulement pour quatre jours, selon le conseil du prudent capitaine, ils seroient morts de faim sans la générosité de son Altesse. Elle leur fit distribuer pendant ces deux jours mélancoliques tout ce qui lui restoit de ses provisions, résolue de vivre avec moy de chocolat, dont nous nous étions amplement fournis. On auroit pu prendre encore patience dans cette triste situation, s'il y avoit eu moyen d'envoyer quelqu'un à terre, dont nous n'étions éloignez que d'une demi-lieue. Mais des espéces de mares nous empêchoient d'y aller à pied, & nous n'avions point de chaloupe. Notre brave Capitaine vouloit nous persuader, qu'il n'en prenoit jamais, afin de donner de la confiance aux passagers & de les convaincre que dans le besoin il n'abandonneroit pas son bâtiment. Pauvre consolation pour nous, placés dans notre navire au haut d'une espèce de dune entre le ciel & la terre. Il m'est impossible de vous exprimer ma tendre compassion pour nos pauvres compagnons de voyage, qui ne pouvoient pas subsister long-temps de la charité du Prince. Il est vrai que notre sort n'étoit guéres meilleur. Pour boire du chocolat il falloit de l'eau douce, nous n'en avions plus guéres. Notre derniére ressource eut été de le manger, & de l'humecter ensuite d'un verre de bon-vin. Heu-

reusement je ne fus point réduit à essaïer su moi-même, si cette nourriture est bonne. Nou fûmes remis à flot, par une marée extraordi naire secondée d'un vent vigoureux, & du ru de travail de notre Capitaine.

Voilà, Monsieur, à peu près tous les désa grémens, que nous essuïames entre Amsterdar & Hambourg, & excepté un danger terrible que notre Etourdi nous fit courir encore, e traversant l'embouchure de l'*Ems*, dont, pa parenthese, la Capitale d'Ostfrise tire son non La mer étoit en cet endroit terriblement ag tée, à cause qu'un vent des plus frais pou soient les ondes contre le cours du fleuve qu faisoit rouler notre vieux bâtiment d'une ma niére si épouvantable, qu'il sembloit à tou momens devoir se briser ou se fendre. Devan nous, nous voïons cinq ou six barques très l géres qui alloient à petites voiles, comme nou mais qui ne laissoient pas de gagner sur no considérablement. Ne voila-t-il pas notre Fo qui se pique d'honneur & qui prend la résol tion de les devancer à quelque prix que ce so D'abord la grand-voile est déployée malgré l avis du Vieux matelot, qui étant une espè de Nestor de la Mer péchoit autant par un e cez de prudence, que son maître, par un exc d'inconsidération. Qu'arrive-t-il? dans le tem que le dernier est en extaze de voir son Ya voler sur les ondes, & que son impruden manœuvre effraye tous les passagers, voila u

co

coup de vent terrible qui jette le bâtiment tout à fait fur le côté. Auffi alerte qu'extravagant, notre capitaine fe jette fur la grand voile, & fait tous fes efforts pour la baiffer, il en étoit à peu près le maître, & le Yagt commençoit à fe redreffer, quand un fecond coup de vent le jetta hors du bâtiment fufpendu à la voile par les deux mains. Il ne perdit pourtant pas la tramontane. Il nous cria de faifir une certaine corde & de la tirer de toutes nos forces. Quoique étourdi en quelque forte par une mortelle frayeur, je ne fus pas affez foible pour m'abandonner à une crainte imbécible qui refte dans l'inaction; un Valet de chambre de S. A. plus expérimenté que moi tenoit déja la corde; je la faifis à fon exemple, & la peur redoublant nos forces, nous ratrapons la voile & le capitaine, qui pâle comme la mort, nous avoua, que nous venions de l'échapper belle, auffi bien que lui, & qui ne fongea plus dans la fuite à rifquer tant de vies pour un impertinent point d'honneur. Tant que dura le danger fa femme fit un vacarme épouventable. Rien n'occupoit fon attention, *que fon mari*, *fon cher mari*; *fon précieux mari*; termes qu'elle heurla cent fois en s'arrachant les cheveux, & qui avoient quelque chofe d'affez fingulier, dans une bouche, qui pendant ce même jour l'avoit donné très fouvent à tous les Diables.

Le ſeptième jour après notre départ nous entrames dans l'Elbe, vers le ſoir. Nous navigeames toute la nuit, mais quoique nous euſſions vent arriere, nous fimes peu de chemin, à cauſe du cours rapide de cette riviere ; le lendemain environ à Midi nous abordames à *Stade*, petite ville du Duché de Breme, où tous les vaiſſeaux ſont viſitez, & payent quelque droit. Je ne ſaurois vous dépeindre, Monſieur, la folle, l'extravagante joye, dont je me ſentis comme englouti en trouvant ſous mes pieds la terre ferme, après avoir été livré ſur mer à tant de ridicules frayeurs. Le Prince fit aprêter le diner dans cette ville, & quoiqu'il ne conſiſtât que dans une fricaſſée de poulets très coriaſſes, je ne croy pas avoir jamais mangé d'un plus grand appetit, & avec plus de ſatisfaction. Le Cabaret où nous dinâmes fût la premiere maiſon Allemande, où j'entrai de ma vie ; les Murailles en étoient plaiſamment bariolées de toutes ſortes de couleurs, qui repreſentoient groſſierement des fleurs & des plantes, que jamais la nature ne ſongea à produire ; Mais ce qui m'étonna le plus étoient les chaiſes de bois magnifiquement peintes dans le même goût, & ſi prodigieuſement hautes, qu'elles paroiſſoient être faites exprès pour les grands Grénadiers de ſa Majeſté Pruſſienne. Pour la ville, c'eſt une bicoque très-mal-propre, & qui ne contient rien, qui ſoit digne de la curioſité d'un étranger. En recompenſe

ſa

sa situation la rend considerable, & ce seroit une terrible bride pour les Hambourgeois, si elle étoit entre les mains d'un Prince, qui eut envie de leur nuire. Ces Messieurs ne sont pas fort à leur aise. Ils ont tout autant à craindre de *Glucstat* petite ville forte qui appartient au Roy de Danemarc, & d'où, si ce Monarque le trouvoit à propos, il pourroit terriblement incommoder leur commerce. *Alténa*, où nous arrivames le même soir n'a pas non plus le bonheur de leur plaire. C'est un grand Bourg fort riant, qui n'est qu'à une portée de fusil de leurs fauxbourgs, & qui se trouvant sur le passage, intercepte une bonne partie du gain, qu'ils pourroient esperer de leur commerce.

Ce Bourg a été bâti par un Roi de Danemarc, qui sans doute ne vouloit pas beaucoup de bien à ceux de Hambourg. La tradition débite que des députez de cette ville étant venus se plaindre à ce Monarque, de ce qu'il avoit placé ce bourg *trop près d'eux*, il leur répondit pour toute consolation qu'il tireroit de leur plainte l'occasion de donner un nom à cet endroit. C'est celui qu'il garde jusqu'à présent. *Al-tö-na* veut dire en Allemand *trop prés*

Ce Bourg paroit un véritable rendez-vous d'Eglises de toutes sortes de sectes, à qui on ne soufre pas à Hambourg le libre exercice de leur Religion. Elles ne sont ni d'une grande étendue, ni d'une grande magnificence, mais

mais elles m'ont paru toutes d'une agréable architecture.

Ce Joli Bourg dont la ſituation eſt toute charmante, s'eſt relevé de ſes cendres plus beau & plus brillant, dépuis qu'il a été brulé par le Général Steinbock. Les bourgeois d'Alténa, qui haïſſent auſſi cordialement les Hambourgeois qu'ils en ſont très-ſincèrement haïs, m'ont aſſuré, que par une bonne ſomme d'argent, ils avoient racheté leurs maiſons des flammes; mais que leurs jaloux voiſins avoient trouvé bon de porter par une ſomme plus forte ce brave général à exécuter ſa prémiére réſolution. Je doute fort de la vérité du fait, qui ſeroit capable de couvrir d'une infamie éternelle une ville coupable d'une action ſi noire & ſi affreuſe.

Le Prince qui avoit des raiſons pour paſſer par l'Allemagne ſans être connu, attendit à Alténa l'occaſion de pouſſer ſon voyage. Nous y logeames dans une auberge vaſte, & commode, mais où la table quoique abondante étoit peu de choſe & le vin déteſtable. C'eſt là que je vis pour la prémiére fois de ma vie un lit accommodé à l'Allemande. Imaginez-vous Monſieur, qu'au lieu de couvertures, on ſe ſert dans ce Païs d'un ſecond lit de plume des plus lourds, & capable d'étouffer un honnête homme, ſur tout dans les plus grandes chaleurs de l'été. On m'a dit qu'un François nouvellement arrivé en Allemagne, & prêt à s'en-

terrer

terrer entre deux lits, demanda à l'hôte fort sérieusement, qui étoit déstiné à être couché au dessus de lui? Il s'imaginoit sans doute que dans ce païs-là on entassoit les hommes & les lits, par *couches*, & naturellement il devoit être sûr que celui qui serviroit de bâze à un pareil édifice ne seroit pas le plus à son aize.

Pendant les quatre ou cinq jours, que nous demeurames à Alténa, nous ne manquames pas d'aller voir Hambourg; Cette Ville est grande, belle, très-peuplée; Il s'y fait un négoce considérable, puisque de là, la plus grande partie des marchandises étrangéres se répand par toute l'Allemagne. Les maisons des marchands distinguez sont très vastes, mais d'une Architecture, qui tient beaucoup du Gothique. Le bas ne fait qu'une sale fort étendue, qui sert de Magazin, & les principaux appartemens sont au prémier étage; j'ai vû de ces sales aussi grandes que de petites Eglises. Il ne laisse pas d'y avoir dans cette ville un bon nombre de magnifiques Hôtels bâtis à la Moderne. Plusieurs Princes voisins y ont les leurs. Il y a même une rue entiére qui en est toute pleine, & dans laquelle il s'en trouve, qui méritent le nom de Palais, sur tout celui du Baron Gorts, Personnage fameux, dont j'aurai occasion de vous rapporter des particularitez dignes de vous être communiquées. C'est bien dommage qu'on ait choisi une rue, & même une rue assez étroite, pour y étrangler tant

de

de beaux bâtimens, qui dans une grande place eussent produit un effet admirable. On se divertit parfaitement bien à Hambourg sur tout en Hyver, lorsqu'il est rempli d'une belle noblesse, qui pendant l'Eté trouve plus d'agrément à la campagne. A mon retour de Suede j'ai eu le plaisir d'y voir des assemblées extrêmement brillantes par le nombre, par le mérite, & par la politesse de ceux qui les composoient. Les Marchands, parmi lesquels il se trouve quantité d'Anglois, y ont aussi grand soin de se dédommager des fatigues du négoce. On m'a dit que les repas qu'ils s'entredonnent sont d'une somtuosité surprenante, & qu'on n'y épargnoit pas toutes sortes de vins, qui quoique délicieux ne sont pas chers dans cette ville. Les dehors en sont embellis par un grand nombre d'assez jolies maisons de campagne. Leur Structure frappe d'abord les yeux qui n'y sont point faits. Elles ont un petit air de pagode & on les croiroit enlevez de quelque écran de la Chine. Ce qui peut contribuer encore au divertissement des Hambourgeois est un opéra, où l'on chante tour à tour en Italien & en Allemand; ce qu'il y a de plus beau c'est le théatre; Mais c'est à peu près tout, pour ceux qui ont vû les opéra d'Italie, de Paris, & de Londres. Pas se encore, quand les paroles sont Italiennes Le mauvais sens y est alors, pour ainsi dire *incognito*; Au lieu qu'il marche à découvert

dan

dans l'Allemand, dont d'ailleurs le ſon mâle ſe lie mal avec la molle délicateſſe du chant Italien.

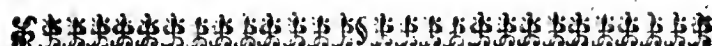
Pour le peuple de cette bonne ville, il m'a paru raiſonnablement badaut, & bien entêté de la grandeur, de la beauté & de la puiſſance de leur foible & petite République, qui eſt une vraye vache à lait pour les Rois voiſins, & qui ne ſe ſoutient que par leur jalouſie mutuelle. Par elle-même elle ne ſeroit pas en état de ſe défendre pendant trois ſemaines, contre une armée de quarante mille hommes. Il eſt vrai qu'ils ont quelques troupes à leur ſolde; Mais je n'ai jamais rien vû de plus miſérable; A peine ces pauvres ſoldats ſavoient-ils préſenter les armes, auſſi leur officiers étoient-ils pour la plûpart des bourgeois très pacifiques, qui ne paſſoient pas pour avoir une idée de la guerre. On dit qu'à préſent, cette garniſon eſt ſur un meilleur pied; Je l'en félicite, auſſi bien que les maîtres.

Les Magiſtrats de cette ville ont un air d'Antiquité, qui paroit vénérable ſans doute à leur peuple, mais qui aux yeux d'un étranger offre quelque choſe d'aſſez comique. Comme je ne m'y attendois pas, je fus d'abord extrêmement frappé de leur chapeau en pain de ſucre & de leur grande fraize, qui les forçant à ſe rengorger, leur donne une roideur, qu'on peut prendre facilement pour de la gravité, ſur tout ſi on la combine avec le Pom-

peux tître d'*Excellence* dont on honore ce qui tiennent les rênes de cette Republiqu Ils n'ont qu'à les tenir bien ferme ; La pop lace des villes de Hollande, quelque farouch quelqu'insolente qu'elle soit, n'approche pas celle de Hambourg ; sa ferocité naturelle, son amour pour la liberté sont animées en core par un zèle brutal pour la religion do minante ; zèle que des prédicateurs furieux s'e sorcent à entretenir dans le même dégré d chaleur, & qui confond dans ses emportemen Calvinistes, Catholiques, en un mot tout ce qui n'est pas Luthérien. *Tros Rutilusve fui nullo descrimine habebit.* Tous les autres Chrêtiens sont créez exprès pour la damnation : L'Authorité des sages Magistrats se heurte envain ici contre celle d'un Clergé puissant, dont l'éloquence enragée tient le peuple par les oreilles, & gouverne despotiquement cette démocratie. Les saintes extravagances de cette populace on couté bon à la ville, mais elle ne s'en corrige pas ; La raison en est apparemment, que la canaille fait les sottises, & que l'argent des riches les paye.

Je suis,

LET-



LETTRE IV.

MONSIEUR,

Je vous ai dit qu'à Hambourg la rage des fols coute quelquefois des faignées à ceux qui font de fens raffis; Nous obfervames un Phœnomène d'une nature femblable, en voulant fortir de cette ville. Nous nous vimes pourfuivis par une troupe de gens, qui pouffoient des cris horribles, & qui firent arrêter notre voiture, quoiqu'ils fuffent avertis qu'il y avoit un Prince de l'Empire, nom extraordinairement refpecté dans les autres parties de l'Allemagne. D'abord il nous fut impoffible de démêler parmi tant de voix confufes ce que ces gens là nous vouloient. Nous fumes enfin qu'ils nous demandoient de l'argent. *Mais en vertu de quoy?* Comment donc; en vertu du bagage qu'il y a dans votre berline, & de ce que nous fommes les Embaleurs jurez de la ville! *Mais faut-il que je vous paye de la peine qu'ont prife mes valets?* Affûrément, pourquoi l'ont-ils prife! Si vous voulez nous oteront le bagage, & puis nous le remettrons; qu'à cela ne tienne. En un mot le refultat de ce plaifant Dialogue fut de contenter cette ca-

naille à sa fantaisie, sans qu'elle daignât en témoigner sa reconnoissance par un coup de chapeau.

La voiture en question, dont les chevaux & le cocher paroissoient également paresseux nous mêna lentement & ennuieusement en six jours de Hambourg à Rostok. Il ne nous arriva sur cette route rien d'extraordinaire, si non que dans le païs de Mekelembourg, nous serions morts de faim, si nous avions voulu suivre les règles d'une scrupuleuse équité. Tout ce païs, beau, fertile, capable, à ce qu'il me parut, de faire vivre ses habitans dans l'abondance, se trouvoit alors dans une désolation digne de la compassion la plus vive.

Il venoit d'être ravagé par des troupes étrangéres, à cause de la dissention qui règnoit entre le Prince & la Noblesse : Le peuple de la campagne, qui avoit le plus pâti de cette ruïneuse discorde, en étoit tout abbattu, tout anéantit, pour ainsi dire; une ombre leur faisoit peur; La vue de deux ou trois étrangers leur inspiroit des fraieurs mortelles. A notre approche des familles entiéres s'enfuioient. Elles craignoient & le passage & les plus mauvais traitemens. Quand on demandoit à ces gens s'ils n'avoient pas telle où telle chose, ils répondoient d'une voix tremblante, & l'œil égaré, qu'ils n'avoient rien. Hélas ils avoient peu de choses, & ils craignoient de perdre ce peu qui leur restoit. Il fallut par une néces-

sité

ſité indiſpenſable que ſon Alteſſe lachât un peu la bride à ſes domeſtiques, en leur défendant pourtant d'uſer de main miſe; ces droles qui avoient été ſoldats, déterroient des Jambons, & dénichoient des poules en moins de rien; Tout cela étoit aprèté en peu de tems à la Dragonne, & expédié au milieu de quelque étable. La famille croyant en être quite à bon marché ſe raſſembloit peu à peu; Elle avoit d'abord l'air de gens condamnez au dernier ſupplice; mais au ſon de quelques paroles honnêtes, on voyoit inſenſiblement une eſpèce de ſérénité ſur ces triſtes viſages; qu'elle joye n'y éclatoit-il pas! De quelles bénédictions ces pauvres gens ne nous accabloient-ils point, quand on leur payoit, ce qu'on venoit de leur prendre par force, le double de ſa valeur? Il ſembloit qu'on les eut violenté pour faire leur fortune.

On voyoit une déſolation pareille dans *Wiſmar*, par où nous fumes obligés de paſſer. Cette ville aſſez belle, pour une ville de l'Allemagne, avoit été démantelée; ſon commerce étoit abſolument tombé; Les Citoyens ignoroient qui étoit leur maître; Il y avoit garniſon Danoiſe, & Garniſon Hanovrienne. Une ſolitude affreuſe règnoit dans les rues. Les habitans étoient cachez au fond de leurs maiſons, s'ils ne les avoient abandonnées. On n'y voyoit ni boutiques ouvertes, ni artizans, qui ſongeaſſent à gagner leur vie.

Quidquid delirant reges, plectuntur Achivi.
.... De tous tems
Les petits ont soufert des sottises des grands.

Rostok me parut une ville à peu près batie comme Wismar, mais je la trouvai plus grande, mieux peuplée, infiniment plus à son aise. Les habitans avoient été fort éloignez de se ranger du parti du Duc, qui à ce qu'ils disoient avoit voulu leur enlever leurs prérogatives. Ils sembloient triompher de ses disgraces, & fonder leur orgueil sur son humiliation. Il ne nous y arriva de particulier, que deux avantures, que je croi passablement dignes de votre curiosité; Dans notre Auberge logeoit un Jeune officier Suedois, qui attendoit comme nous une favorable occasion de passer la mer; Il étoit beau, bien-fait, de bonne mine; ayant beaucoup voyagé, il avoit attrappé dans la perfection les maniéres étourdies d'un petit maître François; son joli babil l'avoit insinué dans l'esprit du Prince, qui lui avoit permis de l'accompagner en Suede. Ce Cavalier ayant bu un peu plus que de raison, se promenoit un soir dans une des principales rues de Rostok; Il faisoit une obscurité terrible, & comme par hazard il se mit à touffer, il entendit ouvrir une porte, le plus doucement qu'il étoit possible. Il s'arrète; une femme le prend par la main, & le conduit par plu-

plusieurs chambres ténébreuses, dans une salle très-bien éclairée; La Dame voyant un visage étranger pensa tomber de son haut; cependant comme la figure du cavalier n'étoit nullement effrayante, elle se remit bien-tôt; mais en lui faisant des excuses, elle le pria obligeamment de vouloir bien se retirer. Notre Officier ne fut nullement de cet avis là; il voyoit devant lui une collation fort propre & une femme, quoiqu'entre deux âges, belle, bien mise, & très-appetissante. Il paya d'effronterie, se mit à badiner avec la belle, à la cajoller sur ses charmes, & à la railler de son erreur; Il la fit rire; ils se mirent à table, & il ne quitta sa bonne fortune que le lendemain, en lui promettant un secret inviolable. Il garda sa parole mieux qu'il n'appartient à un petit maître qui a fait son apprentissage à Paris; Il nous conta l'avanture, mais sans nommer la Dame; il est vrai que l'aprèdinée, lorsque le Hazard nous mena par cette rue en nous promenant, il me montra la maison du doigt, & que pendant trois ou quatre jours, il eut la même bonté, pour tous ceux qui voulurent bien faire un tour de promenade avec lui. Par là, malgré la discretion de ce poli Suedois, la Dame fut connue, mais elle n'en fut pas méprisée; Elle n'avoit plus rien à perdre du côté de la Réputation. Je fus plus directement intéressé dans l'avanture suivante.

Une nuit que j'étois couché dans une mê-

me chambre avec le Prince, je fus éveillé par des cris effroyables, accompagnés de ces imprécations tonnantes que la Langue Allemande fournit avec tant d'abondance, & qui se mêloient au bruit que faisoit le choc continuel des épées; en prêtant attention à ce tintamare, je crus entendre la voix de quelques Domestiques de son Altesse, & je m'imaginai qu'on faisoit main basse sur eux. Dans cette idée je me lève en chemise, je prends mon épée, & une chandelle, & je descends avec précipitation; je ne m'étois pas trompé. Je vis quatre ou cinq Messieurs Galonnez, le couteau de chasse à la main, ferraillant avec le valet de chambre & deux Laquais du Prince, qui ne paroissoient pas d'humeur à se laisser tranquillement couper les oreilles. A mon apparition le combat cessa, & l'on voulut de part & d'autre m'instruire du sujet de la querelle; Mais tous les combattans étoient si terriblement yvres, qu'ils ne savoient pas trop eux-mêmes ce qu'ils disoient, & qu'ils se battoient peut-être sans savoir pourquoi. Tout ce que je pus démêler dans le cahos de leurs discours, c'est que les Valets avoient dit des insolences à ces Cavaliers, & que ceux-ci les avoient traité de Canaille.

Les premiers nioient comme beau meutre ce dont on les accusoient; les autres ne convenoient pas non plus de ce qu'on mettoit sur leur compte, quoique dans le récit de la querelle

relle ils repetassent plus de vingt fois ce *terme injurieux*, sans que leurs ennemis y prissent garde. L'yvresse de tous ces gens fut cause sans doute, que dans cette escarmouche il n'y eut pas la moindre effusion de sang; en récompense les chaises & les poteaux de la porte étoient dans un triste état, par plusieurs profondes & larges playes, que ces maudits yvrognes leur avoient faites; j'eus assez de bonheur pour appaiser un peu les esprits irritez; je commençai par ordonner aux valets de se retirer, & je promis à cette brave noblesse que le Prince lui feroit avoir satisfaction de l'insulte dont elle se plaignoit; Peut-être n'aurois-je pas réussi avec tant de facilité à la calmer, si par bonheur l'hôte ne leur avoit pas fourré dans l'esprit que j'étois un Comte de l'Empire; ce qu'il concluoit de la maniére libre & aisée dont il me voyoit vivre avec son Altesse. Pendant tout ce fracas le Prince avoit dormi, & je ne l'instruisis de l'affaire que le lendemain. L'Hôte qui avoit été présent à toute l'Escarmouche nous informa alors du véritable sujet du démêlé qui n'étoit qu'une vraye querelle d'ivrognes, dans laquelle le grand tort étoit à coup sûr du côté des gens du Prince, qui de l'honneur de le servir, tiroient le droit de s'abandonner à toute l'insolence que leur férocité leur inspiroit. Aussi offrit-il aux nobles insultez de faire mettre ses domestiques en prison. Ces Cavaliers avoient

cuvé leur vin, & devenus plus aprivoiſez, ils ſe contentérent, de la ſimple offre de cette ſatisfaction. Ils furent même fiers comme des Artabans, quand le Prince donna ordre aux aggreſſeurs de leur demander pardon; ce que ceux-ci firent avec la ſoumiſſion la plus lâche. Caractère ordinaire de la petiteſſe d'eſprit, variée ſelon les plus farouches hauteurs, & par les plus indignes baſſeſſes.

Le lendemain de cette Tragicomédie ſon Alteſſe trouva une occaſion de paſſer en Suéde, & nous préparames tout pour partir, dans vingt & quatre heures.

Je ſuis,



LETTRE V.

MONSIEUR,

Que l'idée d'un Prince de l'Empire qui trouve une occaſion de paſſer en Suede ne rempliſſe pas votre eſprit de brillantes images. N'allez pas vous figurer une belle frégatte, avec une chambre de poupe magnifique, fournie de toutes les commoditez poſſibles. Vous ſeriez trop au deſſus de la réalité; ſachez, Monſieur, que le Prince vouloit paſſer en Suéde incognito, ſans traver-

traverser le Danemarc, qui étoit encore en guerre avec ses voisins, aussi bien que les Russiens, qui dans ce tems la même, étoient occupez à faire ces funestes ravages, qui vous ont effrayé sans doute dans la gazette. Plusieurs vaisseaux Danois & Moscovites croisoient dans le passage; Il falloit les éviter, en passant la mer à la dérobée, il falloit par conséquent faire ce voyage pendant la nuit, & l'achever en dix ou douze heures; le moyen d'y réussir étoit de se servir d'un très-petit navire, de saisir un tems ténébreux & un gros vent, en un mot pour faire ce voyage il falloit choisir les mêmes circonstances, qui retardent les voyages ordinaires. Tout cela n'étoit pas fort de mon goût, mais le Prince élevé dans la fatigue & dans le danger, ne s'en mettoit guères en peine. Une mauvaise nuit à passer ne l'étonnoit pas. Elle ne pouvoit qu'être très-mauvaise, mais elle le fut bien plus que nous ne nous l'étions imaginé. Le bâtiment qu'on avoit loué pour son Altesse n'étoit qu'une grande chaloupe découverte, bien lestée de grosses pierres & n'ayant pour tout équipage que le Pilotte & un seul matelot. Ce magnifique navire nous attendoit à un village, près de Rostock, appellé Wernemunde. Nous y arrivâmes vers le midi, sans espérance de pouvoir nous embarquer le jour même, parce qu'il faisoit un beau tems, & que le vent étoit foible, & contraire. Mais vers
les

les ſept heures du ſoir voilà le ciel qui ſe couvre de toutes parts; un gros vent ſe lève accompagné de bouraſques de pluie, qui ſont ſi ordinaires au milieu de l'été; *quelle fortune! Vite il faut s'embarquer*; *où eſt le Pilotte?* Nous le trouvons dans un cabaret qui boit avec ſes camarades, & qui eſt bien ſurpris de cette bruſque réſolution.

N'ayant pas compté de mettre en mer ce ſoir, il nous allegue cent mauvaiſes raiſons, pour nous en diſſuader, mais voyant de ſes yeux démarer une autre chaloupe remplie d'officiers Suédois, & qui paroiſſoit la ſœur jumelle de la notre, il ſentit qu'il lui étoit impoſſible de reculer. Voilà les voiles miſes au vent. Tout alla aſſez bien pendant une heure; Nous étions charmez d'avoir vent arriére & de voler ſur les ondes; mais à meſure, que nous gagnions la haute mer, les vagues s'enfloient & le vent prenant de nouvelles forces devenoit une tempête véritable. Les flots que nous fendions avec rapidité ſe briſoient devant notre barque, & ſembloient nous couvrir de tems en tems. Ajoûtez y des nuages noirs & épais, qui ſe ſuccédoient par intervalles & qui nous arroſoient d'une telle maniére, que bien-tôt nous nous trouvames tous auſſi mouillez, que ſi nous avions été plongez dans la mer. Bagatelle, que tout cela, c'étoit le tems qu'il nous falloit, la chaloupe étoit forte, bien leſtée, & ſoutenoit parfaitement bien la violence de la mer; d'ail-

d'ailleurs, tous les passagers ne paroissoient rien craindre, ce qui m'inspira une intrépité d'emprunt. J'étois pourtant malade à la mort, & je tremblois de froid; Mais voici bien une autre Histoire; notre Pilotte, qui n'avoit pas donné des marques d'yvresse en quittant le port, étourdi apparemment par le grand air & troublé par l'agitation de la chaloupe, quitte tout d'un coup le Gouvernail, tombe, & s'endort profondement; Nous ne savions que penser de cet accident; on l'appelle, on le pince, on lui tire les oreilles; c'est une souche, & s'il n'avoit pas ronflé, on l'auroit pris pour un cadavre; franchement cette affaire passoit la raillerie: le Matelot n'entendoit rien à la boussole, & force lui fut d'obéir au vent qui continuoit à se renforcer. Imaginez-vous mes frayeurs & mes inquiétudes; Mais ce ne fut pas encore tout. Un peu après minuit nous découvrimes une lumiére à côté de nous, & nous craignimes la rencontre de quelque bâtiment ennemi. Cette crainte ne se trouva que trop fondée; un moment après nous entendons partir un coup de Canon, qui nous donne le signal d'amener & de nous rendre. Hélas quand nous l'eussions voulu, il n'y avoit pas moyen de faire cette manœuvre au milieu de la tempête, & par le moyen d'un seul matelot. Nous nous contentames de mettre ventre à terre & d'aller notre chemin. Nous n'avions pas tort; autre coup de Canon, qui étoit

toit plus qu'un ſignal, puiſque nous entendimes tomber le boulet dans la mer à quelques toiſes de nous. Le bâtiment, qui nous vouloit tant de mal, étoit apparemment un frégatte Danoiſe, qui louvoyoit du côté de l'Allemagne; quoi qu'il en ſoit, nous continuâmes notre route, & dans quelques momens nous fumes hors de la portée de l'ennemi au grand contentement des intéreſſez. Pour moi après avoir paſſé quelque tems dans des réflexions convenables à un Chrêtien, qui ſe trouve dans une pareille ſituation, je pris mon parti avec tranquillité, je m'enveloppai dans mon manteau, je me couchai ſur les pierres qui nous ſervoient de Leſt, & remettant ma deſtinée entre les mains de la Providence, je m'endormis, fort incertain ſi mon ſommeil ne ſe confondroit pas avec la mort; Après avoir repoſé pendant deux heures, je fus réveillé par ſon Alteſſe; Tout avoit revêtu un air plus riant, le jour paroiſſoit, le tems s'étoit éclairci, le vent diminué, & le Pilote reſſuſcité ſe trouvoit auprès du Gouvernail. Tout ces objets répandirent dans mon ame la plus douce ſatisfaction. Je ne ſentis qu'à peine que j'étois tout engourdi; On trouva encore du remède à cet inconvenient; le Prince me préſenta un verre d'un excellent vin rouge; je n'ai jamais rien gouté de plus délicieux; Il répandit par tout mon corps une agréable chaleur, qui me porta à réitérer le rémède juſqu'à trois ou quatre

quatre fois. Alors prèsqu'incapable de digérer toute ma joye, je jettai mes regards de tous côtez, & je découvris derriére nous une petite Isle toute blanchatre, qui formoit la plus agréable perſpective. C'étoit l'Isle de Mœn, qui appartient au Roy de Danemarc; & pour comble de joye, j'appris que nous avions déja fait la grande moitié du chemin. Il étoit alors deux heures après minuit, & malgré l'impertinent ſommeil du Pilote, le vent tout-à-fait favorable, nous avoit garanti de nous écarter de notre route.

Cette funeſte nuit fut ſuivie d'un jour très beau & très ſéreiǹ. Notre équipage & les paſſagers s'en chagrinérent à l'envi; quant à moi je vous avoue naturellement, qu'il ne me fut guères poſſible de prendre part à leur afliction. Je fus même aſſés mauvais citoyen, & j'eus l'audace de détacher un peu mon intérêt particulier de l'intérêt général; *mais le vent s'appaiſe*, diſoit-on, *il y a dix contre un que nous ne ſoyons pris par les Danois*; Patience, dis-je en moi-même, nous verrons Coppenhague; cela vaut mieux que de ſervir de diner aux poiſſons. Ce que les autres membres de la république flottante craignoient, faillit cependant pluſieurs fois à nous arriver. Nous rencontrames plus de douze différens navires, dont les uns reconnus pour marchands, & par conſéquent pour pacifiques ne nous firent aucune peur; Pour les autres qui avoient

un

un air de vaiſſeaux de guerre, ils s'attirérent davantage nos reſpects, & nous trouvames à propos de nous écarter poliment de la route de ces Meſſieurs; notre Pilotte répara de ſon mieux la faute qu'il avoit faite, & il ſe ſervit très adroitement du vent favorable, qui continuoit à enfler nos voiles. A gauche nous avions le Danemark, & à droite la Suede. Lors qu'il découvroit ces gros Seigneurs, un petit coup de Gouvernail nous ménageoit l'apparence de gens qui faiſoient voile pour Coppenhague, & dès que ces chateaux flottants étoient un peu derriére nous, rien n'étoit plus aiſé que de nous remettre ſur notre route. Il fit ce manège quatre ou cinq fois avec ſuccès & avec applaudiſſement, juſqu'à ce qu'environ les ſix heures du ſoir nous découvrimes les côtes de Suede, vers leſquelles nous fumes pouſſés par un vent très favorable mais très petit. On vît même de loin quelques maiſons & deux moulins; *C'eſt Yſted aſſurément*, diſoit notre Pilotte, *dans une demi heure, nous y ſommes*; quelle muſique que ces charmantes parolles. Nous approchons toujours; *Mais non, ce n'eſt pas Yſted, c'eſt un petit village; les moulins prétendus ſont des maiſons un peu plus élevées que les autres. Je vois pourtant Yſted très diſtinctément à une lieue de nous, comment faire pour y arriver? Calme tout plat. Allons, les rames à bord, nous y viendrons ſans peine.* Voilà tout le monde à la rame; mais quel aſpect; je

je ne l'oublirai, de mes jours. On apperçoit deux bâtimens entre nous & le port que nous cherchions. *Nous sommes perdus*, s'écrie le Pilote, *ce sont des frégattes Russiennes; Mon Dieu, je les vois, ils travaillent à force à mettre leurs chaloupes en mer;* On tourne les yeux de ce triste côté; rien de plus vray; On les voit déja venir à nous à force de rames. Allons, allons, s'écria le Prince, à terre comme nous pourrons, que nous importe d'être ici dans un village, ou à Ysted; Ah Monseigneur que voulez-vous faire, replique le pilote tremblant de peur, & s'arrachant les cheveux. Nous sommes morts tout tant que nous sommes, si nous exécutons votre dessein, toute cette côte est pleine de rochers, notre chaloupe s'y brisera indubitablement, il vaut mieux nous livrer aux Russiens. Ils auront du respect pour votre Altesse, & du moins nous aurons la vie sauve. Je vous avoue, Monsieur, que j'étois très fort de l'avis du timide *Marin;* Mais le Prince n'en fut nullement. Il ne voulut absolument point tomber entre les mains des Moscovites, & sécondé par notre Avanturier de Rostok, brave comme un Lion, il ordonna de risquer le tout pour le tout, & d'enfiler les rochers à quelque prix que ce fût; les mariniers y furent forcez à coups de plat d'épée, & par la menace de les tuer s'ils faisoient les retifs. En même tems, une partie des Domestiques de S. A. saisit les Rames.

Quoique très mal-adroits à ce métier, ils travaillérent comme des forçats. Tandis que d'autres pour soulager la chaloupe faisoient, à l'aide de leur peur des efforts gigantesques pour jetter notre *Lest* dans la mer.

Ma frayeur fut inexprimable tant que je flottai dans l'incertitude; mais dès que je vis qu'il falloit prendre le parti, qui me paroissoit le moins sage, & que je crus que chaque coup de rame m'aprochoit de la mort, je me sentis la plus généreuse intrépidité, une tranquillité fiére, & un sang froid actif; je me couchai sur le devant de la chaloupe, pour découvrir les rochers, le Prince étoit auprès de moi, & notre Matelot tout tremblant étoit de l'autre côté, prêt à jetter une petite Ancre, qu'il avoit dans la main. Voyant un rocher pointu tout près de moy, *que votre Altesse fasse jetter l'Ancre*, m'écriai-je. On le fit dans le moment, & nous nous trouvames justement entre deux rochers, sans pouvoir ni reculer ni aller plus avant. Je me souviens qu'après avoir prononcé ces mots; *Votre Altesse*, je me mis à réfléchir sur ce que ce titre avoit de déplacé dans une occasion, où selon toute les apparences la mort alloit confondre un Prince de l'Empire avec ce qu'il y a de plus bas sur la terre, & cette réflexion m'arracha un ris singulier, & qui n'avoit rien de commun avec la joye. Le Prince s'apperçût de ma grimace, & il m'en demanda la raison; je lui com-

communiquai ma penſée, il n'en rit pas, mais il hauſſa les épaules; jusques là je n'avois regardé, que devant moi, entiérement occupé d'un ſeul ſujet de crainte; mais à peine fut-il diſſipé, qu'un autre prit ſa place; je me repréſentai les chaloupes Ruſſiennes nous ſuivant toûjours & prêtes à faire ſur nous quelque mortelle décharge; mais en tournant les yeux de ce côté là, je vis avec une ſatisfaction parfaite qu'ils rebrouſſoient chemin; le ſuccès avec lequel nous avions échappé aux rochers, leur perſuada apparemment que nous avions une connoiſſance toute particuliére de ces côtes; & l'avidité de nous prendre ne leur inſpira pas l'audace, que nous avions fait paroître en les évitant.

Cependant le rivage n'étoit qu'à un coup de fuſil de nous, & nous nous trouvames vis-à-vis du Hameau que nous avions pris pour le port déſiré; nous découvrions nombre de gens ſur le bord de la mer, mais on ne voyoit pas qu'ils ſe miſſent en peine de nous ſécourir. Ces pauvres gens avoient peur. Quelques ſemaines auparavant le Roy de Danemarc avoit fait répandre dans la Scanie des manifeſtes, dans leſquels il leur promettoit d'y faire une deſcente, & de les délivrer du joug des Suédois, les exhortant en même tems de ſe ranger du côté de leur ancien & véritable maître. Nos Manteaux rouges les avoient encore effarouchez. C'eſt la livrée des Danois.

 Ainſi

Ainſi nous courions riſque de reſter toute la nuit entre ces Rochers, ſans notre galant de Roſtok; celui-ci à force de parler bon Suédois, & de crier qu'il y avoit à bord un Prince Parent de la Reine, raſſura ces bonnes gens; leur Humanité ſe réveilla, & ils vinrent nous prendre avec notre bagage dans ſept ou huit petites barques très plattes.

Quel raviſſement de joye? Quelle extaze? ces ſituations ſe refuſent au Pinçeau; on ſent trop dans ces occaſions, pour en former une idée, le moyen de s'en reſouvenir; ma lettre eſt un peu longue, mais je n'ai pas voulu la finir, avant que de m'être débaraſſé de ces rochers dangereux. Vous, qui avez tant de tendreſſe pour vos amis, vous auriez trop pâti de ma triſte ſituation. Me voilà à préſent bien à mon aize. Juſqu'au revoir.



LETTRE VI.

MONSIEUR,

Les braves Suédois, qui nous avoient ſauvé de notre chaloupe échouée, nous conduiſirent & portérent nos hardes à une maiſon qui étoit à un demi quart de lieue du rivage; avant que de vous peindre notre logement, il faut

faut que je vous repréſente ces Suédois tels qu'ils m'ont frappé pour la prémiére fois : c'étoient tous des gens d'âge, dont le plus jeune paroiſſoit du moins avoir ſoixante ans; on leur voyoit à tous de grandes barbes blanches, le corps ſec, mais nerveux, l'œil vif, les dents d'une blancheur éclatante, la démarche ferme, la taille haute & droite; tout cela accompagné d'un air grave m'inſpiroit pour eux une profonde vénération; on les auroit pris pour une troupe de Patriarches, ou d'anciens Philoſophes. Il me ſembloit que les viſages de quelques-uns ne m'étoient pas étrangers & je crus y démêler les Phiſionomies de certains fameux Grecs & Romains dont l'antiquité nous a communiqué le mérite & la figure. En voilà aſſez pour le coup; j'aurai occaſion dans la ſuite de revenir à ce ſujet.

La maiſon où nous paſſames la nuit étoit une aſſés grande métairie dans laquelle il n'y avoit pas une ſeule cheminée. On ne laiſſoit pas d'y faire du feu & la cuiſine; jugez ſi on y reſpiroit un air pur & agréable. Cette cabane enfumée étoit pourtant le quartier de deux Officiers de Cavalerie, l'un Capitaine & l'autre Lieutenant, qui avoient leur compagnie logée chez les païſans du voiſinage; ces deux Meſſieurs nous receurent avec toute la Politeſſe imaginable. Ils nous offrirent leurs lits, & nous eumes beau faire; force nous fut de nous rendre à leurs obligeantes inſtances. Il s'en

falloit bien que ces lits fussent excellens ; mais fatiguez autant qu'on peut l'être, nous nous y jettames après avoir pris un morceau de pain & un verre de vin de Bourgogne ; de mes jours je n'ai dormi d'un meilleur sommeil. Nous restames dans cette ferme une partie du lendemain, nous y dinames, & même bien. Le jour auparavant les Officiers avoient été à la chasse, & la chasse avoit été bonne. Le Prince y ajoûta de sa part un jambon esquis, une langue fumée, & quelques bouteilles d'un vin, comme il n'y en avoit pas dans toute la Suede. Après avoir diné à fond, il fut question de partir, les voitures étoient déja toutes prêtes devant ce magnifique Hôtel. Il ne s'agissoit pas ici de carosse à six chevaux, ou de chaises de poste. Non, c'étoient des charettes étroites, basses, capables de contenir châcune un homme & un coffre ; elles sont toutes de bois sans le moindre ferrement & même sans un seul clou, tirées par deux chevaux, petits & maigres, vrayes haridelles, mais robustes, & infatigables, & qui pour la plûpart courrent comme des liévres ; ces chevaux ne sont pas ferrez, & je n'en ai pas vu dans tout le plat-païs de ce royaume, qui le fussent, excepté les chevaux de main. Je n'y ai pas apperçû non plus ni Marèchaux, ni Barbiers : qu'y feroient-ils ? ils n'y gagneroient pas de l'eau à boire. Je doute fort même qu'il y ait des charpentiers, ou des maçons ;

Toutes

Toutes les maiſons y ſont faites de la même maniére. Ce ſont des poutres mal rabottées qui ſe joignent les unes dans les autres, & je crois les païſans Suédois aſſés habiles pour ne devoir leurs cabanes, qu'à leur propre induſtrie, & à leur propre travail.

Nous voila donc à rouler ſept ou huit cariolles de ſuite. Imaginez-vous ſi cela devoit avoir grand air, ſur tout étant eſcortez, comme nous l'étions, de nos deux Officiers, qui eurent la politeſſe d'accompagner le Prince pendant deux ou trois poſtes. Nos Cochers, Chartiers, Poſtillons, ou tout comme il vous plaira, étoient toûjours de vénérables barbons, vigoureux & alertes; Ce Phénomène m'étonna de plus en plus, à méſure que nous avançions chemin; je puis vous proteſter même que dans toute la Suéde je n'ai pas vu un ſeul jeune homme entre les vingt ans & les quarante, excepté des ſoldats. La cruelle guerre qui avoit duré ſi long-tems, & qui avoit été diſtinguée par un ſi grand nombre de batailles & de ſiéges, dans tant de différens païs, avoit abſorbé preſque toute la jeuneſſe de ce malheureux Royaume. Ce qui en reſtoit encore étoit raſſemblée dans l'armée, ou du moins ſe trouvoit dans les milices, qui dans les triſtes conjonctures d'alors étoient toutes ſous les armes.

Le moyen de m'imaginer, que je me trouvois dans la patrie de ces Goths Fameux,

 dont

dont autrefois les terribles peuplades inondérent l'univers, & en conquirent une grande partie, toujours soutenues par de nouvelles armées, qui se succédoient les unes aux autres, comme les ondes de la mer. Nous trouvames bien pis encore en pénétrant davantage dans le païs; nous eumes souvent pour postillons des Enfans de onze ou douze ans, qui faisoient leur devoir avec la même vigueur & avec la même addresse, que leurs grands Péres, où leurs Bisayeuls. Ce n'est pas tout, nous courumes plus de vingt postes menez par des filles, qui s'en aquitoient dans la derniére perfection. Vous vous imaginerez sans peine jusqu'à quel point ce spectacle doit avoir été comique; mais voici quelque chose de bien plus singulier. Un jour j'apperçus de loin dans un champ un grand nombre de figures toutes blanches sans pouvoir déviner ce que ce pouvoit être; lorsque l'objet fut à portée de ma vue, je découvris que c'étoit une grande troupe de femmes & de filles, qui faisoient la recolte du grain, accompagnées de quelques vieillards, qui le voituroient; à cela près ces femmes faisoient absolument tout. Elles n'avoient sur le corps que leurs chemises; ne vous mettez pas dans l'esprit qu'il y eut là quelque chose à profiter, pour un œil curieux. Ces chemises sont plaisamment taillées; autour du col, elles sont plissées sur la poitrine; elles forment la taille, & depuis la ceinture en bas elles s'étendent com-

me une eſpèce de jupe ; vers la main elles ſont ornées d'une eſpèce d'engageantes, & l'on peut dire qu'elles ſont un habit complet, léger & commode, qui ne choque en rien la modeſtie, quoiqu'il y ait quelque choſe de galant ; une ſageſſe pouſſée juſqu'au ſcrupule pourroit encore y trouver à redire, ſi la toile étoit fine & tranſparente ; mais la pauvreté de ces gens y met bon ordre ; j'ai vû en Hollande des voiles dont l'étoffe étoit tout auſſi déliée ; au reſte mes yeux ſe familiariſérent bien-tôt avec ces objets, puiſque dans la ſuite nous rencontrames pluſieurs fois des filles à cheval, qui étoient dans le même équipage.

Comme j'ai le cœur pitoyable, nos pauvres *Cochéres* ont excité ſouvent chez moy la plus vive compaſſion. Tout le royaume étoit dans un déſordre afreux ; ſouvent arrivez à une maiſon de poſte, nous n'y trouvions ni gens ni chevaux ; cependant il falloit gagner païs, & nous trouver à notre gîte ; quel remède ? Il n'y en avoit pas d'autre que d'obliger ces pauvres filles à courir une poſte avec les mêmes chevaux, qui bien ſouvent n'en pouvoient plus ; les pauvres enfans ſe fondoient en larmes, ſe jettoient à nos genoux, & tâchoient de nous fléchir par les termes les plus attendriſſans. Elles craignoient pour leurs chevaux, elles craignoient de cauſer des allarmes à un Pére, à une tendre Mére ; elles craignoient de s'en retourner pendant la nuit. Avoient-

elles tort, ces malheureuſes filles? Cependant comme nous n'avions pas tout-à-fait tort non plus, il falloit qu'elles marchaſſent; Mais le Prince, qui eſt humain & généreux, adouciſſoit leur chagrin, du mieux qu'il lui étoit poſſible, par des promeſſes, qu'il avoit grand ſoin d'effectuer; non ſeulement on leur payoit bien leurs deux poſtes; on leur faiſoit encore préſent à châcune d'un *Carolin*, qui peut valoir cinq ſols, ce qui les renvoyoit contentes comme des Reines; elles ſe montroient ce riche préſent les unes aux autres, d'un air d'extaze; elles faiſoient cinquante révérences au Prince, & moi je partageois leur ſatisfaction du meilleur de mon ame. En général nous étions mieux ſervis par les jeunes gens de l'un & de l'autre ſexe que par les graves vieillards, dont un bon nombre ſembloit communiquer ſa gravité aux chevaux. Il nous étoit aiſé de démêler parmi ces derniers, ceux qui avoient été ſoldats d'avec les autres, qui n'avoient jamais porté les armes, & je ne ſache pas que nous nous ſoyons jamais trompez dans les conjectures que nous faiſions à cet égard. Ces Vétérans ſe diſtinguoient par un air éveillé, gaillard, & un peu revelé; d'ailleurs ils alloient rondement en beſogne, & ils faiſoient leur devoir en braves gens. Les ſimples manans au contraire avoient quelque choſe de plus lourd, de plus ſombre, & de plus ſtupide; Un intérêt groſſier & direct ſembloit les

les gouverner uniquement ; leur grand but étoit de ménager leurs haridelles ; quand on les prioit honnêtement de fouëtter, ils ne s'en remuoient pas plus que des souches ; c'étoit un langage qu'ils n'entendoient pas ; pour les émouvoir, il falloit leur parler d'un ton foudroyant, & lever sur eux la canne, comme si on alloit les abîmer de coups. Quelquefois il étoit absolument nécessaire de frapper tout de bon. Quelle différence entre ces ames serviles, & nos gens du commun en Hollande, qu'on révolte par une parolle rude, & que les maniéres douces & honnêtes portent à servir avec ardeur ceux qui les employent. Quelle mortification pour un homme raisonnable & humain, d'ètre forcé à respecter si peu dans un autre l'excellence de sa propre nature, & à considérer son prochain comme une bète de charge faite exprès pour l'esclavage? Mais ces pauvres gens à force d'ètre maltraitez perdent le respect qu'ils se doivent à eux-mêmes ; Ils ont contracté l'habitude de regarder la contrainte comme la grande règle de leur devoir ; je m'imaginois dans ces tristes occasions suivre les opérations machinales de leur esprit ; quand on les traitoit avec douceur, ils ne sentoient pas qu'on étoit leur maître, & par cela même ils ne le croyoient pas ; ils s'égaloient à ceux qu'ils devoient servir, & peut-être cette humanité continuée & soutenue les auroit rendus insolens. Mais le ton impérieux, les menaces,

les

coups, changeoient en même temps leurs ſenſa
tions & leurs idées; leurs oreilles & leur épaule
faiſoient rentrer leur ame dans la ſervitude
dont pendant quelques moments elle s'étoit cr
ſortie.

Adieu

LETTRE VII.

MONSIEUR,

Vous voilà à préſent inſtruit à fond de no
tre maniére de voyager, qui n'étoit pas des plu
commodes; nous étions terriblement cahot
tez dans nos cariolles; Mais ç'auroit été cen
fois pis, ſi les chemins de la Suede n'étoien
pas merveilleuſement bons, & entretenus ave
tout le ſoin imaginable; ce qui me tuoit ſu
tout c'étoit la deſcente de quelques montagnes
elle ſe faiſoit d'ordinaire avec une rapidité qu
ſembloit devoir mettre nos voitures en piéces
Fort ſouvent auſſi elles étoient toutes déla
brées; mais nos poſtillons ne s'en embaraſ
ſoient guères, de quelque âge ou de quelqu
ſexe, qu'ils puſſent être. Par le moyen de
cordes, dont ils étoient toujours fournis, &
de quelque morceau de bois qu'ils alloient cou-
per, & qu'ils façonnoient en un inſtant, il
vous

vous raccommodoient bien-tôt la charette branlante, que dans la ſuite ils n'en mènageoient pas davantage.

Pendant les deux ou trois prémiers jours ces incommoditez ne me frapperent pas; la comparaiſon du péril dont j'étois échappé, à la ſureté où je me trouvois alors, m'inſpiroit une joye douce & pure, qui répandoit un air riant ſur tout ce qui m'environnoit : Si vous en exceptez la fatigue, où je n'étois guères fait, il ne me falloit pas une grande force d'imagination, pour me procurer cette gaieté tranquille. La Scanie, que nous traverſions, eſt un païs charmant & fertile, & nous jouïſſions du plus beau tems, qu'un voyageur puiſſe ſouhaiter.

Il eſt vray que les matinées étoit très froides, & qu'au milieu du jour il faiſoit quelquefois une chaleur, qui nous rotiſſoit preſque dans nos carioles ouvertes.

Multat tulit fecitque puer, ſudavit, & alſit.

Ce vers me convenoit le mieux du monde, & pluſieurs fois j'en remplis tout le ſens dans un ſeul & même jour. Mais je ſoutins tout cela à merveille; une belle vue, un peu de repos, quelques heures de ſommeil, m'en dédommageoient pleinement; Peu à peu cependant les impreſſions que le danger avoit faites ſur moi, s'affoiblirent par l'éloignement de l'ob-

l'objet, & celles de la fatigue toujours présente, toujours continuée devinrent plus fortes, sur tout lorsque, pour sucroit de malheur, la partie la plus essentielle de nos vivres commença à nous manquer. Je veux dire le pain. Il faut savoir, Monsieur, que dans la chaloupe nos provisions avoient été empaquetées dans des paniers d'ozier, qui par la pluie & principalement par l'eau de la mer, avoient été percez entiérement. Nos jambons & nos viandes fumées n'en avoient pas beaucoup soufert; mais plusieurs grands pains de seigle, en avoient été tout pénétrez, & lorsque nous voulumes nous en servir, ils ne se trouvérent pas mangeables. *Le malheur n'étoit pas bien grand*, me direz vous. *Vous n'aviez qu'à en acheter d'autres*. Oh cela vous plait à dire! les choses ne vont pas ainsi dans la Suede. Vous vous imaginez apparemment, qu'on trouve par tout dans ce Royaume de bonnes auberges, où l'on ne manque de rien, pourvu qu'on ait la bourse bien garnie; mais en vérité vous comptez sans votre hôte; sachez, Monsieur qu'il n'y a cabarets, ni auberges, que dans les villes, & qu'on fait à peine à la compagne ce que c'est.

Il falloit bien pourtant passer les nuits quelque part, direz-vous, *& il n'y a pas d'apparence, qu'à l'exemple des Chevaliers errans vous goutassiez les douceurs du sommeil en raze campagne, sous quelque arbre officieux*; jusques là vous dévinez juste; Mais pour ne vous point laisser dans l'embarras,

barras, je m'en vais vous expliquer la chose. Vous avez bien entendu dire, que dans l'orient il y a pour les voyageurs de certains Hôtels nommez *Caravensera*, restes de l'Hospitalité des honnêtes anciens; si vous avez une idée de ces lieux, vous êtes au fait. Toutes les maisons de poste, qu'on trouve en Suede appartiennent à la Couronne; le Roi les confie à ceux qu'il trouve à propos, pour y recevoir & pour y loger gratis les voyageurs & leur train. N'allez pas pourtant vous figurer des logemens capables d'y donner le couvert à une caravane entiére; vous vous en formeriez une idée trop magnifique. Ce sont des *tabernacles* de bois les uns plus étendus que les autres; dans les meilleurs il peut y avoir sept à huit chambres de plein-pied, très dépourvues de meubles. Ce sont là ces gîtes sur lesquels les voyageurs peuvent compter, aussi bien que sur un lit garni de draps, soit disant blancs; Nous nous servimes rarement de cette derniere commodité; les draps, quoiqu'on les dépliât devant nous, avoient l'air d'avoir déja passé pour blancs plus d'une fois, & le reste des piéces, qui forment un lit n'étoit guères plus ragoutant. Le Prince aimoit mieux faire étendre dans la chambre quelques bottes de paille fraîche, sur lesquelles il faisoit mettre ses propres draps, dont il avoit apporté avec lui plusieurs paires blanchies en Hollande. Je trouvois son exemple très bon à suivre, & je puis vous assurer, que sur tout en Eté cela fait
un

un lit frais & bon, du moins j'y dormois tout aussi bien que si j'avois été couché dans le lit dont Boileau fait une si pompeuse description,

Dans le reduit obscur d'une alcove enfoncée
S'éleve un lit de plume à grands frais amassée;
Quatre rideaux pompeux par un double contour
En deffendent l'entrée à la clarté du jour.

Voila qui est bon pour un lit de Chanoine: Mais les Princes de l'Empire, & à plus forte raison leurs très-humbles serviteurs se contentent à moins. Pour moi lorsque je voyois son Altesse sur la couche que je vous ai dépeinte, je me figurois ces Rois & ces Héros de l'antiquité, ces Achilles, & ces Ulisses, qui passoient la nuit sur une peau d'Ours ou de Lion.

Ces caravanseras du Nord ont encore de commun avec ceux de l'Orient, que si l'on y veut manger, il faut y apporter des Provisions. Il est vrai que dans quelques uns des ces lieux Hospitaliers nous trouvames du lait, des œufs, du beure très-abominable, & de la biére, qui valloit encore moins. Il y avoit d'ordinaire du pain aussi; je l'ai vû; mais pour en avoir mangé, c'est une autre affaire; il n'y a que les dents Suedoises, qui puissent en venir à bout; Nous l'essayames vainement plusieurs fois, mais après l'avoir attaqué de tous côtez, sa vigoureuse resistance força toûjours nos dents à lever le siege.

Pour vous en faire sentir la raison, je vous dirai, que ce pain est plat, sans levain, autant que j'ai

j'ai pu le comprendre, & cuit sous les cendres, ou sur une plaque chaude, c'est ce dont je ne suis pas bien informé. Chacun de ces pains, ou de ces gateaux, a au milieu un trou rond; *A quoi bon?* me demanderez-vous; c'est ce que vous allez savoir; Lorsqu'on en a cuit assez pour une demi-année entiére, on les enfile tous à des perches que l'on expose au soleil pendant quelque temps, & qu'on suspend ensuite au plancher. A votre avis, Monsieur, nos dents avoient-elles grand tort de n'y pouvoir pas mordre? Nous crumes pourtant trouver un moyen d'en venir à bout, c'étoit d'en faire des soupes au lait; Mais ce fut de la peine perdue; pour l'amollir il eut fallu le faire tremper deux fois vingt & quatre heures; & vous voyez bien, que nous n'avions pas le temps de faire cette expérience. Nous nous trouvames dans cette disette pendant trois au quatre jours, réduits à ne manger que du lait, où l'on mettoit forces jaunes d'œufs, & que la faim faisoit trouver excellentissime. D'ordinaire nous ne faisions qu'un seul repas par jour, il est vrai que le matin nous prenions chacun une bonne tasse de chocolat bien épais, sur tout parce que nous y mettions encore un jaune d'œuf, & cette nourriture nous soutenoit passablement bien jusques à sept ou huit heures du soir, c'étoit le temps qui bornoit d'ordinaire nos courses. La prémiére Ville que nous trouvames sur la route nous tira de cette disette. Nous y logeames dans

une paſſablement bonne auberge, où je mangeai des viandes fraiches, & du pain blanc avec un plaiſir inexprimable, & où nous fimes d'amples proviſions de pain de ſeigle, crainte de quelque nouveau démèlé avec les gateaux de la campagne.

Nous n'eumes pas lieu de nous répentir de cette ſage précaution; ſi nous avions manqué de bon pain dans un païs aſſez fertile, comment en aurions nous déterré, au milieu des Rocs & des montagnes de la Smallande, qui ne ſont couvertes que de forêts épaiſſes de Sapins, & d'Ifs. D'abord cette route me plut fort; j'étois charmé de voir ces Ifs, ou du moins des arbres, qui leur reſſemblent très fort, ſe pouſſer dans l'air, en forme pyramidale naturellement & ſans le ſecours de l'induſtrie humaine, mais toujours des montagnes, des forêts, toujours des objets uniformes, excepté quelques vues raviſſantes, me rebuterent bien-tôt. Ce qui m'avoit d'abord paru gay, revêtit un air ſombre, qui répandoit la melancolie dans mon ame.

On ne trouve dans cette Province que par ci par là quelques cabanes ramaſſées qu'on honnore du titre de villages, & l'on peut dire qu'elle ne differe guères d'un déſert. Dans ces montagnes nous fumes effrayez plus d'une fois par une épaiſſe fumée mèlée d'affreuſes flammes, qui nous répréſentoient de loin l'incendie de quelque ville; mais ce que cet objet avoit d'effrayant diſparoiſſoit à meſure que nous en aprochions;

chions ; c'étoient des parcelles de la forêt où l'on avoit mis le feu de propos délibéré; unique moyen de prêter un peu de fertilité à ces terres ; lorſque le feu a conſumé ces arbres, on remue la terre à coups de bèche, on y mèle cette cendre, & enſuite on y répand le grain, qui dans ce fond pierreux ne ſauroit jetter de profondes racines, & que le ſoleil, qui au milieu de l'été ne quitte guères l'horiſon, fait lever & meurir en très peu de tems.

Nous deſcendimes de ces montagnes arides un matin de très-bonne heure ; c'étoit le plus beau jour qu'on puiſſe voir, & nous entrames dans une des meilleures Provinces du Royaume, oppoſée en tout à celle, dont nous venions de traverſer une grande partie ; celle dont je vais vous parler eſt l'Oſtro-Gothie.

Nous entrames d'abord dans une grande & fertile vallée couverte à perte de vue, de bled, dont une partie étoit encore debout, tandis que l'autre étoit déja en gerbes ; cette charmante plaine étoit barrée en divers endroits de hautes montagnes qui paroiſſoient comme de formidables remparts. Le ſoleil qui dardoit ſes rayons ſur tant d'objets agréables, en relevoit encore la beauté & les rendoit propres à diſſiper la mélancolie, que les bois de la Smallande m'avoient inſpirée. Un ſi beau païs paroiſſoit abonder en habitans ; lorſque nous y eumes fait quelques lieues de chemin nous nous trouvames au centre de ſept à huit Egliſes, qui

marquoient autant de villages, & qui n'étoient pas à une lieuë de nous. A cette distance elles faisoient un effet charmant; vous n'en douterez pas, Monsieur, quand vous saurez, que les Eglises de ce païs ont des tours assez jolies & assez élevées; d'ailleurs les murailles en sont enduites d'un platre d'une vive blancheur; ainsi dans un tems serain on les prendroit de loin, pour autant d'édifices de marbre. Mais comme il n'y a point de félicité absolue dans ce Monde, ce plaisir fut bien temperé par une chaleur excessive, dont nous nous sentimes grillez à mesure que le soleil avançoit dans sa carriére, & que ses rayons réfléchis par les rochers se réunissoient dans cette vallée, & en faisoient une espèce de fournaise. Les personnes que nous rencontrames dans cette Province avoient l'air d'être à leur aise; ils étoient mieux mis, & plus propres, que ceux que nous avions vus jusques là, & toute leur Physionnomie étaloit quelque chose de plus gay & de plus content. Cette découverte me fit un très-sensible plaisir, & diminua de beaucoup l'ardeur du soleil.

Je suis,

LET-



LETTRE VIII.

MONSIEUR,

Le mot de ville eſt entré dans une de mes Lettres précédentes; il faut bien ce me ſemble vous donner une juſte idée de celles qu'on trouve en Suéde; il y en a d'aſſez bonnes du côté de la Mer; mais c'eſt quelque choſe de bien pitoyable, que celles qu'on rencontre au milieu des Provinces. Ce ſont de véritables trous, & nos petites Villes de Gueldre ont au prix de celles-là un air de Capitales. Les maiſons que ces bicoques Suédoiſes renferment, ne ſont que des cabanes, marquées au coin de la miſere & de la pauvreté. Dans la plûpart de ces Villes il ſe trouve pourtant d'aſſez belles Egliſes & des Châteaux, qui apartiennent à la Couronne, & qui en cas de beſoin ſervent de Palais au Souverain; ſi vous voulez vous figurer les Villages, vous n'avez qu'à ménager à vos idées une exacte proportion, & vous ſaurez ce que c'eſt. J'aurai dans la ſuite l'honneur de vous parler amplement de Stokholm. En attendant je vous inſtruirai ſuccinctement du caractère, que j'ai cru développer ſans peine, dans les Suédois de la Cam-

 pagne.

pagne. Quoiqu'ils paroiſſent languir dans l'o preſſion, ce qui d'ordinaire rend les gens d mauvaiſe humeur, & malins, ils ſont bons fidelles, honnêtes-gens, incapables de crime atroces. Croiriez-vous, Monſieur, que dan toute la Suéde il ne ſe trouve pas un ſeul vo leur de grand chemin, & que je n'ai vu nul le part de potence, ni de roue. Ils ont u reſpect infini pour leurs Eccleſiaſtiques qu'ils ſu poſent être du Conſeil Privé de la Providen ce, & qui ſe ſervant avec adreſſe de cette pré vention, font de leurs Paroiſſiens tout ce qu'il trouvent à propos. En général ils employen aſſez bien leur ſouveraine autorité. Ecoute comme des Oracles, regardez comme les di penſateurs des peines & des récompenſes éte nelles, ils trouvent peu de dificulté à morig ner leurs troupeaux, & à les détourner de tou tes les actions que, ſans avoir beſoin d'apro fondir la morale, tous les peuples policez tro vent abominables. Au reſte ce peuple eſt pa faitement bien fait, & naturellement il a bo air, ſur tout les hommes. La plûpart des je nes garçons que nous avons rencontrez dan le plat Païs, avoient les cheveux d'un blon argenté, ils étoient beaux comme les Amour & leur Phyſionomie avoit quelque choſe d'ou vert, & de tout à fait heureux. Les filles a contraire n'avoient pas le teint ſi blanc ni uni, & leurs traits étoient bien moins délicat Ce qui eſt le contraire de ce qu'on remarqu
da

dans presque toutes les autres Nations. On dit d'ailleurs que dans quelques Provinces de ce Royaume les femmes sons sujettes à une certaine indisposition, qui donne de l'exercice aux ongles, & que la Scanie se distingue par là désavantageusement des autres Provinces. Nous y en vimes un échantillon nous-mêmes, dans un de nos gîtes. Notre Hôtesse étoit une des plus charmantes femmes que j'aye jamais vues. C'étoit véritablement une beauté parfaite, & nous ne pouvions pas nous lasser de l'admirer; mais quel étonnement fut le notre, lorsqu'elle se découvrit le sein pour donner à têter à son enfant, & qu'elle nous étala une poitrine toute cachée sous la gale. La maniére aisée dont elle exposa à nos yeux cet objet dégoutant marque assez, ce me semble, qu'il ne doit point être extraordinaire dans cette Province. Chez d'autre Nations une femme enlaidie par cet accident le déroberoit avec tout le soin possible à la connoissance de tout le monde, & les femmes Suédoises sont femmes; comptez-là dessus.

Voila à peu près tout ce que j'ai observé dans notre route jusques à Stokholm. Il faut pourtant, qu'avant que de finir cet article, je vous parle d'un original que nous rencontrames à deux ou trois journées de cette Capitale. Un soir que nous étions prêts à manger un morceau dans une de *ces maisons du Roi*, nous vimes entrer dans notre chambre un jeune homme botté & éperonné, qui venoit

noit de mettre pied à terre. Après nous avoir salué d'un petit air dédaigneux, il s'assit cavaliérement, mit son chapeau sur une oreille, & commença à nous examiner depuis la tête jusques aux pieds. *Avez-vous de bon Tabac en poudre, Messieurs ..... Ma foi, il est excellent.* Beau debut! *Vous allez à Stokholm apparemment; j'en viens moi.* Là-dessus il nous fit un discours fort difus, par lequel nous aprimes, qu'il étoit Comte, d'une des plus illustres Maisons du Royaume; qu'il étoit fort considéré à la Cour; qu'il en avoit été chargé d'afaires très-importantes, dont il s'étoit tiré glorieusement; qu'il alloit porter de la part de la Reine, des ordres dans la *Scanie* menacée d'une invasion, & que bien tôt il devoit être envoyé à une des prémiéres Cours de l'Europe. Il nous dit encore qu'il avoit de l'esprit, qu'il étoit brave, & qu'il avoit été à Paris. En un mot il nous dit tout ce qui le concernoit. Mais il ne nous dit pas qu'il étoit un fat du prémier ordre. En cela seul il épargna des *paroles oiseuses.* Après nous avoir sufisamment montré jusques à quel point nous lui devions de la considération & du respect, il fait quelques tours dans la chambre, chante un petit air, se rejette brusquement sur la chaise, & redoublant l'orgueil de son attitude, il se met à nous questionner d'une maniére gravement impertinente. *D'où venez-vous? Messieurs.* De Hollande. *De Hollande! ah, ah, Marchands apparemment.*

ment. Ma foi, mes Amis, vous auriez pu vous épargner ce voyage; dans le triste état où se trouve le Royaume, vous n'y ferez pas de gros gains. Mais, Monsieur, nous ne sommes pas Marchands. *Non! encore pis. Vous êtes donc Gens de Guerre qui cherchez ici de l'Emploi; je vous plains, mes Enfans, il n'y a rien à faire ici pour vous. On va casser même tous les Officiers étrangers.* Vous ne devinez pas juste, Monsieur, nous ne cherchons rien de semblable dans votre Patrie? *Eh! que Diable, y venez-vous donc faire?* Puisqu'on ne sauroit se refuser aux interrogations obligeantes d'un Seigneur comme vous, répondit alors le Prince, d'un air moqueur, je vous dirai, que je vais voir à Stokholm un de mes Cousins Germains, qui occupe un assez beau poste auprès de la Reine. *Auprès de la Reine? je le connoitrai apparemment, dites-moi......* Là il fut interrompu par le Valet de Chambre du Prince, qui demanda à son Maître, *si Son Altesse trouvoit bon qu'on apportât le souper.* Quel coup de foudre pour notre Original que ce mot d'*Altesse*! La parole lui meurt dans la bouche. Il se leve, il reste immobile; ses yeux paroissent égarez; l'air superbe s'évanouit sur son visage; toute sa Phisionomie se change, il sembla même baisser, & devenir plus petit; enfin il fait une grande reverence, sort brusquement de la chambre, & va accoster un Valet de Son Altesse. Il aprend que celui qu'il venoit de
 trai-

traiter si cavaliérement étoit un Prince, & que le *poste assez beau*, que son Cousin germain occupoit à la Cour étoit celui d'être Epoux de la Reine. Il remonte à Cheval au plus vîte & disparoit sans nous donner le bon soir. Jamais Comédie ne m'a fait tant rire, que cette farce naturelle, peut-être ne fera-t-elle pas le même éfet sur vous? Il y a des choses très-plaisantes quand elles frappent nos yeux & nos oreilles, mais dont ce comique dépendant de certaines circonstances qu'il est dificile de peindre, se perd entiérement dans le recit.

Il faut avant que de vous conduire à Stokholm, que je lève un scrupule, qui pourroit vous venir, par raport à notre entrée dans cette Capitale. N'ayez pas peur, Monsieur, qu'un Prince de l'Empire y soit entré dans une des Charettes, que je vous ai décrites. Non, Monsieur, sachez que la veille de cette grande journée, nous arrivames à un Château appartenant à Son Altesse Royale, & nommé *Eckholdsund*. Nous y fumes bien régalez par le Concierge. Nous y vîmes des Jardins très-jolis & fort proprement entretenus, & nous y trouvames une assez bonne Berline, dans laquelle nous achevames notre voyage avec plus de commodité & de magnificence, que nous ne l'avions commencé. Ce qui releva beaucoup notre entrée, c'est que nous fumes introduits dans la Ville par un Aide de Camp de Son Altesse Royale, qui instruite

truite de l'arrivée de son Cousin, elle avoit trouvé bon d'envoyer au devant de lui.

Je suis, &c.



LETTRE IX.

MONSIEUR,

Pour le coup, je vais jouer un beau rôle dans le monde, en dépit de mes envieux. Me voila à la Cour de Suéde, aimé & estimé d'un Prince proche Parent de la Reine, superbement logé à la Cour même, figurant avec des Généraux d'Armée, avec des Barons, des Comtes, des Comtesses; allant faire ma cour comme un autre à Sa Majesté & à son auguste Epoux. Ne voila-t-il pas une situation bien agréable, bien flatteuse? N'étois-je pas en quelque sorte en droit de me dire à moi-même:

Principibus placuisse viris non ultima laus est.
C'est un brillant honneur que d'être Ami des Princes.

La chose vaut bien la peine que j'entre dans un plus grand détail. Le Prince avec sa suite fut logé dans un magnifique appartement, qu'avoit occupé autrefois le Duc de Holstein, Neveu

Neveu de la Reine ; c'eſt celui là même, qui fait à préſent une ſi belle figure à la Cour Ruſſienne. Les Gentilshommes & les Pages de la Reine, preſque tous Comtes, étoient tour à tour de garde chez le Prince mon Maitre, chez qui je faiſois auſſi l'office de Gentilhomme. Devant ſon appartement il y avoit toujours pluſieurs Hallebardiers de Sa Majeſté, habillez de veſtes de Bufle. C'étoient comme les Suiſſes à d'autres Cours, & ils ſembloient pour la plûpart avoir vieilli ſous le Harnois. Joignez à tout cet éclat pluſieurs Valets de pieds de la Reine, & un de ſes plus beaux Caroſſes, attelé de deux ou de ſix Chevaux, ſelon qu'il plaiſoit à Son Alteſſe de l'ordonner. D'ordinaire le Prince mangeoit avec Son Alteſſe Royale chez Sa Majeſté, mais quand l'un ou l'autre de ces auguſtes Epoux ne ſe portoit pas bien, on couvroit la table dans l'appartement de mon Maitre, qui mettant à l'écart l'importune contrainte du cérémonial, ſe divertiſſoit familiérement avec ſes Gentilshommes, & avec d'autres convives de bonne humeur. Pour moi j'eus l'honneur d'être prié par un Gentilhomme de Son Alteſſe Royale de me ſervir de ſa table, où venoit diner tous les jours un grand nombre de Gens de qualité & d'Officiers Généraux. Vous ſaurez, Monſieur, par parenthèſe, que le Prince, lorſqu'il n'étoit pas ſur le Trône, avoit ſa Cour & ſes Officiers à part ; la Reine me fit dire preſqu'en

même

même tems que je pouvois diner & ſouper avec ſes Demoiſelles d'Honneur, & ce parti me parut le plus agréable. Ces Dammes étoient toutes des plus illuſtres Familles du Royaume; comme celles de Spar, de Wrangel, de Steinbok, de la Gardie, & d'autres d'un égal éclat. Elles parloient toutes bon François & bon Allemand, & je leur ai trouvé à toutes ſans diſtinction, de très-belles manières, & une fort grande politeſſe. Il y en avoit qui joignoient beaucoup d'eſprit à un ſens juſte & droit, & qui paroiſſoient avoir le caractère de perſonnes de mérite. J'en ai même connu une, qui avoit plus de feu & de vivacité, qu'une Gaſconne. Ses ſaillies perpétuelles, étoient comme autant de fuſées, qui partoient bruſquement de ſon imagination, & leur feu toujours varié, brilloit & ſurprenoit par une nouveauté bizarre, mais preſque toujours juſte. Je n'ai pas donné juſques ici une idée fort avantageuſe du beau ſexe Suédois. Je crois avoir rendu du juſtice à celui qui ſe trouve dans le plat Païs; mais je puis dire qu'à Stokholm, j'ai vu beaucoup de femmes très-aimables; en général le nombre de ces viſages mignons & délicats y eſt un peu rare; mais il y a un grand nombre de femmes grandes, faites à peindre, & ayant un air noble & majeſtueux. J'ai été pourtant frappé de deux Beautez qui étoient parmi les Dames de la Reine. L'une étoit la jeune Comteſſe de la Gardie, deſcendue de ce

fa-

fameux Pontus de la Gardie, François de naiſſance, & qui par les belles actions qu'il a faites ſous le Grand Guſtave-Adolphe, s'eſt aquis une réputation immortelle. Tout étoit beauté, charme, agrément dans cette Demoiſelle; air, taille, gorge, viſage, tout ce qu'elle ofroit aux yeux, paroiſſoit être paitri par les mains des grace & des amours : nouveau ſurcroit de mérite feminin; elle ne paroiſſoit pas avoir ſeize ans. La beauté de Mademoiſelle de Steinbok avoit quelque choſe de moins frappant; mais dans le fond, elle avoit le teint tout auſſi beau, & les traits auſſi fins & auſſi réguliers, que la belle de la Gardie; elle avoit un peu plus d'âge; une vingtaine d'années peut-être : mais ce qui rendoit ces charmes moins vifs c'étoit juſtement ce qui devoit leur gagner le plus le cœur d'un honnête homme; c'étoit un air de douceur, de bonté, & de ſageſſe répandu dans toute ſa Phyſionomie. On ne voyoit point dans ſes yeux un déſir inquiet de plaire, ni la moindre attention à ſes agrémens; elle ſembloit ne pas penſer du tout au ſeul objet auquel la plûpart des femmes penſent ſans relâche. Son eſprit étoit de la même nature que ſa beauté, aimable ſans parade & ſans oſtentation, découvert ſans peine par ceux qui s'y connoiſſoient, & caché en quelque ſorte à celle, qui en étoit l'eſtimable proprietaire, ſi, comme je n'en veux pas douter, ſon cœur répondoit aux charmes de ſon

eſprit

esprit & de son corps ; c'étoit là un de ces rares trhésors, qui méritent des possesseurs dignes d'eux, & qui malheureusement ne tombent que trop souvent en de mauvaises mains.

Ce qui me parut extrêmement aimable dans toute la belle societé des Dames de la Cour, ce fut un air d'union, & d'amitié que j'ai remarqué constamment parmi elles ; elles se donnoient les unes aux autres le tendre nom de sœur, sans que j'aye pu soupçonner que ce fut ce qu'on appelle eau bénite de Cour ; ce que je puis assurer, c'est que dans les différentes conversations que j'ai eues avec plusieurs d'entr'elles, je n'ai jamais remarqué, ni des traits de médisance répandus à découvert sur leurs compagnes, ni une espèce de louanges empoisonnées par des restrictions, ni des insinuations malignes qui font venir de loin, comme par une espèce de hazard, les occasions de donner mauvaise opinion de son prochain ; ce sont pourtant là, ce me semble, les seuls moyens, par lesquels on dément d'ordinaire dans le monde l'ostentation d'une sincère amitié. Si je ne porte pas de ces Dames un Jugement trop favorable, je ne puis qu'attribuer une union si rare à une Cour & parmi des personnes du beau sexe, qu'au modelle de vertu & de bonté, qu'elles trouvoient dans la maitresse à la qu'elle elles s'étoient attachées.

Il n'y a pas deux voix touchant cette Princesse chez la Nation entiére & chez toutes les per-

personnes qui ont eu le bonheur de l'approcher. On convient unanimément qu'elle ne cède à aucune personne au monde en douceur, en pieté, en modestie, en un mot dans toutes les vertus, qui peuvent enrichir l'ame ; l'amour conjugal se distingue d'une maniére frappante parmi ses autres belles qualitez ; Que cela soit dit à la honte du siécle ; elle aime son Epoux comme une bourgeoise ; quelle infâme expression ! Ne diroit-on pas que la noblesse, en se règlant sur la vertu, lui feroit trop d'honneur ; mais ne moralisons pas ; il est certain que quand son A. R. avoit mal à la tète, la Reine avoit presque la fiévre, & que tant que cette incommodité duroit, elle ne bougeoit d'auprès de son *cher mari* ; le terme n'est pas sublime, mais je l'en trouve d'autant plus naïf, & fort. Quelle éclatante preuve n'a-t-elle pas donnée d'une si vertueuse tendresse en y sacrifiant le rang suprême, & en se contentant de devenir la prémiére sujette de son Epoux. Ce n'est pas le passage d'une riviére, ou la conquète de quelques Provinces dont il faille faire de magnifiques éloges ; faux brillant que tout cela ; bien souvent vices cachez sous le vernis de l'intrépidité ; ce sont des actions comme celle d'Eléonor Ulrique, qui méritent d'ètre immortalisées, par les nobles efforts des génies du prémier ordre.

La Cour de Suéde n'étoit pas alors fertile en agrémens, pour ceux qui aiment les plai

ſirs tumultueux; elle portoit encore le deuil de l'intrépide Charles douze. Il n'y avoit ni comédie, ni opera, ni bal; le ſeul divertiſſement dont on pouvoit y jouir, conſiſtoit en deux ou trois aſſemblées par ſemaine, dans les appartemens de ſa Majeſté; c'eſt là qu'on voyoit comme d'un coup d'œil tout ce que la Cour & la ville avoit de plus brillant; on y jouoit à l'ombre, & au piquet, & aſſez petit jeu : la Reine par bonté & par complaiſance, étoit elle-même d'une des parties; mais comme elle-même ne s'y plaiſoit pas beaucoup, elle donnoit le plus ſouvent ſon jeu à quelque autre, & ſembloit ſe faire une ſatisfaction de traverſer les appartemens, pour y gracieuſer tout le monde; elle s'y prenoit d'une maniére ſi naturelle, & ſi cordiale, qu'elle devoit gagner naturellement tous les cœurs : un autre divertiſſement que j'y goutois quelquefois, c'étoit une petite aſſemblée moins nombreuſe & plus agréable, qui ſe faiſoit après ſouper dans l'appartement de quelque Demoiſelle de la Reine. Les uns y jouoient à différens jeux, tandis que d'autres ſe divertiſſoient à chanter quelque air françois, ſouvent même toute la compagnie ſe réuniſſoit à danſer aux chanſons des menuets, & des contredanſes. Je vous parlerai de la Cour de S. A. R. dans ma lettre ſuivante.

Je ſuis,



LETTRE X.

MONSIEUR,

La prémiére fois, que j'entrai dans les partemens de S. A. R. je fus étonné de voir remplis d'une foule de Cavaliers, qu'à l habillement je pris pour des Officiers Subal nes. Ils n'avoient que des habits bleus, a un bouton de cuivre, ou d'étain. Ils éto coëffez pour la plûpart à la maniére du Roi, bottez jusques à la ceinture, & gai jusques au coude; pour *completter* cet aju ment, ils avoient un crépe noir autour du & au côté des épées d'une grandeur démésu d'ailleurs gens parfaitement bien faits, grand, la mine haute & guerriére; quel momens après ma surprise augmenta, en v ant son Altesse Royale parler à ces Messi d'un air familier, & les traiter à peu comme ses égaux.

Mais je sus bien-tôt, que je m'étois trompé dans l'opinion que j'avois formé leur qualité; & que c'étoient tous des C nels, des Brigadiers, des Officiers Génér gens de la prémiére distinction du Royau La vuë de ces braves guerriers me rap

t

toutes les fameuses victoires dont ils avoient été les instrumens; victoires entassées, qui à force d'accabler l'ennemi lui avoient appris à vaincre à son tour. Les anciens Grecs comparoient les Thébains Victorieux des Spartiates à des Ecoliers qui battoient leurs maitres. Cette comparaison est ici, ce me semble, très applicable.

Je fus présenté ce même jour à S. A. R. qui me reçût de la maniére du monde la plus obligeante, & qui me demanda des nouvelles de plusieurs de ses amis de Hollande, & sur tout des votres, Monsieur. Je ne vous tracerai pas le caractère de ce Prince. Vous le connoissez mieux que moi; vous savez qu'il est beau, & bien-fait, comme presque tous les Seigneurs de l'illustre maison de Hesse; & tout l'Univers sait comme vous & moi, que s'il y a quelque chose à redire à sa bravoure & à son intrépidité, c'est l'excès; il en a donné de glorieuses, d'étonnantes marques dans une grande partie de l'Europe, dans la Flandre, dans l'Allemagne, dans l'Italie, dans Nalowege. On ne sauroit dire là dessus que des choses superflues, non plus que de sa bonté, de ses maniéres aisées & populaires & de sa générosité sans bornes. Il en donna de magnifiques preuves dans la facheuse situation, où se trouvoient alors les affaires de la Suéde; il avoit deux tables dans Stokholm, une dans son palais, voisin de celui de la Reine, & l'autre à l'extré-

mité oppoſée de la ville. C'eſt là que tous les Officiers un peu diſtinguez pouvoient aller manger librement. J'ai vû dans un de ces endroits trois grandes tables dreſſées dans deux ſalles voiſines & couvertes d'une abondance d'excellens mets; un buffet parfaitement bien garni répondoit à la table, dont le Grand-maitre de S. A. R. faiſoit les honneurs avec toute la politeſſe imaginable. Ce n'étoit pas une petite reſſource, pour tant de gens de diſtinction, qui ſans elle auroient eu bien de la peine à ſubſiſter, mais il en coutoit conſidérablement à leur auguſte bienfaiteur.

Je trouve ici une occaſion très-naturelle de vous faire un récit fidelle & un peu circonſtancié de l'état où languiſſoit alors la pauvre Suéde.

Mettez-vous dans l'eſprit, Monſieur, un Royaume, qui par lui-même n'eſt pas extrêmement riche, engagé dans une cruelle guerre de plus de vingt années, guerre qui couta beaucoup dans ſes heureux commencemens, & qui exigeat une dépenſe infiniment plus grande vers la fin, lorſque les défaites y furent auſſi ſuivies que les victoires l'avoient été d'abord; figurez-vous cette guerre conduite par un Prince abſolu & deſpotique, à qui le dernier ſol de ſes ſujets étoit acquis, comme la derniére goute de leur ſang. Ajoûtez y un Roy éloigné de ſes Etats pendant pluſieurs années, & les deſordres qu'une ſi triſte abſence devoit trai-

trainer après elle ; ce n'eſt pas tout ; un déréglement univerſel dans les finances, devoit par une triſte néceſſité découler de toutes ces cauſes réunies, auſſi bien qu'une ſuſpenſion abſolue du commerce, qui s'écarte naturellement des païs où l'argent eſt rare. Mais quand il y auroit eu encore quelque moyen de ſoutenir un peu ce commerce, il étoit impoſſible de le mettre en œuvre ; la Livonie, grénier de la Suéde, & les Provinces Allemandes fertiles en hommes & en vivres, étoient perdues ; d'un côté la Suéde étoit inveſtie par les flottes Danoiſes, qui la menaçoient d'une invaſion ; de l'autre ſes côtes étoient réellement & triſtement ravagées par celles des Ruſſiens, qui faiſoient tous leur efforts pour abîmer les mines de fer & de cuivre, richeſſes naturelles & les plus ſolides de tout le païs. Dans cet affreux tableau vous devez voir d'un coup d'œil le malheureux état de la Capitale. Tout y manquoit, & il y avoit une terrible diſette d'argent. J'ai payé moi-même trois francs d'une paire de gands très-communs ; une paire de ſouliers y valoit trois Ecus, & toutes les choſes, celles-là même, qui ſont les plus néceſſaires à la vie, coutoient à proportion. Au milieu de tant de déſaſtres, il falloit avoir des troupes conſidérables en campagne, à moins que de laiſſer tout à l'abandon, & de livrer tout le royaume à une ruine totale. Le moyen dans cette ſituation de païer exactement les

gens de guerre qu'il falloit pourtant employer; faute d'argent on leur donnoit des titres tant qu'ils en vouloient, & lorſque j'étois à Stokholm, il y avoit aſſez de Généraux à la Cour & dans l'armée, pour commander ſix fois plus de troupes, qu'il n'y en avoit dans toute l'étenduë du Royaume; mais comme les titres ne ſont pas des mets fort nouriſſans, ils trouvoient un fort agréable appui dans la table de S. A. R. Heureux les pauvres ſoldats, s'ils avoient pû trouver un ſemblable ſecours; les Gardes de la Reine n'avoient preſque pour toute nouriture que du poiſſon ſec; & ils ſentoient de vingt pas cet aliment déſagréable. Quelle miſére ne falloit-il pas ſuppoſer dans les troupes poſtées en différens endroits ſur le bord de la mer; ce qu'il y a de certain, c'eſt que les chevaux ne mangeoient que quelques feuilles arrachées à des brouſſailles, & qu'ils n'avoient d'autre abreuvoir que le vaſte Océan.

Le croiriez-vous, Monſieur, les ſoldats Suédois que j'ai vus ne laiſſoient pas d'avoir parfaitement bonne mine; jamais je ne vis des gens, qui euſſent l'air auſſi ſoldat; ils paroiſſoient ſe porter très bien; auſſi eſt-il certain qu'il n'y a point de peuple dans l'univers plus capable de ſe ſoutenir au milieu de la fatigue & de la miſère; de mes fenêtres je voyois ces ſoldats monter la garde à la Cour, & je ne me ſuis jamais laſſé d'admirer, & leur mine guerriére, & leur bonne diſcipline. Tant de déſaſtres n'avoient

voient pas abbattu non plus leur courage inébranlable : quelques jours avant notre arrivée dans la Capitale, ils en avoient donné une éclatante preuve ; les Moſcovites au nombre de quelques deux mille hommes, ayant pris poſte ſur une montagne à une petite diſtance de Stokholm, avoient répandu l'épouvante dans toute cette grande ville, & le plus vif chagrin dans le cœur de la Reine, qui tendre mére de ſes ſujets, n'avoit pas voulu quitter ſa cour, malgré les conſeils réitérez de ſes Officiers. D'abord un ſeul Bataillon vola du côté de l'ennemi, & quoique celui-là, outre la ſupériorité du nombre, eut deux piéces de campagne, ce peu de Suédois ſoutint le combat pendant trois heures entiéres ; S. A. R. elle-même vint alors à leur ſecours avec un petit renfort, & ſa ſeule vuë obligea les Ruſſiens de s'en retourner plus vite qu'ils n'étoient venus, en laiſſant ſur le champ de bataille plus de ſoldats qu'il n'y en avoit dans tout le Bataillon Suédois. Ils n'avoient tué que quelques uns de leurs ennemis dans les derniers rangs, ce qui marque, qu'au fond ces gens ne ſont pas encore ſi bien dreſſez qu'on le prétend, & qu'à forces égales ils auroient bien de la peine à tenir tête à leurs redoutables voiſins.

La particularité qui mortifioit ſur tout cette Nation accablée, & ſon intrépide Capitaine Général, c'eſt qu'elle étoit attaquée d'une maniére qui rendoit la réſiſtance impoſſible. La

nouvelle arrivée, que les Ruſſiens ſont débarquez dans un tel endroit, on y court. La choſe eſt déja faite, des villages, des forêts, des villes ſont déja réduites en cendres, & l'ennemi ayant regagné ſes chaloupes ſe trouve à l'abri de la fureur des Suédois. Ce qui les fit reſpirer un peu, ce fut l'arrivée d'une Eſcadre conſidérable de vaiſſeaux Anglois envoyez à leur ſecours, mais un peu tard. On apprit peu de tems après, que les Ruſſiens avoient regagné leurs ports après avoir à peu près exécuté tous leurs deſſeins. Voilà les frayeurs de la Nation diminuées, une partie des ports ouverts, & les troupes tirées du rivage, & en état de gouter quelque repos après des fatigues ſi accablantes.

Quelques jours après ces heureuſes nouvelles, je vis entrer dans Stokholm, un Régiment de Cavalliers *Dalecarliens*, quoiqu'eux & leurs chevaux euſſent l'air extrêmement haraſſé, je trouvai ce corps très beau; c'étoient de grands hommes robuſtes, d'une mine un peu rude & féroce, & ils me paroiſſoient répondre à l'Idée que l'Hiſtoire de Suéde nous donne des ces invincibles *Dalecarliens*, qui ont eu tant de part aux révolutions de ce Royaume.

Adieu.

LET-



LETTRE XI.

MONSIEUR,

Quelque tems après la venue de l'Eſcadre Angloiſe, j'eus la ſatisfaction de la voir rangée auprès de la flotte Suedoiſe, dans les *Scheeren* qui ſont des rochers placés à quelque diſtance les uns des autres, & qui rendent très difficile l'entrée du port de Stokholm. Arrivez près de là, nous vimes S. A. R. occupée à faire la revuë de quelques troupes, qui n'avoient pas encore quitté le bord de la mer. Après s'être rafraichi dans une maiſon de campagne, elle ſe mit avec le Prince ſon Couſin, dans une chaloupe, ſuivie d'un grand nombre d'autres, toutes pleines de Généraux d'armée & de Seigneurs Suedois. A meſure que nous avancions, nos yeux furent frappez du ſpectacle le plus brillant qu'il ſoit poſſible de s'imaginer : A notre droite étoit la flotte Suedoiſe, qui conſiſtoit en une vingtaine de Vaiſſeaux, parmi leſquels il y en avoit du prémier rang. A notre gauche étoit rangée l'Eſcadre Angloiſe, qui conſiſtoit en dix-ſept à dix-huit bâtiments, mais qui avoient un tout autre air ſur les ondes que ceux de Suede, qui me parurent d'aſſez lourdes maſſes, pas trop bien façon-

façonnées. A l'approche de S. A. R. ces deux flottes firent feu de toute leur Artillerie qui consistoit en plus de quatre mille pieces de canon. Toute la mer aux environs paroissoit couverte de tourbillons de flame & de fumée; ce qui joint à une infinité de banderolles de toutes sortes de couleur qui voltigeoient en l'air, au bruit des tambours & aux fanfares des trompettes, mêlées aux acclamations de plusieurs milliers de Matelots, ne pouvoit que faire un effet magnifique, pour moi sur tout, qui n'avoit jamais rien vu de pareil. Toute cette belle compagnie monta sur l'Amirale de Suede, où S. A. R. tint conseil de guerre avec les Officiers Généraux des deux armées navales; de là toute la suite & même tous les Officiers de mer Suedois se dispersérent sur l'Escadre Angloise, où ils devoient être régalez. Pour les Princes & les plus grands Seigneurs, ils allérent diner à bord de l'Amiral Norris. Je les y suivis conformement au conseil de S. Altesse, qui par un principe de bonté pour moi ne trouva pas à propos que je m'éloignasse de lui. Le Vaisseau se ressentoit fort de la magnificence de la Nation Angloise. L'appartement de l'Amiral consistoit en deux chambres tendues & meublées d'un beau Damas cramoisi.

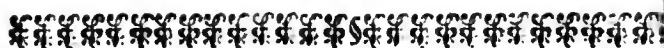
Je vous avoue, Monsieur, que je fus fort embarassé quand il s'agit de se mettre à table. Franchement je me croyois trop petit compagnon pour m'attendre à l'honneur de manger avec un Prince, qui selon toutes les apparences devoit bien-

bien-tôt porter la couronne ; & j'étois persuadé que la prudence & la modestie me conseilloient de me tenir un peu à l'écart. Le Prince cependant qui savoit que je l'avois suivi, demanda avec inquietude ce que je pouvois être devenu, & là dessus S. A. R. me fit demander par un Page, pourquoi je ne venois pas manger ; j'accompagnai ce jeune Gentil-homme, d'un pas tremblant jusques auprès d'une grande table qui n'étoit pas assez étendue pour tant de monde, on en avoit dressé une plus petite ; je m'assis à celle-là, tout honteux de ma gloire ; mais cette honte fut bien-tôt bue au pié de la lettre. Quatre ou cinq grands verres d'excellent vin vuidez coup sur coup la dissipèrent en moins de rien, & me rendirent toute ma liberté d'esprit. Quoiqu'on but copieusement au bruit continuel du canon, & que je sois un très petit buveur, je soutins d'abord mieux le vin que Messieurs les Suedois, à qui en guise de petite biere, les Domestiques de l'Amiral donnoient de grands verres de vieille biere Angloise, plus forte que le vin le plus vigoureux ; le repas magnifique en lui-même, fut égayé par une troupe complette de bons Musiciens, que le Chevalier Norris avoit à son bord, & qui jouoient, à ravir, de toutes sortes d'instruments. Jusques à la fin du repas je ne me sentis que bien gai, mais j'en tins comme il faut, après avoir avalé un verre d'une liqueur forte qu'on appelle *Oscoba*, & qu'un Cavalier Anglois m'avoit fort pressé de boire,

boire, comme quelque chose d'excellent pour abbattre les fumées du vin. J'eus bientôt lieu de me répentir de ma docilité; tout commença à tourner autour de moi : Je me possedois pourtant encore; je m'esquivai doucement, j'allai me promener sur le tillac, & le grand air au lieu de m'étourdir davantage me remit entierement dans une demie heure; Revenant dans la chambre de poupe, j'y vis régner une joye bruïante & tumultueuse; la plûpart des convives, sans distinction de rang, dansoient pèle mêle, chantoient, s'embrassoient, se baisoient, crioient, sautoient, tout comme s'il n'y avoit plus de Russiens au monde. Ce fut bien une autre vie encore, lorsqu'on se fut mis dans les chaloupes pour regagner le rivage. Les Anglois ont le vin folatre; il y en avoit un bon nombre qui vouloient aller voir Stokholm; ces Messieurs après avoir bien badiné avec les Suedois, commencent à jetter dans la mer les chapeaux & les perruques des derniers. Voilà bien-tôt les perruques & les chapeaux des Anglois, qui vont le même chemin. Ensuite on se mit à arracher les uns aux autres les manchettes & les cravates; le tout, ce qui est bien surprenant, sans qu'aucun de ces Cavaliers, quoiqu'ils eussent bien bû, fit de cette dangereuse plaisanterie un sujet de colère. Ceux qui perdirent le plus à ce jeu ne furent pas les Suedois, je vous en assure; la plûpart portoient leurs cheveux, & n'avoient ni manchettes ni cravates; ils en furent quittes pour

pour quelques chapeaux d'un prix modique. Les Anglois, au contraire, étoient magnifiquement cœffez, & plusieurs d'entr'eux avoient de belles cravates à dentelles. Ils ne laisserent pas les uns & les autres de monter à cheval dans le bel état où ils étoient, & ce fut une espèce de bonheur pour eux d'arriver à la ville assez avant dans la nuit. Pour moi qu'on avoit laissé en repos, placé tout près de Son Altesse, je me portois parfaitement bien en revenant à la Cour; j'y suivis le Prince chez les Demoiselles d'honneur de la Reine, où nous soupames, avec plusieurs Cavaliers qui avoient été du voyage, & dont la figure divertit ces Dames extrêmement. Il n'étoit pas possible sur tout de regarder sans rire un Aide de camp de S. A. R., François de Nation; il entra dans la salle botté & éperonné, & en faisant mille postures grotesques; il avoit son chapeau sur sa tète razée, & les boutonnieres de son habit & de sa veste étoient richement garnies du haut jusqu'au bas de petits morceaux de dentelle, qu'il avoit déchiré par-ci par-là: *Exuvias tristes Danaum.*

Le lendemain de cette partie de plaisir, je ne trouvai point ma santé altérée, ce que j'attribuois à l'excellent air qu'on respire dans la Suede. Nous passâmes une bonne partie de ce jour à voir ce que Stokholm contient de digne de la curiosité des étrangers. Je vous en communiquerai quelque chose dans ma lettre suivante, où je m'efforcerai à vous donner une idée de cette Capitale. Je suis, &c. LET-



LETTRE XII.

MONSIEUR,

Stokholm eſt à tout prendre une Ville gra
de, belle, peuplée. Elle eſt formée de pl
ſieurs Isles jointes par des ponts. Il y a
belles places, & un bon nombre de belles
gliſes & de magnifiques Hôtels, qu'on pourrc
appeller Palais, pour peu qu'on aimât les e
preſſions pompeuſes. Ces beaux Edifices ſoı
bâtis à la moderne, de belles pierres de tail
enduites d'un platre fort blanc, & au lieu d'a
doiſe ils ſont couverts pour la plûpart de cu
vre & quelques-uns de fer. Le Palais où
Reine eſt logée avec toute ſa Cour, eſt fo
beau, & d'une très-grande étendue. Elle ı
s'en ſert pourtant qu'en attendant mieux. I
Palais Royal a été brulé par je ne ſai quel ma
heur; on a commencé à le rebâtir pendant
proſpérité du règne précédent, & l'on y a fa
travailler un très-grand nombre de Priſonnie
Moſcovites. Il y a une façade qui eſt entic
rement achevée. Elle a été bâtie ſelon le Plar
& ſous la direction d'un Architecte Italien
je n'ai rien vu de ſi beau; & ſi un jour de
conjonctures plus favorables à la Suéde permei
ten

tent de mettre à ce Palais la derniére main, je croi que ce sera un des magnifiques Bâtimens de l'Europe. C'est encore un très superbe Edifice que l'Hôtel, où pendant la tenue des Etats, la Noblesse du Royaume s'assemble.

L'Arsenal mérite aussi très-fort d'être vu. C'est un bâtiment très spacieux, qui n'étoit pas alors considérablement pourvu de Munitions de Guerre; en récompense il regorgeoit, pour ainsi dire, d'illustres marques de la gloire de la Nation. J'y vis plusieurs diférentes Chambres toutes remplies de Drapeaux & d'Etendarts Danois, Saxons, Polonnois, Russiens; je puis vous assurer qu'il y en avoit sufisamment pour en fournir à cinq ou six Armées entiéres. J'y vis encore quelques meubles superbes, & plusieurs riches Joyaux de la Couronne. On m'apprit que le nombre en avoit été fort diminué par le feu Roi, qui aimant avec tendresse la Duchesse de Holstein sa Sœur, l'en avoit libéralement partagée; mais ce que je n'y pus considérer qu'avec une profonde tristesse, c'étoient les dépouilles sanglantes,& pourtant précieusement conservées, de deux des plus grands Héros, que le Nord, si stérile en conquérans, ait jamais produits. Je veux parler des Habits dans lesquels ont péri par un sort peu ordinaire aux Rois, le Grand Gustave Adolphe; & l'Intrépide Charles douze. Le prémier, si je m'en souviens bien, est une espéce de Veste

de

de Bufle à l'antique, très-ſimple & très-uni. Le ſecond qui m'a frappé d'avantage, ne conſiſte que dans un habit complet d'ün Drap bleu fort ordinaire, un grand chapeau qui n'eſt pas plus précieux, une chemiſe d'une toile des plus communes, de grandes bottes, & des gands de Bufle qui doivent avoir couvert à ce malheureux Prince une bonne partie des bras. Sa ſelle, ſes piſtolets, & ſon épée, n'ont rien de plus diſtingué; le moindre de ſes Cavaliers, ne cédoit en rien à cet égard à ſon brave Monarque. Je me ſervirai de cette occaſion, Monſieur, pour vous inſtruire de quelques particularitez touchant le caractère de ce Prince, particularitez que j'ai apriſes de perſonnes qui l'ont aproché dès ſon Enfance, & qui ont même été honorés de ſa familiarité. Le courage, & une certaine conſtance infléxible étoient comme la baze de ce caractère. Il a donné des marques de ſes deux qualitez dans ſa plus tendre jeuneſſe. Agé à peine de ſix à ſept ans, & ſe trouvant à table avec ſa Mére, il voulut donner un morceau de pain à un chien; l'avidité de cette bète, que le Prince chériſſoit, la fit tomber dans une cruelle mépriſe; elle emporta un morceau de chair de la main de ſon maitre; la playe ſaigna beaucoup, mais ce jeune Héros, ſans pouſſer un cris, ſans faire ſemblant de rien, l'enveloppa de ſa ſerviette. La Reine voyant qu'il ne mangeoit pas, eut beau lui en demander la cauſe; il ſe contenta de répon-

répondre qu'il n'avoit pas faim. On le crut malade, on redoubla les queſtions. Tout ſut inutile, quoique cet Enfant Royal devint pâle à force de perdre du ſang; un Officier qui le ſervoit s'en aperçut à la fin; ſans ce bonheur il ſeroit mort plûtôt que de découvrir l'accident, qui venoit de lui arriver. Je ne ſai pas au juſte, ſi le fait que je vais vous rapporter a précédé ou ſuivi celui-là; mais je ſai bien, que Charles douze étoit encore dans ſa tendre enfance, lorſqu'il donna de ſon humeur belliqueuſe, les preuves que voici.

Il avoit la petite verole, & paroiſſoit dangereuſement malade; un jour qu'il ſe démenoit fort dans ſon lit, un de ſes Gentilshommes, qui le veilloit, voulut l'empêcher de ſe découvrir; mais dans le tems qu'il y étoit occupé, & qu'il tâchoit de perſuader au Prince d'avoir ſoin de ſa propre ſanté, il en reçut un ſouflet des mieux appliquez; c'étoit l'éfet d'une fiévre chaude; mais le Gentilhomme, qui ne ſavoit pas cette circonſtance, en fut fort mortifié. Voyant quelque tems après le Prince plus calme, il lui demanda, par quelle de ſes actions, il pouvoit avoir mérité ſa diſgrace? Vous? lui répondit le malade, vous vous trompez, je ne ſuis nullement en colère contre vous; cependant, repartit le Gentilhomme, Votre Alteſſe vient de me donner un ſouflet de toutes ſes forces; *cela ne ſe peut pas;* lui dit le Prince; *ſi fait*, reprit-il un moment après, *cela n'eſt*

pas impossible ; j'en suis bien faché, mais je rêvois que j'étois à la tête de l'Armée Impériale en Hongrie, que je combattois ces rebelles, & que d'un coup de sabre j'emportois la tête à un de leurs Chefs. Il est sûr, Monsieur, que ces dispositions de l'ame si estimables en elles-mêmes, la valeur & la fermeté eussent produits dans ce Prince de sublimes effets, si elles avoient été jointes à une raison cultivée, à un cœur formé à recevoir avec docilité les impressions de l'équité, de la justice, & de l'humanité. Oui, Charles douze, brave & ferme au delà de l'imagination, auroit été l'admiration & les délices de son siécle, & de la postérité la plus réculée, si enrichi d'idées justes sur le véritable but de la Royauté, sur la nature du vrai héroïsme, sur la dignité de l'homme, supérieure à la dignité Royale, il n'eut fait briller la valeur & la constance, si-non dans les routes, qu'un bon cœur & un esprit juste lui eussent indiquées. Mais au lieu de lui faire comprendre & sentir la beauté de la raison, & de la bonté, on s'étoit attaché à éblouir son jeune esprit, de l'éclat séducteur d'un faux héroïsme. En le familiarisant avec Quinte-Curce, on l'avoit habitué à l'admiration des Sublimes extravagances d'Alexandre; on l'avoit excité à le prendre pour modelle. Quel éfet une pareille éducation peut-elle produire sur une ame naturellement hardie, ambitieuse & inébranlable. Elle ne sauroit que la remplir de vastes projets de con-

conquêtes, & d'un ardent desir de surpasser les anciens Héros, & le porter à un dévouement absolu pour la seule gloire, qu'on acquiert par les armes. Un esprit plein de ces notions imposantes, n'a pas la moindre attention de reste pour tout autre objet; le cœur, qu'elles entrainent, n'est plus gouverné que par une seule passion impérieuse, qui écarte toutes les autres, à moins qu'elle ne puisse se les subordonner, & en tirer du secours pour parvenir à ses fins. Quel bonheur pour les Princes, s'ils étoient élevez par des Gens éclairez & vertueux, qui indépendans de l'opinion, eussent puisé dans la nature & dans la raison la connoissance du véritable prix de tous les objets; mais ceux à qui on confie d'ordinaire une éducation si précieuse, habiles Gens, si l'on veut, sont des personnes de la plus haute qualité, qui entêtées, étourdies elles-mêmes des fausses idées de la grandeur, accoutumées à mépriser l'homme débarassé d'une grandeur étrangére, communiquent par leurs discours & par leurs exemples ces fatales illusions à leurs augustes Elèves. Bercé par ces pernicieuses chimères, Charles douze dès sa plus tendre enfance, ne rêve qu'à des Siéges, qu'à des Batailles, qu'à des Conquêtes; il fait tous ses efforts pour rendre son corps capable de répondre aux grands desseins de son ame; il ne néglige rien pour s'accoutumer à la fatigue & à la disette. Les plaisirs les plus naturels n'ont point d'amorce pour

 lui;

lui; il n'a pas le loiſir de penſer à leurs charmes; s'il y prête une attention paſſagère, ce n'eſt que pour les conſidérer & pour les haïr, comme les ennemis de ſa gloire, & comme les deſtructeurs de ſes vaſtes entrepriſes. Dès qu'il ſe voit à la tète de ſes troupes, ne perdant jamais Alexandre de vue, il s'expoſe plus que ſes moindres Soldats; il affronte tous les périls, quelque afreux qu'ils puſſent paroitre à une ame ordinaire; *la mort a reſpecté le Héros Macédonien, dans le cours de ſes Victoires; n'auroit-elle pas les mèmes égards pour l'Alexandre de la Suéde?* Tout tend d'abord à le confirmer dans l'idée flatteuſe de laiſſer ſon modelle loin derriére lui; c'eſt un tourbillon, qui renverſe tout, ſuivi d'un petit nombre de bataillons, il paſſe ſur le ventre à des armées formidables. Tous ſes ennemis ſont terraſſez de tous côtez, mis en fuite, diſpercez. *Rien ne lui réſiſte, & par conſéquent rien ne lui réſiſtera.* Des ſuccez ſi rapides, ſi étonnants, ſi peu croyables, ouvrent devant ſes yeux une perſpective d'obſtacles inſurmontables à tout autre, ſurmontez par ſa valeur opiniâtre, d'entrepriſes à peine praticables, exécutées avec promtitude. Au commencement de ſes guerres, ce n'eſt qu'un jeune Roy guerrier, dont la valeur trop inconſidérée trouve ſon excuſe dans l'amour de ſes ſujets, qu'il doit défendre contre de puiſſans agreſſeurs; mais ſes victoires ſuivies le rendent le maitre de les couronner par une paix avantageuſe.

Il

Il est tems d'épargner le sang de ses Peuples & de ses voisins ; c'est ici que le *Roy guerrier* finit, & que le *Conquérant* commence ; qu'est-ce que c'est que le sang pour un conquérant du prémier ordre ? Qu'il coule à grands flots, pourvû qu'il conduise le Héros de conquète en conquète. Mais le *Héros* n'a pas ici les succez du *Roy qui défend sa patrie* ; il y a pour lui comme pour tout autre des obstacles insurmontables, il s'y heurte, & la puissance s'y brise. Je me figure ce Grand Prince défait pour la prémiére fois de sa vie, étonné, éperdu, ne croyant qu'à peine ce qu'il voit de ses yeux, le considérant comme un prodige & même comme une criante injustice de la Providence. Voilà l'enchainure de ses victoires & des progrez de ses armes interrompue par un coup terrassant; voilà la comparaison flatteuse entre Alexandre & lui défectueuse dans un point essentiel. Il est naturel de peindre la mortification de ce Roi infortuné comme approchante du desespoir. Mais elle ne fait qu'aigrir son courage, & que prêter de nouvelle forces à sa fermeté ; *il faudra bien que les destinées plient devant lui, car certainement il ne pliera pas devant les destinées :* Il fait pour se les soumettre des efforts, qui paroissent au dessus de l'homme, mais il y périt, & il laisse après lui des sujets miserables, que la gloire de leur Monarque a épuisés, & qui n'ont plus ni sang ni finances à sacrifier à leur propre conservation.

Qu'on ne s'imagine pas que c'eſt par une cruauté directe que le grand Charles douze ſe ſoit réſolu à abimer ainſi un peuple ſi fidelle, ſi ſoumis à ſa volonté abſolue. Non, il n'étoit qu'avide de gloire. Son ame pleine de la ſeule ambition, étoit inacceſſible à tout autre ſentiment, à tout autre conſidération. Je ne ſai pas pourtant, ſi l'on peut dériver de cette unique ſource un air de dureté, qui règnoit évidemment dans ſa conduite. On m'a aſſuré que lorſque dans un ſiége, ou dans un combat, on lui annonçoit la mort de ceux qu'il paroiſſoit eſtimer, & chérir le plus, il répondoit le plus ſouvent, ſans en marquer la moindre émotion : *Eh bien; ils ſont morts en braves gens pour leur Prince.* Voila leur oraiſon funèbre toute faite, & qu'il n'en ſoit plus parlé.

Ce Prince n'aimoit pas ſeulement les conquêtes, & la gloire; il ſembloit aimer la guerre indépendamment des avantages qu'il s'en promettoit; pluſieurs de ſes Officiers croyant donner le dernier trait au ſublime caractère de leur défunt maître, m'ont dit que bien ſouvent, même dans le tems de ſes malheurs, ils l'ont vu à l'approche de l'ennemi ſauter de joye, en s'écriant *ah les voilà qui viennent !* dites moi, Monſieur; cela vous paroit-il auſſi beau, qu'à ceux, qui m'en ont fait le récit, j'en doute fort. Je vous ai dit, Monſieur, que ce jeune Héros s'étoit fait également à la fatigue &

à

à la disette; j'ai entendu à cet égard de plusieurs témoins oculaires, des particularitez qui passent l'imagination. Il voulut un jour, sans la moindre nécessité, essayer jusqu'à quel point il étoit capable de suporter la faim; il fut cinq jours de suite sans manger; pour s'exposer davantage à la tentation, il se mettoit à table comme les autres, & se faisoit servir quelques mets; mais ensuite il se levoit brusquement, & après avoir fait seul quelque course à cheval, il se couchoit pendant quelques heures sur un lit de repos. Quel empire sur soi-même, quelle force d'esprit! En vérité des qualitez si grandes méritoient une meilleure direction, & une plus heureuse distinée.

Ce qu'on m'a raconté des courses de ce Prince n'est gueres moins étonnant. Plusieurs fois il a traversé dans deux fois vingt & quatre heures toute l'étendue de païs qui se trouve entre sa capitale & l'extrémité de la Scanie. Aucun de ses Officiers n'étoit capable de le suivre à la longue; il faisoit par conséquent la plus grande partie de ce chemin tout seul sans se permettre un moment de repos, & sans prendre d'autre nourriture qu'un morceau de pain. Dans un de ces voyages rapides, il lui arriva une avanture assez singuliére. Courant tout seul il eut le malheur de crever son cheval. Quel embarras pour un homme ordinaire! Mais voilà bien dequoi étonner un Charles douze. Sûr de trouver un autre cheval, mais non pas de

trouver une bonne ſelle & des piſtolets, il ſe met à défaire les ſangles de la pauvre bête; charge ſes épaules de tout l'équipage, & dans cet état il gagne une maiſon de poſte, qui par bonheur n'étoit pas fort éloignée. Il entre dans l'écurie, il y trouve un cheval d'aſſez bonne mine, ſur lequel il met cavaliérement ſa ſelle & ſa houſſe, & il ſe met en poſture d'y monter. Le maître de ce cheval étoit un ſimple Cavalier, qui averti qu'un autre alloit ſe ſervir de ſon bien, accourt, demande bruſquement au Roi qu'il ne connoiſſoit pas, de quel droit il s'empare de ſon cheval. Le Prince répond avec un froid dédaigneux qu'il en a beſoin; Cette raiſon parut mauvaiſe au Cavalier, qui mit flamberge ou vent; le Roi en fait de même; & Dieu ſait ce qu'il en feroit arrivé, ſans la venue d'une partie de la ſuite du Roy qui fut bien étonnée de le voir les armes à la main contre un pareil champion. Imaginez-vous ſi celui-ci avoit peur, & s'il fut étourdi de ſe trouver l'épée à la main contre ſon maître. Mais ſa frayeur fut diſſipée par le Roi lui-même, qui défendit de lui faire la moindre inſulte, lui dit qu'il étoit un brave homme & qu'il auroit ſoin de ſa fortune. On m'a aſſuré que ce Prince l'avoit avancé dans la ſuite, & même qu'il lui avoit donné une compagnie... Voilà, Monſieur, tout ce que j'ai découvert de plus remarquable touchant cet intrépide Roi; je vous entretiendrai dans ma lettre ſuivante du Baron Görts

Görts son Ministre, personnage dans sa sorte, aussi fameux que le Monarque qu'il a servi.

Je suis,



LETTRE XIII.

MONSIEUR,

Monsieur Görts, homme de naissance vint dans la Suede très médiocrement partagé des biens de la fortune, mais en récompense animé d'un ardent desir d'en obtenir les faveurs à quelque prix que ce fut. Il avoit pour y réussir tous les talents nécessaires : Une hardiesse sans bornes, une ambition effrenée, un esprit d'intrigue, une imagination fertile en ressources. Ces grands talents avoient pour ainsi dire leurs coudées franches; ils n'étoient gênés par aucun scrupule incommode; les droits de la conscience ne se mêloient pas de leur prescrire des limites, & pour vous mettre au fait dans un mot, Monsieur Görts étoit un Athée, qui suivoit noblement ses principes, & qui ne se laissoit guider que par un intérêt grossier & direct. Pour vous faire voir que je ne noircis pas sa mémoire par une calomnie, je vous alléguerai un fait, que je sai de très bonne part. Vous avez assez bonne opinion

de ma probité, pour vous contenter de cette assurance. Un jour qu'il proposa au Roi un afreux moyen d'immoler son peuple à sa gloire, ce Prince en fut effrayé lui-même, & lui dit, qu'il lui sembloit qu'en conscience il ne pouvoit pas accabler ses sujets de ce nouveau fardeau. *En conscience*, Sire, répondit ce digne Ministre, *en conscience! Quel discours dans la bouche d'un grand Roi comme votre Majesté; Savez-vous, Sire, ce que c'est que la Conscience? Certaines vapeurs, qui d'un estomac mal disposé montent vers le cerveau; & voilà tout; laissez moi faire, Sire, j'ai chez moi d'excellentes pillules contre la Conscience: j'en apporterai dès demain une doze à votre Majesté; elle verra qu'il n'y a rien de si souverain.* Quel membre dangereux pour la société, qu'un Athée dont la conduite répond à ses opinions; mais quelle peste publique, quel fleau d'un Etat qu'un tel homme placé à la tête des affaires! Monsieur Görts sut parvenir à ce haut degré de grandeur; il ne pouvoit pas y manquer; le Roi avoit un besoin continuel de fonds nouveaux; qui pouvoit mieux les lui trouver, qu'un homme de ce caractère? qu'un homme résolu de faire fortune; qu'un étranger à qui la ruïne de la Suede étoit très indifférente. Aussi devint-il bientôt entiérement nécessaire à sa Majesté, par un dévouëment absolu pour elle, & par les moyens les plus ruïneux de remplir les coffres de son Maître, inventez & exécutez au mépris des plaintes & des gémissemens d'un peuple, dont les malheurs

heurs égaloient à peine la fidélité. Par là il s'éleva en peu de tems au plus haut degré de faveur, & par une conséquence trop naturelle, au plus haut point de fierté & d'insolence. Il bravoit la haine des Suedois. Il sembloit insulter à leur misère. Pendant qu'un bon nombre d'illustres familles étoient sur le bord de la disette, & que le cours des espèces étoit absolument arrêté dans le Royaume, on voyoit chez lui une table servie avec une délicatesse rafinée, & avec une somptuosité Royale; l'or & l'argent rouloient chez ses Domestiques les plus vils. Il traitoit avec mépris les plus grands Seigneurs, jusques au Serenissime beau-frére du Roi, à qui il osa bien faire une insulte dans le Cabinet de sa Majesté même. Epoux de l'Héritiére de la Couronne, il prit un jour la liberté de représenter au Roi, qu'une nouvelle charge qu'on vouloit mettre sur les sujets, ne pouvant que les abimer absolument. Sa Majesté, qui estimoit infiniment ce Prince, l'écouta avec bonté & avec attention, mais le présomptueux Görts n'en fit pas de même; Il l'interrompit brusquement, en lui disant, *Eh! mon Prince, mêlez-vous de l'épée, & laissez-moi me mêler du Cabinet.* On m'a assuré que cette impertinente incartade, irrita tellement Son Altesse, qu'aux yeux du Roi même, il eut donné de l'épée au travers du corps à ce digne Ministre, si sa Majesté lui-même ne l'en eut empèché.

Entre autres belles inventions du Seigneur Görts, il faut mettre une monoye de cuivre qu'il

fit

fit battre, & qu'on appelloit les sept Planet
à cause que sur chacune de ces piéces il y a
quelqu'une des divinitez, dont ces Etoiles
emprunté leur nom. Les influences de ces P
netes n'étoient pas heureuses pour la Sue
Leur valeur intrinseque n'étoit guères que d
liard, & elles avoient cours pour environ
demi écu. J'ai vû encore les tristes effets de c
te belle monoye; pour les ducats que nous
mes obligez de changer sur la route, on n
donna de ces pieces de cuivre, & lorsqu'à
tour nous voulions payer nos postillons,
pauvres gens fondoient en larmes; ils se jettoi
aux genoux de Son Altesse, avouant qu'ils
toient obligez de prendre ces especes, si ell
vouloit absolument, mais la conjurant de
les y point forcer, puisqu'il leur étoit imposs
d'en rien acheter du tout; lorsque touché
leurs plaintes on leur donnoit de l'argent bla
ils en étoient tout aussi redevables, que
ne l'avoient pas gagné.

Mais tout cela n'étoit qu'un badinage au p
d'un autre projet que ce beau génie avoit tiré
sa féconde imagination. C'étoit d'obliger t
les Suedois de donner sous serment un état ex
de tous leurs biens, afin de les forcer à les p
tager tout d'un coup poliment avec le R
Les autres Ministres, quelque devouez qu'ils f
sent à sa Majesté, ne purent pas digerer un d
sein si dur, & si cru, qui devoit ou ruiner
Suedois ou les rendre parjures. Le Comte V

der Nath entr'autres repréſenta à Görts par une lettre ces triſtes inconvéniens, & le conjura de renoncer à une entrepriſe ſi rumeuſe. Mais Görts lui fit par écrit une affreuſe réponſe, où il ſe moqua des ſcrupules du Comte & lui dit avec une barbarie monſtrueuſe, que la deſtruction totale de la Suede lui étoit indifférente, pourvu que le Roi fut tiré d'affaire; lorſque dans la ſuite ces deux Miniſtres furent arrètez, on trouva ces deux lettres, qui firent au Comte autant de bien que de mal au Baron, comme il eſt aiſé de le comprendre.

La nouvelle de la mort du Roi n'étoit point encore répandue dans le Royaume lorſqu'un Officier y vint muni d'un ordre d'arrèter le Baron de Görts. Il le trouva en chemin, cauſa quelque temps avec lui ſur des matières indifférentes, & lorſqu'il ſe vit dans un endroit où il pouvoit avoir main forte, il lui demanda ſon épée. Ces paroles peu attendues frapperent Görts comme un coup de foudre; *le Roi eſt mort*, s'écria-t-il tout d'un coup, & il rendit ſes armes ſans la moindre réſiſtance. Les ames orgueilleuſes & arrogantes dans la proſpérité, ſont d'ordinaire lâches & abatues dans le malheur; il n'en fut pas ainſi de Görts; on ne ſauroit que lui rendre cette juſtice. Il marqua pendant tout le temps de ſa priſon une fermeté héroïque & digne d'une meilleure cauſe.

L'empriſonnement de ce Miniſtre répandit la joye la plus vive dans les cœurs de tous les Suedois,

dois, qui auroient très volontiers épargné de la peine au Boureau, si on les avoit laissé faire. Au défaut de cette vengeance, ils attendoient avec le desir le plus impatient le jour de son suplice. Ce jour vint sans apporter la moindre révolution visible dans la fermeté du criminel. Il but un coup avant que de monter dans le carosse, qui devoit le conduire vers la mort, & rencontrant son chef de cuisine, *Adieu, Maître un tel*, lui cria-t-il, *nous ne mangerons plus de vos bonnes soupes*. Badinage, qui lui doit procurer une place dans le catalogue de ceux qui sont morts en plaisantant. Ce qui sembla pourtant lui faire quelque peine, ce furent les cris de joye qui lui frappérent les oreilles de tous côtez; les transports du peuple lui arrachérent ces paroles, *que ces Suedois sont avides de mon sang! Ils seront bientôt satisfaits*. Sa constance pourtant ne se démentit pas jusques à la coline, qui devoit lui tenir lieu d'échaffaut.

On dit seulement que lorsqu'il se mit en posture de recevoir le coup fatal, une paleur mortelle se répandit sur son visage, & qu'il parut comme expirer avant que de perdre la tête. Un Prêtre Luthérien Allemand, fort fameux alors à Stokholm, avoit été voir souvent le Baron, pour le préparer au trépas, & il étoit fort glorieux de sa conversion. Mais on prétend que le bon homme avoit été la dupe du criminel, qui avoit feint de gouter ses idées,

uni-

uniquement pour ſe débaraſſer de ſes raiſonnemens & de ſes exhortations. Ce qui eſt conſtant, c'eſt qu'à l'heure de ſa mort il ne donna point de cette converſion des preuves fort édifiantes.

J'ai vû des perſonnes, qui ſoutenoient que ce Miniſtre n'avoit point mérité la mort, & qu'on l'avoit ſacrifié à la haine publique. Leur grande raiſon étoit, que tout ſon crime ne conſiſtoit qu'à avoir ſuivi les ordres du Roi. Mais il me ſemble que raiſonner ainſi, c'eſt ne rien connoitre ni à la nature de l'homme, ni à la nature du Gouvernement. Il y a dans l'être intelligent quelque choſe de trop digne & de trop noble, pour être entre les mains d'un autre comme un inſtrument brute & pour jouer le rolle d'une hache, ou d'une épée. Puiſque chacun a ſa raiſon à part, dans laquelle il trouve les règles de ſes devoirs. C'eſt ſa propre raiſon que tout homme doit conſulter pour diriger ſa conduite, & non la raiſon d'un autre; les Anglois agiſſent par conſéquent en hommes véritables lorſqu'ils puniſſent des Miniſtres qui, trop obéïſſans aux Souverains, violent les loix fondamentales de leur patrie. D'ailleurs il y a bien de la différence entre celui, qui exécute aveuglément les ordres d'un Monarque, & celui qui lui inſpire des deſſeins pernicieux pour les exécuter enſuite ſous ſon approbation. A ce compte-là il me ſemble qu'il y en avoit aſſez dans la conduite du Baron de Görts, par faire perdre

dre la tête à vingt Miniſtres d'Etat. Voilà qui eſt bien républicain, mais pourvu que cela ſoit bien raiſonnable, il ne m'importe guères.

Je ſuis,



LETTRE XIV.

MONSIEUR,

Je m'étois flatté en commençant mon voyage de me fixer en Suéde, & peut-être y aurois-je réuſſi, ſi les affaires ne s'y étoient pas trouvées dans une criſe déſavantageuſe pour mes vuës. Il y avoit deux partis dans ce Royaume, dont l'un vouloit confier la couronne à ſon Alteſe Royale, tandis que l'autre traverſoit ce deſſein de toutes ſes forces. La Suede étoit laſſe des étrangers, & elle n'avoit pas tort. Leur donner des emplois dans ces conjonctures eut été imprudent; il fallut donc regagner ma patrie, & cette néceſſité rallumant ma tendreſſe pour elle, devint pour moi la plus douce ſatisfaction. Je ne quitai point cependant cette Cour ſans être honnoré d'une précieuſe & honorable marque de la bonté de la Reine; C'étoit une médaille d'un grand poids, frappée à l'occaſion du couronnement de cette Princeſſe.

Vous

Vous ne croirez pas, Monsieur, j'en suis sûr, que ce soit là le motif qui m'a porté à parler si avantageusement de l'auguste Eléonore, & d'autres en croiront ce qu'ils trouveront à propos sans que je m'en inquiéte bien fort. Nous voilà de nouveau en chemin. Pour le coup cela s'appelloit voyager en Prince; un courier étant parti quelques jours avant nous, avoit par tout réglé les postes pour son Altesse. Nous étions dans un bon carosse à six chevaux; & il y en avoit tout autant, qui trainoient derrière nous un grandissime chariot rempli de toutes sortes de vivres & de vins. Nous avions d'ailleurs bonne compagnie, puisqu'un général Suedois, & quelques autres Seigneurs prenoient la même route que nous, dans le même dessein d'aller à la Cour de Hanovre, où le Roi d'Angleterre se trouvoit alors. En allant à Stokholm nous avions été obligez de faire un grand détour, pour éviter les Russiens & les lieux que la terreur de leurs hostilitez avoit rendus déserts. Mais en nous en retournant, nous passâmes par Nordekoping & par d'autres villes & villages entiérement consumez par les flammes, où nous vimes avec la plus vive compassion quelques uns des pauvres habitans accroupis dans de petites hutes, & arrosant de leurs larmes les cendres de leurs maisons. Nous arrivames à Ysted sans la moindre rencontre, qui mérite de vous être communiquée; Nous nous flattions d'y trouver une frégatte Angloise, qui ne faisoit qu'aller & ve-

nir de là à Lubeck, pour transporter des gens de qualité de toutes sortes de Nations; Malheureusement ce Vaisseau étoit en mer, & on ne l'attendoit que dans cinq ou six jours. Nos compagnons de voyage ne s'impatienterent pas; mais son Altesse plus pressée qu'eux resolut de s'embarquer dans un petit batiment de Lubeck, dont le batelier se disoit muni d'un passeport.

Nous voilà encore en mer avec un bon vent, & un tems fort agréable pour la saison, pleins de l'espérance de nous trouver le lendemain en Allemagne. Mais nous comptions sans notre hôte; il n'étoit pas dit, que nous fussions heureux sur mer. Vers le soir, le Prince, qui aimoit le grand air se coucha sur quelques matelats étendus sur le tillac; Pour moi je me mis dans la chambre de poupe sur un petit lit, & après m'être muni contre le froid par le moyen d'un bon verre d'eau de vie, je m'endormis tranquillement. Vers le minuit je fus éveillé par quatre ou cinq hommes, qui entrérent dans la chambre, tous le sabre à la main, & qui avoient un véritable air de gens de sac & de corde. Ils dirent d'abord qu'ils étoient Anglois, & qu'ils venoient d'une frégatte près de là, pour nous venir rendre une visite. Pour confirmer ce discours, ils parloient bon Anglois; le batelier lui même ne fut point allarmé de cette visite nocturne; il donna à ces Messieurs quelques verres d'eau de vie qu'ils vuidérent d'un air d'amitié; Ensuite celui qui commandoit les autres

com-

commença à m'interroger, & il apprit que je venois de Suede avec un Prince de Hesse, & que nous allions à Lubeck ; je lui demandai à mon tour si avec ce vent là nous y arriverions bien tôt. *Je ne le croy pas*, me répondit-il ; *je m'imagine même que vous serez obligé de retourner en Suede* ; & pourquoi ? lui dis-je ; *que sai-je* répondit-il ; *peut-être notre Capitaine le trouvera-t-il à propos.* Mais votre Capitaine étant Anglois & bon ami des Suedois ne voudra pas nous faire cette violence. *Oh! mais* repliqua-t-il, *nous sommes, selon l'occasion, Anglois, Suedois, Danois, tout comme nous le trouvons à propos, & pour en être mieux instruit, il faut que vous entriez dans notre chaloupe, & que vous alliez à notre bord* ; C'étoit un faire le faut. Je me leve, j'éveille le Prince ; On veut l'emmener aussi, il répond d'un ton d'autorité qu'il ne le trouvoit pas bon ; Mais il me prie d'aller voir ce dont il s'agissoit.

J'arrive à la Frégatte ; Le Capitaine me parle d'abord civilement ; Force questions, de sa part ; de la mienne réponses Laconiques & vrayes : jusques là tout alla bien ; mais quand je lui dis, que j'avois laissé dans nôtre petit bâtiment un Prince de Hesse, Cousin germain du Roi de Danemarc, il me dit brusquement que je le prenois pour une dupe, & qu'il n'y avoit pas la moindre apparence, qu'un tel Prince se hazardât sur un méchant petit navire ; Je lui protestai, que c'étoit pourtant la vérité toute pure

& j'y ajoutai d'un air assez fier que son Altess trouvoit fort mauvais qu'on interrompit so voyage. *Bon, bon*, répartit-il, *que ce Prince ou qui que ce puisse être, vienne à mon bord, o je viendrai le chercher moi-même*; il n'en fei rien, lui dis je; *Point de réplique*, répartit-il en me prenant par la cravatte, *ou je vous jett dans la mer*; Ce compliment très marin mit de bornes à la Contestation, je rentre dans la cha loupe, & je vais dire au Prince dequoi il s'a gissoit.

Il prend sa résolution, & se fait transporte à la Fregatte, suivi du batelier, d'un Colon Hessois, & de quelques Officiers François & Allemands qui venoient de quitter le service d Suede, & qui avoient été dans un autre er droit de notre Navire. Dès que le Prince fu à bord, il dit au Capitaine qu'il ne compreno pas par quelle raison il osoit arrêter un Princ de l'Empire proche parent de S. M. Danoise *je n'ai que faire d'apprendre mon devoir de qu que ce soit*, *Monsieur*, répondit le Danois; *j ne sai pas si vous êtes Prince de l'Empire ou non mais je sai bien que vous irez à Coppenhagu* Le Dialogue nous conduisit à la chambre d poupe, où nous vimes une trentaine d'Officier Suedois qui dans le même passage avoient ét pris sur différents petits navires. Le Prince en reconnut d'abord plusieurs, qu'il avoit vus à Stokholm. Son Altesse se servant de cette oc casion, s'addressa de nouveau au capitaine d'un

ai

air des plus fiers : Monſieur, lui dit-il, vous faites ſemblant de ne me pas connoitre, je vous connois moi, & vous me connoiſſez, j'en ſuis sûr, & s'il vous faut quelque choſe pour aider votre Mémoire, voilà, continua-t-il en montrant les Suedois, voila pluſieurs honnètes gens à qui je ſuis certainement connu. Là deſſus pluſieurs de ces Officiers ſe levèrent, en proteſtant qu'ils connoiſſoient très bien ſon Alteſſe, & qu'ils étoient mortifiez de ne pas être en état d'empêcher qu'elle fut traitée ſi indignement. Le Capitaine frappé de ce diſcours ſortit de la chambre, pour prendre ſelon toutes les apparences les avis de ſes autres Officiers. Il revint quelque tems après faiſant des révérences juſques à terre avec un air auſſi ſoumis, qu'il l'avoit eu d'abord fier & rogue. Il demanda mille pardons à ſon Alteſſe de l'avoir troublé dans ſon voyage, mais il allegua pour excuſe, que notre batiment étoit de bonne priſe, puiſque le paſſeport du batelier ne va oit rien. Il le fit voir clairement au Prince, & proteſta en même tems à S. A. que tout ce qu'il y avoit dans le vaiſſeau étoit à ſon ſervice, & que le lendemain il la mettroit à terre où elle le trouveroit bon. Voilà la face de nos affaires entiérement changée ; ce ne ſont plus qu'honnêtetez. On nous offre avec empreſſement du thé, du caffé, du ratafia, & le lendemain de bonne heure il nous met à terre au milieu d'une décharge de tout ſon Canon, dans la petite

Ile de Möen, qui dans ses bornes étroites, toute remplie d'agréables bois & campagnes fertiles, nous frappa en la traversant comme le sejour de quelque Fée; nous y dinames parfaitement bien chez un Seigneur Danois qui avoit dans cette Ile une assez belle maison de campagne, & de là nous passâmes dans l'Ile de Falster, qui n'est séparée de Möen que par un petit bras de mer dont la largeur n'excède de gueres celle d'une riviére. Arrivez dans une petite ville, nous y apprimes que Sa Majesté Danoise se trouvoit dans l'Ile pour faire la revuë de quelques Escadrons de Cavallerie. Quelque envie que j'eusse eu de me reposer, il fallut marcher vers un palais assez spacieux, que le Roi a dans cet endroit; On l'attendoit à tout moment d'un autre Quartier de l'Isle; nous entrames dans une grande salle, où j'apperçus d'abord un objet qui me frappa, c'étoit un grand cercle de Généraux, & de grands Seigneurs, formé autour d'un Nain, & occupés à lui faire la Cour; Il tenoit entre les mains plusieurs papiers, qui étoient apparemment des Placets, qu'on l'avoit prié de donner au Roi. Un Spirituel Auteur Anglois dit que la gravité d'un homme de riche taille ressemble à la gravité d'un Lion, & que celle d'un petit homme a l'air de la gravité d'un chat; L'attitude de ce petit favori, ou Ministre d'Etat me rapella cette pensée comique. Que pouvois-je conclure de cette espèce de Spectacle? Si non que par les talens

de

de l'esprit & par les sentimens du cœur la Nature devoit avoir dédommagé cet illustre Nain de sa figure peu avantageuse, & qu'il méritoit sans doute d'être comparé au fameux Esope si utile & si agréable au plus grand Roi des Lydiens. Je fus encore surpris de voir dans ce Palais une cour toute rouge, comme j'en avois vu une toute bleue à Stokholm. Ces couleurs qui règnent généralement dans les deux royaumes m'ont paru comme les livrées de la haine mutuelle qui anime les deux nations, de tems immémorial. Le jour après nous passames dans l'Ile de Laland, où il y a un bac à voiles, par le moyen duquel on se fait transporter dans l'Ile de Femeren. Mais un vent contraire qui devint peu-à-peu une terrible tempête nous arrêta là cinq à six jours, logez dans la maison du Pasteur située sur le rivage, & l'unique, que la vuë puisse découvrir à une lieue à la ronde. Elle étoit déja toute occupée par les Cavaliers qui avoient été pris avec nous & relachez en même tems. Il n'y avoit là que deux chambres dans lesquelles toute notre troupe étoit entassée.

Pour des vivres, il n'en falloit point parler dans cette magnifique auberge; à peine y avoit-il du bois pour se chauffer. Le Prince suppléa à toute cette disette, en faisant venir tout ce dont nous avions besoin, du plus prochain village, où nous allions quelquefois manger nous mêmes dans un assez bon caba-

ret:

ret: un jour le Curé y vint faire un compliment à son Altesse, de l'air du monde le plus pédantesque, en le plaignant d'avoir été arrêté tant de jours par le vent contraire, & en lui promettant un temps favorable pour le lendemain. Je le crus d'abord un homme très-familiarisé avec la profonde science de l'Almanac; Mais j'étois fort éloigné de mon compte. Il nous donna lui-même la raison d'une promesse si hardie: c'est que ce même jour en pleine Eglise il avoit demandé cette grace au Ciel avec tant d'ardeur qu'elle ne pouvoit que lui être accordée. J'admirai le crédit qu'avoit ce brave Ecclesiastique à la cour céleste, mais j'en fus tout à fait étonné quand j'appris qu'il étoit occupé avec un autre honnete-homme de sa robe à vuider, au bon voyage de son Altesse, quelques bouteilles d'eau de vie de grains, & que quelque tems après il prit congé du Prince en bégayant, & en menaçant vingt fois, dans ses profondes révérences, de donner du nez à terre.

Le lendemain le vent s'étant un peu appaisé nous nous embarquames, mais notre motif fut tout autre, je vous en assure, qu'une aveugle confiance dans le mérite imperieux des prieres de ce favori du ciel. Je n'impute pas non plus aux indignes voeux de cet yvrogne, le malheur, qui nous poursuivit encore dans ce passage; A peine fumes-nous dans le milieu de notre chemin, que nous nous vimes dérivez

vez considérablement ; d'ailleurs la tempête, qui sembloit ne s'être reposée que pour prendre de nouvelles forces, commença à se remettre en action ; le plus court fut de regagner au plus vite le rivage que nous avions quitté ; le vent étoit heureusement favorable à ce dessein ; mais une nuit noire nous saisit bien tôt & nous fumes très-long-temps sans trop bien savoir comment regagner le port : après avoir été balottez ainsi pendant quelques heures, la lune se debarassant des nuages qui l'avoient enveloppée, nous découvrit de loin la triste auberge où nous avions langui pendant presque toute une semaine, & peu de temps après nous y rentrames avec toute la satisfaction imaginable. Nous craignimes mille fois, cette nuit, que le vent devenu furieux ne renversât notre cabane, & vous n'en douterez point quand vous saurez, que précisément la même nuit il fit périr un Envoyé de Hollande, qui retournoit de Stokholm en sa patrie, avec toute sa famille, qui eut le même sort que lui. Le temps se remit au beau l'aprez-dinée du jour suivant, & nous achevames le passage avec plus de succès. De l'Ile de Femeren nous passames dans le Duché de Holstein & de là nous vimmes à Hambourg, après avoir essuié des fatigues incroyables dans des chariots ouverts qui vont nuit & jour par de très mauvais chemins. Nous nous refimes

à

à merveilles dans cette belle ville, où nous nous reposâmes deux ou trois jours. Un bon carosse nous mena de là à Hanovre où une Cour superbe embellie de la presence de deux grands Rois, & de plusieurs Princes de maisons souveraines nous procura tous les agrémens & tous les plaisirs, qu'on puisse desirer. Nous gagnames l'Overyssel par la Comté de Bentheim, & je revis enfin ma patrie avec la plus vive satisfaction.

F I N.

TABLE

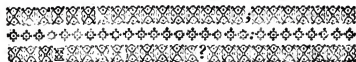


TABLE DES MATIERES,

Du Tome Second.

A.

Satyre

B.

Bon

C.

D.

E.

E.

F.

G.

H.

I.

L.

M.

Maximes

N.

O.

P.

Q.

Q.

R.

Romans

S.

T.

T.

V.

Celui

Vertus

W.

Fin de la Table des Matières.

